

# Libido

Florian Reynaud



Florian Reynaud. Libido. 2019.



## 1.

Dès qu'il vit sa voiture, au fond dans la cour du garage, il se remémora la chute du corps, du moins ce qu'il put s'en rappeler. Il ne s'y attendait pas. Depuis neuf jours, certes, il y pensait, il ne parvenait pas même, chaque nuit, à trouver le sommeil, à cause de ça. Il se terrait ici en ville, sans aucune motivation pour rejoindre femme et enfants, son esprit trop occupé par l'accident. Mais jusqu'ici les images n'étaient pas encore revenues si nettes.

Il restait quelques formalités, on l'avait prévenu qu'il ne pourrait lui-même démarrer le véhicule que le lendemain mardi. C'était un miracle en soi, à peine dix jours en plein été pour réparer ces dégâts. Il ne comprenait rien aux papiers administratifs, la situation était complexe, il savait que ça prendrait plus de temps. Le rapport d'enquête était finalement simple, clair, mais il fallait en obtenir un classement en bonne et due forme. Les assurances souhaitaient donc encore attendre.

La *Golf VI 1.6 TDI bluemotion*, gris titane, entrée en circulation dans le Nord en 2011, était comme neuve, il n'en croyait pas ses yeux, déjà de loin. Mais son regard prit un air sombre, il se voila. Il avançait lentement. Et à mesure qu'il avançait, la chute se dessinait, tout aussi lentement. Un pas durait quatre secondes, une éternité, pour une réminiscence d'une petite fraction de seconde à chaque fois. Quand on lui avait posé des batteries de questions, à la suite du choc, il avait été incapable de répondre, incapable de se souvenir. Maintenant chaque détail venait à lui, doucement, tranquillement. Le tablier du pont, d'abord, sa rambarde, au loin, avec une forme floue. C'était une ombre, qui prit la consistance d'un être humain. Souvent il regardait les gens, là-haut, sur ces ponts, au-dessus des autoroutes, ça attirait le regard.

Il doublait une *Polo IV 1.2 64, black*, sortie juste avant le passage en *Polo V*, pendant qu'un *SUV Q3 2.0 TDI* de cent cinquante chevaux, sorti d'usine en 2017, le prenait par la gauche. Coïncé sur la voie centrale, dans une hiérarchie logique, alerte pour reconnaître deux modèles qu'il appréciait, que des proches également possédaient, il restait concentré sur la route, jusqu'à ce que malgré tout son regard s'éleva.

Il ne se souvenait de rien, juste après. C'était tout ce qu'il avait pu dire aux officiers qui, à son chevet à l'hôpital dès le soir, contre l'avis des soignants, lui avaient demandé avec empressement ce qu'il avait fait, comment il avait réagi. Entre les deux voitures, quand il vit maintenant la tête avancer vers lui, le tronc se pencher, il fut comme démuni. Accélérer ou freiner étaient deux options absurdes,

et le régulateur de vitesse s'occupait de lui enlever le choix. Sans doute eut-il sinon relâché la pédale de droite par réflexe, comme dans une petite phase de déconcentration, quand une pensée étrangère est suffisamment puissante pour que le pied faiblisse, jusqu'à ce qu'une cadence trop basse nous alerte, ou bien un coup d'avertisseur sonore adverse. Mais le danger ne paraissait pas tellement clair, pas tellement immédiat.

Il était si incroyable de voir ce corps basculer, encore loin, la vitesse était telle, en tenue estivale, Pascal était en short lui aussi, un bermuda *Angelo Litrico*, blanc à rayures noires, des *Kalenji* grises aux pieds, avec un t-shirt uni bleu *H&M*, du bas de gamme de vacances. Il rejoignait pour quinze jours sa femme et ses deux fils, partis une semaine avant lui. Il se reconnaissait maintenant dans ces vêtements qui flottaient, dans ce maillot de corps bleu également. Il semblait vouloir s'échapper, dans la bascule, les hanches embrassant la barre noire qui marquait la rupture entre la sécurité, en haut, et l'inconnu, en bas. Pascal voyait la chair tendre, les poignées d'amour, avec un gonflement d'autant plus prégnant que le ventre appuyait sur la barrière. Il voyait les chaussures de ville noires se soulever, la bascule était lourde, lente, comme accompagnée par une force invisible, par une âme qui se démarquait déjà de ce corps et l'accompagnait dans sa perte.

Il se rapprochait de la voiture, les pas ne pouvaient être plus lents, mais ils étaient espacés de pauses, comme chaque pied chaque fois se recollait au sol avec moiteur. Pascal était obnubilé par le capot, il souhaitait que cette vue le déconnecte de ces réminiscences, tout en voulant voir et comprendre la suite. Une savate resta en haut, délicatement déchaussée par deux attractions contraires, les jambes passaient au-dessus du point de non retour. Pascal ne voyait plus que le corps. Il était incapable de mesurer le temps qui passait, mais il opérait un calcul rationnel de géométrie, très rapide, pour cerner la probabilité de cet impact. Son regard était droit en l'air, il ne déviait pas, c'était un premier indice. Il y avait toujours deux voitures alentour, une de chaque côté, quasiment toutes trois au même niveau, c'était un autre indice. Il ne voyait personne dans la *Q3*, un peu devant, les vitres légèrement teintées. Dans la *Polo* la conductrice avait les yeux grand ouverts, qui déviaient, elle ne le voyait pas la regarder, et très vite il revint à lui, à l'autre.

Le corps tombait, le short flottait, il était blanc, avec un peu de bleu, le t-shirt collait maintenant à sa peau, beige. La distance entre le sol et le pont, c'était peut-être six ou huit mètres, il était particulièrement haut. L'autoroute *A6* était encaissée, à ce niveau, entre deux villages de Saône-et-Loire, entre les deux sorties de Mâcon Sud et Mâcon Nord. Il était quatorze heures, alors, le soleil donnait une lumière parfaite pour que chaque détail se dévoila crûment. Le corps

bougeait peu, il se ramassait discrètement, opérait le début d'une rotation d'avant en arrière, mais la distance était si courte, la vitesse malgré tout si grande. Il freina, le régulateur de vitesse se désactiva, il vit la *Polo* dériver et ralentir à droite, il ne se passait rien à gauche. Il ne déviait pas, il freinait raisonnablement, ne pensait à rien, ni à lui ni à l'autre, ni à ce qui se tramait ni aux conséquences.

La *Golf* s'affaissa sous le poids brutal du corps, le capot se tassa, le moteur s'écrasa. Passée de cent quarante à quatre-vingt dix kilomètres à l'heure, la voiture accueillit le corps, dont le cou craqua puis éclata. Désarticulé, l'homme fendit le pare-brise et s'envola pour s'écraser au point d'impact initial, comme s'il n'y avait pas eu de déplacement automobile.

L'airbag s'était ouvert, dans la cour du garage, sans explication. Pascal était sonné, devant la voiture réparée. Il n'y avait donc pas que les formalités qui allaient traîner, sans doute certains réglages à revoir. Lors du choc, l'airbag l'avait assommé, la voiture avait continué de ralentir, le pied de Pascal encore un peu pressant sur le frein.

La Q3 ralentirait et se ranger plus loin, la *Polo* déjà sur la bande d'arrêt d'urgence. Certains estimeraient que l'absence d'autre impact significatif avait tenu du miracle. Une C3 derrière n'éviterait pas de rouler sur le bras gauche, mais déjà les *warnings* allumés, et le ralentissement général derrière serait impressionnant, sans aucun accrochage. Quinze minutes à peine après le choc, le péage de Villefranche-sur-Saône était fermé, ainsi que les entrées autoroutières intermédiaires, de manière automatique, obligeant les conducteurs à prendre des voies secondaires pour contourner d'une cinquantaine de kilomètres, jusqu'au lendemain matin, d'un commun accord entre la Société des autoroutes Paris-Rhin-Rhône et l'adjoint au responsable du commissariat de police de Mâcon. On voulait que tous les relevés nécessaires puissent être effectués.

Il fallut vingt minutes pour sortir Pascal de son véhicule, après que celui-ci ait terminé son parcours dans la rambarde de sécurité, abîmant la roue avant droite. Il fut incapable de s'extraire lui-même, non pas dans le coma, mais sonné, dans les vapes, avec des craintes infondées au sujet de ses jambes et de sa tête. Ce fut Marion, la conductrice de la *Polo*, qui contacta les secours en premier, avant tout bien sûr pour faire arrêter la circulation, pour qu'on vienne s'assurer que le cadavre serait préservé, mais aussi voyant la *Golf* encastrée plus loin, sans signe d'activité, de vie, elle s'approchait et voyait bien qu'il fallait du secours là aussi.

Il fut transféré aux urgences de l'hôpital public de Mâcon, il s'y trouvait vers quinze heures, pour quelques contrôles. Rapidement il s'éveilla, et le médecin, qui vint lire au bout d'une heure les résultats des prises de sang, vit qu'il n'y avait rien à craindre. Mais Pascal devait rester en observation dans une chambre. Il n'était

pas question qu'il rejoigne la belle famille à Fécamp. Alors il put savourer un lit correct dès seize heures trente. Mais quand on lui demanda s'il voulait la télévision, il ne put que refuser, vu le mal de crâne. Il était de toute façon totalement déconnecté de l'actualité de ce lendemain de fête nationale, qui serait de nouveau un jour de fête en deux heures à peine de temps.

Il était au téléphone avec sa femme, à peine depuis trois minutes, on l'avait appelée auparavant par ailleurs, là elle venait aux nouvelles directes, quand il entendit une clameur dans l'hôpital, quelques cris surprenants. Jusque-là quelques coups de klaxon s'étaient fait entendre dehors, mais ça prit de l'ampleur quand, sur un coup franc frappé par Antoine Griezmann, né en 1991 dans ce même hôpital, l'attaquant croate Mario Mandzukic, à 32 ans, dans son maillot à damier blanc et rouge, mit un but contre son camp, de la tête, à la dix-huitième minute du match. Trois nouvelles clameurs confirmeraient ensuite la victoire, mais Pascal, malgré la paracétamol, souffrirait toute la soirée et encore tard la nuit, des multiples bruits suscités par la joie.

Il entendit au matin que les urgences avaient fait le plein dans la nuit, avec notamment deux comas éthyliques et trois jeunes mains mutilées par des pétards. Les infirmières – il ne vit que des filles en son séjour, avaient beaucoup espéré de l'orage qui avait éclaté à la mi-temps, mais celui-ci était passé trop vite et la fête avait fait le plein sur les quais de Saône. Pour lui, toutefois, en observation, c'était plus calme. Il put converser plus longuement avec sa femme, les enfants avaient compris qu'il n'y avait rien de grave, elle aussi n'était pas trop inquiète, après de premières heures angoissantes. Deux enquêteurs étaient passés dans la soirée, il lui était difficile de s'en souvenir, parasité par les bruits extérieurs, et il n'avait rien pu leur dire, ils repasseraient.

Comme il y en a toujours une que l'on apprécie plus que les autres, il retrouva son infirmière préférée aux alentours de dix heures. C'est elle qui l'avait accueilli la veille, elle était présente quand les deux inspecteurs étaient venus lui rendre visite contre l'avis du médecin. Elle lui remémora leur passage ce matin, comme ils ne tarderaient sans doute pas à revenir. Elle se rappelait bien leurs deux caractères différents. L'homme passait son temps à regarder l'écran éteint, comme impressionné qu'un homme de trente-sept ans, même sonné, put louper les festivités télévisuelles. La femme posait les questions. « Pouvez-vous nous raconter comment ça s'est passé ? - Non, pas vraiment, pas maintenant. » « Qu'avez-vous vu, sur le pont ? - Je ne sais pas, je ne sais plus. » Isabelle ne cacha pas son agacement quand l'homme précisa qu'il n'y avait pas eu de traumatisme cérébral et qu'il devait bien se souvenir de quelque chose. Elle n'avait sans doute rien à faire, mais elle avait prétexté dès le début qu'il fallait

qu'elle change la perfusion de paracétamol, ce qui n'était à l'évidence pas le cas, avec encore trois cent millilitres au compteur, mais dans un tour de passe passe que les deux policiers ne perçurent pas.

Pascal n'avait eu rien de plus à expliquer ce jour-là, tout n'allait lui revenir que lors du retour à la voiture, épuisé sur le capot après que l'Airbag se fut déclenché. Mais les inspecteurs étaient tout de même revenus, en vain. « Vous souvenez-vous de mouvements sur le pont ? d'un signe quelconque ? d'une curiosité ? - Pas plus qu'hier, j'en suis désolé. Je vais mieux, mais je ne revois rien, ça a dû passer tellement vite, je ne comprends rien. Hormis le choc lui-même, et encore, je me souviens surtout de l'attente, de l'engourdissement de mes jambes. » Isabelle était encore là, elle faisait semblant de ranger, mais sans doute la femme avait confiance, et l'homme paraissait moins tourmenté que la veille, il aurait certainement l'occasion de voir le retour des Bleus l'après-midi sur les Champs Élysées.

Pascal n'appréciait pas le football, il avait aussi pris la route dans ces horaires car il savait, dans une période pourtant chargée habituellement, qu'il serait au calme, sur une bonne partie du trajet, en particulier entre Auxerre et la sortie de Paris, c'était l'essentiel. Il le dit à Isabelle quand les deux policiers furent parti. Il en était presque honteux, d'autant qu'elle ne s'était pas gênée de réitérer le maquillage tricolore sur chaque joue, comme la plupart des personnels de l'hôpital, seuls les médecins s'en dispensaient. Isabelle lui rappelait sa femme, avec cinq ou sept ans de moins. Celle-ci l'appela peu de temps après. Elle venait lui donner des nouvelles de la voiture, prise en charge dans une concession de la marque, route de Lyon. Il ne savait pas quoi dire, lui, il ne se sentait pas pour l'instant de rejoindre la famille si loin, de parcourir tant de kilomètres, même en train. Elle lui expliqua que l'assurance prenait en charge la première classe, mais ce n'était pas ça. Ce n'était pas Isabelle non plus, se dit-il pour lui-même, d'une pensée antérieure finalement futile et fugace. C'était une autre culpabilité, qui le collait au lit, maintenant, qu'il n'avait pas mesurée encore, celle d'avoir tué. Il ne pouvait accoucher sa vérité, à chaque appel il se sentait trop mal et raccrochait assez vite, il ne répondait pas aux questions, il ne pouvait se rappeler, ni l'asphalte ni le tablier, ni le talus ni le ciel, il avait tué.

Il y eut un ballet d'infirmières, blanches, roses, une perfusion arrachée, qu'il refusa qu'on lui remette, de simples cachets suffiraient. Il s'endormit après avoir à peine avalé deux cuillerées à soupe de purée et bu deux gorgées d'eau. Dans le couloir on entendit le choc à quatorze heures, un cri rauque, un bris de verre, une tôle froissée. Elles entrèrent à trois, le *Duralex* numéroté 14, l'âge du plus grand des deux fils, cassé par terre, le chariot renversé, l'acier plié. Pascal était en nage.

Au cri succédait une tirade intraduisible, habité qu'il était par un jeune copiste versé dans les couplets latins et italiens d'un purgatoire dantesque. Elles n'y virent que du feu et tapotèrent les joues pour le faire revenir. Il arrêta son délire, inspira et expira lourdement pour réguler des poumons marqués par un voyage temporel inhabituel.

Il n'y eut pas de piqûres, mais l'observation était maintenue, pour une nuit de plus, avec un scanner possible en fin d'après-midi, l'appareil était libre. On fit venir, toujours sur l'avis du médecin, un interne psychiatre, qui repartit de la chambre sans crainte particulière. Pascal semblait avoir toute sa tête, un délire fiévreux et une courte amnésie n'avaient rien d'étonnant à l'issue de l'événement, d'autant plus si le scanner ne révélait rien d'extraordinaire. Le résultat s'avérerait effectivement tout à fait rassurant.

De retour en soirée, Isabelle ne cacha pas son inquiétude, et ce fut elle la première qui eut droit aux expressions du patient. Il ne savait ainsi qu'une chose, lui dit-il, qu'il avait tué quelqu'un, un inconnu, un innocent. Que son absence n'eut rien changé, il ne l'entendait pas, objectivement il l'avait tué, c'était contre cette machine en osmose avec lui, cette voiture chérie, que le corps de cet homme s'était éteint, dont il ne connaissait pas même le nom. Un millième de seconde avant de le rencontrer, il était certes en mauvaise voie, mais il était vivant. L'insistance des policiers l'avait abattu, car finalement s'il n'avait aucun souvenir, peut-être lui manquait-il celui pendant lequel l'homme arrivait sur lui et le regardait dans les yeux avant de se ratatiner, s'écraser, s'envoler, s'écrouler, s'étaler, se disloquer, se vider de son sang, de son souffle, de son âme. N'était-ce pas ce qui s'était passé, ce dont il ne se rappelait pas, un terrible dernier échange, implorant, espérant de lui qu'il ne finalise pas cet acte bien concret, heurter ce corps vivant ? Isabelle était assise sur le lit, elle balançait entre l'obligation intrinsèque de rester le soutenir et l'obligation professionnelle de suppléer ses collègues et de se soucier de même des nombreux autres patients. Elle était convaincu qu'il ne s'agissait que d'un problème passager, mais tout de même les propos de Pascal étaient si lourds de sens, si vrais, qu'elle se sentait incapable de l'abandonner à son sort.

Ce qu'elle ne pouvait lui dire maintenant, c'est ce qu'on commençait à savoir, au lendemain de l'accident. La presse n'avait pas eu le temps de trouver l'information la veille avant de boucler, mais aujourd'hui cela fuitait, déjà dans l'heure de midi le *Journal de Saône-et-Loire* avait proposé un filet sur son site web en révélant les circonstances de l'accident. Isabelle surtout savait que le mort laissait une femme de trente-deux ans et une fille de six ans. Tout ce qu'elle voulut alors, à entendre Pascal, c'est qu'il ne l'apprit pas avant plusieurs heures. Elle

essaya de changer de sujet, pour couper court et retourner à son travail avant de se faire sermonner, mais aussi pour le sortir de sa torpeur. Elle lui demanda comment il voyait les jours à venir, la famille à retrouver. Sur ce, la crise n'avait rien arrangé, il ne voulait plus du tout partir, il voulait rester ici jusqu'à retrouver sa voiture, et retourner chez lui pour les quelques jours restant avant que sa femme ne revienne après avoir laissé les enfants chez leurs grands-parents. Mais surtout, et ce fut donc une bien piètre manière pour Isabelle de dévier, il souhaitait aller à l'enterrement.

Avant qu'elle ne quitte la chambre, il lui demanda un dernier service, d'autant qu'elle n'était pas là le lendemain, qui était certainement le jour de sa sortie. Il ne voulait pas répondre ce soir à sa femme, épuisé et conscient qu'il serait plus inquiétant qu'autre chose, et demandait donc à Isabelle de prendre l'appel, en lui laissant son portable, afin de lui donner des informations rassurantes et de lui préciser rapidement ce qu'il envisageait. Elle accepta.

Le matin, il commença par appeler le garage afin d'avoir directement quelques précisions. Il insista longuement avant qu'on lui passe le chef de l'atelier. Celui-ci n'était pas réticent à donner des explications, il était simplement débordé comme tout garage à proximité d'une autoroute quand les mécanos partent en vacances tandis que sur la route les soucis pleuvent. Il ne rajouta pas que les gars étaient un peu fatigués d'avoir fait la bringue quatre soirs de suite, pour le feu d'artifice et le bal, pour le 14 juillet lui-même un samedi soir, pour la victoire, pour le retour de l'équipe en France, mais Pascal avait bien ces données en tête aussi.

La *Golf* s'était sérieusement tassée, mais c'était l'essieu qui avait tout pris. Chaque élément du moteur avait déjà été extrait, sans dégâts apparents, si ce n'est en matière de raccords à reprendre au propre. Malgré le poids et la force, la structure centrale de la caisse n'avait pas bougé, si bien que l'essentiel se rapportait à l'essieu donc, ce qui n'était pas une mince affaire, pour le capot, le phare avant droit et le pare-brise. Pour l'instant c'était ainsi, et comme ça prenait de la place, ils s'étaient bien amusés, il dut l'avouer, ils essaieraient de régler ça rapidement, compter tout de même une bonne semaine, simplement parce que pour certaines pièces il faudrait du temps. Pascal posa la question de l'intérêt des réparations, au regard de leur coût, à quoi lui fut-il objecté que la réflexion avait été menée, dans le garage mais aussi par l'assurance, et que finalement les travaux étaient très raisonnables, d'autant que les éléments les plus coûteux avaient été suffisamment testés et vérifiés déjà, la veille, pour qu'on s'engage dans cette voie.

Il n'avait lui-même qu'une petite idée des dégâts, simplement à l'oreille du seul choc. Il était surpris mais n'avait tellement rien de concret pour mesurer cette réalité, qu'il s'en satisfit. Quand il marcha vers la voiture, quelques jours plus

tard, alors il vit mieux le miracle mécanique qui s'était opéré pour que le corps de soixante-dix kilogrammes, depuis disons six mètres de hauteur, contre un véhicule lancé à quatre-vingt-dix kilomètres à l'heure, ne fit que si peu de casse.

\*

\* \*

Il sortit de l'hôpital un peu avant seize heures. Un taxi le conduisit en plein centre, place de la Barre, et le chauffeur l'aida à descendre ses affaires à l'hôtel. Il avait le nécessaire pour les vacances, avec son ordinateur de travail, qu'il n'avait pas pu se contraindre à laisser à la maison avant le départ. Il avait laissé Isabelle gérer le choix des vêtements, à l'hôpital, si bien que là pour la première fois depuis l'accident il retrouvait un semblant d'autonomie. Il prit un bain, malgré une douche quatre heures avant, ce n'était pas la même eau, c'était un autre confort.

Sur son smartphone il prit le temps de consulter son édition quotidienne du *Figaro*, abonnement *Premium* à neuf euros quatre-vingt dix par mois. Pas d'article de fond, beaucoup trop à son goût sur la coupe du monde, globalement ça sentait l'été, même s'il y avait quelques épisodes à suivre, notamment concernant la réforme à venir de l'assurance chômage. Il évita les articles qui le faisaient regretter d'être de droite, se disant souvent à ce sujet que les gauchistes devant *Libé* devaient souvent faire de même, feuilletant sur l'écran jusqu'à ce que la tiédeur de l'eau ne le pousse à un court lavage et un rinçage.

Dehors le temps radieux le décida pour un bermuda *Guess* imprimé graphique minimaliste, une paire de *Birkenstock* et une chemise blanche à petits motifs, de *Petrol industries*, les manches repliées sur les biceps. Il descendit doucement sur ses semelles de gomme, vers l'est et la Saône, à travers les rues piétonnes, prenant en transversale la rue Carnot, marchande, avant de s'installer pour de longues heures sur une marche de l'esplanade Lamartine, donnant sur l'eau.

Il restait quelques vestiges des dernières soirées, que l'équipe municipale exténuée avait laissés parfois dans des interstices inaccessibles, quand on ne voyait pas simplement revenir au bord de la rivière deux ou trois gobelets non encore amollis par l'eau. Pascal était sourdement en colère contre ces incivilités, mais tout autant blasé et dépité qu'il se focalisa sur lui-même et sur l'onde en sa pureté, la délestant de ses immondices. Il imagina bien, ça lui arrivait toujours devant un grand cours d'eau, que quantité de corps gisaient au fond, depuis des siècles, ressurgissaient parfois pour reprendre un peu de ce pouvoir perdu, ainsi pour enlever et tuer enfants ou jeunes femmes. Mais il devait tellement s'intéresser à lui que cela passa, par la force de la pensée. Il avait tué quelqu'un, c'était grave, il lui fallait trouver comment s'en sortir, déjà qu'il ne concevait pas qu'il fût encore

en liberté, plutôt que dans une cage en fer forgé, noire en suspension place Saint Pierre, entre l'église et l'hôtel de ville, au-dessus des pavés, sous une chaîne, devant des yeux accusateurs incrustés dans les murs, dans les portes, dans les fenêtres. Chasser ces idées lui prendrait des heures, il ne quitterait ces marches qu'au coucher du soleil, quand la faim tirailerait.

Coupable. Égorgé la tête en bas, contre l'eau, le sang rejoignant le courant, happé par des silures qui de leurs deux mètres le frôlent et le chatouillent de leurs barbillons tactiles, ses yeux éblouis par des carpes dorées qui dessous boivent le reste. Coupable. Traîné derrière un Zodiac rouge qui serpente, fiché dans une esse tel un ver à l'hameçon, becqueté au passage par les cygnes résidents, écorché par les troncs morts, abattu par le pont Saint Laurent. Coupable. Déposé sur le sol, sur le dos, attaché à chaque membre, jusqu'à ce que les corneilles et pigeons, les écureuils et rats, le lèchent, le piquent, le mordillent, y prennent goût, des centaines, le percent, le trouent, l'avalent, le digèrent, le rejettent vomitif dans l'eau, à travers les égouts de la ville.

Rappelé dans la nuit par son aïeule Madeleine, dont l'odeur quand il était petit l'éloignait d'au moins trois mètres par sécurité, mais dont la foi transperçait toute la famille, surtout quand elle criait Jésus la nuit quand il était en vacances chez elle, quand son grand-père Louis criait aussi de son côté en souvenir des obus qui tombaient. Il entendit son cri cette nuit aussi, à peine levé, le café englouti, il partit visiter cinq lieux chrétiens de la ville, qu'il avait entraperçus la veille, puis il grimpa pénitent vers l'ouest, Charnay, village de la miss France 2013 encore inscrit sur le panneau à l'entrée, puis il continua encore plus haut dans le doyenné, jusqu'à l'épuisement.

Il déjeuna au bistro de Verzé, renommé *rest'ô Point*, formule à treize euros cinquante, honnête, croustillant au bleu, joues de cochon aux morilles, en y ajoutant un Mâcon Villages, domaine Corsin 2015, en bouteille, blanc, en pénitence, dont il offrit deux verres au patron. Sur son smartphone il eut le temps de trouver le nom de Marine Lorphelin, ainsi que son image, il en avait un souvenir succinct, ce n'était pas une cérémonie qu'il suivait systématiquement, encore moins depuis une quinzaine d'années que dans son adolescence. Par sérendipité il trouva Sonia Rolland, millésime 2010 du concours, originaire du Rwanda, échappée du Burundi en 1994 pour habiter Cluny, sa destination à lui de l'après-midi.

Ce furent de nouveau deux heures et demi de marche, cette fois-ci dans la nature, dans la forêt, pour rejoindre l'abbaye Saint-Pierre et Saint-Paul et s'y morfondre jusqu'à la fermeture, pour aller mieux, pour rentrer en taxi, dîner d'une entrecôte saignante et sombrer.

L'enterrement avait lieu à dix heures, on lui apporta un costume noir à neuf heures et demi, avec chemise blanche, cravate gris charbon. Tout était fourni par l'hôtel, un investissement de service, du simple *Café Coton* et *Devred*, avec même les chaussures griffées *Bocage*. Un taxi le conduisit dans le bourg de Sancé, au parking de la salle des fêtes, à proximité de l'église Conversion de Saint Paul, de celles qu'il n'avait pas visitées la veille, dans laquelle il s'installa au fond.

\*

\* \*

Dans la famille de Franck, la cérémonie religieuse et l'enterrement au cimetière n'allaient pas de soi, d'une part parce que les circonstances de la mort semblaient l'interdire, mais aussi parce que Franck n'avait pas laissé de consignes claires. Ce furent d'ailleurs les circonstances, le choc, qui poussèrent sa compagne à se tourner vers l'église catholique. Il avait bien parlé d'incinération, mais même dans sa propre famille on trouvait logique de faire comme avec tous les autres avant, par tradition mais aussi parce qu'il fallait bien penser qu'il tenait d'eux, quand bien même les modes changent.

Le curé fut tout de même très direct, quand Claire, toujours effondrée, en pleurs, le rencontra, accompagnée pour la soutenir de sa mère, tandis que son père gardait la petite. Le fait qu'il ne fut pas baptisé, ce serait une messe courte. Dieu reconnaît les siens, mais il y a des limites, pour le dire autrement, de même pour le suicide, ce serait très court, il ne faudrait pas rejoindre les Japonais dans leur délire, se gardait-il pour lui.

Au sujet du suicide, Claire pensait que c'était rédhitoire pour l'Église, d'ailleurs pas grand monde n'y croyait dans la famille. Mais le canon 1184 du nouveau code de droit canonique de 1983 ne mentionnait plus les suicidés parmi les « pécheurs manifestes auxquels on ne peut accorder les funérailles ecclésiastiques sans scandale public des fidèles », à discrétion pour chaque prêtre de décider ce qui convient. Reconnue comme péché grave en 581, par le concile de Braga, la faute était donc maintenant considérée différemment, d'autant plus quand peu après la mort on était en quelque sorte dans l'expectative, avec une enquête encore en cours, malgré les évidences tout de même. Il avait été accepté de procéder à l'inhumation, et le prêtre considérait en tout cela qu'il fallait respecter la volonté de la famille. « On ne doit pas désespérer du salut éternel des personnes qui se sont données la mort, dit-il à Claire, citant le paragraphe 2283 du catéchisme de l'Église catholique. Dieu peut leur ménager, par les voies que Lui seul connaît, l'occasion d'une salutaire repentance. L'Église prie pour les personnes qui ont attenté à leur vie. »

De Braga, on retenait ainsi maintenant que les suicidés étaient dans un état de détresse mais n'avaient pas pleine volonté de commettre le mal. Vatican II, en 1962, avait assoupli la règle, et l'on acceptait la cérémonie religieuse, l'inhumation dans la terre consacrée et non pas hors du cimetière, si ça avait encore partout un sens, de même qu'on ne rejetait plus les proches comme païens, sorcières ou hérétiques, de même qu'ils étaient mieux considérés aujourd'hui dans leur localité, avec encore à ce niveau toutefois comme un étiquetage désagréable de la part des plus viles vipères de chaque contrée.

Bien sûr, dans ce contexte, le prêtre ne pouvait donner à Claire lecture des autres passages du catéchisme, d'abord sur la valeur de la vie à l'égard du don fait par Dieu, ou encore sur la responsabilité qu'il suppose vis-à-vis d'autrui. Il posa l'ouvrage devant la mère de Claire seule, il le refermerait avec une certaine violence, ému, après avoir lu que « chacun est responsable de sa vie devant Dieu qui la lui a donnée. C'est Lui qui en reste le souverain Maître. Nous sommes tenus de la recevoir avec reconnaissance et de la préserver pour son honneur et le salut de nos âmes. Nous sommes les intendants et non les propriétaires de la vie que Dieu nous a confiée. Nous n'en disposons pas. » Ou encore que « le suicide contredit l'inclination naturelle de l'être humain à conserver et à perpétuer sa vie. Il est gravement contraire au juste amour de soi. Il offense également l'amour du prochain, parce qu'il brise injustement les liens de solidarité avec les sociétés familiale, nationale et humaine à l'égard desquelles nous demeurons obligés. Le suicide est contraire à l'amour du Dieu vivant. » Malgré sa foi, il ne considérait pas cela comme un jugement divin, mais déjà comme un jugement social construit. Bien sûr elle en voulait à son gendre, surtout pour la petite, mais tout de même dit-elle, on ne se suicide pas par plaisir.

Claire passa complètement à côté de l'organisation proprement dite de la cérémonie et de l'enterrement, ce qui n'était pas bien grave, c'est bien pour ça que sa mère était présente. On prévoyait très peu de formalités religieuses, ni signe de la croix ni signe de l'eau, et les circonstances de la mort n'allaient pas être évoquées. On ferait lecture de l'évangile selon Saint Jean, chapitre 14, versets 1 à 6, sur proposition du prêtre, acceptée par sa mère, même si elle était sans doute trop terre à terre pour en comprendre le sens : À l'heure où Jésus passait de ce monde à son Père, il disait à ses disciples : « Ne soyez donc pas bouleversés : vous croyez en Dieu, croyez aussi en moi. Dans la maison de mon Père, beaucoup pourront trouver leur demeure, sinon, est-ce que je vous aurais dit : Je pars vous préparer une place ? Quand je serai allé vous la préparer, je reviendrai vous prendre avec moi ; et là où je suis, vous y serez aussi. Pour aller où je m'en vais, vous savez le chemin. » Thomas lui dit : « Seigneur, nous ne savons même pas où tu vas ; comment pourrions-nous savoir le chemin ? » Jésus lui répond : « Moi, je

suis le Chemin, la Vérité et la Vie ; personne ne va vers le Père sans passer par moi. » Claire lirait un texte, de même le frère du défunt, un poème pour la première, un texte libre de souvenirs pour le deuxième, après quoi on prévoyait une dernière prière. Enfin des roses blanches et rouges seraient jetés sur le cercueil lors de l'inhumation proprement dite.

\*

\* \*

Une photographie rappelait le visage juvénile du défunt. Pascal ne voulait pas approcher, ne voulait pas le voir, jamais, il resta bien au fond. Il observa la famille qui entrait, sans personne de ce village même dans lequel le couple et l'enfant avaient emménagé seulement trois ans avant. Du côté de la famille de Claire, ils étaient quatre, et c'était surtout de voir la petite qui bouleversa Pascal, six ans, quel drame, il en était responsable, en larmes. Du côté du défunt, on pouvait en compter quinze qui avaient pu faire le déplacement aussi loin et dans une relative urgence. Ni Claire ni Franck n'étaient de la région, il fallait de six à huit heures à la plupart d'entre ces proches pour venir, certains au boulot avec la charge des jullettistes, d'autres en vacances à mille lieues d'ici. Le frère était là, Pascal ne savait pas que c'était son jumeau, et que la photographie ne servait donc pas à grand-chose, le mort vivant était bien sous ses yeux sans qu'il en eut conscience. Pour Claire c'était plus évident, depuis qu'ils s'étaient retrouvés dix minutes plus tôt devant l'église, et ça n'avait fait qu'augmenter sa peine.

A l'installation, Pascal perçut un certain froid entre les deux familles, supposant que les raisons du saut devaient donner lieu à de vives et malsaines hypothèses. C'était là qu'il eut voulu se souvenir, pour les aider, quand bien même il ne voyait pas trop comment. Dans sa culpabilité, son impuissance n'était pas la bienvenue. Mais la cérémonie fut brève. Le prêtre rappela que l'église était reconnue pour d'anciens pèlerinages à Saint-Paul pour guérir de la peur, il fallait embrasser le pied droit de la statue et retourner chez soi sans se retourner. Il remit bien sûr en question les superstitions légères qui éloignaient du Seigneur, mais c'était une occasion, sans vouloir parler du défunt, de ramener la famille à ces doutes et aux moyens de les dépasser, ce n'était pas si mal choisi, et avec le charme de la surprise pour Claire. Puis le poème, de Paul Eluard, « la nuit n'est jamais complète », était plat, au goût de Pascal, et relativement mal choisi. Les souvenirs étaient trop lus pour être émouvants, selon lui, même si la famille était heureuse de cet élan, qui donnait une certaine humanité à l'événement.

Le trajet jusqu'au cimetière lui parut long, il faisait déjà trente-deux degrés à l'ombre, sur le coup de onze heures, sans abri disponible. Il resta le plus éloigné possible. Tout le monde n'en avait que pour la petite, et lui aussi la regardait, en

pitié, même si elle paraissait forte, plus forte que sa mère, et c'était une bonne chose pour lui. Quinze minutes après les deux camps se séparaient, la famille du défunt devait se retrouver déjeuner. Le frère jumeau prit le temps de discuter avec Claire, surtout pour envisager que les cousins se retrouvent un peu plus tard dans un parc pour jouer et penser à autre chose, avec d'autres habits que ceux du deuil.

Pascal annonça au taxi qu'il rentrait en ville à pied. Il avait besoin maintenant de souffrir cette chaleur. Pour être sûr il prit la même route que le taxi à l'aller, par les boulevards. Mais c'était sans doute le pire parcours à pied. Agréable au début dans le bourg, c'en devenait dangereux après, sans toujours de passage en bord de voie pour lui. Il arriva ainsi en moins de trente minutes dans la zone artisanale, commerciale et industrielle qui jouxtait les entrées et sorties d'autoroute, à quelques kilomètres du croisement entre Genève, Lyon et Paris. Il bifurqua alors vers le centre et, au choix avec un *Buffalo Grill*, il opta pour le *McDo* en face. Devant la borne, il fut heureux de voir qu'il n'y avait pas eu de grands changements depuis la dernière fois qu'il était venu dans la chaîne, dix ou quinze ans auparavant. Il choisit un *Big Mac*, frites, *Sprite*, et un café. Il refusa les sollicitations du robot pour des produits complémentaires et paya, service en salle, une nouveauté pour lui, il alla s'installer dans un coin, le plus près possible des caisses. Le *fast food* était encore suffisamment vide pour s'y repérer. Au bout de dix minutes son plateau arriva avec un grand sourire, en même temps que les tables s'étaient allégrement remplies.

Il ne fréquentait plus *McDo* pour des questions de goût, et les trois premières bouchées lui confirmèrent son dernier ressenti, une semelle dégueulasse entre deux tranches sèches, le tout passablement relevé par une sauce unique, encore fallut-il savoir si cette originalité était ou non positive. Une bouffe de jeune, peut-être, se dit-il. Il y en eut une qui s'installa en face de lui, la vingtaine avancée, comme il n'y avait plus beaucoup de places par ailleurs. Les frites, quand bien même fabriquées à base de pommes de terre françaises, encore heureux, c'était franchement honteux de communiquer là-dessus, comme s'il y avait le choix, elles étaient si minces que c'en était insipide, avec la nécessité d'une sauce tomate salée pour que ça glisse dans le gosier. Il grimaçait, mais il était content d'y être revenu, pour voir. En face, elle avait fait plus original, un *Grand Veggie*, édition limitée, vendu comme « une généreuse galette panée aux légumes et à l'emmental français, un pain parsemé de graines, un mélange de jeunes pousses, du chou et du chou blanc origine Normandie, deux rondelles de tomates et une délicieuse sauce au pesto rouge. »

« Ça vous arrive souvent de manger au *McDo* en costume noir alors qu'il fait au moins trente-cinq degrés dehors ? ne put-elle s'empêcher de demander en terminant une bouchée et en rabattant une mèche rousse en arrière.

- Non, vous avez raison, dit-il après avoir accéléré le mâchonnement.

- Vous n'êtes pas beau à voir, si vous me permettez.

- Et je suis en nage, désolé pour l'odeur.

- Ne vous inquiétez pas pour ça, on est au *McDo*, on vient avec son odeur et la bouffe s'occupe de la masquer, sourit-elle, lui décrochant un rictus tel qu'il n'en avait pas eu depuis samedi.

- Si vous voulez tout savoir, reprit-il alors qu'ils terminaient tous deux leur bouchée, je reviens d'un enterrement.

- Oh, mon pauvre, je suis désolée, je mets les pieds dans le plat.

- Ce n'est rien, on ne se connaît pas.

- Maria, enchantée.

- Pascal, de même.

- Et vous êtes seul, dans ces circonstances, ce n'est pas très sérieux.

- Ce n'était pas un proche, je ne le connaissais même pas, fit-il, déclenchant chez elle un haussement des sourcils.

- Et ça vous arrive souvent d'aller à des enterrements de personnes que vous ne connaissez pas ?

- C'est un peu plus compliqué que ça, et je ne crois pas que vous ayez envie d'entendre mes explications, ou plutôt je ne suis pas en état de les donner, ce serait vraiment trop long. Mais je suis désolé de vous inquiéter, vous vous dites sans doute, je suis assise en face d'un détraqué, et vous avez peut-être raison.

- Non, ce n'est rien, réagit-elle en retournant à son *burger*.

- Ce qui me ferait le plus de bien, après ce repas dégueulasse, ce serait de me prendre une bonne rincée, en marchant, mais je n'y crois pas, ça fait trois jours qu'ils annoncent de la pluie pour tous les après-midi de chaque jour de la semaine, et nous n'avons toujours rien, dit-il en montrant son *iPhone 7 Plus 256 Go* noir de jais comme si toute l'équipe de *Météo France* y avait ses bureaux.

- Vous devriez y retourner, fit-elle le regard baissé avant de mordre.

- Où donc, au cimetière ?

- Oui, répondit-elle en le regardant cette fois dans les yeux, avec un clignement qui firent passer les iris du marron au vert. Vous avez sans doute besoin d'être seul avec lui. Si vous ne parvenez pas à m'expliquer, c'est sans doute parce que vous ne savez pas vous-même, alors allez lui parler, dites-lui ce que vous ressentez, il vous répondra, si vous êtes coupable ou si vous n'êtes pas coupable. Ce n'est pas éloigné de lui comme vous l'avez été toute la matinée que vous allez réussir à passer à la suite. Vous ne le verrez jamais plus près que vous ne l'avez vu dimanche, ajouta-t-elle avec un hochement malin du menton, mais ce n'est pas une raison pour lui échapper comme vous le faites.

- Pourquoi me donnez-vous l'échange ? s'étouffa Pascal. Qui suis-je pour que vous me donniez des conseils ?

- Détrompez vous sur qui je suis moi-même. Maria, 25 ans, à l'accueil à *Weldom*, qui n'ait qu'une heure pour déjeuner, le plus souvent une gamelle, en ce moment à deux jours des congés et donc avec le besoin de me sentir déjà un peu en vacances dans un endroit tel, dans lequel tout le monde, regardez bien, est en vacances, c'est tellement beau. Détrompez vous sur mes intentions. Vous avez fait de la marche hier, vous avez beaucoup visité, il n'était pas question que nous vous laissions faible, surtout après avoir donné la bénédiction à un vile pécheur.

- Il est donc fautif, c'est ce que vous me dites.

- Méfiez vous de mes vérités comme de mes apparences, je ne suis pas omnisciente, je ne sais même rien, je ne vois rien, je ne fais qu'observer votre visage émacié et y récupérer, dans chaque pli, dans chaque ride, toutes les informations que vous souhaitez y cacher. Qu'est-ce à faire par exemple qu'il eut le même âge que vous ? Ne vous attardez pas sur les symboles. Qu'est-ce à faire qu'il eut une fille ? C'est trop tard maintenant pour penser à lui. Pensez à vous, allez lui parler, je ne doute pas qu'il vous aidera.

- Merci, merci, j'y vais, fit-il en commençant de se lever.

- Attendez, non, prenez votre café avec moi, sinon vous ne serez pas remis ni assez reposé. La route n'est pas belle, il ne va pas pleuvoir.

- Vous avez raison, gardons des forces.

- Je ne sais pas si j'en ai beaucoup, de forces, enchaîna Maria en posant ses lèvres sur le noir brûlant, sans sucre, les yeux revenus au marron. Je ne sais pas si c'est le poids des quinze dernières semaines ou celui des deux jours et demi qui me restent, mais je ne me sens pas au point pour cet après-midi. Un coup de barre, d'un coup, ça m'arrive rarement.

- Il y a du monde, au magasin ?

- Au magasin ? fit-elle surprise, un peu inquiète. Oui, c'est l'été, il y a toujours du monde, mais les gens sont plus sympas que le reste de l'année, malgré la chaleur, ou grâce à la chaleur même peut-être, ça leur donne un peu de fraîcheur que de venir nous voir, vers quatorze heures. Vous êtes déjà venu, donc ? Vous auriez pu me le dire.

- Non, jamais, s'enfonça-t-il, je ne suis pas du secteur, j'habite Grenoble.

- Une belle ville, j'ai une bonne copine qui vit là-bas. Mais bon, fit-elle en avalant la fin de son gobelet, quand il faut y aller, déjà moins dix. Ce fut un plaisir, bon courage pour la suite, vous avez l'air d'être quelqu'un de bien, même si vous m'avez un peu fichu la frousse, ajouta-t-elle avec son plus beau sourire. A bientôt, ou peut-être pas.

- Merci de m'avoir parlé, ça m'a fait du bien, je crois, merci. »

Il sentait l'arnaque, mais il n'avait rien d'autre à faire que d'y croire. Il serait déçu, nécessairement, mais au moins s'approcherait-il de sa victime. Il y avait quelques bouquets, quelques plaques, du grand classique, « à mon père », « à mon frère », « à notre oncle », « Franck, tu nous as quittés trop tôt », « Franck Legendre. 1981-2018 », tout autour de l'emplacement. C'était tellement kitsch et bas de gamme qu'il n'en fut pas ému. Il ne ressentit rien, aucune présence. Il avait des questions, mais ne savait plus comment les poser, ni pourquoi. La chaleur n'aidait pas, quarante-quatre au soleil, un vent si faible qu'il ne faisait que brasser cette chaleur et la remettre telle une caresse insolente sur la peau. Et il avait tellement peur que des proches reviennent et lui posent des questions sur sa présence, surtout elle, sûrement serait-elle curieuse après l'avoir vu dans la matinée, après avoir croisé son regard fuyant en entrant dans l'église et le voyant tout seul au fond. Il ne comprenait pas la démarche de Maria, dans une confrontation sourde mais peut-être importante, la main contre la terre, sans dalle encore posée. De la terre, tout simplement, rien d'autre, ni grondement ni frémissement, un cimetière périurbain sans âmes, un parcage individuel pour un souvenir cloisonné, le long d'une route départementale menant à l'hypermarché *Leclerc* et vers les faubourgs de Mâcon.

Trop inquiet d'une rencontre, il laissa là ce projet de communication avec l'au-delà en plan. Il quitta l'endroit pour consulter son *iPhone* en toute quiétude et trouver un parcours pour l'après-midi. Il était hors de question de reprendre vers la zone industrielle, ni par la départementale, si bien qu'il trouva une solution, partir vers l'ouest, dans des méandres qui lui demanderaient de garder l'appareil dans la poche avec le GPS allumé et la voix douce lui donner les instructions. C'était de petites rues du village, plus agréables que le bourg lui-même, en enchevêtrements charmants, sans circulation intempestive. On lui dit de prendre à

gauche vers la Grisière, et ça se mit à monter, avec tout de même ici beaucoup d'ombres, des arbres de tous côtés, une petite route étroite, avec un grondement sourd à main gauche, il voyait la circulation dense à travers les branches. En haut de la route un pont, avec une vue surprenante, deux fois trois voies sur deux niveaux différents, l'ensemble creusé dans une colline dont on devinait bien encore la formation quand elle était par le passé pleine et entière, avec deux grandes buttes adoucies de chaque côté, du sien plus bas que de l'autre d'un dénivelé de trois ou quatre mètres, avec une même différence de niveau entre les deux chaussées qui se croisaient.

D'un commun accord, une fois l'autoroute ouverte à nouveau, les services de police avaient accordé à la société de procéder à l'effacement des marquages. Pascal s'engagea sans s'en douter, et ce pour quoi il ne fit aucun rapprochement aussitôt n'est sans doute qu'un mystère. Il regarda les voies vers Paris, du côté de l'arrivée des véhicules, nombreux, mélange de professionnels, vacanciers, camionneurs, il n'y avait aucune trace, rien. Mais il restait quelque chose en l'air, il le vit à côté de sa main droite, un marquage sur la rambarde, il vacilla. Se retourna, resta au milieu de la route, comprit, si près du domicile forcément c'était là. Il passa de l'autre côté, celui de l'éloignement des véhicules, il savait qu'il allait trouver une confirmation, c'était le seul élément dont il était à peu près sûr, un froissement métallique, en bas, quelques mètres après, le long des glissières de sécurité, un petit renforcement atténué par les efforts des agents pour en faire disparaître la forme. Pascal s'assit au bord du trottoir, assommé, assourdi, le grondement de la route s'immiscant dans son esprit pour ne plus donner qu'un bourdonnement continu, inaudible. Il ne se sentait pas capable de relever son corps, il regarda ses mains tremblantes qui avaient touché la barre. Ce n'était pas là le moment des réminiscences, il devait attendre encore pas moins de cinq jours, mais c'était un sacré coup dur, là maintenant.

Dans sa poche le GPS baragouinait, les mouvements désordonnés de Pascal semblaient donner le tournis à l'application. Pascal le bloqua le temps de se remettre, avec une certaine rancune, comme s'il s'était attendu presque à ce qu'on lui dise qu'il était arrivé à destination, avec la voix de Maria en lieu et en place des tonalités enregistrées. Il se releva, ça tambourinait dans sa tête, il fallait partir. Il eut suffisamment de retour sur lui-même pour se convaincre du caractère malsain de la situation. Quand bien même il n'y était pour rien, toutes les lectures qu'il avait en lui ancrées sur la conscience, l'inconscient, le subconscient, revenaient pour lui affirmer que ce n'était pas si simple, qu'il avait été chercher ce pont. Titubant, il ne regardait plus que l'autre côté. Une voiture s'engagea, une bénédiction pour rationaliser son avancée. Les rambardes bleues lui donnaient aussi de quoi se concentrer pour atteindre son but.

Arrivé au bout, avec une voie rurale en renforcement, il s'assit, inspira et expira profondément, enleva un bouton de sa chemise, surpris de ne pas y avoir pensé plus tôt, peut-être heureux dans la douleur. Il lui fallut dix bonnes minutes avant de se relever et de remettre le GPS en route. Il prit alors la suite de la voie, toujours montante, jusqu'à un sommet accueillant, avec un banc, une vue qui lui fit oublier ses déboires, qui ramena les tambourinements à de petites saccades. On voyait le bourg de Sancé, en-dessous, Mâcon plus loin sur la droite, l'Ain, tout droit, puis au loin, étincelant, le Mont Blanc, à deux cent cinquante kilomètres de distance, nacré. On ne le voyait pas tous les jours, ça pouvait annoncer la pluie, disaient certains, pluie qui arriverait effectivement, enfin, le lendemain matin, pendant une heure seulement. Pascal, en la circonstance, se satisfaisait juste d'être en vie, il suffisait de cela, pour lui, cette question de se donner la mort le dépassait, ce n'était simplement pas son état d'esprit, même s'il y avait toujours quelqu'un dans sa tête pour lui dire qu'on ne sait jamais ce qui peut arriver.

Il oublia le pont, lut son *Figaro* du jour, mais sans riches actualités selon lui. L'affaire Benalla, du nom du conseiller à la sécurité du président qui molesta des manifestants le premier mai, il ne savait quoi en penser. Le fait du prince ne le dérangeait pas tant que ça, surtout pour taper sur des gauchistes avec un casque de CRS, on avait vu pire. Pas de quoi remplir des colonnes de journal, se dit-il. Il regrettait dans ces cas-là que son quotidien soit à ce point dans l'opposition, qu'il joue les trouble-fêtes avec les ambivalents du *Monde*. Pascal avait bousculé des étudiants, en 2007, à Grenoble, alors qu'il passait avec deux collègues à proximité d'un défilé contre le président Sarkozy, il en gardait un bon souvenir. Il y avait plusieurs manières d'affirmer ses convictions, quand personne n'était plus prêt à entendre les arguments des uns et des autres. Il soutenait Benalla et répondit benoîtement « non » à la question du journal, « fallait-il sanctionner plus sévèrement le collaborateur d'Emmanuel Macron filmé en train de frapper un manifestant ? ». Il faisait partie des 20 %, sur 70 000 votants.

Il longea ensuite le nouvel espace sportif et de loisirs Antoine Griezmann, décidément n'était-il pas prêt d'en finir avec le football, d'autant que le champion était attendu le lendemain dans sa ville natale pour fêter l'événement. Mais Pascal dut reconnaître au passage que ça paraissait un très bel investissement, vu de loin, pour sept millions d'euros, inauguré un peu plus d'un mois avant, le 16 juin, le jour du premier match de l'équipe de France en Russie. Sept hectares, avec une piste d'athlétisme, deux terrains de football, un terrain de pétanque, des pistes de *speedway*, de moto-cross, un club d'*auto-models*, un parcours d'escalade. Ensuite, passés la SPA et les pompiers, Pascal prit à gauche, puis à droite, pour entrer chez les Gueulatis, du nom étrange des habitants d'Hurigny. Il parcourut les parties pavillonnaires avant d'arriver en hauteur dans le vieux centre. Il avait besoin

d'une église, et de loin déjà celle-ci avait du charme, placée sous le vocable de l'Assomption de la Vierge Marie, avec son clocher octogonal à deux étages de baies ouvertes. Ramassée et particulièrement sombre, déserte, c'était tout ce qu'il cherchait, au-delà d'une fraîcheur bienvenue. Les prouesses de la nature et les prouesses de l'homme n'avaient pas effacé la tombe et le pont de ses pensées. Sans vouloir les en chasser, se mettre à genoux pour marmonner au Seigneur le ramena comme la veille dans son enfance, c'était là l'éloignement, dans le souvenir prénant d'une pratique catholique fervente qui s'exerçait dans la copie des pratiques familiales et qu'il avait délaissées en même temps qu'il avait quitté sa Normandie natale. Au bout d'une heure une famille de touristes le délogea par ses enthousiasmes prononcés pour un bijou bourguignon de taille, sans aucun respect pour les échanges religieux qui s'opéraient avant leur entrée.

Il avait faim, trouva un *Vival* ouvert dans lequel il prit un paquet de *Granola*, qu'il engloutit très vite en sortant du village. Le retour sur Mâcon n'était pas aisé, sans autre possibilité qu'un talus pour marcher par la voie choisie, pendant trois kilomètres. Il repassa près de l'hôpital dans lequel il avait séjourné avant de rejoindre la rue Rambuteau qui lui permettait de regagner l'hôtel en place de la Barre. Le portier ne lui cacha pas qu'il avait l'air mal en point, depuis près de sept heures engoncé dans ce costume noir, avec des chaussures clairement pas faites pour la marche, qui étaient bonnes pour le rebut. Pascal demanda de tout facturer, il n'était pas à ça près, et pria de trouver une masseuse pour la fin de journée, non seulement parce qu'il savait que la nuit serait rude sinon pour son dos et ses cervicales, mais encore parce qu'il voulait simplement se détendre.

En peignoir, sorti de la douche, on lui précisa qu'il n'était pas possible de faire venir quelqu'un, c'était trop tard, mais il y avait une option rue du pont, à cinq cent mètres vers Saint Laurent, pour trente ou quarante-cinq minutes à quarante ou cinquante-sept euros, selon son choix et surtout sa capacité à faire vite pour y aller. Il prit l'option des quarante-cinq et se retrouva allongé quinze minutes plus tard sous les mains d'une jeune noire de vingt-neuf ans qui lui sembla douée dans son art à peine avait-elle démarré. Dans son boxer *Le Slip Français*, qu'il ne sortait que pour les grandes occasions, Pascal sentit peu à peu son dos se détendre.

« Vous me proposez quoi, pour demain, demanda-t-il ?

- Qu'est-ce à dire ? s'étonna Aurora, dans de vastes mouvements le long de la colonne.

- Je suis bloqué ici jusqu'à mardi, est-ce qu'il y a des choses à voir, des endroits à visiter, des activités à faire, que vous pourriez me conseiller ?

- En ville, pas grand-chose, mais si vous y aimez boire et marcher, vous devez y savoir que vous êtes dans la bonne région, fit-elle. Il y a Lamartine aussi, des balades, ajouta-t-elle, de la poésie.

- Je n'aime pas la poésie, répondit-il. Mais j'aime marcher.

- Il y a la roche de Solutré.

- Je crois que j'ai vu ça de loin, oui, une sorte de promontoire, un escarpement.

- Peut-être oui, comme une rampe, avec des pelouses, des buis, qui y montent hors de terre jusqu'à plus de cent mètres du parking qui se trouve en bas du rocher, à ce que j'en sais. Il y paraît que c'est bien, qu'il y a une belle vue.

- Vous n'y êtes jamais allée ?

- Non, je n'y ai pas de bonnes chaussures.

- Vous pourriez en acheter, pour la marche ce n'est pas excessif.

- Mais j'y aime bien mes chaussures, répondit-elle.

- C'est un argument, fit-il en admirant ses pieds nus, cinq minutes après leur dernier échange, tandis que face à lui, elle lui massait ses omoplates et ses épaules. Vous avez de très jolis orteils, se surprit-il à dire, c'est très agréable.

- Ah, vous êtes de ce genre-là, fit-elle en hésitant un peu de ses doigts et paumes.

- Pardon, je ne sais pas ce qui m'a pris, je voulais juste vous faire un compliment, et comme c'est la seule partie de vous que j'avais sous les yeux, et que je le pensais, alors voilà, pardon, mais je ne peux aussi que vous couvrir d'éloges au sujet de votre technique, c'est excellent.

- Merci, et vous n'avez encore pas vu ce que je peux y faire de vos cuisses, surtout que vous y avez gambadé aujourd'hui, elles y sont dures de l'effort. On va y réchauffer et fluidifier tout ça. »

Il fut parcouru de sentiments ambivalents, se faire masser par une jeune noire le troublait mais le rendait conquérant, ça faisait partie de ces moments de domination qu'il aimait tant, avec une façon de parler qui, s'il ne savait pas qu'elle venait du local, en fait, lui faisait penser que c'était un adoubement colonial résiduel.

« Il y a un président qui y venait tous les ans, ça l'a rendu célèbre, la roche, reprit-elle après dix minutes aux jambes.

- Qui ?

- La roche de Solutré.

- Oui, j'avais compris, fit-il, mais quel président ?
- Je ne sais pas, j'étais trop jeune, dans les années quatre-vingt.
- Mitterrand ?
- Oui, c'est ça.
- En même temps c'est bien une balade de bobo...
- Que vous allez faire demain, enchaîna-t-elle.
- Oui, certes, mais sans photographes officiels.
- Vous n'aurez qu'à vous y prendre en selfies, lui ne pouvait sans doute pas encore le faire, je ne sais pas.
- Je vous le confirme, c'était plus compliqué en ce temps-là.
- Je n'étais pas née, ajouta-t-elle.
- Moi si, le lendemain du premier tour, pour être précis.
- Le premier tour de ?
- Des élections présidentielles.
- Ah oui, pardon, je n'y étais plus, fit-elle. Donc vous y êtes de la génération Mitterrand, comme mes parents.
- Si vous pouviez éviter ce genre de remarques, réagit-il, à la fois pour des raisons politiques, et pour éviter de me rappeler mon âge, j'en apprécierai d'autant plus la séance.
- Vous avez raison, levez le pied droit.
- Je le jure.
- La roche est aussi connue pour deux choses, son charnier et son oiseau. Le charnier lui est exclusif, on a retrouvé cent mille cadavres de chevaux, de mammouths, et autres, en contrebas, du paléolithique. Les chasseurs les faisaient monter et les faisaient tomber, malgré eux, on ne sait pas vraiment pourquoi. Difficile de se dire qu'ils mangeaient les corps éclatés arrivés au sol, mais bon, peut-être, difficile de se dire aussi qu'ils faisaient ça pour le plaisir, ou parce qu'il y avait trop de bêtes et qu'il fallait s'en débarrasser. Arrivées tout en haut elles tombaient et s'éclataient sur les roches puis au sol.
- C'est curieux, en effet. Et l'oiseau ? demanda-t-il, curieux de ne plus entendre l'accent local de sa masseuse.

- C'est plus récent, il y a eu des versions orales avant qu'un abbé couche son interprétation sur le papier à la fin du dix-neuvième siècle. Il s'agissait d'une vouivre, d'une bête faramine, un oiseau d'envergure qui passait d'une roche à une autre, de la roche de Solutré à sa petite sœur, la roche de Vergisson, à mille sept cents ou mille huit cents mètres par les airs. Régulièrement il emportait des chèvres, des agneaux, pour se sustenter. Un oiseau noir. La version écrite se devait de marquer une période, mais c'est en 1321 que les habitants se sont enfin retrouvés pour tuer la bête, quand on ramassait le raisin, le 14 septembre.

- Une chasse ? demanda Pascal tandis qu'Aurora revenait auprès de ses omoplastes, les pieds blancs à peine vieilles, la technique un peu plus molle mais toujours aussi apaisante.

- Non, deux hommes, deux frères, qui se sont encouragés mutuellement. Ils n'y voyaient pas qu'un volatile, ils avaient sans doute raison, et l'abbé aussi quand il inspirera plus tard qu'au ciel dès que cet oiseau se montrait, le soleil s'éclipsait, bête de l'Apocalypse. Elle avait aveuglé leur père, admirant sa vigne, ils devaient le venger, ainsi que protéger la communauté de ce Mal. De Vergisson, c'est bien sur la roche de Solutré qu'ils piégèrent l'oiseau, sans rien d'autre que des piques, un peu plus élaborées tout de même que celles des chasseurs du paléolithique quand ils poussaient les chevaux. La bête voulut en découdre aussi, de ses cris perçants, « le bec ouvert, l'œil en furie », bondissant.

- Elle ne protégeait pas de trésor, de rubis ?

- Elle protégeait son territoire pour y engendrer bien pire. Ce n'est que cela, et c'est déjà beaucoup. Ces deux frères furent courageux, sans forcément savoir véritablement à quoi ils avaient affaire. Ils piquèrent les ailes, la rendant furieuse, vite incapable de repartir. Ils furent transcendés par leur foi, tout comme Georges de Lydda un millénaire plus tôt devant Nahfr. Ce fut un combat rugueux, sur le caillou, dans les épines, à l'épuisement. La bête était coriace, et elle eut raison de l'un deux, qu'elle jeta d'un coup d'aile à l'horizon. Il retomba dans la pente, on ne l'y retrouva pas, jamais, pas plus que l'animal d'ailleurs, qui s'évapora une fois tuée.

- Un phénix ?

- Non, un être maléfique ne peut laisser de trace, mort il disparaît à tout jamais sous cette forme physique, de cet endroit. S'il a des troupes elles se reforment ailleurs et attendent une apparence nouvelle de l'immanence. Mais il en reste une aura, là-bas, qui saura te dire qui tu es vraiment, Pascal, demain, au levée du soleil. Le pont n'était qu'un préalable, tu dois prendre encore davantage de hauteur. »

Pascal cligna des yeux et retrouva sous lui les pieds noirs d'Aurora et sentit reprendre de plus amples mouvements dans son dos, cinq minutes encore avant la fin de la séance, épuisée, les yeux dans le vide pendant le paiement.

\*

\* \*

Il se coucha très tôt, en conséquence. Il avait prévenu l'accueil de l'hôtel dès avant de monter dans sa chambre qu'il serait parti le lendemain matin dès quatre heures. On lui fournit sur sa table un demi pain complet aux céréales, un pot de confiture de mirabelles et une bouteille de jus de pommes, le tout d'origine biologique et locale, sans aucune information de provenance sur les produits, sans aucune étiquette.

Il enfila le bermuda et les chaussures qu'il portait lors de l'accident, avec une légère veste noire *Lacoste* au-dessus d'un t-shirt blanc de la même griffe. Le soleil était censé se lever à six heures, mais il ne devait pas manquer les premières lueurs, une demi-heure avant. Il assura donc la prévision de deux heures de marche en prenant le parcours un peu plus tôt que prévu. Dans ce périple, la première partie du trajet n'était pas passionnante, à travers la ville, au bord de départementales. Une fois passées la nationale 79 et la ligne de *TGV* pour Paris, qui se jouxtaient, avec un pont au-dessus, ce furent enfin des paysages de vignes qui l'accompagnaient, et pas du pire, réputé jusqu'en Chine, qui lui avait fait monter les prix, au *Pouilly-Fuissé*, dix à quinze euros la bouteille sous les meilleurs auspices. Il n'en avait jamais bu, mais de deviner, sous une Lune en un quartier seulement, les grappes prendre sérieusement forme, ça lui donnait envie.

Plusieurs fois il dut utiliser l'application lampe torche de l'*iPhone*, et ce fut un besoin plus fréquent dans les deux derniers kilomètres, dans les chemins de terre qu'il prit pour s'engager dans la roche comme sur un très long tremplin, parmi les champs, son GPS toujours devant lui pour qu'il prenne les bons chemins parmi ceux qui, à chaque croisement, s'offraient à son jugement.

En altitude, après un petit bois et un grand pré, le chemin se fit plus étroit et cerné de haies denses. Il entendit un grouillement de chaque côté, des écrasements visqueux, des formes qui se collaient à ses joues, qu'il éjectait. Il fermait bien la bouche. La lampe torche lui montrait des bestioles vertes, claires, luisantes, des chenilles, on les entendait grouiller, ces chenilles, *cydalima perspectalis*, pyrale du buis qui ravageait les environs, quelques papillons morts à côté, blancs avec un liseré brun tout autour de leur forme. D'autres voletaient encore à cette heure avant de s'effondrer vite pour craquer plus tard sous les pas des marcheurs qui viendraient découvrir cette curiosité immonde. Les chenilles pendaient au-dessus

du chemin, dès que les buis encore debout formaient une voûte, dans une mirabelle de fils. Pascal s'habitua vite, ce n'était que la nature, désagréable quand il sentait marcher vers lui ces multiples pattes, mais elles n'étaient pas urticantes. Le plus dur, c'était le bruit, dans le noir, de cadavres rampants sur lui, grim pant les roches avoisinantes pour le happer et l'engloutir, s'en délester ensuite pour qu'il rejoigne le frère vengeur dans les méandres de la chute. C'était maintenant qu'il s'en voulait d'avoir compris, que les frères étaient jumeaux, quand il ne se souvenait plus de son visage, qu'il n'avait alors eu aucune raison de l'enregistrer dans sa mémoire, pour le rapprocher du mort qu'il avait percuté. Le grouillement, c'était ça, sur la route, ce corps retombé sur l'asphalte qui voulait s'échapper, se relever, s'abriter et former un cocon pour se transformer en une vouivre qui voulait reprendre son territoire, entre deux roches, malgré la raréfaction des chèvres et agneaux, bêtes bien moins rentables aujourd'hui que le vin blanc.

Pascal s'écorcha les jambes à plusieurs reprises, la veste protégeait suffisamment ses bras, mais il eut une pensée pour sa femme, qui la lui avait offerte, il ne savait trop dans quel état il la ramènerait à l'hôtel. Ça grim pait un peu plus, il approchait du sommet, selon le GPS. Il eut tendance à ralentir pour ne pas se piéger, ne pas tomber, quand il découvrit devant lui un espace dégagé, comme une plateforme. Il sentit enfin les premières lueurs, en sortant d'une voûte et en frôlant enfin le caillou sous ses pieds. Il n'y avait plus de grouillements, mais un pas léger, plus loin, calme, d'une autre créature qui comme lui sans doute voulait profiter de ce moment magique, en regardant l'horizon. La lueur était faible encore, il avança, doucement il reconnut une forme noire, entre chien et loup. Dans un éclat de jour, la tête se retourna, et Pascal put savoir à la gueule, au museau, qu'il avait à faire à un loup gris noir, certainement un mâle en regard de sa corpulence.

C'était donc ça, il en tomba sur les fesses, angoissé, tandis que la bête commençait à venir vers lui. Il avait lu une alerte dans l'Aube et dans l'Yonne, la veille, dans son quotidien, dans un entrefilets, mais ça faisait trop loin pour qu'elle fut venue si rapidement jusqu'ici. C'était pour lui. Le loup se rapprochait, passait, à un mètre, un peu moins, la gueule ouverte maintenant, les crocs visibles, les lèvres retroussées, dans un grognement qui relevait plus d'un avertissement que d'une menace, qui tendait plus à un dialogue qu'à une intimidation. Le loup disparut derrière, dans le chemin, dans le buis, laissant Pascal seul, se relever, avancer s'asseoir au bord du précipice et contempler.

Le soleil se levait, timide, la fraîcheur se maintenait, de l'autre sens les nuages venaient en opposition, *cumulonimbus* et *mammatus* en-dessous qui se formaient rapidement, en dix ou quinze minutes, ne laissant plus que le temps pour Pascal de se lever et reprendre le chemin avant l'éclatement. Il choisit la même voie, les

arches n'étaient pas des abris, elles prenaient l'humidité des trombes en bouleversant les chenilles, qui tombaient dans leurs fils et rejoignaient des mares en formation qui recueillaient leurs congénères. La toile des chaussures, après les autres tissus, commençait à prendre l'eau, si bien que Pascal était totalement trempé après deux kilomètres, sans aucune aide possible. Les pieds de vigne dans lesquels il s'engagea étaient également dans le désarroi, heureusement sans grêle pour les achever l'un comme les autres.

L'averse cessa quand il gagna l'asphalte de la départementale, et malgré tout ce fut agréable, la chaleur prit aussi vite que l'orage était initialement arrivé. Il se douta bien alors qu'il payerait vite de ces soubresauts du ciel, mais sur le moment ce fut l'occasion de quitter la veste, de l'essorer. Il ne pouvait se permettre de faire de même avec le juste-au-corps, c'eut été trop risqué, de ne pouvoir le remettre, et il continua donc ainsi, éreinté, le pas traînant, le regard toujours parcourant les vues, comme happé par les vignes d'abord, par le réveil des maisonnées ensuite, mais surtout attentif à un retour de l'animal, derrière lui, sur un coteau, d'une meute sur le qui-vive, depuis les fossés. Il n'y eut pourtant plus un signe, et vers dix heures il parvint enfin à l'hôtel, sous les yeux de nouveau médusés du portier, qui le débarrassa de sa veste, déchirée, et lui conseilla de vite profiter de la baignoire et de redescendre dans l'heure pour prendre un café dans l'un des fauteuils en cuir de la réception. Il ne se fit pas prier, et piqua des godes dans le siège, sans quiconque pour le lui faire remarquer.

Le midi, dans un restaurant proche, il prit l'occasion d'une bouteille de *Pouilly-Fuissé*, avec un suprême de poulet bressan à la crème d'Étrez. Un délice gâché par une part de gâteau dont on ne pouvait trop savoir s'il y avait dedans autre chose que du beurre. Deux remarques vinrent à lui, d'abord qu'au vu des spécialités il était surprenant que les habitants ne soient pas davantage enrobés, ensuite que c'était sans doute le vin qui permettait d'éliminer. En ville c'était calme, même si l'on s'affairait grandement autour de la mairie.

L'*iPhone* n'avait pas souffert de la pluie matinale, une chance. Mais le web était pourri par l'affaire Bennala, le sbire du président était en voie d'être licencié, Pascal ne put s'empêcher de se dire que c'eut été un autre gouvernement il en aurait été de même, voilà tout. Il y avait eu volonté de minimiser les choses, comme partout. Il y avait bien ce plaisir à s'entourer de gros bras, autre sentiment de puissance donné par la fonction, surtout dans un contexte où le chef diplomate côtoyait essentiellement au niveau international une sacrée palanquée de tueurs psychopathes qui assumaient de plus en plus leur pathologie, ce qui était déjà une bonne excuse selon Pascal. Il eut du mal à se rappeler pourquoi il avait ouvert son navigateur, mais revint à Mâcon et put alors trouver, dans les articles rarement

accessibles du journal local, que Griezmann, Grizou pour les intimes, était attendu en fin de journée, sur les balcons de l'hôtel de ville, pour saluer la foule. Il fallait capitaliser, c'était un enjeu majeur pour une ville dans cette difficulté économique. Il fallait prendre le jus du prodige tant qu'il était disponible, quitte à ce que la cérémonie prévue depuis des mois pour féliciter la nouvelle promotion de l'Institut de formation en soins infirmiers fut annulée, puis au dernier moment délocalisée et retardée. Il referma le web sur cette parenthèse en évitant soigneusement de retourner sur l'affaire d'État.

Il prit une *Grimbergen* blonde sur la place aux herbes, suffisamment éloignée du brouhaha, avant de retourner à sa chambre pour y dormir jusqu'au lendemain après avoir rapidement appelé sa femme, simplement pour la rassurer et lui expliquer qu'il avait besoin de repos, avec un retour des céphalées.

Le virus installé dans la matinée se développa pendant le sommeil. Pascal se réveilla en sueur à minuit, les draps mouillés. Il obtint des cachets au petit déjeuner et resta dans sa chambre, sans allumer le poste de télévision, une résistance complexe, il ne voulait surtout pas se farcir *BMF-TV* comme il en avait coutume, il voulait même que ces vacances si particulières soient un moyen de s'en désintoxiquer. L'après-midi, pour éviter le *Tour de France* à la télé, Saint-Paul-Trois-Châteaux Mende, il descendit en bord de Saône, fiévreux mais avec des cachets qui régulièrement pris faisaient effet. La fatigue l'empêchait de s'appesantir sur les déchets restés de la veille au soir, à proximité d'un marché clairsemé sur lequel il avait été difficile de s'installer à côté de personnels qui n'avaient pas démerité pour faire oublier du mieux possible le passage de cinq à six mille fans de foot et autres curieux. Pour s'occuper il prit au passage en kiosque un peu de lecture, *Mieux vivre son argent* et *Bateaux*, à la fois pour rester sur terre et pour prendre le large, selon l'évolution de ses troubles. Il dîna sur les quais, d'une entrecôte saignante, bis, avec un *Pinot noir*, en pichet. Plusieurs bistrots passaient du foot, il s'en tint donc à un *Glen's* au bar de l'hôtel avant d'aller se coucher.

La fièvre reprit dans la nuit, avec cette fois-ci un cachet tardif qui lui fit du bien. Il prit le petit déjeuner dans la salle commune, en conversant avec sa femme et ses fils par *Facebook*, application qu'il n'avait pas ouvert depuis dix jours et qui ne lui manquait pas. Il y perdit tout de même du temps, à ce qu'il se dit à l'heure de déjeuner, encore à la lecture des réactions extrêmes à l'affaire Benalla quand son ventre lui rappela qu'il était un être vivant qui ne pouvait continuer dans ses travers numériques en consultant chaque avis d'autrui sans rien en sortir d'autre qu'une arrogance personnelle accrue, voire une haine qu'il voyait maintenant se développer quand il avait appris toute sa vie à aimer son prochain sans condition.

Il laissa l'*iPhone* dans sa chambre et continua la lecture des magazines sur les quais.

Le séjour touchait à sa fin, de même que le mal le quittait doucement. Le lundi matin, il faisait un contrôle à quinze heures à l'hôpital. Il appela le garage le matin, on lui proposa de passer dans la soirée, il devrait pouvoir repartir le lendemain, les pièces étaient arrivées le vendredi matin et l'équipe avait bien travaillé, ils avaient été efficaces pour partir suffisamment tôt applaudir leur champion.

Il prit son temps, il n'avait plus envie de vadrouille, malgré son regain de santé. Il avait envie de reprendre la route dans des vêtements neufs, et comme c'était encore les soldes il passa du temps dans les deux rues principales, mais sans aucune inspiration d'autant qu'il y avait surtout de quoi faire ici pour les femmes et pour les jeunes adultes, avec seulement deux ou trois boutiques pour lui plaire. Il se posa vite, but deux cafés, s'attarda pour manger. Dès quatorze heures trente il était à l'hôpital, il avait eu peur de ne pas trouver facilement le cabinet du médecin, pourtant cinq minutes plus tard il se trouvait dans l'espace d'attente. Il consulta d'anciens *Bateaux* qu'il n'avait pas lus, au moins il partageait ce loisir avec la profession médicale, même si lui n'avait ni l'envie ni les moyens encore d'acquérir un tel véhicule. Le patient de quatorze heures trente fut reçu à quinze heures, quand la patiente de quarante-cinq vint s'asseoir à côté de lui. Il s'était tellement ennuyé les trois derniers jours qu'il en soufflait maintenant, d'autant plus qu'il savait que ce rendez-vous ne serait qu'une simple formalité et qu'il avait surtout hâte de revoir sa *Golf*.

« C'est la première fois que vous venez le voir, fit sa voisine pour détendre l'atmosphère. Mais après, on en prend l'habitude, c'est souvent le cas d'ailleurs, ce n'est pas que lui, même s'il atteint des sommets, surtout quand parfois il part dans une chambre sur la demande d'une infirmière alors que ce n'est pas à lui d'y aller.

- J'aimerais autant qu'on évite, si possible, répondit-il.

- Béatrice, enchantée. Vous êtes pressé ?

- Non, mais j'avoue qu'il m'est d'autres occupations plus agréables, je ne dis pas ça contre vous, bien sûr. C'est juste une vérification pour dire que tout va bien, je m'y plie.

- Il le faut bien, oui. Pour ma part une nouvelle chimio qui se déroule plutôt correctement, je viens faire le point avec lui, dit-elle en dénouant un foulard blanc sur sa tête. Je suis désolée, je me permets, mais il fait si chaud. Le foulard blanc, c'est primordial, je suis incapable d'enfiler une perruque de ce temps.

- Ne vous excusez pas... Pascal, pardon, ajouta-t-il.
- Il faut compter une heure, continua-t-elle, à partir de seize heures, ensuite ça se tasse, il prend tout de même conscience de son retard, c'est comme une distorsion quotidienne, dans son cabinet, chaque après-midi.
- Alors je prends l'engagement, sourit-il, je vous promets que je vais corriger la distorsion et vous permettre de le voir à une heure raisonnable.
- Attention de ne pas vous engager à la légère, Pascal, je pourrais vous en vouloir si jamais vous ne respectez pas ce que vous annoncez. Il est une chose d'observer le contexte, il est une chose de bien se connaître, ainsi que ses capacités, c'en est une autre d'assurer la concordance entre les deux.
- C'est une manière de voir les choses, que je ne considérais pas si gravement, fit Pascal en regardant par terre. Je vais faire de mon mieux, donc, ajouta-t-il en tournant son regard vers elle et en la voyant passer un élastique pour attacher ses longs cheveux bruns.
- Vous êtes pressé, et vous avez raison. Vous savez mieux qui vous êtes, c'est l'heure pour vous de passer à autre chose, de partir, de quitter cet environnement. Vous avez découvert une ombre en vous, alors que vous n'êtes coupable de rien, vous le savez maintenant, mais cela va vous changer, et ce que vous allez voir ce soir, ce ne sera qu'une manière de repartir à zéro, de voir enfin comment précisément cela s'est passé, de souffrir une nouvelle fois pour que l'épreuve ne fut pas vaine, pour que vous choisissiez. Il n'existe pas de bonne ou de mauvaise voie, mais dans tous les cas vous êtes obligé de comprendre que vous ne pouvez pas continuer comme ça.
- Je ne suis donc pas obligé de devenir meilleur, c'est bien ce que vous dites.
- Tout à fait, personne n'a jamais été là pour vous aiguiller dans un sens, il n'existe pas de sens. Vous avez suivi un parcours, pendant plus de trente ans, qui vous a forgé, vous avez rencontré quelqu'un, dans ce parcours, dimanche dernier, vous vous êtes confronté à lui, malgré vous, quels que soient les artifices dont vous vous êtes servi, entre prières et marches forcées. Vous avez rencontré ses forces et surtout ses faiblesses, et c'est tout cela qui vous pèse, et dont peu à peu vous vous libérez. Il vous reste à bien cerner la réalité avant de repartir chez vous et d'y attendre paisiblement votre femme et vos fils.
- Pascal, fit le médecin souriant sans prévenir, je vous en prie, venez », ce qu'il fit avec un dernier regard vers Béatrice, pliée, tenant son foulard dans les deux mains, les larmes aux yeux en se rappelant qu'elle n'avait que trois cheveux sur le caillou.

Au moins Pascal tint sa promesse, malgré le bavardage qui ne devait pouvoir être évité il sortit seulement dix minutes plus tard, échangea un sourire complice avec Béatrice et prit une cadence rapide pour héler un taxi et rejoindre le garage. La suite, ce furent donc les réminiscences de la chute, du choc et de la dérive, plusieurs jours d'errances pour enfin voir un peu plus clair, un tout petit peu plus clair. Puis on le rassura sur l'airbag déclenché, ce n'était qu'un détail. Il appela son assurance, et on lui confirma qu'il pourrait repartir le lendemain, sans problème, dans la matinée donc le temps des dernières paperasses à transmettre.

Il retourna en ville à pied, dîna d'un Kebab tomates salade oignons sauce rouge, avec une *Hoegaarden* originale blanche. Pendant la préparation il ne put échapper, en évidence au-dessus du comptoir, à la fameuse *BFM-TV*. On revenait en boucle, comme depuis trois jours, sur l'affaire Benalla, notamment sur les auditions calamiteuses de la veille, qui laisseraient des traces. Pascal se souvint alors d'une photographie prise en finale de la coupe du monde, du président, seul debout les bras en l'air, sans cheval sous lui mais avec toute la posture du conquérant, jubilant, exultant. Pascal avait aimé cette photo, elle lui paraissait sincère, au-delà de tout ce qu'on en disait depuis les bancs de l'opposition. L'image prenait maintenant une autre signification, il se dit que ce serait la photographie à retenir de cette période trouble, avec une victoire qui n'avait peut-être rien à faire dans tout ça, comme une intruse.

Mâcon allait sans doute rester un bon souvenir, se dit-il, surtout sa campagne environnante, mais il n'était pas mécontent d'en partir. Il revint à l'hôtel, il faisait encore jour. Il ne se focalisa pas sur ce qu'il venait de voir, sur le visage de Franck, qui allait rester là, gravé, mais il se souvint d'Isabelle son infirmière, de l'enquêtrice, dont il n'avait peut-être jamais su le prénom, de Maria la vendeuse, d'Aurora la masseuse, de Béatrice la patiente, mais aussi de Marine et Sonia, ses miss France, de Clara, aussi, qui l'avait accueilli dans la concession. Ça faisait beaucoup d'émotions, il allait quitter ces femmes qui l'avaient accompagné de manière plus ou moins cruciale dans ses tergiversations et interrogations personnelles. Il n'eut pas envie de parler à son épouse, il allait la revoir bien vite. Il s'installa au bureau dans la chambre, alluma l'ordinateur portable. Il ouvrit une nouvelle fenêtre de navigation privée dans *Firefox* pour aller sur le site de *Pornhub*. Il n'alla pas bien loin, en première page, après un petit *scrolling* il put avoir un aperçu de la deuxième vidéo des ajouts récents, par images saccadées, de deux jeunes femmes qui se découvraient progressivement. Le compteur affichait trois milles vues seulement, un taux de satisfaction de quatre-vingt-seize pour cent, pour celles et ceux qui avaient voté. La connexion *wi-fi* n'était pas terrible, mais il ouvrit la vidéo en résolution 480p et profita des vingt minutes de *show* sans aucune autre pensée.

## 2.

Il était midi, Morgane mangeait un sandwich végétarien devant son écran tout en regardant le compteur, avec des rafraîchissements fréquents de la page de navigation. Ça défilait vite, quatre milles, cinq milles, et surtout le taux de satisfaction qui continuait de lui plaire, il ne descendait pas sous les quatre-vingt-quinze pour cent. C'était sa deuxième scène sur le site, la troisième en tout, l'autre pour un long métrage qui sortirait en magazine puis sur site spécialisé. Elle avait tourné la veille et avait reçu un message en fin de matinée pour lui annoncer que c'était en ligne. Elle recevait déjà d'autres messages encore pour lui proposer un nouveau plan, soft également. Morgane était partante pour s'engager sur trois ou quatre scènes par semaine, elle avait commencé le métier dix jours avant, il fallait activer le processus, et les chiffres sous ses yeux lui donnaient la motivation pour continuer.

La première vidéo, c'était une scène seule, comme une présentation, elle avait son profil ainsi, seulement sur ce genre pour commencer, c'était prévu comme ça pour l'instant, elle aurait la possibilité par la suite, une fois l'affaire bien lancée, de monnayer elle-même auprès de partenaires, et cette production en ligne, *Mindgeek*, varierait les supports.

Morgane Clermont, en lieu et place de son vraie nom Marianne Chambon, voilà ce qui s'affichait, avec une photo d'elle sur le ventre, prise pendant le *shooting* de la première scène, qui était le sujet d'une page spécifique qu'elle avait eu le droit de faire publier sur un site bardé de publicités. Le prénom, ça venait d'elle, et son agent était d'accord, de toute façon Marianne ça faisait trop français, Morgane c'était bien, avec un petit hommage à Clara même, ce n'était pas voulu à l'origine, elle ne savait que vaguement qui c'était. Pour Clermont, ce fut plus long, mais pas plus compliqué. Marianne-Morgane était originaire de Haute-Loire, précisément de Solignac-sur-Loire, mille deux cents habitants, connue pour sa cascade de la Beaume, avec une chute de vingt-sept mètres, son église consacrée à Saint Vincent et ses cabanes en pierre sèche. C'est en suivant les doigts de Morgane sur l'écran de *Google Maps* que son agent commençait à se faire une idée. On était à une bonne dizaine de kilomètres du Puy-en-Velay, mais Morgane Lepuy, ce n'était pas terrible, avec toutes les significations graveleuses que ça pouvait peu subtilement contenir. Mais à une échelle plus petite, en voyant Clermont-Ferrand, à près de cent cinquante kilomètres, il eut sa révélation, Morgane Clermont, ça lui rappelait La Nouvelle Orléans, dans la consonance et dans les souvenirs qu'il tenait de cette ville et qui le maintenait proche d'une France qu'il n'avait par contre jamais visitée. Morgane eut le même sentiment, et ce ne fut pas pour rien dans l'entente

qui se développa entre eux deux, entente qu'il était important de rendre cordiale dans cette si particulière industrie. Elle avait fait des études à Clermont, pendant un an, ville qu'elle avait choisie plutôt que Saint Étienne ou Lyon parce que c'était la ville de son premier « vrai » petit ami, ce n'était pas plus un hommage volontaire mais ça la faisait sourire que d'y penser, depuis dix jours qu'elle était nouvellement baptisée.

Elle avait vérifié sur *Facebook*, il y avait trois profils, l'une habitait à Vevey, disait aimer la série *Desperate Housewives* et donnait son enfant comme photo de profil. Il y avait trois messages inquiétants, mais qui dataient de novembre 2011, en dehors de la photo de l'enfant c'était « Des jours ou on voudrais juste disparaître... », « Parce que nos larmes en révèlent bien plus sur nous que ce que nous pourrions imaginer... », et « P.S. *I Love You* », avec un *Like* pour les deux derniers, d'une certaine Rymeh Lola, dont le profil, pour Morgane, n'était guère plus rassurant. La seconde Morgane Clermont devait être plus jeune. Originnaire de Romans-sur-Isère elle habitait à Châteauneuf-d'Isère et travaillait chez *Lacoste*. Elle aimait Kendji Girac et *The Voice*. Il y avait dix photos publiques, parmi les quatre-vingt-quatorze, sans souci particulier, et le profil n'avait pas été mis pas à jour publiquement depuis janvier 2016. Cent trente-neuf amis, une misère. C'était sans doute elle qu'on retrouvait sur *Twitter* dans quatre messages de 2014, mordue de son Kendji. La troisième, avec un logo *Dragon City* pour avatar, n'avait semble-t-il rien à faire sur Facebook au regard des cinq photos personnelles qui montraient une fille qui ne semblait pas passer dix ans, avec cent amis, rien de nouveau depuis 2013. Rien de compromettant donc ni pour elles ni pour elle. Elle se dit simplement que c'en faisait trois, mais parmi tant de millions qu'elle n'avait pas été consulter, sur lesquelles elle aurait pu sans doute aller plus loin de profil en profil, d'ami en ami, afin de tout connaître, de tout savoir. Ce n'était pas tant leur mode de communication qui la gênait, là, mais surtout l'idée selon laquelle il lui serait encore difficile d'entendre de la part de telles personnes des critiques sur sa manière à elle de se dévoiler au public. Elle faisait même davantage attention à son image, quoi qu'on en dise.

Pour la date de naissance, on avait donné une approximation, dans le profil, pour le 17 août 1999 plutôt que pour le 23 novembre de la même année, c'était une manière simple de la protéger un peu sans trop mentir. Le principal, de tout façon, c'est qu'elle eut dix-huit ans révolus, quand bien même elle n'avait pas encore dans ce pays le droit de boire une goutte d'alcool. Pour le poids et la taille, c'était exact, cinquante-cinq kilogrammes, ou cent vingt-et-une *pounds*, et cent cinquante-sept centimètres, cinq *feet* et deux *inches*. Pour la date de naissance bien sûr hors de question de mettre Le-Puy-en-Velay, on avait mis noblement Paris, France. Elle avait déjà près de cinq cents abonnés, c'était impressionnant,

mais avec un classement ridicule, au 4812<sup>e</sup> rang, sans crainte à ce sujet pourtant, les algorithmes allaient faire leur boulot, son agent l'avait rassurée aussi, pour qu'elle arrive dans les mille premières d'ici quatre ou cinq scènes. C'était une condition, pas la seule, de pouvoir augmenter ses cachets. Pour l'instant elle touchait mille dollars à chaque scène, sur lesquelles elle en reversait sept pour cent à son agent, qui prenait par ailleurs cinquante dollars directement de la production. Si on enlevait environ deux cents dollars de frais de coiffure, maquillage et autres soins esthétiques – elle misait beaucoup sur ses mains et ses pieds, ça lui laissait environ sept cents à sept cent cinquante dollars par scène. Dans un boulot qui ne durerait pas dix ans pour elle, il fallait qu'elle grimpe dans le classement, mais aussi qu'elle en vienne à accepter progressivement des scènes plus compliquées. Elle souffrait déjà des heures de gymnastique, de mise en forme, son agent et sa colocataire lui avaient bien expliqué que c'était rude pour le corps, ce dans quoi elle s'engageait, et elle voyait bien les bleus des filles sur les tournages qu'elle avait observés ou auxquels elle avait participés.

Pour l'instant elle découvrait, en quelque sorte. Avec cette dernière scène, tout de même, elle commençait à comprendre dans quel monde elle allait évoluer. On leur avait en effet demandé de jouer deux sœurs, ce n'était pas rien. Elle-même fille unique ça ne lui posait pas trop de souci, elle ne s'identifiait pas le problème, et finalement ce n'était qu'une petite série de répliques au début de la scène. Elles oubliaient ensuite le contexte, ce qui par contre n'était pas forcément le cas des spectateurs. Alors quand elle avait pris un air choqué, comme sa collègue d'ailleurs, le réalisateur, également producteur de la scène, expliqua bien qu'on leur passait commande, d'en haut, que c'était ce qui marchait, en ce moment, la sororité, elle n'avait jamais entendu ce mot et fut peinée qu'il fut utilisé dans ce contexte plutôt que dans un autre plus louable. Les algorithmes avaient fait leur boulot, il faudrait qu'elle s'habitue à répondre à ce mode de prise de décision et d'appel d'offre.

Elle savait qu'il en allait bien ainsi pour les stars. Les trois premières au classement, cette semaine, c'était, sur les profils, Lana Rhoades, vingt-deux ans, originaire de Chicago, Mia Khalifa, vingt-cinq ans, de Beyrouth, et Riley Reid, déjà vingt-sept ans, du sud-est de la Floride. Elles avaient des articles sur *Wikipédia*, bien sûr, et elles avaient au moins une centaine de scènes sur le site, plus de quatre cents pour Riley, une vétérane déjà, avec qui elle aurait aimé jouer, pour le plaisir d'abord mais surtout parce que ce type de collaboration pouvait constituer un sérieux tremplin. Ça faisait monter le classement, rien qu'au nombre de vues suscitées par la célébrité de l'autre, et ça faisait un *shooting* en commun, d'autant plus qu'en jouant bien elle pourrait se faire remarquer. Riley était un modèle car elle parvenait à rester spécialisée, dans l'entre filles, tout en ayant

admis des concessions fréquentes pour maintenir les contrats et capitaliser sans se lasser. C'était une star comme il y en a finalement peu.

Ce qui lui plaisait, dans cette recherche de relations, de tissage d'un réseau, c'est qu'ils n'étaient jamais bien loin les uns des autres. Même si Riley avait certainement eu le loisir de pouvoir emménager ailleurs, les tournages se faisaient souvent dans ce secteur, ce grand carré rempli de petits carrés, comme aimait à se le dire Morgane. Il y avait l'autoroute 118 au nord, la *San Diego Freeway* à l'est, l'autoroute 110 au sud, *Topanga Canyon Boulevard* à l'ouest, environ douze kilomètres sur douze, avec dedans des petits carrés de huit cents mètres de côté, un demi *mile*, avec un parc au sud-est, la *Ventura County Line* traversant presque horizontalement au centre, avec un arrêt à *Northridge Station*. Elle habitait au milieu de tout ça dans *Arminta Street*, la portion entre *Reseda Boulevard* et *Lindley Avenue*, à quarante-cinq minutes de cette station qui pouvait lui permettre parfois de rejoindre la *Los Angeles Union Station*, et surtout à dix minutes à pied d'une zone commerciale appréciable, avec deux supérettes *Albertsons* et *7-eleven*, deux mexicains, une pizzeria, parmi d'autres, mais encore pour elle souvent maintenant un salon de coiffure, de la chaîne *Fantastic Sams Cut & Color*, pas moins de quatre salons de manucure, *Perfect Nails*, *Lanni's Nails*, *Nails Spa* et *Chic Nails*. Elle se disait que ce n'était pas si mal pour la dernière région habitée au nord ouest de Los Angeles, la moins chère aussi, leur maison leur coûtait mille deux cents dollars par mois, de plein pied, à deux c'était tout à fait dans leurs cordes. Elle avait ainsi emménagé avec une fille déjà installée dont la colocataire était repartie en Floride, toujours dans le métier.

C'était la *San Fernando Valley*, dite aussi *Porno* ou *Porn Valley*, *San Pornando Valley*. Le très catholique Ferdinand III de Castille, d'où venait le nom officiel, reposait en la cathédrale Notre-Dame du Siècle de Séville, si bien que ça devait lui passer bien loin par-dessus la tête. Très latino, c'était un quartier qu'elle appréciait pour ses habitants, un peu moins pour son cadre, des fois elle se disait qu'elle préférait Clermont-Ferrand, mais c'était bien l'exotisme qui l'avait amenée là, son goût pour l'anglais, elle se débrouillait même très bien, avec ses études d'un an autour de cette langue et de la communication en *marketing*, et puis bien sûr ce projet fou d'une carrière qui tirerait partie de son goût immodéré pour le sexe et sa mise en scène.

Par *Facebook* elle avait trouvé des contacts, après qu'un ami de son petit ami, une fois celui-ci éjecté, lui eut expliqué qu'elle avait un certain talent et qu'elle lui faisait penser à certains films qu'il matait sur le Web. Il lui avait fait découvrir les fameux sites, ce qui la dégoûta de lui et la dirigea vers deux filles de Clermont, dans sa promotion. Par *Facebook*, elle avait discuté sérieusement avec deux

actrices françaises installées ici, l'une depuis six mois, l'autre depuis deux ans. C'était le hasard qui faisait qu'elle découvrait cette vallée plutôt que celles de la Seine ou de le Saône, qui regorgeaient aussi de productions du même type. Elle en avait déjà marre de l'université, et finalement ses petits essais, avec deux tournages amateurs qu'un copain fit tourner chez les proches sans les mettre en ligne, lui montra qu'il y avait déjà un succès local et qu'elle n'avait sans doute pas grand-chose à perdre à partir, tant qu'elle était jeune. Pour ses parents, elle servit l'opportunité d'un boulot dans son secteur, une proposition qui lui était tombée dessus. Ils avaient idée qu'on n'allait pas aux États-Unis comme ça, sans raison, et que là-bas on saurait la renvoyer en France si elle ne tenait pas la route au niveau professionnel. C'était ainsi que pensait son père, laissons-la faire, donnons lui trois mille euros, en deux fois pour ne pas qu'on se mette dans le rouge, et on aura bien vite de ses nouvelles.

Elle devait travailler avec Mark Spiegler, agent spécialisé dans les recrues françaises, comme sa colocataire Arielle Muchin, nom de scène Esmeralda, plantureuse blonde qui avait également dix-huit ans. Morgane n'avait pas encore son nom de scène, et pour son premier tournage *l'über* devait venir la chercher à l'intersection entre *Reseda Boulevard* et *Saticoy Street*, près des commerces, et entre les deux courses, à l'intersection entre *Elkwood Street* et *Baird Avenue*. C'était coquasse car plus près de chez elle et surtout à l'épicentre du tremblement de terre qui avait bouleversé tout le comté en janvier 1994, magnitude 6.7, le chauffeur eut un accrochage, sans parvenir à redémarrer le moteur. Elle se débrouilla mais eut tout de même deux heures de retard, l'acteur était rentré chez lui retrouver femme et enfants, elle venait de compromettre son début de carrière. Arielle lui en voulut plusieurs jours, elle faisait partie de celles qui l'avaient mise en relation, puis elle lui trouva quelqu'un d'autre. Spiegler était strict là-dessus, le moindre retard, surtout la première fois, c'était fini.

Il va sans dire que le projet de travailler avec des actrices de Spiegler était complexe, mais son nouvel agent n'était pas si inquiet, il voyait bien le potentiel de Morgane. Arielle, pas jalouse, était aussi certaine qu'elle se débrouillerait et que Riley Reid serait à sa portée d'ici quelques semaines, une fois qu'elle aurait grimpé dans le classement.

En attendant, elle avait un autre souci à gérer, il s'appelait François, il était arrivé cinq jours plus tôt chez elle et c'était une sacrée angoisse pour elle. Bien sûr ses parents avaient informé toute la famille du départ de Marianne, et son cousin, il en fallait bien un parmi une cinquantaine de membres dans la parentèle, sauta sur l'occasion pour être le premier à venir la voir. C'était un sujet sur lequel elle ne savait pas encore comment se situer, ça faisait partie de ce dont elle n'avait pas

discuté avec les filles. Arielle avait eu le même souci, ça faisait un an qu'elle était là et progressivement elle coupait les ponts, mais les relations avec la famille ne sont pas les mêmes pour toutes, bien sûr, alors elle ne savait pas trop quels conseils donner. La maison était assez grande, ce n'était pas un problème, il y avait une chambre pour lui, parmi les quatre pièces et les cent dix mètres au carré. Si Morgane le voulait, il pouvait venir, on pouvait faire comme si, tant qu'il s'en tenait à une semaine, par exemple. Le problème, surtout, c'est que les papiers faits, pour un séjour prévu entre le 19 et le 25 août, il avait finalement débarqué ce 19 juillet, avec un changement de billet par *lastminute.com*, avec un petit supplément aux mille six cents euros aller-retour, départ sept heures trente-cinq le 18 à Lyon Saint Exupéry, arrivée à Francfort à huit heures cinquante-cinq, départ à dix heures quinze pour arriver le lendemain à treize heures quinze, à quatorze heures trente devant sa porte conduit par un *über*, comme elle le lui avait conseillé. Morgane avait soi disant pris l'après-midi pour l'accueillir, en insistant sur la difficulté que ça avait représenté pour elle, elle lui expliqua qu'elle rattraperait les heures.

Arielle était épuisée et sévèrement engourdie d'une scène avec deux hommes quand elle reçut l'information deux jours avant, et elle ajouta ça au dossier, donc avec le retard qu'avait eu Morgane pour sa première scène. François était resté évasif sur la date de retour, c'en ajoutait une dose de nervosité. Le point positif, c'est qu'il n'avait aussi que dix-neuf ans, que c'était tout de même un bon copain de Marianne, ils avaient frôlé de peu les cochonnetés un soir d'été de leurs dix-sept ans. Ce n'était pas comme si ses parents débarquaient, se rassura donc Arielle en faisant quelques étirements, gainages et autres massages autonomes.

Même si elles travaillaient toutes les deux dans l'industrie, elles s'étaient mises d'accord dès le départ, c'était une exigence d'Arielle, d'ailleurs, pour que ça ne se voit pas chez elles. Il n'était pas question qu'elles se coupent du monde, qu'elles ne vivent que dans l'entre soi du métier, même si Arielle savait bien, déjà, qu'il était difficile de continuer de vivre normalement, qu'on savait vite qui faisait quoi, que leur attitude et leur tenue pouvaient souvent les trahir. Le salon en tout cas avait une disposition et une décoration irréprochables, sans aucune trace de pornographie, sans rien aux murs d'ailleurs si ce n'est un téléviseur *Sony UHD 4K* de cent vingt-quatre centimètres, devant un canapé blanc en cuir de trois places et deux fauteuils de même texture. On mangeait dans la cuisine attenante, sans *magnet* suspect ou agenda compromettant sur le réfrigérateur, si ce n'est dans une feuille proposant la liste des salons de beauté des alentours, avec un codage de notes en fin de chaque ligne après le nom, l'adresse et le numéro de téléphone, pour que les filles partagent leurs expériences. Du côté gauche ensuite il y avait la chambre de Morgane, décoration noire et blanche avec des *stickers* de branchages

aux murs, qu'elle venait d'installer avec l'autorisation d'Arielle. Morgane avait séparé ses deux vies avec deux meubles déjà présents à son arrivée, une armoire avec penderie intégrée dans un mur avec des battants de bois blanc, pour sa vie civile, une commode noire sous clé. Arielle en avait un double, pour des vêtements et lingerie de spécialité, et pour quelques godemichets et autres *plugs* qui sortaient rarement. Elle avait bien sûr sa lingerie de charme dans l'armoire, c'était pour elle surtout important, c'était ressorti des discussions en ligne, de faire la différence entre les deux, ce qu'Arielle ne faisait pas, par exemple, sans distinction entre ses deux vies dans ses rangements. Elle était de l'autre côté, avec deux chambres dont une pour les amis de passage. Arielle était en rouge et rose, avec des lumières qui pouvaient gêner toute personne non habituée. C'était plus d'entrer dans un paquet de bonbons que dans un *pipe show*, par contre, c'était une chambre de poupée, avec une armoire incrustée également, dans laquelle Arielle avait de grandes boîtes à code pour ranger ses instruments, Morgane en avait connaissance.

François avait donc été installé à côté d'Arielle, dans la chambre bleue, c'était la couleur de la porte de l'armoire, du lit une place et de la table de chevet, sinon la chambre était vide, huit mètres au carré seulement quand les autres en faisaient douze. Il ne se doutait de rien, mais Morgane avait un sacré défi, faire croire qu'elle travaillait dans cette fameuse boîte qui expliquait sa venue à Los Angeles. Le point positif, c'est que ça lui permettait d'être à l'abri la journée de toute discussion complexe avec son cousin, et surtout que ça l'engageait à convaincre François d'aller découvrir la région, d'aller jusqu'à Vegas, San Francisco, de profiter sans elle de son séjour. Il avait décidé de venir sur cette période chargée pour elle, alors qu'elle avait pris des jours en août, il devait assumer et se débrouiller, ce qui lui allait bien. Le point négatif, c'est qu'elle était en quelque sorte obligé d'être dehors, alors qu'elle avait l'habitude de travailler à la maison, de communiquer depuis sa chambre et son ordinateur pour gérer son image et ses projets de tournage. Avec cette canicule que le monde entier partageait, dans un environnement peu propice à un cadre de vie appréciable en extérieur toute la journée, il lui faudrait s'organiser. Elle était jalouse d'Arielle, qui avait annoncé qu'elle bossait en télétravail. Elle aurait surtout à faire en sorte que François parte en vadrouille le plus possible, dès que possible.

La première difficulté, le jeudi soir, c'est qu'Arielle avait invité une amie et collègue à dîner, elle aurait annulé si elle s'en était souvenu, mais c'est un message de Samantha Leaves, de son vrai nom Taylor, qui le leur rappela une heure avant sa venue. Morgane partit présenter la zone commerciale à François et les bases de la vie américaine en la matière, pendant qu'Arielle s'entretenait par messages avec Samantha pour lui expliquer la situation. Ce n'était pas un dîner de

travail, et les deux filles étaient plutôt amusées par le contexte, qui leur permettrait encore de consolider leurs doux mensonges d'une triple vie pour donner le change. C'était une condition de leur survie tant qu'elles n'étaient pas dans le top cent, et elles avaient de la marge. Il y avait toujours le risque qu'elles tombent sur un pervers érotomane qui naviguait suffisamment pour les reconnaître, mais apparemment ce n'était pas le cas de François. Morgane avait été rassurante sur le sujet, même si c'était pour elle surtout que le malaise était bien là qu'un jour un proche la découvre en ligne et la reconnaisse.

Morgane et François revinrent avec deux *Ultimate supreme*, deux mille six cent quatre-vingt calories, *pepperoni*, saucisse, champignons, oignons et poivrons verts, deux belles pizzas qui ne pouvaient refroidir avec ce temps. Samantha était arrivée, vingt-quatre ans, blonde, néo-mexicaine, originaire du comté de Léa, à proximité du Texas. François parlait anglais, et comprenait surtout plus qu'il ne pouvait faire des phrases entières et complexes. La soirée serait quelque peu saccadée, mais Arielle était volontaire pour faire l'intermédiaire, jongler avec les traductions, et elle avait bien insisté auprès de Samantha pour éviter de jouer là-dessus pour cacher des expressions anglaises compromettantes dans la conversation.

« Alors, Arielle, tu viens d'où ? commença François.

- Du Jura, de Doucier, à côté de Lons-le-Saunier, répondit-elle.

- On n'est pas très loin, alors, mais je ne connais pas.

- C'est un petit village, mais très touristique. Trois cents habitants, mais l'été c'est sympa, les deux campings sont remplis, ça permet de rencontrer du monde. En plus j'ai fait deux saisons en tant que serveuse à la pizzeria, ajouta-t-elle en en prenant une bouchée, c'était plus artisanal que chez *Little Caesars*, lol.

- Pourquoi es-tu venue ici ? ça détonne, demanda naïvement Morgane, souriant de son piège.

- J'avais envie de changer d'air, Los Angeles c'est un rêve de gamine. Et comme toi l'opportunité d'un boulot intéressant, sans études requises, bien payé, j'aurais été bête de ne pas dire oui. Et toi, François, tu viens aussi du Puy ? demanda-t-elle avant de résumer les derniers échanges à Samantha dans sa langue.

- Oui, Solignac-sur-Loire, comme Marianne, confirma-t-il. Nos pères sont frères et n'ont jamais bougé du village. J'en suis parti en même temps que ma chère cousine, il y a deux ans, pour Saint Étienne, avant de trouver du boulot.

- Tu y es retourné récemment ? demanda Morgane.

- Oui, début juillet, je suis allé voir la famille, tu venais de partir. J'avais vraiment hâte de te revoir. Je suis allé faire un tour à la cascade, ça m'a rappelé pas mal de choses, quand on jouait à la princesse et à l'éleveur, tu te souviens ?

- Bien sûr que je me souviens, rigola Morgane, je n'ai pas perdu la mémoire, quand même.

- C'est quoi cette histoire ? soutint Arielle, sentant qu'il y avait quelque anecdote croustillante à entendre.

- On allait souvent faire un tour à la cascade de la Beaume, commença Morgane en anglais pour que Samantha en profite aussi. Au moins une fois ou deux dans l'été, on partait à pied. Il fallait bien une heure pour la rejoindre, avec des petits chemins sympas. Et en fait il y avait une légende, sur cette cascade, la fille du châtelain, ce n'était pas une princesse mais ce titre m'allait bien, se serait perdue dans le coin, c'est assez escarpé, avec plein de bois, c'est très isolé. Elle restait à proximité de la rivière, mais dès qu'elle s'en éloignait un peu ça ne donnait rien, elle ne trouvait pas de chemin, si bien qu'elle continuait à revenir à la rivière et à repartir. Elle dut passer une nuit entière, assise au bord du cours d'eau. Pendant ce temps, son père mobilisait tout le village pour la retrouver, le soir, déjà, mais il était impossible de chercher au-delà du château. Le lendemain, on organisa des battues, dans plein de directions différentes, ils n'avaient aucune idée d'où elle pouvait avoir disparu.

- C'est terrible, tout ça, fit Samantha, passionnée.

- Le matin, la petite était fatiguée, pleurait. Elle se remit à marcher, le long de la rivière. Quel que soit le sens qu'elle prenait, elle s'éloignait de chez elle, mais elle prit le sens du cours d'eau, vers l'est, vers la Loire dans laquelle la Beaume se jette. Et c'est dans cette marche lente, la tête toujours en bas, peinée, qu'elle vit dans l'eau le reflet du démon, le visage déformé par les timides rides du courant, le crâne arrondi grossièrement par la forme des pierres au fond du ruisseau, deux protubérances sur le sommet de la tête, d'ombres d'ormes champêtres. Alors elle se mit à courir, à se prendre dans les racines, à crier. Elle était tellement choquée par cette vision qu'elle voulait continuer le plus possible jusqu'à sombrer malgré elle dans une eau noire et profonde, comme si ce démon l'avait marquée, comme s'il lui dictait sa propre perte. Puis un homme la trouva, la ramena au château endormie dans ses bras. La rencontre l'avait assommée. Après une nuit sans grands espoirs, sa mère à son chevet, elle dévoila le lendemain sa vision, et on la prit pour folle. L'homme qui l'avait ramenée était invité à rester, son fils l'accompagnait, elle le vit alors en sortant pour la première fois de sa chambre, et comprit sa méprise. C'était lui, transformé par l'eau, qu'elle avait vu dans un reflet, elle le reconnaissait sans l'avoir vu, un chevrier, donc, fils de l'éleveur.

Mais il était trop tard, le châtelain était persuadé que sa fille était folle, qu'il fallait la violenter pour la guérir, la passer sous une tonne d'eau froide pour que ses esprits reviennent.

- On dirait que tu as été guide touristique, se moqua Arielle, et ton anglais, nickel.

- J'en arrive à la fin, continua Morgane. Donc le chevrier entendant le projet du châtelain, décide d'enlever la fille, et de l'emmener jusqu'à la cascade, à proximité de l'endroit où son propre père l'avait retrouvée, à côté de leur ferme. On raconte qu'il lui proposa de sauter du haut de la cascade, pour guérir, voyant en bas la Sainte Vierge. Ils sautèrent ensemble et la Sainte Vierge elle-même, pendant la chute, les ralentit et les déposa dans l'eau en bas. Il n'y a qu'une profondeur de trente ou quarante centimètres, un plongeon et c'est la mort assurée. Après ça, le châtelain, informé, comprit que sa fille était guérie. Les deux enfants devinrent inséparables, et il leur donna plus tard sa bénédiction pour que le chevrier devint seigneur de la Beaume.

- Tout ça pour dire, compléta François, que de temps en temps nous jouions leur rôle et sautions d'en haut dans la cascade, ralentis dans la chute par la Sainte Vierge, c'était magique, Marianne.

- Oui, vraiment magique, confirma sa cousine sous les yeux éberlués d'Arielle, qui n'osa contredire la conclusion du long récit, un dernier morceau de pizza dans la bouche.

- En tout cas c'est une histoire bien rafraîchissante, fit Samantha, dans ce *smog* dégueulasse, alors que les forêts brûlent pas loin d'ici, une belle croyance catholique en eau fraîche, c'est vraiment une jolie histoire. Dire que j'ai la chance de passer la soirée avec trois Français, c'est très plaisant.

- Moi qui voulait vous parler de mes cascades du Hérisson, fit Arielle prenant la suite, je dois avouer que vous m'avez bluffée, avec votre récit. Samantha a raison.

- Et toi, Samantha, fit François, curieux, d'où viens-tu ?

- D'un endroit bien moins passionnant que le vôtre, je pense, mais on partage sans doute la ferveur catholique, j'ai l'impression.

- C'est vrai qu'avec François, nous avons eu droit à une sacrée éducation religieuse, fit Morgane en pensant à la croix noire qu'elle avait collée dans sa chambre sur la porte. Comme Arielle d'ailleurs, n'est-ce pas ? qui avait elle un pendentif au cou.

- Oui, Morgane, c'est vrai, fit Arielle, il paraît que c'est un truc que nous avons en commun dans la profession, ajouta-t-elle en percevant tardivement les deux bévues de son propos.

- Marianne, fit François, tu veux dire, je ne savais pas que vous faisiez le même boulot.

- Oui, pardon, corrigea Arielle, rougissant. Ma sœur s'appelle Morgane, vous vous ressemblez un peu, mentit-elle en regardant la cousine. Ça m'arrive parfois de me tromper, sourit-elle, c'est une tare de famille, ajouta-t-elle en attendant qu'une des filles enchaîne pour éluder la deuxième erreur qu'elle avait faite, sans doute pas si dramatique après tout.

- Je viens du Nouveau Mexique, fit Samantha, à Eunice, trois mille habitants, entourée de grandes villes dans le désert. C'est très particulier de passer son enfance là-bas, c'est à la frontière du Texas. Mais que dire d'autre ? J'ai passé mon enfance à l'église, comme vous trois je dois sans doute bien connaître mon catéchisme. On est très catholiques, chez moi, là-bas, comme en France. Et pour les légendes, à part Roswell, pas grand-chose ! Ma ville date du début du vingtième siècle, vous imaginez bien que ça ne laisse pas beaucoup de part à l'imagination ! Dans les forêts à l'ouest ils ont le *bigfoot*, et nous à l'est on a le *chupacabra*, qui attaque les troupeau, je crois que ça s'arrête là.

- Et quoi de prévu pour le week-end, donc, François ? s'enquit Arielle

- Demain je vais essayer de découvrir un peu le quartier, pour voir un peu plus précisément où habite ma cousine, fit-il, s'il ne fait pas trop chaud, ajouta-t-il dans les gloussements contenues de Samantha qui se faisait traduire en même temps.

- Ce week-end, s'obligea Morgane, qui éloignerait son cousin de la ville obligatoirement dès dimanche soir ou lundi matin, on va aller sur L.A., il faudrait que tu voies les studios, la ville, et que je te montre comment te débrouiller pour la semaine prochaine, que tu puisses aller au moins sur Vegas et San Francisco.

- Oui, bonne idée, sourit François, tu me prêteras ton ordi, que je regarde aussi un peu tout ça ? continua-t-il sous le regard alors horrifié de sa cousine, qui se détourna le plus rapidement possible pour aller chercher à boire, dans une gêne impressionnante de la part d'Arielle et Samantha. J'ai dit quelque chose qu'il ne fallait pas ? »

Morgane visualisait l'ampleur du problème, son historique de navigation, le cache, les favoris ou marque-pages, le dossier professionnel accessible depuis le bureau, intitulé discrètement *stapleton*, du nom de famille de Jimmy, son agent, les derniers documents ouverts, dans le menu, tous les réseaux accessibles

automatiquement avec son compte professionnel. Voilà bien un objet, mais qu'elle n'avait jamais eu à prêter, auquel elle n'avait pas pensé. Et c'est vrai qu'avec son petit écran quatre pouces du *Wiko Sunny2*, son cousin lui faisait pitié. Elle était d'un coup ruisselante malgré la climatisation, elle en vint à aller chancelante dans sa chambre, flageolante, jusqu'à ce qu'Arielle lui dise gentiment « attends, ma petite débutante », « je reviens tout de suite », avec un grand sourire, en deux temps trois mouvements elle avait dans les mains une tablette *Sony Xperia Z2* achetée d'occasion cent cinquante euros avec laquelle elle regardait ses séries sur *Netflix*. François n'eut pas l'occasion de comprendre les raisons du malaise et put commencer à développer un programme de visites. Arielle et Samantha finirent la soirée dans la chambre de la première, pour des essayages. François restait concentré sur ses navigations sans oser penser à ces deux femmes, là-bas, tandis que Morgane regardait le troisième chapitre d'*Insidious*, tout juste arrivé sur sa plateforme vidéo favorite.

Le lendemain vendredi, Morgane partit sur *Canoga Avenue*, au 7258, dans un *Starbucks* qu'elle connaissait pour y avoir attendu son chauffeur après le premier tournage dans la proche *Owensmouth Avenue*. Il y avait le wi-fi, elle prévint dès huit heures trente qu'elle serait là toute la journée, à force de consommations bien sûr, elle pourrait même prendre un sandwich à midi. Elle s'occupa d'organiser le samedi, pour visiter les studios de tournage avec son cousin, ce serait déjà bien vu le temps. Le dimanche à Malibu, c'était à côté, un peu au sud, et voilà qui était bouclé. Elle devait s'organiser pour la semaine à suivre, avec le tournage lundi en fin de journée, la scène des deux sœurs, en proposition sur sa messagerie. Malheureusement pas de possibilité d'aller regarder qui était la collègue, sur le Web, dans ce lieu ouvert au public. Le nom lui disait quelque chose, le cachet prévu était correct, et elle put regarder l'adresse et prévoir en conséquence les horaires. Jimmy lui proposait aussi d'aller voir une scène, lundi également, et de discuter avec l'acteur pour envisager un travail rapidement avec lui. Morgane découvrait une manière de faire dont elle ne se doutait pas, mais finalement comme pour une entreprise on pouvait rencontrer les collaborateurs avant. Encore un autre lieu, là aussi elle découvrait qu'on semblait tourner partout dans le secteur, mais Arielle lui avait dit qu'au bout d'un moment on revenait tout de même aux mêmes endroits. Il y avait des habitudes des agents avec certains producteurs et certains réalisateurs, tout de même, selon les opportunités.

François, pendant ce temps-là, découvrait l'aridité de Northridge, il comprit vite le problème d'un secteur quadrillé, dortoir dans lequel l'automobile était reine, dans ce brouillard de chaleur et de pollution qu'avait évoqué Samantha la veille. La journée, c'était un désert urbain, un maillage de rues et ruelles, d'avenues aussi larges que vides. On croisait vite les visages, rares, éreintés par la température qui

passait les quarante degrés à dix heures. Il partit vers le nord et vers l'est, à l'opposé de Morgane, à pied, aucun exotisme si ce n'est dans les marques et enseignes qu'il rencontrait, pauvres, de bâtiments commerciaux de petite facture, mais avec une certaine animation. On sentait que les intérieurs étaient des havres, on climatisait partout, quitte à ce qu'on participe sans le percevoir à ce que les températures continuent chaque année d'augmenter, doucement mais mortellement. Les incendies devenaient une routine dans les parcs nationaux proches, mais aussi dans certains voisinages où des habitations des plus fragiles apparaissaient calcinées, détruites, ratatinées.

Cette chaleur accablante n'était pas pour lui changer les idées. Il avait ses raisons personnelles d'être venu plus tôt voir sa cousine. Il vécut là toutefois les gouttes sur son front, les mirages flottants devant ses yeux, une autre perception des bruits, le grondement permanent, lointain, le crépitement de l'asphalte, l'inutilité des palmiers dont l'ombrage ne donnait jamais là où il le fallait, droits, les murs blancs ou beiges qui lui renvoyaient sur la peau l'agression d'un soleil qui s'érigait en maître sur ce monde, maître vengeur. Chaque individu était la cible de cette sévérité, et François, plus accablé à mesure de sa marche, tout de même motivé par une volonté de découverte, était une victime parmi les autres. Mais une victime coupable, se disait-il en avançant à un rythme dans lequel les degrés montaient d'un dixième tous les dix pas, coupable parmi les autres d'avoir pris la voiture, d'avoir pris l'avion, d'avoir mangé un sandwich vendu sous plastique lors de la correspondance, d'avoir mangé le petit chocolat qui accompagnait son café, d'avoir dormi dans une maison climatisée, de s'être rasé avec une mousse en bouteille. Chaque jour sa culpabilité augmentait, malgré tous les efforts qu'il faisait par ailleurs, chez lui, en triant ce qui ne serait qu'à moitié recyclé, en allant au composteur collectif de l'immeuble, en achetant en vrac le plus possible. C'était bien vain, tout ça, se dit-il en parcourant ce quartier qui devenait à ses yeux l'image d'un îlot responsable de cette déroute collective, ici le pick-up en pétarades nocives, là voyant la *valley girl* qui passait d'une boutique à l'autre, d'un besoin à l'autre, son smartphone la notifiant à chaque instant, ici la livraison de palettes immondes de plastique, de lithium, de gélatine, là le harcèlement des néons, des annonces sonores, des clignotements de distributeurs et machines diverses sur les trottoirs, pour débiter, et débiter, à vomir, il vomit, sur le trottoir, pris par la chaleur, étourdi. On vint le chercher, on l'emmena chez Lulu, restaurant dans lequel on allait bientôt commencer le service. Avec un verre d'eau il allait mieux et comme il était Français dans son état on lui offrit un *Ranch Burger*.

Il retrouva sa route sans problème et finit la journée dans son lit, jusqu'au retour de Morgane. Le week-end lui fit du bien, c'était comme *Disneyland* dans sa tête, il oublia ses considérations sur le climat. Il voulait passer à autre chose, avec un

certain déni quant à ce qu'il fuyait réellement. Les studios, *Universal* et *Warner*, un peu au pas de course, c'était beaucoup de souvenirs de son enfance cinéophile, et Malibu, malgré la chaleur, avec une petite brise tout de même dans les quarante-quatre degrés, fut aussi une occasion d'une sortie inhabituelle, en discutant un peu plus alors avec Morgane de la famille et de son avenir à lui, dans sa boîte de sécurité de Bourg-en-Bresse, sans jamais parler de son boulot à elle.

Ils organisèrent ensuite sa virée à Vegas. Il avait décidé de commencer par ça, pour trois jours avec un hôtel que Samantha avait conseillé par messages interposés auprès d'Arielle, qu'elle avait retransmis la veille au soir. Arielle se faisait rare d'ailleurs, elle avait deux tournages dans le week-end et s'était débrouillée pour rester longtemps dans les deux maisons utilisées, avec des séances de *fitness* à la suite et des soirées plus au sud. Ils l'entendaient rentrer tard, jurant presque à chaque pas vers sa chambre, de douleurs vives, encore plus vives le dimanche soir. Une fois François enfin parti le lundi matin, dès huit heures, Morgane s'occupa des cuisses et fesses de sa colocataire et lui demanda de promettre une pause de trois ou quatre jours avant de s'y remettre. Ce sur quoi Spiegler était aussi d'accord au regard du travail accompli, avec deux cachets de mille sept cents euros, il prenait dix pour cent et touchait de son côté cent cinquante euros chaque fois, elle pouvait se reposer.

A dix heures un *über* vint chercher Morgane pour aller près de l'intersection entre *Plummer Street* et *Balboa Boulevard*. Les consignes, pour elle, données par Jimmy, c'était de bien regarder la structure de la scène, avec cinq étapes à peu près égales de quatre minutes environ, avec une introduction parlée sur un départ en extérieur, une première approche physique, un engagement plus sérieux, un enchaînement de contorsions et une conclusion, ou *outro* comme on disait. Une jeune femme était perdue dans le quartier et venait demander son chemin auprès de cette maison, dans laquelle un homme à peine plus vieux peinait à cacher son émotion.

Ils étaient seulement cinq, les deux acteurs, le cameraman, un preneur de son, elle-même. Elle salua tout le monde, on les avait prévenus, les deux acteurs étaient sous la coupe de Jimmy, et elle essaya ensuite de se faire la plus discrète possible pour apprendre. Elle aurait dans quelques jours une scène du même type à faire avec lui. Elle devait donc voir à la fois comment se passait le tournage, mais aussi comment Marcus Miller, c'était son pseudonyme, s'y prenait pour faire évoluer l'action. Ils avaient chacun une fiche, avec les grandes lignes, et ils décidèrent de commencer vite. Le passage parlé était bien sûr le plus difficile, même si Morgane remarqua qu'ils devaient avoir une certaine habitude, avec un jeu d'acteur correct.

Elle était un peu angoissée à l'idée de bientôt devoir s'y coller. Pour l'instant les trois scènes avaient pour elle été très basiques, plus directes encore que ça. Il n'y avait vraiment quasiment plus de scènes à scénarios, de toute façon. Les consommateurs voulaient qu'on aille à l'essentiel, *a priori*, selon les calculs algorithmiques du diffuseur. On s'y reprit à trois fois pour les trois premières minutes, après quoi il n'y eut qu'une seule et unique prise, la bonne, pendant laquelle Morgane était à la fois concentrée et troublée.

Malgré le caractère professionnel de cette activité, elle gardait l'idée que ça restait de l'ordre de l'intime. Autant ça ne la dérangeait aucunement par l'intermédiaire d'un écran, autant d'y assister en vrai sans qu'elle y participe, pour observer, c'était autre chose. C'était gênant pour elle de partager ces bruits, ces odeurs, ce souffle, cette moiteur, surtout qu'elle, contrairement aux deux autres spectateurs, n'avait aucun appareil en main pour justifier à ses propres yeux sa présence. La demande de Jimmy, elle était intéressante, mais tout de même elle avait beau être débutante elle avait déjà fait un gros travail de documentation et de visionnage. Elle était capable de citer plusieurs structures selon les forces en présence et selon les styles. Ce qui l'intéressait surtout, c'était de pouvoir discuter ensuite avec Marcus. Elle se concentra tout de même sur l'avant-dernière partie, avec une certaine pitié pour sa collègue Mya, pour laquelle certains positionnements osés lui seraient une souffrance postérieure certaine. Elle eut une pensée pour Arielle. Elle ne regarda ensuite la dernière étape que d'un œil, qu'elle détourna à la fin.

Les deux acteurs prirent chacun leur tour une douche. Pendant ce temps les deux techniciens s'affairaient à transférer toutes les données sur un ordinateur portable, puis vérifièrent la qualité de la prise, pour une première fois. La vidéo serait montée, validée et mise en ligne au plus tard le surlendemain. Mya quitta les lieux en boitant, elle reniflait beaucoup. Morgane se douta d'une ligne de coke après la douche. Marcus était le dernier. Il devait passer déposer la clé de la maison sur le chemin du café dans lequel ils allaient tous deux boire un verre et discuter, dans un *IHOP* à vingt minutes à pied au nord près du *North Hills Shopping Center*.

« Viens par là, fit-il en l'entraînant vers la table la plus éloignée, ses premiers mots depuis la pause imposée dans leur marche par la remise des clés, sans capacité à engager la conversation dans cette chaleur et cette pollution.

- Merci, fit-elle simplement alors qu'il lui désignait sa place.

- Alors, ce sera ta première ? demanda-t-il.

- En quelque sorte, oui, de manière si professionnelle, répondit-elle.

- Confiante ? Rassurée ? Partante ? enchaîna-t-il en souriant.

- Confiante, je ne sais pas, un peu de trac je suppose. Rassurée, oui, c'était sans doute une bonne chose de te voir, même si j'avais l'impression d'être de trop. Partante, heureusement !

- Tu n'étais pas de trop. Je ne sais pas si tu as remarqué, mais le mec pour le *shooting* s'est décommandé au dernier moment. Ils vont être obligés d'extraire des captures de la vidéo, c'est toujours moins bon. C'est moins vendeur même si ça n'a plus d'importance, vraiment, pour les plateformes.

- Ah, oui, je n'avais pas fait attention. Il y en aura un pour nous, donc.

- Mais c'était la première fois pour moi d'avoir une spectatrice, au moins tu sais un peu comment je fonctionne, c'est une bonne idée de Jimmy.

- Oui, sans doute. Tu fais ça depuis combien de temps ?

- Un an déjà, j'ai fêté mon premier anniversaire dans l'industrie il y a deux semaines. Et je suis *clean*, au fait, si ça peut te rassurer, je viens de recevoir mes derniers résultats, il fallait que je les fasse avant la scène. Mais bon, Jimmy est au courant.

- Oui, moi aussi, je viens de commencer, aucun souci.

- Je sais, oui. Je suis allé voir ta scène, curieux, quand Jimmy m'a parlé de toi, et je dois t'avouer que ça m'a plu. Non pas que je sois consommateur de ces trucs-là, mais professionnellement parlant je pense que tu es douée déjà, tu as de l'avenir, et les automatismes viennent vite, tu vas prendre de l'assurance.

- Merci.

- Et je crois qu'il faut que tu joues un peu sur ton accent, c'est très sexy, et ton anglais est impeccable. Non vraiment c'est cool, fit-il »

Il commanda un *Pepsy Coke* pour lui, elle prit la même chose.

« Tu te plais, alors, ici ? Pas trop le mal du pays ? demanda-t-il.

- Non, ça va, j'ai une super colocataire, le quartier n'est pas si mal, pas trop cher.

- C'est bien, il ne faut surtout pas que tu te fasses déborder, c'est le plus important. Si tu gardes le cap, si tu aimes ce que tu fais, alors tout va. Et quand ça devient trop dur, il faut être capable d'arrêter. On te l'a sans doute déjà dit, mais la durée dans le métier, en moyenne, ça ne passe pas un an. Elles sont rares celles qui parviennent à garder la main sur ce qu'elles peuvent faire ou ne pas faire, elles sont encore plus rares celles qui s'engagent dans des scènes conséquentes et qui ne craquent pas.

- Oui, je sais.

- Tu vois Mya ? Je ne peux pas faire grand-chose pour elle, c'est la deuxième scène que je fais avec elle. La dernière fois c'était il y a six ou sept mois, et je la vois décliner, ça me fait mal au cœur. Physiquement elle tient la route, il n'y a pas à dire, comme ça, mais elle prend des trucs de plus en plus costauds. Je ne lui laisse plus beaucoup de temps avant de se planter, voire pire. C'est vraiment dur, ce milieu, alors quand on peut s'en parler c'est bien. Avec elle, avant que tu arrives tout à l'heure, j'ai essayé de discuter un peu mais il n'y avait rien en face. Et je ne connais pas son agent, alors c'est difficile d'aider.
- J'aimerais bien faire carrière, et je crois être assez forte, merci.
- Excuse-moi. L'idée n'était pas de te dégoûter ou de t'enfoncer.
- Non, ne t'inquiète pas, je ne l'ai pas pris comme ça. Et je discute beaucoup avec les filles, des filles que j'ai connu sur les réseaux, depuis la France, on est comme un petit groupe, sur le Web, on se *skype* de temps en temps, même, pour échanger, parfois pour se lâcher. Et ma colocataire est vraiment extra. Elle s'est faite amocher, ce week-end, et bien, sur deux scènes, c'est là que je vois les limites.
- Oui, c'est raide, confirma-t-il.
- Et toi, comment vois-tu l'avenir, pour toi, avec cette vision des choses ?
- Pour nous c'est un peu différent, on est moins nombreux à être sous les projecteurs, pour moi c'est provisoire. Ça m'est tombé dessus presque par hasard. J'ai rencontré une fille, on est sorti ensemble, et elle m'a appris, avec une certaine gêne, qu'elle était dans l'industrie, puis qu'elle pensait que j'étais peut-être fait pour ça. Au départ elle ne voulait rien dire du tout, puis elle ne voulait pas m'entraîner là-dedans. Elle voulait cloisonner les deux vies, mais ça paraît particulièrement difficile. J'ai fait une première scène avec elle, organisée par son agent, qui est devenu le mien, puis elle est partie en Floride. Elle voulait continuer, mais ailleurs. J'y ai pris goût, on va dire, mais c'est surtout un moyen de financer mes projets, et au bout d'un an je dois t'avouer que je serai content dès que je pourrai arrêter. Mais tu ne le répètes pas à Jimmy, hein ?
- Cela va de soi. Et tes projets, alors ?
- Oh, pas grand-chose à voir, de l'informatique, un projet de service.
- Pardon, j'imagine que c'est le genre de projet qu'on garde pour soi, fit-elle en terminant son verre.
- Ce n'est pas totalement secret, mais surtout je ne pense pas que ça puisse te passionner, c'est de la programmation.

- Oh, tu sais, quand on peut parler d'autres choses que de l'industrie, je dois t'avouer que ça me fait du bien, aussi, mais bon, si c'est secret, sourit-elle...

- Je vais te faire confiance, fit-il en en recommandant deux. Je travaille chez moi en colocation avec deux amis sur un projet d'assistant personnel, du type *Google Home*, *Apple HomePod* ou *Amazon Echo*. On a conçu l'objet, une sphère rouge, et on est en train de développer le logiciel et l'application qui permettront d'interagir avec, de profiter de ses fonctionnalités. Disons que c'est en cours de finalisation pour la première version, pour une *bêta test*, si tu vois ce que c'est, une toute première version qu'on observe en situation réelle.

- Sympa ! Tu es donc programmeur, ajouta-t-elle.

- Concepteur du projet, et oui je fais un peu de programmation, un peu d'ergonomie, de *design thinking*, mais ce sont surtout mes deux acolytes qui font le gros du travail à ce sujet. Je m'occupe de trouver les investisseurs, je m'occupe de la chaîne de fabrication des prototypes, ça a été le gros du travail ces dernières semaines. Et je m'occupe de la communication un peu déjà, et aussi de ramener des sous pendant que les deux autres restent enfermés pour coder.

- Tu as donc choisi la *Silicone Valley* plutôt que la *Silicon Valley*, sourit-elle en se rendant compte que le jeu de mots aurait été inaudible en français.

- Oui, c'est bien vu, disons que j'allie les deux, ce serait plus difficile à San Francisco, je pense. Et puis je suis originaire de L.A., j'ai pris de l'indépendance vis-à-vis de mes parents rien qu'en venant m'installer à Northridge. Mais j'aime le comté. Ils habitent au sud de la ville, eux, un coin sympa, je te le conseille si tu n'as pas encore eu l'occasion de bouger, de visiter.

- Et comment comptez-vous concurrencer les géants, si je peux me permettre la question ?

- C'est en effet là-dessus que tout se joue, et nous avons quelques idées. D'abord c'est justement l'indépendance à l'égard des géants, il y a un public pour ces objets, un public qui reste particulièrement méfiant des trois gros, par rapport à ce qui peut être fait et divulgué de leurs données personnelles. Chez nous les données ne seraient pas transmises, ou presque, et il n'y aurait aucune publicité ou annonce, aucun *sponsoring* imposé dans la machine, rien contre ton gré. L'objet sera un peu moins cher que le *Google Home*, et les services seront gratuits, sur le même principe que les autres. Mais je travaille activement sur ce modèle économique, l'absence de retours par partenariats ne plaît pas forcément aux investisseurs. On bosse sur des partenariats systématiquement consentis par l'utilisateur, c'est d'ailleurs une obligation pour l'Europe, avec la nouvelle réglementation, que les géants, eux, ne veulent pas respecter. Ils auront des

amendes et ça n'a pas l'air de les gêner, ils ont des services impressionnants pour gérer les contentieux. Mais je m'é gare un peu. En tout cas on devrait faire comme ça, de la publicité consentie, comme si tu choisissais à l'avance quelles marques tu acceptais de voir arriver en brochures dans ta boîte aux lettres. Mais bon, je réfléchis en parlant, pardon, ce n'est pas très passionnant.

- Si, c'est intéressant, je trouve. Et sur les services, des différences ?

- Oui, quelques différences en effet. L'idée, avec cette protection contre la divulgation de données, c'est qu'on aille plus loin que les autres. En fait la boîte serait toujours à l'écoute de ce qui se passe, de ce qui se dit, dans la maison. Les autres, tu dois donner un signal pour enclencher le fonctionnement, pour qu'une question soit traitée. Toujours connectée, notre boîte prendrait chaque parole pour la traiter, elle serait toujours à l'écoute. L'idée c'est d'avoir comme un majordome toujours à l'affût, en fait, qui soit comme omniscient. On ne va pas encore lire dans les pensées, ce sera une prochaine étape, c'est déjà presque envisageable, mais on va tout capter et tout traiter. Par exemple, tu es aux toilettes et tu dis qu'il n'y a plus de papier, l'assistant le capte et enregistre l'information automatiquement dans un fichier « liste de courses », après ça devient une habitude de dire qu'il faudrait racheter tel ou tel truc, et ça s'ajoute à la liste. On peut même faire en sorte que les courses soient faites automatiquement si l'utilisateur a accepté un tel partenariat dans le logiciel ou dans l'application. De même, si tu es au téléphone et que tu prends un rendez-vous chez le médecin, alors tu confirmes oralement le rendez-vous à la fin de ta conversation, c'est une habitude facile à prendre, et l'assistant à côté de toi intègre ça dans un fichier « agenda ». Et ça vaut pour des idées de cadeau, pour un pense-bête. On peut au bout d'un certain temps imaginer de plus petites sphères qui fassent relais, c'est prévu dans notre *business plan*, pour que dans tout endroit il y ait vraiment quelque chose pour capter le son. On travaille actuellement à voir ce qu'on peut faire de toute information orale qui serait donnée, une manière de prendre en compte des messages inquiétants, des alertes, appeler la police ou les pompiers par ce biais par exemple. Mais là ça dépend vraiment des expérimentations qu'on va mener dans les semaines qui viennent.

- Oh ! Ça va loin. Et donc vous collectez toutes les données, quand même ?

- Oui, ça nous permet d'améliorer l'application, au fur et à mesure du développement. En tout cas pour l'instant. Je suppose qu'on sera bien obligés de ne pas lire les données par la suite, mais seulement sur des foyers qui resteront en test, selon des contrats spécifiques. Mais on n'en fait rien de compromettant, de toute façon.

- Attention, lol, c'est ce qu'ils disent tous.

- On est vraiment sur l'idée d'un assistant, d'un vrai assistant, en allant au bout, sans doute ce que les géants ne pourraient pas tenter dès maintenant. On ose.
- Effectivement ! Et tu connais la traduction du majordome, du *butler*, en français ?
- Oui, on a un Français dans l'équipe ! Tu gardes ça pour toi, c'est le nom de l'objet, *MajorDomo* en anglais, *MayorDomo* en espagnol, *MajorDome* en français. *Et voilà*, ajouta-t-il dans la langue de Molière. On travaille sur ces trois langues, on attend un peu pour l'arabe et le chinois, on n'a pas les moyens pour l'instant.
- C'est bien vu, en tout cas. Et c'est une belle idée, sans doute. Ça fonctionne ?
- C'est bien parti. On fait des tests, on va commencer grandeur nature.
- Et tu ne cherches pas une petite maison française pour voir ?
- Maintenant que tu le dis, et que tu sais tout, lol, je suppose que c'est envisageable. Mais je te préviens, c'est version *bêta*, en développement, il faut qu'il n'y ait que des Français pour que ça fonctionne, ce n'est pas cher payé, et vous aurez à signer un contrat avec des clauses de confidentialité.
- Alors oui, ça me plairait. Il faut que j'en parle à Arielle bien sûr, mais ça me ferait plaisir de participer à ça. Ce n'est pas tous les jours qu'on peut aider un futur multimillionnaire, finit-elle.
- Je vois ça avec les collègues. Et de toute façon si c'est bon je t'amène la machine mercredi, tu pourras l'embarquer après la scène.
- Tu viens de m'apprendre que c'était mercredi, sourit-elle. Jimmy ne m'a rien dit.
- Si ça te convient.
- Oui, j'ai une scène cet après-midi, avec une fille, et on se voit mercredi, donc. On partage un *über* pour rentrer, si tu veux, il y en a un dispo.
- Allons-y, alors. »

Morgane rentra chez elle amusée. Arielle tiqua un peu mais comme c'était pour un test elle accepta. Pour l'instant seule Morgane aurait le logiciel, sous *Windows* uniquement, il n'y avait pas encore d'appli pour smartphone. Arielle n'avait pas forcément le cœur à discuter, de toute façon. Les douleurs étaient vives ce soir, tandis qu'elle devait sortir pour un cocktail chez une productrice. Morgane l'aida à étaler un peu de crème, apaisante ou chauffante selon les endroits, et lui donna deux cachets de sa pharmacie, surtout pour être sûre qu'elle n'ait pas d'autre envie

de médication plus forte ou d'autre expédient plus dangereux. Elle déjeuna d'une salade de tomates avant de partir.

\*

\* \*

François était déçu par Vegas, à son arrivée, c'est ce qui ressortait des premiers échanges qu'il eut avec Morgane depuis son départ. Il lui annonça qu'il jouerait tout de même un peu, malgré les obstacles, histoire de ne pas y être allé pour rien. Dehors il faisait chaud, dedans les lumières l'étourdissaient, le bruit l'assommait. Pourtant il était entré dans l'un des plus petits casinos, des moins clinquants, sur les conseils d'Arielle, un casino dans lequel il pourrait jouer malgré ses dix-neuf ans sans subir de contrôles. La règle, c'était de ne pas gagner d'argent, il ne pourrait rien récupérer sans l'âge légal, et bien sûr c'était de ne pas se faire remarquer, de ne pas demander d'alcool et de se concentrer sur un ou deux jeux seulement puis de quitter les lieux.

Il se rappelait avec angoisse son malaise à Northridge. Il prit davantage sur lui ce soir pour un meilleur contrôle, seul dans cette ville qui augmentait l'impression de solitude. Il était difficile pour lui, de surcroît, de discuter, non pas que son anglais fut si mauvais, mais surtout que ce n'était là que touristes étasuniens ou indigènes aguerris et qu'il n'avait absolument aucune idée de la manière d'engager la conversation.

A la table de *Blackjack*, sur laquelle il perdrait en tout deux cent cinquante dollars, un homme autour de la quarantaine remarqua son accent et lui parla de Benalla et du début de l'affaire en France. François en entendait parler pour la première fois, ce qui ne surprit pas son hôte outre mesure, à Vegas on n'était pas vraiment là pour s'occuper de l'actualité. A froid, il ne sut qu'en penser, sans beaucoup d'éléments, mais lui-même dans le métier, voilà un sujet qui l'intéressait. Le sbire du président, ce fut le terme choisi par son interlocuteur, le bon terme sans égard pour ce que le personnage avait pu faire de bien ou de mal. C'était une fonction dont François rêvait encore.

Son boulot à lui consistait à seconder les forces de l'ordre lors de grandes manifestations publiques, sous leurs ordres ou sous le commandement d'un de ces personnages sortis d'un film de gangster, qui avait tout pouvoir d'organisation. François préférait d'ailleurs ce type de coordination plutôt qu'être au service de la police, comme celle-ci souffrait selon lui d'une concurrence en interne parfois désagréable pour une société privée comme la sienne. Il était numéro trois dans la boîte, responsable adjoint sur le terrain, faisant preuve dès son jeune âge d'un certain talent de gestion des troupes, qui consistaient en cinq ou six gros bras

chargés d'une partie de la sécurité. L'évocation de l'affaire lui rappela le travail qu'ils avaient fait lors de la venue du président et du ministre de l'Intérieur à la fin du mois de mai, à Bourg-en-Bresse. Mais ils étaient alors en mission à distance, il n'avait vu personne si ce n'est devinant de loin les sommités dans les véhicules à vitres teintées. Il avait bien rencontré par la suite le commissionnaire divisionnaire Cellier, qui avait été installé de manière exceptionnelle à la police du département, mais ce n'était tout de même pas aussi prestigieux. Ce soir il ne s'attarda pas davantage sur le sujet, quitta la table et se délesta encore de cent cinquante dollars aux machines, à force de *Pepsi Coke*. Cette interdiction d'acheter de l'alcool avant vingt-et-un ans lui pesait ce soir.

Puis du sud au nord il parcourut les salles du *Bellagio*, du *Caesars Palace*. Il décida d'annuler après ça la visite du *Venetian*, ça faisait trop, surtout sans pouvoir dépenser. Il remonta le boulevard pendant une bonne heure, c'était plaisant malgré la chaleur encore dense après vingt-deux heures. Il commença à bien intégrer pourquoi Morgane lui avait dit de n'apporter avec lui que des shorts et bermudas. Il avait fait une razzia chez *C&A* sans trop se poser de question sur la qualité et la provenance, dans l'urgence et dans l'idée qu'il avait fréquente de se passer de ces réflexions habituelles en période de vacances. Ce soir il participait bien volontairement au pire folklore de la planète, en parcourant cette artère obscène, légitimant par sa seule présence les néons, plastiques, l'argent mêlé à la pudibonderie, l'abandon de l'individu à son triste sort, dans la perte de son capital et son recours à l'éthanol. Il percevait bien ces à-côtés, quand ce biais collectif ne se trouvait pas simplement au regard de ces corps avachis qui payaient machinalement sans sourire.

Il fit demi tour au niveau d'une myriade de chapelles, il n'y avait pas grand monde pour y aller, mais des touristes pour s'étonner dans l'humour de l'existence de tels temples dédiés au mariage rapide, sans paperasses inutiles, sans réflexion préalable, sans risque de tout annuler à quelques jours seulement, sans demande en mariage, sans fiançailles, sans famille, sans annonce, avec un seul souci de consacrer son couple dans l'anonymat, quitte à fuir ensuite les convenances en jouant de l'originalité clownesque de la démarche. Pour lui c'était sale, tout simplement, fallut-il voir ce désastre dans l'humanité, il rentra tête basse à l'hôtel, comme de supporter ici ensemble le déversement des ordures directement dans l'océan indien, comme d'entendre là le bourdonnement grandissant des voitures, quand celui des abeilles s'effondre. Qui pensait ici, dans ces casinos, aux algues vertes, aux sables bitumineux, aux marées noires, aux pesticides, à la dioxine, aux accidents nucléaires, aux boues toxiques ? Cette rue était tout simplement le symbole de cette démesure dans la poursuite des idéaux matérialistes de l'humanité. Extinction des espèces, déforestation massive, assèchement des cours

d'eau, amplification du phénomène de réchauffement climatique, on pouvait ainsi passer à côté de l'essentiel. Il vomit dans sa chambre, mais toujours dans le déni par rapport à sa faute personnelle.

Le lendemain matin il prit le temps, depuis le hall de l'hôtel, d'aller sur deux ou trois articles de journaux français en ligne afin d'en apprendre davantage sur ce qui occupait la France, ou ses médias. Il y avait eu des auditions, c'était un brouillage fou, mais sur les faits reprochés initialement il ne voyait pas trop le problème, certes il se dit qu'il n'était pas bien objectif, plus proche du chargé de sécurité que du badaud, toujours, mais tout de même. Ça ressemblait de loin à un feuilleton, et dans l'été c'était toujours un petit plus, apprécié, ainsi qu'une bonne occasion pour les oppositions de faire de l'obstruction, leur seul moyen, il l'avait compris, de défendre leurs convictions vis-à-vis d'une majorité écrasante qui ne jurait que par les principes d'efficacité, de pragmatisme, d'action. Il avait beau apprécier quelques têtes bien pensantes ou bien communicantes au sujet de ce qui le préoccupait le plus en matière politique, avec Nicolas Hulot, Barbara Pompili, entre autres, il retrouvait là une base de travail problématique, de donner quelques gages bien maigres dans une voie globalement frileuse à l'égard de tout ce qui remettait en question les libertés économiques.

Il fut à la gare routière à six heures trente, son premier bus partait à sept heures, pour arriver à la *San Jose Diridon Station* à dix-huit heures trente, en passant par Barstow, Boron, Mojave, Tehachapi, Bakersfield, Fresno, Madera, Los Banos, avec ensuite une heure pour aller jusqu'à San Francisco, en passant notamment par deux stations qui l'interpellèrent, celles de Mountain View et de Palo Alto, il voulait voir ces deux quartiers de plus près. Mais ce mardi soir, quand Morgane de son côté continuait de regarder monter son succès, il ne fit pas de folies. Il baguenauda un peu à proximité de son *Mosser Hotel*, cent cinquante euros la nuit, pour en profiter davantage le lendemain, en passant d'abord deux heures au Musée d'art moderne, pour ensuite découvrir les collines de la ville. C'était bien plus intéressant que Vegas, pour lui, d'autant plus avec les vues sur la baie passionnantes dans la chaleur brumeuse du matin, dans l'ensoleillement terrassant de l'après-midi. Il y avait de la fête dans l'air, malgré une pauvreté palpable, malgré des drogues dans l'atmosphère, malgré une violence latente. Il y avait ce mélange avec de la joie, avec de la richesse dans le centre, entre légèreté et oppression, le séjour était fort pour lui. Il découvrait véritablement des gens différents, une autre culture, se dit-il, en ville pourtant, dans un monde occidental qui lui était tout de même familier. Le mercredi matin il passa comme il le souhaitait par les *Google*, *Facebook* et autres *Apple*, curieux, avec des espaces touristiques intégrés, des devantures aussi ergonomiques et magiques que les services en ligne qu'ils avaient sous leur responsabilité. Puis de San Jose il prit un

direct jusqu'à Burbank, en cinq heures et quarante minutes, avant de rejoindre tranquillement *Arminta Street*.

\*

\* \*

Morgane attendait son cousin, qui lui résuma très succinctement ses trois jours. Il avait surtout maintenant envie de découvrir la nature, les forêts, si le temps le permettait, s'il pouvait éviter d'être terrassé par l'un de ces incendies qui parcourait régulièrement les environs. Ce serait la forêt nationale de Los Padres, un peu à l'ouest, ou celle de Sequoia, plus au nord, voire Yosemite et la *Death Valley*, mais c'était plus risqué, et plus éloigné, surtout quand on rentrait de près de vingt heures de trajets en bus.

De son côté, elle évoqua la routine du boulot, mais une bonne entente avec ses collègues. Elle pensait alors pour elle-même à cette expérience très positive avec Marcus, d'autant qu'il était vraiment soucieux, ce qu'il lui avait dit le lundi était ressorti de sa pratique aujourd'hui. Elle avait d'ailleurs parlé avec lui dès le début d'Arielle, dont l'état n'allait pas en s'améliorant. Les douleurs étaient moins vives, à la jambe droite il n'y en avait même plus, mais elle était fiévreuse, comme si elle avait chopé une saloperie.

Difficile avec François de donner le change, mais le prétexte d'un surmenage ferait l'affaire. Au début de la soirée de toute façon elle se fit discrète, s'en tenant à de rares venues dans la cuisine pour remplir son verre d'eau. Pour le peu qu'elles en aient discuté entre le retour de Morgane et celui de François, une heure à peine, Arielle s'était montrée rassurante, pour elle ce n'était qu'une conséquence de ses douleurs physiques, qui n'étaient que localisées sur des muscles dont le rôle et l'emplacement rassuraient pour le reste du corps. Marcus avait conseillé un bon bain, mais elle n'avait pas l'équipement à la maison. Morgane fit donc un simple massage à force des mêmes pommades qui faisaient doucement effet. Le problème, c'est qu'Arielle avait un tournage le vendredi matin, et une nouvelle sortie le soir même, et qu'elle ne pouvait passer à côté. Dans une carrière aussi courte et fragile c'était risqué de jouer avec les rendez-vous, sans doute plus qu'avec la santé.

Puis Arielle eut faim, et les deux autres aussi d'ailleurs. Elle vint supplier, d'un coup moins mal mais avec un ventre qui jusque-là s'était retenu et criait maintenant famine. Elle n'avait rien avalé depuis la veille au midi, elle était livide. François prit l'initiative d'aller chercher les pizzas, contre l'avis des filles qui voulaient faire livrer, ce qui n'était possible à proximité, à leur connaissance, que pour des mets qui n'étaient pas forcément adaptés à l'état d'Arielle. Il alla donc

chercher deux 5 *Meat Feast*, sur commande par téléphone, avec *bacon*, saucisse, jambon, *pepperoni* et bœuf haché, deux mille trois cent quatre-vingt calories, comme ils se dirent que ce serait bien consistant et comme Arielle avait déjà apprécié la recette. Elles eurent alors l'occasion de discuter rapidement de l'emploi du temps des prochains jours, avec des tournages dans le week-end, *a priori*, pour Morgane, elle devait absolument éloigner François et trouver un bon gros prétexte pour ne pas l'accompagner, ce sur quoi Arielle promit de trouver une parade ce soir même. Et Morgane déballa le *MajorDome*, version française, qu'elle avait laissé sur le meuble d'entrée dans son carton. Elle se mirent d'accord pour que la sphère reste sur ce meuble, ce serait aussi simple, et relativement central. En test, elles n'avaient rien à faire que de l'allumer, Marcus avait fait les procédures qui reviendraient ensuite normalement aux utilisateurs finaux, lors de la commercialisation. Ainsi quand François revint elles se jetèrent sur les pizzas sans plus penser ni à l'industrie porno, ni aux quiproquos engendrés par la situation actuelle, ni à l'installation de l'assistant personnel, sans savoir donc que la conversation qui suivrait serait la première à être traitée après des tests dans le cercle des programmeurs en charge du projet et de la mère hispanique célibataire de l'un d'entre eux.

« Comment t'es-tu donc retrouvé à travailler dans la sécurité ? demanda Arielle qui après deux bouchées commençait à reprendre un peu de vigueur.

- Un peu par hasard, il n'y avait rien de prémédité, répondit François. Disons que ça s'est joué à la fin du collège. Vu mes résultats scolaires alors on m'a sérieusement conseillé d'éviter de demander une filière générale. Le risque c'était que je sois pris et que je me retrouve en grosse difficulté. Mes parents ont bien entendu ça, mais je ne savais franchement pas quoi écrire comme vœux. J'avais fait un stage en menuiserie, et ça ne me plaisait pas du tout. On m'a demandé de faire un autre stage, mais on n'a rien trouvé qui m'intéressait. J'ai eu plusieurs entretiens avec une conseillère d'orientation, au collège, peut-être quatre ou cinq, et elle m'a dit d'aller faire les portes ouvertes aux alentours sur certaines formations. Je suis allé à Saint Étienne avec les parents, et j'ai accroché sur la présentation des formations à la sécurité, j'y avais déjà pris un peu goût, rapidement, quand la conseillère m'en avait parlé. Je me suis retrouvé en lycée professionnel le Marais Sainte-Thérèse, bac pro Métiers de la sécurité, pour trois ans, en internat Saint Nicolas, je suis devenu un pro du *baby foot*, et j'ai adoré la formation, une sacrée formation, je n'avais jamais pensé qu'on pouvait se plaire à l'école, avant ça.

- Tu m'étonnes, acquiesça Arielle. Et Bourg ?

- Par hasard aussi. C'était loin du Puy et de Saint Étienne, mais c'est la première annonce à laquelle j'ai répondu, elle m'avait été transmise par le père de Marianne, j'y suis allé, j'ai été pris aussitôt et j'y suis resté, on s'occupe des événements publics, ce n'est jamais pareil et j'ai vite pris des responsabilités. Là je gonfle mon CV un peu avec cette expérience, fit-il fièrement, je laisse les choses se tasser pendant l'été en venant vous voir, ajouta-t-il en récoltant un froncement de sourcils de sa cousine, et je pense chercher vers Lyon pour la suite. Ou alors par ici, je crois savoir qu'il y a de la demande, si jamais je me plais.

- *Mollo*, mon petit, enchaîna Morgane, je ne suis pas sûre que la formation française soit reconnue ici, surtout dans un domaine aussi spécifique. Et puis tu sais, avec le système policier qu'on a par ici, je ne suis pas sûre qu'ils aient besoin de toi, continua-t-elle. Alors si c'est pour te retrouver dans une boîte de surveillance *lambda*, vu la violence dans le pays, et les armes, je crois que tu te trompes.

- C'était pour plaisanter, je sais bien tout ça, Marianne, c'est juste que j'aime bien l'idée, comme vous deux d'ailleurs il me semble, d'être éloigné de la France. Mais je vais rentrer dans l'hexagone, ne t'inquiète pas, ajouta-t-il en voyant la mine renfrognée de sa cousine reprendre un peu confiance.

- En parlant de s'éloigner de la famille, en profita Arielle, tu te souviens, Marianne, qu'on passe le week-end chez la sœur de Samantha, à Santa Monica ?

- Oh, non, j'avais complètement oublié, fit Morgane.

- On ne va pas en forêt tous les trois ? fit François, un peu de nature te ferait du bien, Arielle, dans ton état.

- Dans cette chaleur, non merci, fit-elle. Pardon, François, c'est prévu de longue date. Sa sœur possède une pure baraque, et son mari est parti sur New York pour affaires. Un week-end entre filles, en intérieur, avec la clim', voilà qui va me remettre d'équerre.

- J'essaierai de me dégager une journée la semaine prochaine pour être avec toi avant que tu repartes, François, fit Morgane, je suis désolée.

- Dis-toi François que tu auras plus de sensations à y aller seul, surtout la nuit si tu restes au camp et que tu le quittes un peu vers minuit, à Los Padres il y a les prêtres missionnaires qui traînent parmi les pins, je crois, qui démembrèrent les jeunes vierges.

- Je vois que tu es en forme, maintenant, fit-il.

- Je plaisante. Mais je crois comprendre que tu fuis quelque chose, ou quelqu'un, ce sera sans doute mieux que Vegas, je pense que tu en es déjà convaincu, d'aller faire un tour seul dans cette nature. Qu'est-ce que tu fuis, François, hein ? Pourquoi es-tu venu plus tôt que prévu ? soupçonna-t-elle. Pourquoi tu ne nous parles pas d'elle ? sourit-elle.

- Il n'y a rien à dire, mentit-il bien plus mal qu'il ne pensait. C'est une histoire d'un an qui se termine mal, voilà tout, et j'avais l'occasion de m'éloigner, c'est tout, et je suis là. Merci de me rappeler tout ça, vraiment, Arielle, tu es très douée.

- Parfois c'est bien d'en parler, mais si tu ne veux pas, après tout, on ne va pas te forcer, fit-elle maintenant convaincue qu'il ne souhaiterait pas trop la fréquenter, encore fallait-il qu'il souhaite s'éloigner aussi de sa cousine.

- Il n'y a que quand j'ai bu, je crois, que je peux être aussi mauvais que toi, mais bon, je ne connais pas ta vie, Arielle, il serait présomptueux de croire que tes attaques sont gratuites.

- Calmez-vous, proposa Morgane. Arielle est fatiguée, elle revient à la vie, c'est une bonne chose, *calm down*, François de toute évidence tu rencontres des soucis en France, mais admettons que ça ne nous regarde pas, d'accord, ça ne change rien au fait que ce week-end on sera séparés, je suis désolée de ne pas m'en être souvenue, c'est comme ça, et si tu ne veux pas en parler, François, moi je m'en fiche. Je vis ma vie ici comme je le souhaite et je dois te dire ce soir, j'aimerais que tu le comprennes, que je n'ai jamais voulu que tu viennes me voir, ni qui que ce soit d'autre dans la famille, et voilà, si je suis partie ce n'est pas pour rien, merde, et même si je t'aime bien ça ne fait qu'un mois à peine que je suis là, alors oui j'espère que tu comprends qu'on se passerait bien de toi ce week-end, qu'on a des raisons de vouloir vivre notre vie, comme toi, sans contraintes, sans toi comme contrainte, se lâcha-t-elle, aussi vrais que soient mes sentiments pour toi, aussi bons que soient mes souvenirs avec toi, surtout ceux de la Beaume.

- Surtout qu'il y a de belles chutes d'eau dans la forêt, si tu as l'occasion d'aller aux bons endroits, ajouta Arielle.

- Je t'apprécie, François, continua Morgane, qui se trouva oralement courageuse aussi bien qu'elle s'était trouvée audacieuse de partir en mentant à ses parents. Il faut juste que tu saches que la vie est ici ce qu'on veut en faire en sachant quoi en faire avant d'arriver, pour nous, c'est la règle. Tu ne viens pas ici pour te dire ensuite que tu veux rester, c'est impossible en 2018, c'était peut-être possible dans les années soixante, jusqu'aux années quatre-vingt je ne sais pas, aujourd'hui tu oublies. Arielle et moi on avait un projet, tu le sais.

- J'ai sans doute quelque chose à fuir, je ne veux pas vous parler d'elle, rougit-il. De là à me faire la leçon de vie, les filles, c'est autre chose, on atteint un autre niveau. Je ne vous comprends pas. Tout ça pour un week-end décidé au dernier moment, dont j'aurais entendu parlé déjà s'il avait été envisagé quand Samantha était là. De toute évidence c'est un plan de dernière minute, je m'en fous, il suffisait de me le dire, point, on est jeune, on est con, on a le droit de faire nos plans, je vais bien merci, et vous m'enfonchez, ce n'est pas terrible, franchement, faites-vous plaisir, je me casse, je vais cramer dans les bois, je vais m'éclater, me faire écarteler comme une jeune vierge, que sais-je encore. Je vais voir pour partir vendredi, jusqu'à lundi. Je devrais voir du paysage, c'est très bien comme ça. »

Arielle n'avait pas envie de s'excuser parce qu'il prenait mal les choses, elle rejoignit sa chambre sans claudiquer. Plus calme, François proposa d'aller le lendemain remplir un peu le garde manger et le réfrigérateur, ce sur quoi Morgane lui énonça certains besoins : du beurre de cacahuète, des pâtes, du *ketchup*, du papier toilette. Elle se fichait des marques. Elle se fichait moins, mais elle ne le dit pas, de devoir passer encore une journée dehors pour faire semblant, surtout que ce qu'elle voulait c'était voir l'évolution de son succès. Ce serait difficile encore dans un lieu ouvert à tous, il fallait qu'elle trouve quelqu'un, Samantha peut-être, qui pourrait lui ouvrir sa porte.

Dans sa chambre, sur son ordinateur, elle découvrit trois messages, dont deux de Jimmy pour lui proposer des scènes. La première serait le samedi à seize heures avec une autre fille de son écurie et deux filles de Spiegler, dont une fameuse Esmeralda. L'idée était bien de lui ouvrir des opportunités, Jimmy savait son goût pour Riley Reid. Pour jouer avec Arielle, ce serait un peu particulier, mais il fallait sans doute que ça arrive, ce qui la gênait surtout c'était qu'elle était déjà bien occupée vendredi, un nouveau tournage hétéro. Mais elle reçut un texto, « cool », de sa colocataire, ce qui suffisait comme signifiant. La deuxième scène était prévue mardi matin, avec un certain Paul, il y avait deux liens vers des vidéos, qu'elle gardait pour plus tard, elle n'avait pas envie de s'endormir avec ça. Le dernier message venait de Marcus, ou plutôt de *MajorDomo Inc.*, c'était un lien d'activation du compte en ligne pour consulter son tableau de bord. Pour ça elle était curieuse et s'empressa d'y aller plutôt que de répondre à sa consœur.

Sur la page web, directement avec le lien, elle était déjà connectée. Sur une colonne à gauche il y avait d'abord le logo rouge, en forme de demi sphère avec *MajorDome* en français écrit dessous en noir, le tout sur fond blanc. En dessous il y avait plusieurs pages accessibles, d'autres en grisé comme en développement se dit-elle. On lisait donc « liste de courses », « agenda », deux liens cliquables, puis en grisé « pense-bête » et « alertes », puis un intrigant « stockage », cliquable,

avec à chaque fois un petit *clipart* correspond au texte, si ce n'est pour le dernier. Il n'y avait pas d'aide ou de tutoriel, à première vue.

A droite, il y avait pour l'accueil comme une fiche d'identité pour la maison, avec l'indication de la connexion actuelle, avec date, heure et lieu, puis le nom des occupants, que la sphère avait de toute évidence capté, pour elle il y avait seulement Marianne, mais elle se doutait qu'il y aurait une quatrième personne appelée Morgane bientôt, quand elle aurait discuté seule à seule avec Arielle ou qu'elle l'aurait appelé de loin dans la maison, ou bien qu'il y aurait un *bug* si la reconnaissance vocale était au point et se retrouvait à chercher en boucle comment ce mystère pouvait être résolu, peut-être un surnom. Ce serait sans doute un point de programmation nouveau pour l'entreprise, ça lui plaisait beaucoup. Il y avait aussi la langue, avec un drapeau, le sexe de chaque membre enregistré, ainsi qu'un ensemble de préférences à configurer, surtout sur les notifications qui pouvaient être reçues par mail, pour chacun.

Plus flippant à son goût, quelques informations personnelles étaient disponibles, en particulier sur François, avec des extraits de ce qu'il avait dit sur son parcours scolaire, « lycée professionnel le Marais Sainte-Thérèse, bac pro Métiers de la sécurité, pour trois ans, en internat Saint Nicolas, je suis devenu un pro du baby foot (études) ». Il était possible d'ajouter les dates, de même pour « Bourg-en-Bresse, sécurité (emploi) », ou « Lyon ou Northridge (projet) ». Marcus ne lui avait pas parlé de ça. Alors elle fut surprise de ne pas voir les liens de parenté apparaître, ce serait sans doute aussi un ajout à faire ultérieurement.

Dans la « liste des courses », elle retrouva dans une première colonne des pizzas, mais barrées, puis l'ensemble des articles dont elle avait parlé avec François, avec à côté la possibilité de supprimer l'article ou bien de donner des précisions, comme la marque ou la taille par exemple. Dans la deuxième colonne il y avait la proposition d'un cadeau pour la sœur de Samantha, avec un point d'interrogation, c'était vraiment judicieux. Dans l'agenda, il y avait le départ de François le vendredi pour la forêt de Los Padres, dans une barre verte de circonstance qui allait jusqu'au lundi. Pour le samedi et le dimanche, c'était « Marianne et Arielle chez la sœur de Samantha (Santa Monica) » sur fond rouge. Elle laissa tel quel, malgré bien sûr comme partout la possibilité de corriger ou supprimer les informations enregistrées et affichées. De toute façon elle ne se voyait pas trop mettre les tournages dessus, en tout cas pour l'instant, on en était à une simple découverte.

Dans le stockage, c'était des notes, des éléments relevés comme dignes d'intérêt sans être vraiment traités, la machine avait vu des éléments et pensait qu'ils pouvaient être gardés, sans doute pour intégration en pense-bête ou alerte, ça

devait faire partie de ce qui allait ressortir de cette version de développement. On pouvait lire ainsi « Arielle : malade », « Samantha : sœur dans belle maison, mari dans les affaires, à New York », « Morgane : prendre une journée entre le 30 juillet et le 4 août pour rester avec François », « Arielle et François : tensions », « François : problèmes sentimentaux, rupture », enfin « François : ‘je vais cramer dans les bois, je vais m’éclater, me faire écarteler comme une jeune vierge’ », ce sur quoi elle ne put s’empêcher de rire franchement.

C’était effrayant, mais qu’est-ce que c’était impressionnant. Un autre message arriva alors, de Marcus, lui proposant d’en discuter rapidement, elle répondit « en début de semaine » et ferma tout pour dormir, un sourire aux lèvres en pensant au logiciel et à son potentiel.

### 3.

Douze jours après l'accident, les doutes étaient toujours plus présents dans son esprit. C'était la première fois dans sa carrière, certes encore courte, que Sarah ne dormait pas à cause d'une enquête. Pourtant, mais c'était peut-être aussi l'explication, elle était la seule à se poser des questions. Du côté de son collègue et de son chef, l'affaire était bouclée.

Ça faisait deux ans qu'elle était arrivée dans Mâcon, avec la chance d'intégrer ce commissariat de police qu'elle avait souhaité juste après sa formation en alternance à Cannes-Ecluse, en Seine-et-Marne, à l'école nationale supérieure de police, ENSP pour les connaisseurs. A vingt-quatre ans, elle avait bien quelques enquêtes derrière elle, mais c'était la première fois qu'elle avait le sentiment qu'on avait bâclé le travail. Elle n'avait pas eu directement de disparition à traiter, jusque-là, ou bien deux simples fugues qui s'étaient terminées par le retour des adolescents chez leurs parents respectifs. Elle n'avait pas eu d'assassinat à élucider. La dernière enquête de cet ordre, sur un espace géographique vaste, avait été diligentée auprès du commissariat de police de Lyon 2.

Il en allait autrement de Marc, trente-trois ans, qui en avait un peu plus sous le capot, mais qu'elle trouvait franchement trop blasé, surtout pendant la coupe du monde, il n'avait que ça en tête. Elle faisait déjà tout le boulot. Jusque-là tout se passait plutôt bien, ils étaient en bonne entente, globalement, mais pendant cette période, dans laquelle il commençait à se laisser porter, la tête ailleurs, elle commença de voir tous ses défauts, toutes ses tares, et plus ça allait plus elles paraissaient nombreuses. La bière chaque midi, c'était limite. Les pellicules sur les épaules, elles se voyaient trop. Le lâché de gaz dans la voiture, c'était de plus en plus fréquent, et de plus en plus toxique. Il se grattait trop souvent l'entre-jambes, il jouait beaucoup sur son *iPhone 6*. Il était toujours en plein dans la mode et là c'était *Fortnite*. Il retrouvait son fils de douze ans le soir pour qu'ils fassent des parties ensemble. Sa femme était furax et Sarah ne supportait pas qu'il se moque de ses crises de nerf à domicile en la singeant chaque matin, comme si c'était son rôle à elle que de l'entendre se libérer ainsi.

Elle commençait tout simplement à avoir honte de travailler avec lui. Ce fut son sentiment lorsqu'elle le retrouva au commissariat ce dimanche-là, à quatorze heures vingt. Même un jour de congés elle était capable de faire des efforts, après avoir reçu l'appel du centre, maquillée, son jean moulant *Lee* malgré la chaleur, son cuir noir *Gipsy* modèle *Cacey* et son brassard déjà posé, sur un polo *Ralph Lauren* bleu *navy*. Lui faisait pâle figure avec un mauvais duvet sur les lèvres, un

t-shirt noir mal coupé et un *Levi's* sale trop court de deux ans. Elle emporta son arme, pas lui. Elle prit le volant de la 306 noire banalisée. Il se mit à jouer, c'était trop triste de l'avoir coupé dans sa partie. Elle souffla, il n'y avait que dix à quinze minutes pour arriver sur les lieux. Il en rajouta vite une couche en rappelant qu'il y avait la finale à seize heures.

Elle mit la sirène pour se faire un passage sur la bande d'arrêt d'urgence. Il commençait à se constituer un beau bouchon. Ils étaient entrés dedans déjà, au moins sept kilomètres donc depuis Mâcon-Sud, et on pouvait imaginer qu'il se formerait vite jusqu'à Belleville, le temps que les déviations se mettent en place, avec un réseau secondaire alors surchargé. Sauf à ce qu'on fasse passer par les deux autres autoroutes qui contournaient la ville par l'est, ce serait une bonne chose se dit-elle, l'accident était plutôt bien situé, objectivement, pour un dimanche 15 juillet. Marc se voulait plus rassurant sur le sujet : avec la finale il n'y aurait personne sur la route avant dix-huit heures, il n'était pas persuadé que le blocage serait si important.

Ils arrivèrent sur place tandis qu'un hélicoptère était déjà présent. Elle reconnut celui des urgences, ainsi que deux véhicules de police qui étaient venus à contresens de Mâcon-Nord. Ils en avaient profité pour vérifier que la portion était bien dégagée. Le premier véhicule était déjà là, le second approchait après avoir fini de poser une barrière de fortune. L'autre chaussée restait ouverte, ce qui ne plut pas à Sarah. L'un des deux agents présents vint vers eux, Édouard de son prénom, tandis qu'ils sortaient de leur voiture. Il leur donna quelques éléments, les mêmes qu'elle avait eus par téléphone. Elle le remercia de lui rafraîchir la mémoire avant d'aller observer les lieux. Elle fut impressionnée par l'absence de carambolage. L'agent lui précisa qu'il avait bien regardé le sol avant de venir garer son fourgon entre le corps et les premiers véhicules non impliqués dans l'accident. Devant sa moue il ajouta qu'il lui avait paru impossible de laisser les gens descendre de leur voiture et de tout voir. Son collègue était d'ailleurs en train de gérer ce problème, avec des individus aussi curieux et soucieux de ce qui s'était passé que pressés de s'éloigner. Il avait posé aussi une couverture bleu marine sur le corps, qu'il avait à disposition à l'arrière du fourgon, en attendant qu'on vienne l'enlever de là. Une équipe était attendue pour des prélèvements, ils venaient de Lyon. Elle savait que le corps devrait être vite emmené, il faisait trop chaud pour le laisser là. Et cette couverture, qui n'était absolument pas faite pour ça, elle s'en inquiétait, même si elle comprenait son collègue qui, livide, avait été près de vomir la salade estivale qu'il avait ingurgitée le midi.

Pendant que Marc continuait de discuter, passant vite au football quand elle fut éloignée de deux mètres, Sarah s'approcha de la couverture tout en enfilant des

gants blancs en latex. Elle vit le bras écrasé dépasser, elle eut un haut le cœur, prit une photographie avec son petit *Nikon* rouge, *Coolpix*, dans un étui en cuir du côté gauche de la ceinture. Elle souleva le drap, le corps était sur le dos, les jambes disloquées. Il baignait dans son sang, avec une odeur déjà lourde à supporter. Les secours avaient logiquement rapidement pu constater le décès pour s'en retourner tout aussi vite auprès des autres victimes de l'accident, quand bien même celles-ci n'avaient pas grand besoin de leur aide en urgence. Le conducteur de la *Golf* était sonné, dans son *airbag*, mais ils n'étaient franchement pas inquiets pour lui. Il n'y aurait que lui à transporter, pour le cadavre un autre véhicule était en route, pour l'emporter à la chambre mortuaire, également à l'hôpital. Au vue des circonstances du décès le médecin légiste ne ferait pas d'examen sur le lieu même, lui avait-on déjà dit par téléphone.

Elle prit d'autres photographies avant de remettre le drap, en ayant également le temps de constater trois éléments remarquables en dehors de ce qui relevait de la désarticulation globale du corps. Il manquait une chaussure. L'accoutrement général laissait à désirer : chaussure de ville en cuir noir, short à dominante blanche avec du bleu, t-shirt a priori beige, épais. Enfin, elle n'était pas peu fière de l'avoir remarqué, on voyait des marques de lunettes juste au-dessus de l'oreille, de branches trop serrées, et deux traces de supports de nez, qu'elle devina juste après, mais sans les lunettes donc.

Marc la rejoignit une fois qu'elle eut fini ses photographies et qu'elle eut remis le drap. Pour faire celui qui avait tout de même travaillé, il lui annonça que plusieurs véhicules avaient passé leur chemin entre l'accident et l'arrivée des collègues, que ça pouvait donc être un problème pour l'intégrité de la scène. Il ajouta qu'il estimait tout de même que s'il y avait quelque chose à trouver, c'était plutôt en haut que ça se passait. Elle était d'accord avec lui. Ils s'empressèrent de retrouver leur collègue pour discuter du pont, et celui-ci leur indiqua que les routes étaient en cours d'être bloquées par deux brigades mobiles, et qu'il n'avait vu aucun véhicule passer depuis son arrivée, ce n'était pas très fréquenté et sans doute ne voyait-on pas le barrage d'ici. Il alla s'enquérir d'informations sur la question pendant que les deux officiers scrutaient les espaces autour du cadavre, chacun de son côté. Sarah pensait mettre une équipe de trois ou quatre à fouiller la voie centrale et le bas côté. Il n'y avait pas eu de débris sur l'autre chaussée, leur avait-on dit, la circulation au-dessus d'eux, avec cette différence de niveau de trois ou quatre mètres, était particulièrement agaçante dans ce contexte, mais elle ne se faisait pas d'illusion sur ses capacités à faire boucler la section complète.

Le mort lui paraissait tellement seul, le bruit semblait un manque de respect à son égard. Il était isolé, sous cette couverture, dans une inertie trompée par un

écoulement lent du sang, par des soubresauts internes, encore, de résidus, d'énergies vidées. Elle n'aurait pas été surprise que le bras se mobilise pour faire s'échapper ce corps. Dans sa recherche d'indices, elle l'imaginait là-dessous qui ouvrait les yeux, qui découvrait ce noir profond qu'il ne quitterait jamais plus, avec alors des cris rendus sourds par l'épais tissu. A chaque fois qu'elle essayait de fixer son regard ailleurs, elle entendait la couverture bouger, s'élever et retomber aussitôt qu'elle se retournait pour vérifier. C'était ces morts, qui venaient hanter les routes, après. Elle voyait une légende prendre forme, au-dessus de cette incroyable artère, de ce flux sanguin qui abreuvait les villes quotidiennement. Au-dessus du bruit qui reprendrait de plus belle dès le lendemain matin, il y avait ce petit passage surplombant, avec deux virages boisés à chaque entrée. Il serait là-haut, se dit-elle en le voyant droit, sans lunettes, s'installer pour de futurs méfaits.

Ils ne trouvèrent rien jusqu'aux quatre véhicules impliqués, sauf quelques giclées de sang, qu'elle prit en photo et que la scientifique se chargerait de prélever. Les secours étaient en train de sortir le conducteur de la *Golf*. Elle prit quelques photographies du véhicule, dans tous les sens, regarda en dessous, avec le flash. Il n'y avait rien de particulier. Il faudrait aussi mettre l'équipe dessus, mais elle l'aurait vu déjà si les lunettes s'étaient encastrées quelque part. Ce qui la tracassait le plus, c'était le bas-côté. Elle fit signe à Marc qu'elle allait fouiller pendant qu'il partait discuter avec les occupants de la *Q3*, un couple dans la soixantaine à qui on avait demandé poliment d'attendre justement les officiers. Ils ne purent rien dire de plus à Marc que ce qu'ils avaient expliqué à son collègue, à savoir qu'ils avaient à peine vu la chute, si ce n'est au moment de l'impact. La femme était d'évidence sous le choc, et Marc, après avoir relevé un numéro de portable, leur permit de reprendre la route. Sarah était toujours en train de fureter dans le fossé. Il devait donc continuer avec la *Polo* : une jeune fille, également choquée, avec un secouriste à ses côtés qui profita de la présence de Marc pour rejoindre le reste de l'équipe et décoller.

Marion avait eu la bonne idée de s'arrêter, de sortir de sa voiture et d'appeler les secours aussitôt. Elle avait vite compris pour le corps sur la route, mais elle s'était approchée de la *Golf* et voyait bien, rejointe par l'homme de la *Q3*, qu'il y avait danger pour le conducteur dedans. Ils n'avaient pas pris l'initiative de réagir, Marc ne savait pas trop quoi en penser, mais comme tout allait bien pour l'autre, dans l'hélicoptère, ce ne serait pas à consigner dans le rapport d'enquête de manière trop appuyée. Le choc était venu après, de toute évidence, elle était retournée à son véhicule, prostrée. Elle remerciait Marc pour l'attitude du secouriste, ce qu'il ne comprenait pas trop, avec le sentiment de perdre du temps, surtout qu'elle n'avait rien vu, pas davantage que les autres. Il prit aussi un numéro et lui expliqua qu'il n'avait pas d'autres questions. Il ne se sentait pas de lui dire qu'elle

pouvait reprendre la route, elle n'avait pas l'air prête et il pensait qu'il serait bon que Sarah vienne aussi lui parler. Il avait pour lui la misogynie de croire que seules les femmes pouvaient parler à des femmes pour les aider dans ce genre de circonstances. Il redoutait celle de la C3, debout flageolante devant son véhicule. Il savait que ça ne servirait à rien, même les secouristes avaient bâclé leur aide à son égard. Elle était choquée, le fait est qu'elle avait quand même roulé sur le bras d'un mort en allant voir son fils à Paris. Alors elle délirait beaucoup, elle avait cru que c'était lui, son fils, sur la route. Il prit à peine le temps de la rassurer, deux fourgons arrivaient d'un coup, dont un se gara à côté d'eux. Il leur demanda alors aussitôt, sans beaucoup de politesse, d'appeler une assistance médicale pour cette dame et d'aller soutenir leur collègue seul devant les véhicules à l'arrêt à six mètres du cadavre.

Sarah ne trouvait rien. Elle prenait des photos, encore, pour les regarder après, au cas où un élément invisible maintenant serait apparu ensuite. Marc vint la sortir de sa vaine fouille pour lui demander d'aller discuter avec Marion. Il était déjà quinze heures, il savait qu'il n'aurait pas fini pour le coup d'envoi prévu dans une heure, il commençait à fulminer, déjà, et Sarah s'en tint à rester calme devant lui. Elle alla aussitôt voir Marion, demandant à Marc de continuer la fouille pendant ce temps. La femme de la C3, vexée, avait rejoint la *Polo*. Marion était ressortie de la voiture en voyant venir Sarah. Autant Marc avait hâte de regarder le match, autant Sarah ne souhaitait qu'une chose, rejoindre le pont pour continuer ses investigations. Elle indiqua donc froidement aux deux femmes que, si elles le souhaitaient, elles pouvaient attendre et être prises en charge, on leur demandait juste de ne pas se rapprocher de la scène de l'accident. De même qu'elle ne considérait pas que l'équipe de la scientifique aurait à regarder leurs véhicules, elles étaient libres de partir et de rejoindre leurs proches pour passer à autre chose.

Elle leva la tête et vit deux agents sur le pont, ça la rendit folle, elle devait y aller sur le champ. Marc de toute façon ne trouvait rien non plus, elle l'engagea donc à monter dans la 306, après une rapide explication au collègue qui les avait convenablement accueilli, elle comptait voir de haut les prélèvements. Édouard fit une allusion timide à la voiture du défunt là haut, elle n'y avait pas pensé, on ne la voyait pas d'en bas, elle était garée dans le virage du côté montant. Il regardait le cadavre, elle comprit que les clés se trouvaient dans une poche et s'en voulait de ne pas y avoir pensé au bon moment, quand elle était en train de faire ses observations. Elle renfila les gants glissés dans sa poche arrière droite pour aller lever la couverture au bon endroit, en espérant que ce serait le côté droit comme le plus souvent, en ressortant avec une clé *Volkswagen* et un trousseau de cinq petites clés. Un véhicule arrivait pour prendre le corps, alors que la scientifique n'était pas attendue avant dix bonnes minutes. Elle fonça avec Marc vers la 306, ils

étaient obligés de prendre la route pour rejoindre la passerelle, sept kilomètres en prenant la sortie Mâcon-Nord et en traversant Sennecé-lès-Mâcon dans le sens inverse.

Il y avait une voiture de police au début de la petite route qui menait vers le pont. Un agent était monté plus haut, comme il y avait des riverains au-delà qu'il fallait aussi bloquer. Une barrière avait été ainsi disposée à l'entrée du pont, et de l'autre côté à la sortie, avec une voiture ensuite trois cents mètres plus loin, à la première intersection. Ils garèrent leur véhicule avant la barrière et purent ainsi s'engager à pied vers le premier indice, la chaussure restée sur le trottoir. Elle ressortit gants et appareil photo. Marc regardait vers l'autoroute, pour bien imaginer la chute, tandis qu'elle mitraillait la chaussure, la prenait, la retournait, sans conviction, sans comprendre toutefois qu'elle se fut échappée dans une chute volontaire, à moins peut-être d'un doute de dernier moment chez l'homme, alors qu'il était déjà trop tard. Il n'y avait rien d'autre, rien de visible, il était difficile de voir une trace du passage par dessus la rambarde. Au sol on ne devinait aucune marque, mais il fallait que la scientifique vienne, sans doute, pour s'en assurer. Marc prenait le temps d'observer en bas, à la recherche de nouveaux éléments. Mais rien.

Il était quinze heures trente. En bas la scientifique arrivait, ils avaient fait vite, une bonne chose. Le corps n'avait pas encore été enlevé. Le personnel médical juste à côté les attendait et les pressèrent d'agir en urgence, dessiner le corps, prélever du sang, relever leurs propres observations.

Au-dessus de l'autre chaussée, rien de plus, Marc et Sarah avançaient vers la barrière, et donc vers la voiture, une *Golf VI 1.6 TDI bluemotion*, gris titane, elle n'en crut pas ses yeux. Le pourcentage pour que les deux véhicules fussent identiques devait être bien faible, entre la victime et celui qui, malgré son innocence supposée, l'avait selon toute vraisemblance achevé. La clé était la bonne, l'ensemble fut déverrouillée. Elle fit le tour de la voiture pendant que Marc discutait avec l'agent. Comme il regardait sa montre en même temps, elle sut de quoi ils conversaient, mais elle prendrait son temps. Il y avait des marques à l'arrière, des deux côtés, elle prit encore des photos. La voiture était relativement propre, le pare-brise également. Ainsi malgré la chute du nombre d'insectes en Europe, de plus de trente pour cent, avait-elle lu tout récemment, c'était tout de même le signe qu'il n'avait pas fait grande route tout dernièrement. Le rétroviseur gauche avait une marque et c'était tout ce qu'on pouvait noter, rien de passionnant, mais il fallait le faire.

Elle alla interrompre les deux hommes pour demander une protection en plastique à l'agent. Il alla en chercher une dans son véhicule pendant qu'elle continuait à faire le tour, supposant des traces autour, elle ne trouva rien de probant. Elle

cherchait une altercation, en vain, des lunettes qui seraient tombées après un coup de poing, du sang, même, mais elle ne voyait rien, l'affaire semblait se résoudre. Elle était à la fois soulagée et déçue. Elle n'avait pas de jugement à avoir sur le fait de se donner la mort, mais tout de même elle ne comprenait pas, elle trouvait ça tout simplement dommage. Elle aurait préféré en son for intérieur qu'il eut été assassiné, bousculé, jeté. En voyant revenir l'agent à marche forcée, plus pour que ce soit bouclé que pour la satisfaire, elle voyait ce corps démembré prendre place dans le virage, à la sortie du tournant, là où il pourrait suffisamment prendre les conducteurs par surprise pour qu'ils se jettent avec leur véhicule, malgré une vitesse réduite alors, sur le mur de calcaire. C'était bien du délire, pour elle, mais ce n'était pas les suicidés qui venaient hanter les routes, c'était les morts malgré eux, se disait-elle en estimant que cette vision d'un corps livide ne faisait heureusement que conforter sa conviction sur cette histoire.

Elle s'installa au volant, assise sur la protection. A la place du mort, il y avait une banane grise *Lowe Alpine* avec dedans un porte-feuille cuir véritable noir *Arthur & Aston* et l'ensemble des papiers de la voiture. Sarah se fit la remarque qu'avec les vêtements il n'y avait vraiment rien de coordonné, mais c'était dimanche. Seize euros et quelques cents en liquide, beaucoup de cartes de fidélité, trois tickets de carte bleue qu'elle extirpa et posa à plat pour les prendre en photo avant de les remettre dans la banane. Il y avait une paire de soleil de vue, et un étui avec une paire de lunettes grises, elle avait l'explication. En regardant les verres il y avait tout de même une bonne correction, sans que ce soit des loupes, si bien qu'elle fut surprise qu'il n'ait pas chaussé l'une des deux paires, quoique ça pouvait conforter l'idée du suicide, il n'en avait effectivement pas besoin dans un tel but. Marc alla chercher des pochettes pour embarquer les pièces utiles. Selon les papiers et la manière dont le véhicule était garé, Franck, elle savait enfin son nom, était arrivé de l'opposé de chez lui, peut-être rentrait-il. Les tapis de sol étaient aussi sales que l'extérieur de la voiture, avec quelques bouts de papier insignifiants *a priori*, un vieux ticket de parc-mètre, un prospectus enlevé du pare-brise, un dépliant touristique sur la roche de Solutré, avec enfin deux poupées et un rehausseur avec dossier qui la laissèrent dans le vague pendant un moment, jusqu'à ce que Marc la sorte de sa torpeur avec ses sachets. Il était seize heures et le coup d'envoi venait d'être sifflé.

Vu le siège, ce n'était plus un bébé qu'il avait, mais tout de même il n'avait sans doute pas dix ans, cet enfant, ou plutôt cette enfant, au regard des couleurs c'était une fille. Elle ne voulait pas croire qu'on puisse se donner la mort dans un tel contexte, quand bien même elle savait qu'il y avait de nombreux précédents. Mais il n'y avait aucun indice pour présenter une autre explication qui tienne la route. Ils reprirent le pont, Marc lui demanda comment elle voyait la suite, il voulait

avoir une idée, pressé. Elle voulait discuter avec la scientifique et avec les agents arrivés sur place, qu'elle voyait en train de chercher comme ils l'avaient fait tous deux un peu plus tôt. Elle irait voir la femme du défunt, mais avec un autre agent. Elle n'avait pas besoin de lui. Ce ne serait pas un interrogatoire, elle voulait seulement observer ses réactions, peut-être avec deux ou trois questions si l'atmosphère le permettait.

Elle lui affirma en soufflant qu'il pourrait voir la deuxième mi-temps et qu'ils se retrouveraient à l'hôpital ensuite. Elle voulait voir le conducteur ce soir, une première fois, lui au moins pouvait avoir vu quelque chose, il était dans le champ, et juste en dessous. Il avait certainement vu le début de la chute, on a toujours le nez en l'air et on remarque les gens sur les ponts, quand on conduit. Elle était perplexe que les deux autres n'aient rien vu, d'autant que le saut avait bien eu lieu de leur côté, au vue des marques au sol.

L'équipe de la scientifique, quand il furent retournés en bas quinze minutes après leur excursion sur la passerelle, semblait sur la fin. Ils avaient forcément bâclé le travail, se dit-elle, sûrs du suicide et mécontents eux aussi pour la plupart de louer le match. Mais il y avait bien eu plusieurs prélèvements de sang, des mesures, beaucoup de photographies, on lui précisa qu'on aurait les résultats le mardi matin, sans souci pour que la section soit ouverte de nouveau dans la nuit. Édouard revint lui préciser que les autres ne trouvaient rien, mais qu'ils restaient encore un moment, en tout sept femmes et hommes qui se chargeaient de surveiller les deux côtés et de sécuriser les lieux. Il y avait deux personnes à la fouille, sur une heure ça leur semblait largement suffisant.

Elle remarqua un homme qui prenait des photographies avec un *Canon EOS 5Ds* serti d'un bel objectif. Elle reconnut un journaliste du *Journal de Saône et Loire* et sa moto *BWM C650* grise, modèle 2014, sur le côté. Elle fit signe à l'agent de l'attendre, il venait avec elle chez la femme. Marc n'avait qu'à trouver un véhicule pour rentrer s'il tenait au match. Elle partit vers Karim, qui continuait de shooter mais qui sortit vite un calepin en laissant retomber l'appareil le long de son flanc quand il vit Sarah s'approcher.

Ils se connaissaient seulement de loin. Elle n'avait jamais eu à lui parler. Pour la première fois elle était la plus grande responsable d'une affaire avec un journaliste en présence sur une telle scène, et c'était son premier mort, ce qui n'était pas le cas pour lui. Elle était toutefois préparée, elle avait reçu des cours de langue de bois, de rhétorique brouillonne, avec tout de même un certain trac. Karim était tout sourire, elle le lui rendit, il était sûr qu'il obtiendrait plus que d'habitude, avec une bleue. C'était banal, somme toute, pour elle, malgré ses doutes il n'y avait rien à cacher, elle connaissait déjà les conclusions de l'enquête même si celle-ci

n'était pas terminée. Quand il s'étonna du nombre d'agents venus, avec la scientifique excusez du peu, elle répondit que c'était la procédure, et que c'était le lieu particulier de l'accident qui avait accéléré la réactivité des services qu'il avait vus. Quand il posa, très vite, la question des conclusions, elle éluda tout d'abord en indiquant que l'observation était en cours, elle évitait le terme d'enquête, qui pouvait paraître louche.

Quand il insista en estimant que la réponse de Sarah était trop évasive et que sa présence auprès de lui, plutôt que celle d'un agent lambda, montrait qu'il y avait là autre chose qu'un accident ou un suicide, elle prit des couleurs et attaqua sa responsabilité à lui, d'éviter de jouer en conjectures et de mettre en défaut la famille du défunt en allant trop vite, en doublant le temps des recherches, en donnant des conclusions publiques fausses, ou même des hypothèses. Elle eut tort de répondre ainsi, ça ne faisait que l'énerver, en face, alors qu'il n'y avait aucun risque, dans une presse quotidienne régionale consensuelle, qu'un journaliste et surtout son rédacteur en chef ne prennent une telle responsabilité d'allégations inutiles. Ce qui la gênait, c'était la fermeture de l'autoroute, elle était sûre qu'il y aurait un article, peut-être de bonne taille, c'était sur la taille qu'elle avait de l'angoisse, mais ils n'auraient rien à dire, elle le souhaitait. Ce qui la rassurait, c'est que ça ne ferait pas la Une, à la mi-temps la France était en tête, selon les échos depuis le fourgon et sa radio. Pour calmer Karim, qui griffonnait à en faire exprès, elle lui précisa que c'était certainement un suicide, mais qu'il valait mieux attendre un peu avant de l'écrire. Il la remercia, avec un regard qui ne la laissa pas insensible, et prit son nom complet pour la citer, ce qui la fit rougir, elle s'en sentit dénudée, le salua pour rejoindre la 306 et son collègue en attente.

Le foot était sur le point de reprendre sur *RMC* quand elle mit le contact. Édouard lui demanda timidement, tel un enfant, si ça ne la dérangeait pas, elle ne put que donner son accord. Ça lui posait moins de problème d'écouter le match avec lui qu'avec Marc.

A vol d'oiseau le domicile du défunt était tout proche, deux cent mètres tout au plus, mais forcément, de l'autoroute, il fallait reprendre le même parcours que pour aller sur le pont.

« Rien dans la voiture, alors ? demanda l'agent tout en gardant une oreille pour la radio.

- Non, rien. Mais il avait une enfant. Il faut espérer que sa femme ne soit pas seule, ou qu'elle puisse être rejointe assez vite.

- Il y avait un siège bébé ?

- Pas bébé, plus grande, un rehausseur, une fille, vu la couleur et les deux poupées, entre six et dix ans, je dirais. Mais il n'y avait rien, les papiers étaient à la place du mort, quelques tickets qu'il faudra que je regarde à tête reposée, mais *a priori* rien de spécial, rien d'extraordinaire.

- Le principal, c'est qu'elles ne soient pas toutes les deux dans le coffre, on entend tellement de choses, fit-il avec un regard dépité vers elle. »

Il y eut un temps. Les mains de Sarah se crispaient sur le volant. Il sentit la conduite devenir rigide, fébrile.

« Mais quelle conne !

- Vous n'avez pas regardé le coffre ?

- Et l'autre abruti, il n'aurait pas pu m'y faire penser ?

- C'est à cause du rehausseur, ça vous a troublé.

- Ce n'est pas une excuse. Quelle nulle ! Merde !

- Je ne dirai rien, fit-il en essayant de sourire mais sans que ça vienne. On y va maintenant, on donne aux gars le prétexte d'une vérification, et c'est réglé.

- Sauf si ce que vous avez dit pour, pour plaisanter... Sauf si on les trouve.

- Il y aurait eu quelque chose, une odeur, je ne sais pas. Il faut juste y aller, mais il n'y aura rien. Vous auriez senti quelque chose, c'est certain. »

Ils étaient tous deux incapables de penser à autre chose. Ils se murèrent dans le silence, le temps de la route, un silence brouillée par la radio restée allumée, par le passage du barrage, avec un échange très court, puis avec la clameur du stade à la cinquante-neuvième minute, au but du gauche de Pogba, servi par Griezmann. Elle demanda à l'agent de rester là, c'était sa responsabilité. Elle reprit la clé parmi les pièces sous plastique et courut pour traverser la passerelle. Pas de corps, mais seulement un gilet, un triangle, une vieille bouteille d'eau à moitié pleine, un chiffon et un torchon, un objet emballé dans du papier cadeau. Dans sa suée, elle prit quelques photographies. Si elle s'était inquiétée qu'Édouard ait pu avoir une idée avérée, elle fut toutefois déçue d'avoir encore fait chou blanc. Elle retourna au véhicule en marchant, vit son collègue exulter après la frappe de Mbappé, à la soixante-septième minute, servi par Hernandez. *A priori* c'était bon pour la Une le lendemain, il n'y aurait sans doute qu'un pauvre filet intérieur pour évoquer la fermeture de l'A6. Si les deux corps avaient disparu entre ses deux fouilles de la *Golf*, personne n'en saurait rien. Karim était déjà en train de tapoter son petit texte ridicule, sans aucune photographie acceptée par le rédacteur en chef.

Elle joua le soulagement en revenant au volant, marche arrière pour aller voir la veuve et sa fille. C'était si près, elle était surprise que Franck ne fut pas allé plus loin pour cet acte, d'autant plus surprise qu'il était certainement en train de rentrer chez lui. Elle ne voyait toujours rien de formellement suspect, mais il y avait quelque chose qui clochait, elle alternait en elle entre deux sentiments. Édouard, descendu, vint taper à sa vitre pour la sortir de sa réflexion. Il était prêt, lui, il ne voulait pas attendre avant cette épreuve. C'était la deuxième fois qu'il se retrouvait à annoncer une pareille nouvelle. La première fois ç'avait été bien pire, même s'il n'était personne pour juger à ce sujet s'il y avait vraiment des situations plus dures que d'autres : il avait dû annoncer le décès d'un adolescent de seize ans à ses parents, dans un accident de scooter en rentrant de soirée.

Sarah fut contente de l'avoir choisi, il avait les mots justes, simples, il prenait le temps, stoïque comme elle, de laisser l'information s'installer. Il disait lui-même avant toute question, alors, qu'il était trop tôt pour connaître précisément les causes et toutes les circonstances. Sarah observait, il y eut un déclic, cette femme se sentait responsable, mais dans une telle tristesse, elle ne pouvait croire que cette détresse était feinte. Il demanda s'il y avait du monde avec elles, on entendait la petite, derrière, qui demandait de loin « qui c'est ? ». Édouard proposa d'appeler quelqu'un, si elle le souhaitait, un proche, de la famille, pas loin, pour venir, elle en avait besoin, elles en avaient besoin, il ne fallait pas qu'elle reste seule avec sa fille, à son avis, il fallait du soutien. Sarah ne pouvait rien voir de suspect, mais elle ne saurait pas dix minutes après si elle avait entendu « c'est ma faute » ou « c'est moi qui l'ai tué ». Édouard trancherait pour la première option, la seconde sortie de son imagination peut-être, de ce qu'elle voulait entendre.

C'était important, dans ses pleurs cette femme était sûre qu'il avait mis volontairement fin à ses jours, il y avait quelque chose ici, une révélation. Édouard lui expliqua que le corps reposait dans la chambre mortuaire de l'hôpital, mais qu'il y aurait le lendemain un examen par un médecin légiste, il n'y avait pas besoin d'authentification, et elle pourrait le voir seulement quand il y aurait déjà eu un travail d'effectué par un service de pompes funèbres, afin qu'il fut visible sous un meilleur jour. Ce qu'il disait, c'était de plus en plus dur, pour lui certes mais surtout pour elle, même si le choc retombait. Elle écoutait sans rien entendre, elle se concentrait sans comprendre grand-chose. Il répéterait tout à sa mère, à partir du bout de papier qu'elle lui aurait transmis ensuite avec simplement « ma mère » suivi d'un numéro de téléphone, et « merci », sans un mot prononcé. Il en eut une larme à l'œil droit, Sarah n'en perdait pas une miette, elle prenait conscience de l'obscénité de son attitude. La femme lui envoyait régulièrement un regard timide, comme honteuse que Sarah soit présente, qu'elle assiste à son désarroi totale. Sarah préférait bien ce terme à celui de malheur, car il y avait un

événement préalable à tout cela. Elle se retrouva alors à balancer, encore, du côté de l'idée du saut volontaire, mais tout de même, entendre la petite demander « c'est papa ? Il est revenu papa ? », c'était tellement lourd, tous les trois dans l'entrée baissèrent la tête. Édouard avait deux garçons. C'était insoutenable, cette situation, Sarah n'avait personne mais tout de même, quelle violence, il n'y avait pas besoin de pouvoir clairement se mettre à la même place pour en sortir troublé. Voyant que l'officier ne dirait pas un mot, Édouard expliqua qu'ils auraient sans doute à l'interroger, mais plus tard, le lendemain. Sarah s'éloigna, entra dans la voiture, penaude, il revint dix minutes plus tard après avoir appelé la mère et après avoir obtenu également le numéro de téléphone de la veuve.

Le match était fini, ils n'avaient pas entendu de télévision derrière. Sarah le remercia. Il demanda qu'ils restent là, il fallait vingt minutes aux parents pour venir. Il voulait qu'ils restent là, elle accepta. Ils gardèrent le silence tout le temps, elle ne voulait rien partager avec lui de ses observations, c'était trop vicieux dans ces circonstances, et lui ne voulait pas étaler ses états d'âme. Sarah n'osait pas insister sur les remerciements, elle informerait le commissaire de cette attitude formidable.

Elle était incapable de savoir comment la petite pourrait accueillir et intégrer la nouvelle, elle voulait en parler mais c'était trop tôt et ce n'était pas la bonne personne à côté de lui. Quand la voiture arriva, Édouard sortit pour leur parler avant qu'ils n'entrent. Elle envoya un message à Marc pour lui donner rendez-vous à l'hôpital, voir le conducteur de la *Golf* avant de s'arrêter pour ce soir.

Il s'appelait Pascal, et ce ne fut pas une mince affaire que d'arriver à lui. A l'accueil déjà, comme ils n'avaient aucune idée du service dans lequel il se trouvait, comme personne n'avait été prévenu que ce patient serait entendu par la police, il y eut dix minutes de flottement. Puis on les attendit à l'accueil du service. Marc était aguerri, pas elle. On leur faisait le coup du traumatisme, lui expliqua-t-il en voyant trois infirmières les bras croisés. Au moins il n'y avait plus de médecins ici à cette heure, savait-il. Il fallut tout de même discuter pendant cinq longues minutes, expliquer que ce n'était que trois questions dans la foulée de l'accident, trois petites questions, qu'on reviendrait le lendemain, mais pour ajouter aussi, ce qui forcément ne put que déplaire aux femmes en blanc, que les secouristes sur place avaient bien affirmé que Pascal se remettrait vite du choc et, pour le coup c'était un mensonge qu'elles n'iraient pas vérifier, qu'il pouvait être interrogé dans la soirée. Alors la condition fut qu'ils soient accompagnés. Sarah s'en moquait, entre secret médical et secret de l'instruction, pour elle on s'y retrouvait, Marc était de toute façon impossible à satisfaire. Il n'avait vu que la fin du match, maintenant on ne le laissait même pas fêter parmi les siens, déjà qu'il se

refusait à se mettre une caisse en public au regard de sa fonction, tout de même on ne faisait aucun effort pour lui, Sarah la première. Ce fut elle qui posa les questions, sans aucune réponse que l'absence de souvenir de la scène. Elle n'était pas persuadée qu'il y aurait mieux le lendemain, que ce soit avec Marc ou sans Marc d'ailleurs. Pascal n'avait pas l'air dans son assiette. Elle voulait bien croire qu'il y aurait un flash, que la présence d'une ombre derrière le défunt, avant la chute, lui reviendrait. Mais cela relevait finalement plus du fantasme que d'une option plausible.

Marc s'appesantit dans le bureau des infirmières, il n'y avait que des femmes ce soir, entre remerciements et prétextes footballistiques de conversations charmeuses. Sarah en profita pour le laisser en plan et rentrer chez elle, dans son appartement rue de Lyon. Elle traversa trois cités en pleine fête, passa devant la gendarmerie et la caserne de son collègue Édouard. Elle plaignait tous ceux qui seraient d'astreinte ce soir pour surveiller les rues et éviter les débordements, il n'y en aurait pas.

Sarah habitait à quatre cent mètres de l'hôtel de police, cinq minutes à peine à pied. Ce n'était pas un fait exprès, elle avait visité quantité d'appartements, mais celui-ci lui avait tapé dans l'œil, tout simplement, troisième étage sans ascenseur, bâtisse relativement ancienne, soixante-deux mètres au carré, de belles boiseries, avec la présence d'anciennes cheminées, des murs blancs, un parquet en chêne massif, pour à peine cinq cent cinquante euros par mois charges comprises. C'était beaucoup de place pour elle, mais elle se dit qu'à son âge elle y avait droit, et ses parents s'étaient portés caution pour assurer le dossier. Vu le quotidien parfois, c'était un vrai bonheur de rentrer dans ce petit bijou. Ce soir elle prit des restes de la veille, une salade riz maïs dés de jambon, vinaigrette ajoutée au dernier moment, avec de l'échalote en supplément.

Le seul programme qu'elle eut été capable de regarder, c'était *Goldeneye*, malgré son aversion pour Pierce Brosnan, comme Daniel Craig restait pour elle définitivement le meilleur Bond à son goût. Mais *France 2* avait déprogrammé le film pour une soirée spéciale foot, comme s'il ne lui suffisait pas d'entendre les coups de klaxons dans la rue. Elle ne regardait pas de séries, elle n'avait pas de service à la demande, elle pensait sérieusement à *Netflix* au vue du choix qu'elle trouvait de plus en plus pauvre sur la *TNT*. Mais le téléviseur éteint c'était bien aussi.

Pour éviter de penser trop à l'affaire, elle alla naviguer sur *Facebook*. Ce fut un soir parmi d'autres pendant lesquels elle s'en voulait de ne pas être plus active sur le réseau, de ne pas accepter plus de monde, mais c'était tellement navrant, surtout qu'il n'y en avait ce soir comme dans la rue que pour le foot. Sur *Pinterest* c'était

mieux, un réseau de femmes, il n'y avait pas à dire, mais elle eut vite fait le tour. Même les jeux, ça l'ennuyait vite, quand ses collègues passaient leur temps sur *Candy Crush* ou ses équivalents, sur la gestion de fermes ou d'animaux. Il y avait encore six ou sept ans elle jouait à *Counter Strike* avec son frère et ses copains à lui en réseau, ça aussi c'était complètement dépassé, et le reste elle ne s'y habitait pas, trop bas de gamme, et *Fortnite* elle ne comprenait pas que son frère y joue la nuit. Il lui restait l'essentiel, tout de même, elle prit une *Leffe Ruby* et le dernier Indridason, elle était à jour de la série. Elle ne lisait pas que des polars, loin de là, mais tout de même, c'était ce qui l'avait poussée à devenir flic. Elle ne supportait pas les feuilletons, si ce n'est les rediffusions de *Columbo*, elle était trop jeune pour avoir vu ça quand elle était petite, pour elle ça n'avait donc pas vieilli. Ça faisait peu de temps qu'elle s'était mis à l'international, après le Mexique et sa police improbable, l'Islande d'Indridason était sa deuxième destination, elle prévoyait des Américains ensuite, elle se sentait mal de ne pas encore avoir lu James Ellroy, et elle ne comptait pas les Chinois et Japonais moyenâgeux dans le lot, qu'elle avait littéralement bouffés à Paris pendant ses études. Elle avait lu tout John Grisham, elle adorait Stephen King. Et quand elle s'en voulait de lire des romans dont la qualité littéraire n'était pas la première vertu, elle retournait à ses premières amours, quand elle en trouvait qu'elle ne connaissait pas, Steinbeck, London, ou Houellebecq, Roth. Elle sombra vers onze heures, à mi-chemin de l'intrigue, mais, le genre de lecture aidant, avec une certaine hâte à reprendre l'enquête le lendemain matin.

Elle prit un bol de céréales, un jus d'orange, elle prenait toujours son café au bureau. Elle acheta le journal sur le chemin, il serait à l'hôtel de police mais elle préféra éviter la surprise. C'était dans la manchette, sur le bandeau, au-dessus du titre du quotidien, « Sancé : chute mortelle du pont sur l'A6, p. 7 », dans l'actu Saône-et-Loire et région, donc, ce n'était pas bon. Le ventre de la Une annonçait bien la victoire de l'équipe de France, mais ils n'avaient malheureusement pas oublié le reste des informations. Dehors elle se dépêcha de trouver, c'était un article qui en prenait une demi-page, avec une photographie 10 sur 15 qui donnait le corps à deviner sous la couverture, heureusement sans qu'on en voit le bras, et plus loin les trois derniers véhicules arrêtés, le Q3 était déjà reparti. En bas à droite, une signature, « Karim Salhi », avec un titre un peu différent de celui proposé en Une.

« L'autoroute A6 fermée après une chute mortelle depuis le pont de Sancé.

« Un homme a perdu la vie ce dimanche vers 14h, après une chute depuis le pont qui passe au-dessus de l'A6, entre Sancé et Hurigny.

« Alors que la circulation était particulièrement fluide dans le sens Lyon-Paris, un homme de 37 ans est tombé du pont qui relie Sancé et Hurigny, route de la Grisière. Aux environs de 14h, l'homme a fait une chute de huit mètres et a été percuté par une Golf. Plusieurs véhicules autour se sont arrêtés, sous le choc. L'autoroute a été fermée rapidement, avec des déviations mises en place depuis Villefranche. Elle devait être rouverte à la circulation dès lundi matin.

« Une enquête en cours

« L'officier Sarah Divry, présente sur place aux côtés de deux équipes mobiles de la gendarmerie, n'était pas en mesure hier de préciser les circonstances exactes du décès. Toutefois il apparaît que l'homme, Franck Legendre, a mis fin à ses jours. Discret aux dires des voisins, il était arrivé dans la région il y a trois ans. Comptable, il avait suivi sa femme, enseignante de mathématiques à Pont-de-Veyle, obtenant lui-même un poste dans une PME installée à Senneceé. Contacté, son chef est très surpris et sous le choc.

« Le meurtre non écarté

« Si les premières constatations semblent aller dans le sens du suicide, l'officier n'écarte pas l'hypothèse d'autres explications, dans l'attente de témoignages, mais aussi d'analyses, avec une autopsie qui doit être effectuée ce lundi. « L'enquête démarre, les investigations se poursuivent de manière habituelle pour éclaircir les circonstances. Il est prématuré d'en tirer quelle que conclusion que ce soit », a déclaré le parquet. En tout cas la responsabilité des automobilistes malheureusement présents lors de l'accident est écartée. »

Sarah n'en croyait pas ses yeux, il avait évoqué deux fois le suicide, explicitement, il l'avait citée, on pouvait même croire qu'il en faisait une source pour des éléments qu'il avait obtenus par ailleurs. Une bonne idée, le patron, elle n'y aurait pas pensé, cela nourrissait l'article. La dernière partie lui assurerait des foudres, dans cinq minutes, elle devait s'y préparer, elle aurait à s'en défendre, confiante tout de même dans l'expérience de sa hiérarchie au sujet de la presse. Elle était surprise que le parquet se soit exprimé, d'ailleurs, mais la phrase semblait du déjà vu, avec une faute grammaticale qu'elle aurait sans doute retrouvée à l'identique dans d'autres articles du même acabit. En tout cas ils avaient donc osé, les faits divers gardaient leur importance. Elle estima même que Karim avait essayé d'obtenir un témoignage de la veuve, il en avait l'adresse, avec le patron qu'il avait interrogé, c'était sûr. Sans doute avaient-ils bien fait la veille, sur le conseil d'Édouard, de rester jusqu'à ce que la mère arrive, qui avait certainement dû éconduire tout curieux journaliste.

Elle se dépêcha et entra penaude dans l'hôtel de police. Vite passé l'accueil et dans le couloir de son bureau, avec celui du commissaire au bout, elle entendit les premiers applaudissements, ce que c'était humiliant. « La star est arrivée », « belle première, ma beauté », achevée par Marc, « tu as son mail pour envoyer ton rapport à Don Juan une fois tapé ? ». Vu comme elle l'avait planté à l'hôpital, c'était de bonne guerre. Elle avait été surprise qu'il ne lui envoie pas de message dans la soirée, mais ce matin il avait largement de quoi se venger. Et puis « Sarah », d'une voix de stentor au fond du couloir, et sous des applaudissements un peu plus timides, car compatissants tout de même. Avec quelques « bon courage » dans les oreilles, elle alla au front.

Elle avait beau être encore jeune elle n'était pas officier pour rien, déjà le journal dans la main, ouvert à l'article, ça donna moins de force à l'exemplaire posé pour elle sur le bureau, comme si son chef avait voulu la surprendre. C'était difficile d'affirmer qu'elle n'avait rien dit, mais Karim avait tissé l'article sur des hypothèses, qu'elle l'ait aidé ou pas, c'était pareil. Elle était énervée qu'il ait donné plus d'importance au suicide qu'aux autres possibilités. C'était sa faute à elle, là dessus elle devrait lâcher, elle devrait assumer cette partie pour mieux partager les reproches contre un journaliste qui n'avait pas tenu sa parole. Elle avait juste mis en avant le suicide, sur la fin de l'entretien, en espérant la décence vis-à-vis de la famille du défunt, décence qui était restée au placard. Lui ne disait rien, en face, il la laissait se débrouiller, elle croyait maîtriser la situation, grâce à l'entrée avec le journal, quand finalement elle parlait trop.

« Je vous arrête, Sarah. J'ai compris, ce n'est rien. Vous avez raison, c'est surtout vis-à-vis de la famille que ça pose problème, s'ils nous en veulent ce ne sera pas la première fois.

- Merci.

- Alors maintenant, deux options. Soit c'est un suicide, vous n'avez rien trouvé *a priori*, et je pense que la journée va venir le confirmer. Je crois même savoir, j'ai vu Marc avant vous, que ce serait réglé en fin de matinée.

- Le rapport de la scientifique arrive demain, le coupa-t-elle.

- Certes, mais tout de même. Si sans ça il n'y a rien, je ne vois pas ce qu'ils peuvent sortir du chapeau pour aller dans le sens contraire, ça ne vous empêchera donc pas de rédiger tout ça cet après-midi, après vos derniers interrogatoires, hôpital, lecture du rapport d'autopsie, si j'ai bien suivi, et de le finaliser donc demain.

- Et l'autre option ? Vous disiez ?

- Soit c'est un meurtre, Marc m'a dit que vous en étiez persuadée, peut-être le désirez-vous. Si ce n'est que ça vous en verrez d'autres, ne vous inquiétez pas. Si c'est un meurtre, vous aurez tout le plaisir de moucher ce journaliste, sinon vous aurez droit à son sourire narquois pendant un bon moment, croyez-moi, il vous a bien eu malgré ce que vous en dites.
- Il rentrait vers chez lui. Il avait une fille.
- Ce ne sont pas des preuves. Si je vous dis qu'il était comptable, qu'il avait des problèmes de couple, vous êtes alors convaincue qu'il s'est donné la mort ? Heureusement non !
- Il y avait un cadeau dans le coffre de la voiture.
- Un cadeau, quoi comme cadeau ?
- Un paquet cadeau, je ne l'ai pas ouvert, fit-elle.
- Vous auriez dû. Je vais voir, la voiture a été ramenée. Des tickets, sans doute ?
- Oui, fit-elle, troublée par la nécessité qu'elle avait de devoir omettre l'oubli de la fouille du coffre dans un premier temps, et l'absence de lien alors avec ces relevés de cartes et autres papiers. Elle sortit le *Nikon* de son sac, pendant qu'il retenait ce reproche de n'avoir fait la comparaison la veille aussitôt.
- Il va falloir apprendre de vos erreurs, Sarah, car vous êtes douée.
- Merci. Voilà, *Botanic*, c'est ouvert le dimanche, 15 juillet, treize heures quinze, vingt-cinq euros cinquante, un nichoir, énuméra-t-elle en jouant régulièrement avec le zoom.
- Ce n'est pas une preuve.
- Tout de même, chef.
- On peut voir de tout, avant un suicide. Il a changé d'avis, c'était plus fort que lui. Et il ne serait pas rentré par là, ce n'est pas la route.
- Il avait peut-être autre chose à faire, et dans tous les cas, quarante-cinq minutes c'est long.
- C'est tard pour installer un nichoir.
- Il n'y connaissait peut-être rien, sourit-elle, premier souffle depuis son arrivée.
- Je vous laisse jusqu'à demain soir, à une condition, Sarah.
- Je vous écoute.
- Vous ne parlez pas à la presse et vous ne prenez pas tout ça trop à cœur.

- Ça fait deux conditions, mais ça me va. Merci, chef. »

Elle sortit tout sourire, à la surprise de Marc. C'était une bonne chose pour elle qu'il ne fut pas présent, elle prenait son indépendance. Le chef avait avoué sans le dire que c'était elle qui était responsable de l'affaire. Elle fit un topo pour Marc dans son bureau, et en route pour l'hôpital de nouveau.

Elle se fichait éperdument de Pascal, ils arrivèrent plus vite, elle posa les questions. « Vous souvenez-vous de mouvements sur le pont ? d'un signe quelconque ? d'une curiosité ? - Pas plus qu'hier, j'en suis désolé. Je vais mieux, mais je ne revois rien, ça a dû passer tellement vite, je ne comprends rien. Hormis le choc lui-même, et encore, je me souviens surtout de l'attente, de l'engourdissement de mes jambes. » Marc était moins sévère que la veille, mais il avait du mal à croire que Pascal n'ait rien vu du tout. On l'appela elle pour lui indiquer que le rapport d'autopsie n'apportait rien. Elle appela la scientifique, au-delà des analyses attendues en fin de journée ils n'avaient rien d'intéressant à lui donner. Ils rentrèrent à l'hôtel de police. Sur son bureau il y avait le *Progrès*, le journal qui paraissait aussi quotidiennement mais de l'autre côté de la Saône, qu'elle n'avait pas pensé à prendre le matin. Il n'y avait dedans qu'un filet, c'était sans doute là pour la rassurer. On n'y évoquait pas le suicide et elle n'était pas citée. Il y avait aussi sur son bureau un dossier sur le défunt, ce serait sa lecture avant le repas, avec Marc à ses côtés, avant d'aller ensuite refaire le dernier parcours, elle retardait le début de rédaction du rapport.

Franck Legendre était né le 6 avril 1981 à Limoges, Haute-Vienne, Limousin. Il y était resté jusqu'à ses douze ans, quand son père informaticien s'installa à son compte à Nantes, au choix avec Bordeaux pour se rapprocher de la mer, c'est sa mère qui choisit, sa famille habitait dans le Finistère. Ce fut à Nantes que Franck rencontra sa femme, Claire, en ville, quand elle était étudiante et qu'il était encore assez jeune pour sortir. Il travaillait depuis 2006 en tant qu'assistant dans un cabinet d'expertise. Ils s'installèrent ensemble en 2008, dans un T2, quarante mètres au carré, en plein centre ville.

Claire était à l'institut de formation pour devenir professeur de mathématiques, on était en 2010 quand elle obtint son concours, à vingt-trois ans. Elle était née le 3 octobre 1986 à Bourg-en-Bresse. Et Nantes, pour elle, à la fin de la première année de DEUG ce fut la volonté de rejoindre un coup de foudre rencontré pendant l'été au lac d'Aiguebelette, et ses parents trouvaient ça bien qu'elle s'éloigne un peu. Elle resta stagiaire un an dans l'académie de Nantes, dans un collège en banlieue, alternant avec la formation à l'IUFM. Puis vint la fameuse titularisation, sans problème mais avec le résultat décevant et attendu de la mutation, ce serait l'académie de Versailles.

Ils s'installèrent à Mantes-la-Ville en août 2011, et c'était parti pour quatre ans de lointaine banlieue parisienne. Il quitta ses parents, mais aussi son frère, jumeau né six minutes après lui, informaticien comme son père, ils faisaient fonctionner l'affaire ensemble. Franck travaillait cette fois-ci comme comptable, toujours dans un cabinet d'expertise. L'ancienneté de Claire en tant que surveillante ou assistante éducative lui permit d'avoir les points suffisants en 2015 pour l'académie de Lyon, ils décidèrent de rejoindre sa patrie à elle, son père et sa mère à lui décédés respectivement en 2011 et 2013, cancer de la prostate et cancer du sein. Elle obtint à peu près ce qu'elle avait demandé, la difficulté étant plutôt de rejoindre Lyon ou le Rhône. L'Ain était accessible, ils résideraient à Sancé, département voisin, dans une petite maison de soixante-dix mètres au carré de plein pied achetée après un an passé en appartement à Flacé, quartier de Mâcon. Anaëlle était née le 6 mai 2012 à l'hôpital de Mantes-la-Jolie, entre les deux décès donc, elle devait rentrer en CP à l'école primaire de Sancé en septembre de la présente année.

Les documents ne lui apportaient rien de concret, mais ils permettaient d'y voir un peu plus clair, de rentrer un peu dans le personnage. Elle avait en tête le décès des parents, bien sûr, c'était un soutien que Franck avait en moins, mais aussi le frère jumeau dont il s'était séparé. Il lui faudrait ses coordonnées pour le contacter dans la journée, elle fit un mail afin d'obtenir l'information et ils partirent manger à la cafétéria du bâtiment. C'était désagréable, on ne parlait que de l'article de presse. Comme on savait que ça s'était bien passé avec le chef, alors on y allait à cœur joie, elle prit son café au bureau donc et commença à compiler les premières informations, à recopier les textes qu'on avait mis à sa disposition, à développer ses premières observations, sous forme de notes, pour ne rien perdre, elle rédigerait plus tard. Elle mit en avant l'attitude du gendarme Édouard, son accueil, sa gestion du périmètre, l'annonce à la veuve et l'appel à sa famille. Elle présenta la fouille du coffre, dans ses notes, comme menée en même temps que le reste de la fouille, avec le cadeau donc. Elle savait que Marc y reviendrait de même qu'il avait tiqué lors de sa mise au point dans la matinée. Comme il était tout aussi responsable de l'erreur, finalement insignifiante dans l'enquête, elle savait qu'il n'irait pas plus loin, même le chef avait compris et voyait bien qu'elle avait conscience de son erreur et se corrigerait pour la suite.

Dès treize heures trente, elle n'était pas la seule à faire du zèle, Sarah reçut une réponse à son mail, avec le numéro du frère jumeau, sur l'heure méridienne elle s'empressa d'appeler.

« Allô !

- Vincent Legendre ?

- Lui-même.
- Sarah Divry, officier à Mâcon, je vous appelle au sujet de votre frère.
- Oui, fit-il simplement, plus sombre. Je, sa femme me l'a annoncé, je sais, je.
- J'aurais aimé vous poser quelques questions, je suis en charge de l'enquête, et j'aimerais avoir votre sentiment, vous étiez proche je suppose. J'aimerais avoir votre sentiment, répéta-t-elle en s'avouant que s'il y avait bien une chose pour laquelle elle n'était pas douée, c'était une conversation par téléphone, encore moins pour une enquête, encore moins pour discuter avec quelqu'un qu'elle ne connaissait pas et qui venait d'apprendre, il y a quelques heures à peine, le décès de son frère.
- Je ne vois rien à dire que vous ne sachiez déjà, bien sûr nous étions proches. Vous savez ce qu'on dit sur les jumeaux, quand l'un des deux s'en va, eh bien c'est vrai, l'autre le ressent, hier soir j'attendais ce coup de fil. Je ne dis pas que je comprends, et même je ne comprends pas, voilà, mais vous venez vers moi, par téléphone, alors que je ne suis certainement pas en état pour discuter de ça maintenant, certainement pas.
- Je suis désolée, j'aimerais que vous compreniez qu'il nous faut travailler vite, je sais que c'est difficile pour vous, mais plus le temps passe plus la capacité de vérifier les différentes hypothèses se réduit.
- Je suis tout seul maintenant, il ne m'aurait pas abandonné, il savait ce qu'était ma vie, il allait venir me voir. On se parlait beaucoup ces derniers jours, je ne vais pas vous apprendre ce que vous savez déjà.
- Mais il avait des ennemis ? Vous lui connaissez des relations qui auraient pu faire ça ? demande-t-elle, consciente en parlant qu'il fallait qu'elle revoie la veuve et cette fois s'engage à poser de vraies questions.
- Non, absolument pas, je crains de ne pouvoir vous aider à ce sujet. Je suis à Nantes, je ne connais pas bien ses relations autres que familiales à Mâcon. Parlez-en à Claire.
- Oui, vous avez raison.
- Je vais vous raconter quelque chose, parce que je me suis toujours dit que ce serait significatif dans sa vie, et je m'arrêterai là, car je n'ai pas le cœur à répondre à vos questions. Mais ça m'est revenu hier soir, juste après l'avoir senti. Quand nous étions plus jeune, à partir du moment où nous sommes sortis en ville, déjà j'ai remarqué qu'il avait l'alcool plus facile que d'autres, que moi, par exemple, mais ça s'est amélioré par la suite, avec Claire il faisait attention, encore plus avec

sa fille. Ces derniers jours, je ne sais pas, franchement, et ce n'est pas salir mon frère que de dire ça, je veux juste aider si ça peut aider, car il n'a pas sauté de lui-même. Quand nous sortions, il avait l'alcool facile, et l'alcool mauvais, non pas qu'il était de mauvaise humeur, qu'il devenait violent, mais plutôt qu'il se permettait des remarques acerbes et déplacées auprès d'inconnus, des hommes exclusivement. Il y en a bien un sur deux qui prenait mal la chose, et toujours j'étais là pour ramener le calme, m'excuser pour lui, je m'étais développé physiquement, pas lui. Je sortais de moins en moins avec lui, nous avions d'autres fréquentations, mais j'entendais la même chose. Il y avait toujours un copain costaud pour le sauver, une manière peut-être de jouer le caïd, je ne sais pas. Mais voilà, je me suis toujours dit qu'un jour ça ne louperait pas, et pourtant jamais il ne s'est pris un coup, par deux fois c'est même un ami, son meilleur ami à l'époque, sur Nantes, qui a pris pour lui. Voilà ce à quoi j'ai pensé, hier soir.

- Merci, alors, mais...

- Je vais vous laisser maintenant, je prépare mes affaires pour partir dès demain et venir visiter votre région, pleurer mon frère sur sa tombe. »

Il raccrocha. Elle avait compris le message, il ne savait rien. Franck s'était remis à boire, elle était censée savoir pourquoi, et sans doute il avait cherché la bagarre. Mais en rentrant de *Botanic* pour faire un cadeau à sa fille, sans alcool ni drogue dans le sang, ça n'allait pas. C'était une piste vaine, se persuada-t-elle, elle mit des notes dans le rapport comme le fichier était encore ouvert, appela pour qu'on lui amène son collègue de la veille pour qu'ils aillent de nouveau voir la veuve. Ils se retrouveraient là-bas vers seize heures. En attendant elle alla chercher Marc pour refaire ce fameux parcours.

Ils n'avaient aucune idée de ce qu'il avait fait avant d'acheter le nichoir, il n'y avait pas de ticket pour ça. Au magasin, ils n'avaient rien remarqué de particulier, ils étaient incapables de dire combien de temps il était resté. Mais le plus important c'était l'heure de l'achat. Elle avait vu auparavant sur le site *OpenStreetMap* que le plus court donnait dix-sept minutes, jusqu'au pont, mais par Sancé, *a priori* pas du côté d'où il venait. Il y avait trois autres options essentiellement, qui ajoutait cinq à dix minutes, ce qui laissait au moins vingt minutes. Elle avait l'intime conviction qu'il n'aurait pas sauté s'il avait eu vingt minutes pour y réfléchir. Soit les vingt minutes se trouvaient ailleurs, mais c'était comme chercher une aiguille dans une botte de foin, soit les vingt minutes étaient sur le pont avec quelqu'un, mais c'était la facilité que d'aller dans cette voie.

Elle décida de prendre la route qu'elle aurait prise, elle, la plus longue, par les arrières. Elle prit donc la RCEA puis sortit pour le Voisinet, les Proux, les Tournons, la Massonne, le Pertuis, les Combes, Salornay, les Théveleys, les Piots,

les Miolans, les Gandelins, le Sorbier, les Piasses, la Grisière. Au lieu des vingt-cinq minutes requises, ça en prit le double, car il fallait trouver l'inspiration, le miracle, la clé, dans chaque hameau ou lieu dit. Marc lui avait bien fait part de sa perplexité devant ce choix, mais il n'était pas contre une balade, toutefois, si bien qu'il n'insista pas quand elle lui répondit que ça ne coûtait rien. Ils s'arrêtèrent au lavoir du Voisinnet, parce que c'était un lavoir, pour elle c'était important, magnifiquement rénové dans les années soixante, elle aurait voulu y entendre les confidences des lavandières au sujet d'un arrêt de Franck, là, mais elle n'eut rien de tout cela bien évidemment. Ils s'arrêtèrent en haut de Salornay, parce qu'on y avait une belle vue, tout simplement, sur la ville et sur l'arrière pays. Mais il n'y avait rien à trouver là, de plus en plus elle ne savait plus pourquoi elle continuait d'enquêter. Ils s'arrêtèrent devant le circuit cross, enfin, à moins de deux kilomètres du pont.

« S'il était en avance à son rendez-vous, fit-elle accoudée à la barrière en spectatrice devant le circuit, et s'il y avait des motos sur le circuit, alors il se serait arrêté là.

- Tu vas trop loin, fit Marc en s'installant à côté d'elle tandis qu'une 125 se montrait. Tu ne sais même pas s'il est passé par ici, il y a au moins deux autres routes possibles, déjà, et rien ne dit qu'il avait un rendez-vous.

- Il n'y a que cette route, tu le sais, il faut fouiller le portable, les mails, je ne sais même pas pourquoi ça n'a pas été fait, avança-t-elle. Qu'est-ce que tu fais, toi ? Tu ne fais rien. C'est quoi, franchement, ton métier ?

- Ne te fous pas de moi. Le portable a été fouillé, à ma demande. Il était allumé, dans sa poche. Tu ne l'as pas regardé, toi, il n'y avait pas de mot de passe, c'était un petit *Wiko* tout bête. Aucun numéro inconnu, aucun numéro en dehors de noms qu'on ne connaît déjà, sa femme, son frère, son chef, un ami collègue, c'est tout sur les deux jours. Au-delà c'est *a priori* seulement la famille, il faut finir les vérifications, voilà ce que j'ai fait, mais sans conviction, tu mettras ça dans le rapport. C'est toi qui est convaincue qu'il ne s'est pas tué, et qui cherche à tout prix à avoir raison, malgré l'évidence. Je fais le boulot, et si ça ne te plaît pas c'est bien de le dire, mais franchement ne te fous pas de moi. S'il s'est arrêté ici, comme tu veux le savoir, tu vois des traces de chaussures de ville noir, avec le vent et la pluie qu'il y a eu ? Non. Alors quoi ? Le mec sur sa moto, il s'arrête et il nous explique qu'il a vu un mec s'arrêter avec sa *Golf* avec un air si joyeux qu'on n'aurait jamais pu imaginer la suite ? Non. Alors quoi ? Ce bout de papier, là-bas près du poteau, l'histoire romancée de sa vie miraculeusement lisible malgré la pluie ?

- Vas-y !

- Quoi ?

- Le papier, continua-t-elle, vas-y, va le chercher, tu auras au moins trouvé quelque chose.

- Je n'y suis pour rien, pour le cadeau, fit-il en y allant. C'est autant ta faute que la mienne, c'est ton petit copain gendarme qui l'a trouvé.

- Je t'emmerde, fit-elle, impatiente pour le papier.

- Si tu y tiens, voilà. »

\*

\* \*

Je ne sais pas ce qui est arrivé en premier. Ma vue s'est embrumée. Levé, mes pas ont chancelé. Ma bouche et mon visage ont été pris de convulsions, pendant une heure, assis sur un rocher. Les reproches, en cela, étaient durs à entendre, impossibles à écouter. Dans trois jours, mon père aurait eu soixante-douze ans, quatorze ans après son décès, mais ce n'est pas une pensée qui me traversait encore l'esprit. Au début de la fin, je ne pensais à rien. Et ce n'était pas vraiment le début de la fin, deux jours avant déjà les prémices, l'avertissement. Un jour avant, le redoux, l'espérance. Ce soir, la confirmation d'une déchéance, d'une humiliation. Je suis resté muet, ou balbutiant, je ne sais même plus ce que je valais, humainement, tant les neurones éclataient, les fourmillements, mouvements électriques et tressautements statiques ne présageaient rien de bon.

Le lendemain, je commençai à souffrir des gencives. Au travail, tenant lieu de paradis sur terre, d'échappatoire, pour la première fois le respect fut unanime, mon seul visage suffisait dans sa torpeur à susciter le silence, l'obéissance, mais aussi l'ennui. Et le gonflement d'une bulle à l'intérieur de ma gencive, en bas à gauche, n'allait pas dans le bon sens. Je ne sais plus alors rien de la condition humaine, j'oublie tout ce qui m'entoure, au-delà d'un pragmatisme inné qui heureusement se maintient, essentiel. La veille, je pensais littéralement sombrer dans la folie, et ce jour je suis rassuré, je sais trouver les pensées positives, je sais souffrir en prenant peu à peu conscience de la frivolité de ma situation. Et j'espère que les bains de bouche feront simplement l'affaire pour au moins éloigner ce mal conçu par le mal. Il faut savoir donner le change, paraître vivant encore quand je sens qu'en moi tout vieillit et se meurt, en seulement quelques heures.

Malgré tout, les jours suivants sont un parcours infernal. Alors que la fête bat son plein, dans la cour de l'école, en cette fin du mois de juin, c'est commencer l'annonce, par téléphone, pour expliquer que le mariage, dans quinze jours, est finalement annulé. Au dernier moment, tout est rompu. L'un après l'autre, je

préviens chaque proche, et je m'effondre, systématiquement, je ne suis plus grand-chose et les paroles entendues sont rarement réconfortantes ou apaisantes. Ce n'est pas tant d'une absence de talent des interlocuteurs, finalement que d'une fatalité. Les meilleurs pour moi sont ceux qui ne disent rien ou qui n'ont rien à dire, mais aussi ceux qui prennent cela pour des brouilles, quelles que soient les conséquences que j'en tire. Les mots les plus importants seront les derniers, ceux de Fanny, sans que je sache s'ils sont bien réels, tant ils sont directs et crus, sans pleurs ni lassitudes.

Le week-end passé, le travail fut de nouveau un temps de rémission, non pas pour aller mieux, mais pour ruminer seul. Toujours mon système nécessite que toutes les idées possibles et imaginables s'entrechoquent afin d'en ressortir une stabilité, une base sur laquelle construire de nouveaux embrouillaminis. Mon cerveau a grillé, le rallumage est délicat, je le connais, il me connaît, nous en avons traversé d'autres ensemble. Je n'ai jamais autant senti mon corps, ainsi mes gencives, certes, mais aussi mes capacités ou incapacités, selon les moments de la journée, selon les pensées en transit, à prendre ou perdre le contrôle. Chaque matin, je suis dévasté, non pas tant que j'ai passé une mauvaise nuit, je dors bien même, étrangement, mais que j'ai des difficultés à comprendre l'intérêt d'une journée de plus. Puis cela varie selon des riens. Le bain de bouche agit un temps, couplé avec la paracétamol, j'en profite, mais un souvenir heureux ou un message d'encouragement peuvent venir tout casser ou tout rafistoler, cela dépend, il n'y a plus de règle, de toute façon, finalement je ne contrôle plus jamais grand-chose, mais je le sens, c'est important, je ne suis pas devenu fou. Et peu à peu, très lentement, je me fais à l'idée.

La douleur ayant élu domicile pour un moment, sans effet notoire, au-delà d'une boule de pus qui semble avoir percé pour donner place à une inflammation globale des gencives, avec l'impression d'un départ du côté droit, j'ai pris rendez-vous. Sans ce détartrage il y a peu, la remplaçante, je le saurai pendant les soins, ne m'aurait jamais accepté, et je ne peux imaginer ce qu'il en serait aujourd'hui. Le dentiste avait vu une petite carie, mais, sans avis tranché sur les causes, il y a eu comme une explosion, un trou, des déchets accumulés dedans, un aphte, une inflammation, une infection. Pendant trente minutes, les fraises tournent, le raclage opère, les doigts appuient sur les surfaces endoloris, et l'on rince régulièrement. Quand une semaine plus tard, une semaine, déjà, à force de nouveaux bains de bouche réguliers, la douleur disparaîtra enfin définitivement, je serai pris de douleurs abdominales et laisserai libre cours à de terribles diarrhées. Accompagnées d'une fièvre et de sueurs nocturnes, celles-ci prendront tout de même fin rapidement.

Mes défenses immunitaires ne semblent pas opérationnelles, c'est un ressenti sans doute trompeur, j'en ai l'impression, je mange bien, je m'y tiens. Mon estomac grouille tout le temps, mais je maintiens le cap. Quand on me rappelle pour avoir des nouvelles, je donne le change, j'explique que je vais mieux, malgré des anecdotes sur les moments difficiles, elles me font aller mieux aussi, d'en parler. Quand je raccroche je me sens seul, trop seul, malgré les présences nombreuses à la maison. Quand il y eut à rapporter une bouteille au travail pour le pot de fin d'année, j'en ai acheté une. Il y en a une vingtaine à la cave, à boire, de blancs et de rouges, pour le mariage, mais je me sens incapable d'ouvrir les cartons. J'ai souvent tendance à me dire que tout cela n'est qu'une vaste blague. Quand je vois de ses amies repartir avec des cadeaux prévus pour les invités, avant la date, je ressens un malaise sourd, des fourmillements encore. Mes épaules s'affadissent, mon cou participe d'une voûte. Mes paupières sont lourdes, mes bras pèsent également.

Il y eut les invités au repas, mais aussi ceux qu'on attendait pour la suite, ou qui était conviés mais qui ne pouvaient pas venir. Heureusement nous n'étions pas suffisamment installés pour que ce soit un souci au niveau local, même s'il s'agissait d'en parler tout de même à certains. Au travail, par contre, c'était autre chose, et ce fut particulièrement difficile à vivre. Même devant la surprise et la compréhension, même devant l'empathie, je ne pouvais considérer cela, très personnellement, que comme une humiliation.

Il fut vite évident que la substance vitale qui coulait en moi s'était largement altérée. Le sang s'était alourdi, il me traversait plus lentement. C'est une sensation nouvelle, confortée régulièrement par les fourmillements. Les phalanges n'obéissent plus de la même manière, parfois le bout des doigts perd de son tact et de sa vigueur. La dilatation à l'alcool de l'ensemble du système fut une option comme évidente, une voie naturelle qui a supposé un effort artificiel de modération. Une ou deux doses d'alcool à chaque repas, mais quelques exceptions, somme toute désagréables, un soir par ci, lors du pot de départ d'un collègue en retraite, un soir par là, lors d'un barbecue improvisé à la maison, ou encore hier soir, à la veille de ce jour maudit pour ma personne. La symbolique initialement amusante d'un hyménée organisé le jour de la fête nationale, prend une tournure dans l'éclatement, quand cette journée n'est plus qu'une ombre de ma vie, peut-être sa seule part sombre. A l'heure prévue, approchante, je saurai me convaincre que ce n'est pas qu'une vaste supercherie, que c'est bien réel, et demain matin, sans me pincer, le doute ne sera plus permis quant à ma destinée.

Les premières pensées d'en finir sont apparues aussi vite ou presque que l'envie d'enivremments. En voiture, de retour du travail, dès le lendemain de la décision

prise, je fus surpris de considérer autrement le premier pont à traverser. J’imaginai le coup de volant, sans en esquisser le moindre mouvement, comme dans une lointaine idée adolescente d’une option simple pour l’avenir. Passé ce projet, il y eut celui de la voiture en face de plein fouet. Mais les ponts, fréquents, ils revenaient souvent, ils reviennent encore, dans l’estimation de la solidité des barrières et rambardes, des murets et autres grilles en fer forgé. Je ne comprends pas encore cette obsession, comme l’impression d’une première idée qui ne veut pas me quitter. Je connais ma personnalité à ce sujet, entêtée, qui sait s’organiser dans une logique construite avec conviction. Pour autant, de même que je peux mesurer la transformation de mon esprit et de mon corps sur ces quelques jours, de même j’ai bien conscience d’un ensemble d’énigmes ou mystères au sujet du développement anarchique de mes réflexions, aussi basiques que puissent être celles-ci.

\*

\* \*

C’était la version lisible, après déchiffrement des mots rongés par la terre battue, par la poussière du circuit, noyés par la pluie qui avait rebondi près du poteau. La feuille avait été retrouvée pliée en quatre, ils l’avaient délicatement lue, compréhensible malgré les trous, et l’appareil photo avait bien servi, le transport eut pu être fatal. C’est Sarah qui fit la lecture, hésitante, elle savait maintenant ce qu’elle était censée déjà savoir, donc, et les pensées négatives étaient bien là.

Ils passèrent voir la veuve, comme prévu, leur collègue Édouard attendait devant, seul dans sa voiture de fonction. Claire les fit rentrer, s’installer à table dans le salon. Ses parents étaient là, mais ils s’étaient éloignés, lui dans la chambre d’ami, elle dans la chambre de la petite pour jouer, l’occuper, alors qu’on l’entendait dire « c’est papa qui est rentré ? ». C’était difficile de discuter, elle pleurait beaucoup, parfois ils n’entendaient pas ses réponses, ou ne les comprenaient pas. C’était surtout eux qui parlaient, Édouard au début, elle seulement ensuite. Ils savaient pour le mariage, ils avaient trouvé un mot, que Claire voulut voir, ce n’était pas possible. Ils résumèrent, elle en aurait une copie quand ils l’auraient retranscrit. Ils voulaient être sûrs qu’il n’y avait pas eu de contacts suspects avant dimanche, par mail, ou même sur les réseaux sociaux ; les observations sur le téléphone n’avaient rien révélé. Elle leur donna une feuille remplie d’identifiants et de mots de passe, en recto et verso, elle ne savait pas comment ça se passait, ce qu’elle aurait à faire avec la vie de Franck sur le Web. Sarah prit des photographies et lui rendit la feuille, le gendarme lui expliqua qu’ils pourraient l’aider sur ces questions-là, il reviendrait avec un collègue spécialisé pour la guider dans un délai

d'une semaine, qu'elle ne fasse rien à ce sujet avant, ce n'était pas utile. Franck avait un ordinateur personnel, qui était saisi, au cas où.

Sarah avait encore l'impression de mal faire, d'oublier des questions, des procédures, elle se sentait réellement trop investie, et donc un peu dépassée. Mais c'était surtout l'évidence qui la chagrinait. Il y aurait le sourire narquois de Karim, le sourire narquois de Marc, des perspectives qui ne l'enchantaient guère. Mais elle pourrait boucler le rapport dans l'après-midi, le faire relire par son collègue, même, et voilà.

Les résultats de la scientifique l'attendaient sur son bureau, avec un *post-it* sur lequel un simple « rien », elle reconnut la patte du chef, avec, écrit sur un autre *post-it*, « passez me voir tous les deux quand vous êtes rentrés ». Elle installa Édouard, dégageant ses papiers, il avait le portable et les mots de passe, à lui de faire ce qu'il pouvait. Elle sortit délicatement la feuille et trouva deux plaques de plastique transparent dans son armoire pour la protéger. Marc faisait la moue, comme déçu pour elle, déçu qu'elle se soit trompée depuis le début. Elle avait fait du bon travail, c'était bien elle qui les avait amenés jusqu'au bout, quel que soit le résultat, c'était une qualité d'être pugnace, qualité que n'avait certainement plus son collègue.

Elle tendit les plaques avec le texte au chef, deux pages remplies police de caractères *Liberation Serif* taille 12. Il prit le temps de tout lire, de déchiffrer, sans demande d'aide, on devinait facilement les mots abîmés.

« Je vous écoute, Marc.

- Oui. Donc Franck Legendre a chuté du pont le dimanche 15 juillet à quatorze heures, percuté par un véhicule de marque *Volkswagen Golf*, commença-t-il en regardant Sarah pour lui exprimer qu'elle pouvait l'interrompre quand elle le voulait s'il faisait fausse route. Les premières constatations, ainsi que les analyses du médecin légiste et de la criminelle, nous montrent que la chute semble volontaire, qu'il a voulu se donner la mort. Il n'y a pas trace de lutte préalable. Le médecin estime qu'il n'y a rien eu avant, il n'y a pas de trace de poussée, mais c'est bien sûr difficile de mesurer quoi que ce soit à ce sujet. En tout cas il ne semble pas y avoir d'autre sang que celui de la victime, c'est ce que dit le rapport de la scientifique, que vous avez donc consulté également, continua-t-il avec le rapport ouvert devant lui en page des conclusions.

- Continuez.

- Les témoins, ou disons les individus présents, notamment les conducteurs des véhicules impliqués, n'ont rien vu de particulier, pas même la silhouette de Franck sur le pont. Le conducteur de la *Golf* ne se souvient de rien. Sarah, pardon,

l'officier Divry a estimé qu'il était utile de continuer l'enquête, selon deux éléments, d'une part l'emplacement du véhicule du défunt, il revenait chez lui, l'accident a eu lieu à côté de chez lui, et nous avons retrouvé dans le coffre de son véhicule un cadeau pour sa fille.

- C'est une opinion ? demanda-t-il.

- Ce n'était pas le sens de ma remarque. Je n'étais pas forcément d'accord pour poursuivre, mais de toute évidence sa volonté nous a permis d'aller plus loin.

- Merci, ponctua-t-il.

- Il s'avère que la fouille du téléphone portable du défunt n'a rien donné, aucun contact suspect n'a été relevé. Le texte que nous avons trouvé nous donne plusieurs informations. D'abord par rapport à son emplacement, il est évident que le défunt s'est arrêté près de deux kilomètres avant le pont. Vu le pliage de la feuille et le fait qu'elle était placée un peu à l'abri, il apparaît qu'elle n'est pas tombée accidentellement de la voiture, qui pouvait être garée à proximité, vu les traces restantes au sol, ou de sa poche. Il est possible qu'il ait sorti la feuille, qu'il l'ait même lue, avant de la plier et de la jeter ou de la poser. Le contenu enfin fait apparaître une volonté de mettre à fin à ses jours. Nous n'avions malheureusement pas l'information relative au mariage, même si Sarah avait noté, après la première rencontre avec la veuve, que celle-ci s'estimait coupable et qu'il devait donc y avoir eu des problèmes dans le couple. L'enquête que nous avons diligentée, autour du défunt, ne comportait pas ces informations, alors qu'elles auraient dû être disponibles.

- C'est un jugement ? demanda-t-il.

- Oui, chef. Ça nous a fait perdre du temps et, si je peux me permettre, ça nous fait passer pour des cons.

- Effectivement, sourit-il.

- En tout cas, le premier entretien avec Claire Legendre, peu de temps après le drame, ne permettait pas d'aborder les circonstances du décès. La deuxième rencontre, ce matin, avec notre collègue gendarme, dont Sarah, pardon, dont l'officier Divry a mis en avant l'attitude exemplaire, nous a permis de préciser les événements des quinze derniers jours, avec toutefois des difficultés évidentes d'élocution et de clarté, toujours sous le choc, d'autant plus avec la présence de sa fille, évidemment très choquée. Elle conçoit qu'il ait pris cette décision, tout en restant surprise. Nous avons également contacté son frère jumeau, qui ne croit pas à la thèse du suicide.

- Sarah ?

- Je suis d'accord avec son frère, si vous me demandez mon avis.
  - Je suppose que c'est une plaisanterie, répondit-il tandis que Marc la regardait de son côté avec des yeux ronds, plus surpris que moqueur. Vous confirmez ce qu'a dit Marc ?
  - Globalement, oui. J'aimerais toutefois mettre en avant plusieurs éléments, si vous me le permettez.
  - Allez-y, je vous écoute.
  - Je pense d'abord qu'il faut certes estimer certaines évidences qui vont dans le sens du suicide, je ne les rejette pas. Pour autant, il me semble que les évidences qui vont dans le sens contraire sont tout aussi importantes, et qu'il ne faut pas négliger cette enquête. J'ai d'abord été bien sûr choquée parce qu'il avait une fille, et je conçois bien que ça n'arrête pas quelqu'un, mais le cadeau emballé, par contre, ce n'est vraiment pas rien, il rentrait chez lui. Il s'est arrêté au terrain de cross, avec son texte, et ça l'a confirmé en relisant ça, peut-être, mais tout de même, c'était aussi un projet d'installer un nichoir dans le jardin avec sa fille de six ans, il est difficile de penser qu'une idée aussi négative l'ait emporté là-dessus.
  - Je vous entends, mais je ne suis pas convaincu. Vous faites parler vos émotions, et sans preuves je vous l'ai déjà dit.
  - Par ailleurs il y a un problème avec ce texte.
  - Lequel ?
  - Il n'est pas terminé. Il n'est pas signé. Le texte tient précisément sur les deux pages, avec les marges on ne peut pas taper plus. Je pense qu'il manque une feuille, et alors on ne terminerai pas sur ces ponts et cette idée de suicide.
  - Admettons que je vous suive, je suis gentil. Où est cette feuille ? Pourquoi ne serait-elle pas avec la première ? Si c'est un meurtre, ce serait un jeu de piste ? Cela ne tient pas debout une minute. Et si c'est tapé, sur un ordinateur ? continuait-il tandis que Marc allait trouver le gendarme. J'entends bien que vous soyez déçue, mais vous jouez le même jeu que tout à l'heure. Je vous ai laissé du temps et vous revenez avec une preuve que c'est bien un suicide. Pourtant vous vous entêtez.
  - Une intuition.
  - Elles ne sont pas toujours bonnes, les intuitions, apprenez-le ! »
- Elle tourna la tête, Marc revenait avec leur collègue, qui posa l'ordinateur sur le bureau. Il avait trouvé le mot de passe sur la feuille donnée par la veuve, pas de problème pour entrer dans le système d'exploitation, *Ubuntu 16-04*. Il n'y avait

rien sur les deux réseaux qu'il utilisait, *Facebook* et *Twitter*, rien de particulier, mais c'était une constatation rapide, bien sûr, sur cinq minutes. A la demande de Marc, ils avaient regardé les textes, avec un historique sous *LibreOffice Writer*, un fichier nommé *accident.odt*, deuxième sur vingt-cinq, qui avait bien été enregistré sur le disque dur mais qui n'existait plus. Les autres fichiers n'avaient pas grand intérêt pour l'enquête *a priori*. Il y avait la tenue des comptes bancaires, un fichier *Calc* de suivi de la coupe du monde, et surtout des documents du travail, son ordinateur étant à la fois d'usage personnel et professionnel. Le navigateur web était configuré en navigation privé, il y avait en tout et pour tout neuf *cookies* stockés, sans rien à creuser à ce niveau.

« Sarah, fit le chef après avoir congédié Édouard, vous avez fait du bon travail, votre entêtement est certainement une qualité, mais sur ce coup ça n'a pas payé. Je vais laisser Marc rédiger le rapport, que vous relirez bien sûr. Je veux ce rapport ce soir, c'est peu de temps mais c'est dans vos cordes. Ensuite, Sarah, vous prenez deux jours, vous prenez du bon temps, vous déconnectez, et je vous revois vendredi. Ensuite vous êtes en congés, ça ne change pas, dix jours. Compris ?

- Oui, chef.

- Marc ?

- C'est entendu.

- Vous pouvez disposer, entonna-t-il.

- Chef ?

- Oui ?

- On a déballé le nichoir, pour vérifier. Ce serait bien que notre collègue aille le remettre à la famille. D'autant que le défunt avait fait la démarche d'écrire au feutre « à ma princesse Annaëlle, ton papa », dans le magasin, avant de le faire emballer à la caisse, fit Sarah. » puis elle tourna le dos pour rentrer chez elle avec un texto cinglant pour Marc en sortant, « je te fais entièrement confiance pour le rapport, signe en mon nom ».

#### 4.

Une Stella pression, vingt-cinq centilitres, en terrasse, place Saint Pierre. C'était frais, léger, il faisait bon, il y avait du monde, il se sentait encore faisant partie du monde. Il était seul à sa table mais il y avait de l'échange, comme rarement, les sourires sont communicatifs après la victoire. Les bulles dégoulinèrent le long de son thorax, de grandes gorgées. Plus il buvait plus il sentait le liquide passer, descendre. Il en prit deux autres avant de partir, cinq pour cent d'alcool. Il était simplement léger, plus léger, comme un rebondissement de chaque pas, de chaque pied. Il y avait une musique électronique dans sa tête, simple, industrielle, instrumentale, qui faisait passer la rue dans un mouvement permanent des épaules. L'artère était quasiment vide, et celles ou ceux qu'il croisait étaient soit des punks à chien, soit des jeunes filles en transit, pas lent contre pas rapide. Les premiers le regardaient avec un sourire quand les autres l'ignoraient.

Il prit une voie de traverse, il ne leva pas la tête pour trouver les noms de rue, il ne connaissait pas bien la ville. Il sortait de la rue *Jennifer* pour entrer dans la rue qui sent la pisse, ce sont ces noms qu'il aurait soutenus au conseil municipal. Il sortit sa flasque en inox, deux cent vingt-cinq millilitres rechargée dans la voiture en single malt *Bushmills* de douze ans, en dégusta une belle lampée. Il valait mieux en prendre ainsi une belle gorgée, pour la première, ça mettait dans le bain. Ça permettait de piquer et brûler tout en laissant suffisamment de surplus pour déjà apaiser et habituer le palais, plaquer le goût d'une traite, prenant le nez. L'expiration qui suivit l'entoura d'une aura fumée au bois, qui le tenait en respect lui-même. Il en prit une deuxième, de même qualité et de même quantité avant de s'envelopper de l'effluve rugueuse d'un petit cigarillo de basse facture qui donnait un ensemble brisé, camouflé.

Il s'engagea sur le quai, la flasque dans la poche, le long de brasseries, mais c'était trop bruyant, trop bien sapé pour lui ce soir. Il bifurqua rue des vêtements, c'était calme à cette heure. Discrètement il prenait dans sa flasque. Il se rendit compte qu'elle ne durerait pas long temps, alors que ça commençait à peine à taper dans sa tête, de grosses caisses enfumées, de touches de piano enfoncées aléatoirement, il n'y connaissait rien à la musique. Il pouvait la remplir environ trois fois, il retourna donc au parking en se promettant d'avoir fini la première en y arrivant, ce ne fut pas bien difficile. Par la rue des arts et massages, très calme aussi, il prit son temps, après le punk à chien de service assis au croisement, pour boire, il finit dans le coupe-gorge avant d'arriver près de sa berline blanche *Série 1 E87, BMW*. Ça claquait dans ses tempes, il fit vite pour remplir, il voulait autre chose.

Plus haut, sur la petite place des syndicats, deux *Jägermeister* au comptoir d'un bar chic qui n'accueillait plus personne que deux femmes quadragénaires qui avaient à peine entamé leur cocktail rouge orange vert. Il sentait le cigare mélangé au whisky, elles ne pouvaient même pas se rendre compte qu'il était bon, son whisky. C'était plus rythmé déjà dans sa tête, machiavélique, le premier verre pour que les cinquante-six herbes de la composition glisse doucement de sa langue en son gosier en un *shot* mielleux, le deuxième pour que le mélange s'opère bien avec le breuvage belge et le spiritueux irlandais. La liqueur allemande frappait avec une certaine perversité, alliant les coups de corne du cerf et l'angélisme des saints patrons des chasseurs, pour que le rythme cardiaque ralentisse, à trente-cinq degrés d'alcool, ça retombait un peu. Il dit merci, et sortit.

Ça commençait à devenir drôle, dehors, en prenant la rue des écoles, les jambes avançaient plus saccadées, plus vite aussi, une lampée, une autre, et des bordées sur le trottoir, voire sur la route, il se retrouvait bien là, il aimait cette phase. Il ne savait plus alors que ce n'était qu'une phase, avec l'inconnue à suivre. Il prenait de petites gorgées de la flasque, sans plus se soucier des autres, il débarquait sur Terre à chaque pas, maintenant, il n'appartenait plus à ce monde, il n'appartenait plus à personne.

Dans la rue des agences immobilières, il restait une gargote d'ouverte, ils étaient tous au vin blanc, que des hommes, du vin blanc qui sentait les pieds. Il se mit au bout du comptoir, rangea maladroitement son flacon, son précieux flacon. Une *Chartreuse*, cinquante-cinq degrés d'alcool, verte, ça l'amusait de l'avoir revu il y a peu dans *Boulevard de la mort*, le film brouillon de Tarantino, il ne s'en souvenait plus, « on aurait dit qu'un cyclope les avait recrachées après les avoir mâchouillées », récita-t-il avant de boire, sous les yeux dépités de la serveuse. Et ça se buvait vite, ça aussi, alors il en prit une autre, pour être sûr de ne pas pouvoir reprendre sa voiture, comme si c'était envisageable après ce qu'il avait déjà avalé. Il se retrouva assis dans les toilettes, c'était plus simple vu tout ce qu'il sentait à évacuer, et ça lui permettait de boire plus facilement son whisky en même temps. Au bout de vingt minutes on vint frapper, il s'était endormi, le torse sur les jambes, les bras ballants, la flasque à terre, quatre ou cinq centilitres sur le sol. Il se réveilla pourtant aussitôt facilement.

Quand il se retrouva à remplir le flacon, il se souvint avoir laissé un billet de dix sur le comptoir et être parti aussitôt, se demandant maintenant si ça avait suffi pour deux verres. On l'aurait poursuivi, il ne devait pas être bien difficile à rattraper. Il vit une éraflure sur son bras droit, sans doute un mur en revenant jusqu'ici. Il se remit à boire, reparti. Il ne se souvenait plus s'il avait pissé, mais

ça revenait, alors il retrouva la rue qui sent la pisse, y lâchant une épaisseur jaunâtre qui ne serait pas là pour masquer l'odeur initiale.

C'était compliqué de se mouvoir. Il n'avait idée de l'heure, il commençait bien à faire noir, des gens sortaient de manger, depuis le quai. Il devait être triste à voir. Quand on passait à côté de lui, il montrait son plus grand sourire, comme pour donner le change, il n'offrait en fait que l'abomination d'un visage émacié, cerné. Il voulait se donner contenance, et ça ne manquait pas de le faire chavirer d'un côté ou d'un autre, il savait encore rester alerte pour ne pas divaguer du côté des passants. Il fallait qu'il s'éloigne.

Sur les quais c'était sympa, il y avait un peu de tout, des jeunes comme lui qui avaient un peu trop bu, mais pas de mélanges, que du blanc local, du *Saint Véran*, et ils étaient en bande, ça avait de la gueule, même s'il se dit alors qu'il pouvait un petit moment se fondre dans cette masse bigarrée de touristes et d'autochtones, dans la première fraîcheur de la nuit. Il voyait l'eau, plus loin, mais il se connaissait assez, il en avait assez vécu de telles pour savoir qu'il ne fallait pas s'approcher trop. Une fois c'était un canal, dans un virage avec les copains il n'avait pas réussi à prendre suffisamment de tournant avec son corps, dans l'herbe et un pied dans l'eau, puis la jambe. Heureusement il s'était fait rattraper à temps, surtout qu'après ç'aurait été plus difficile d'aller le sauver. C'était l'année dernière. Ça le faisait bien, maintenant, sur le quai, même si c'était brouillon dans sa tête.

Personne ne lui aurait parlé, ce n'était pas ce qu'il cherchait, tout de même était-il vexé de constater qu'on s'éloignait de lui, dès qu'il s'approchait sans faire exprès, il ne faisait que marcher, inoffensif. Après il n'y avait plus personne, il tourna dans la rue des services publics, jusqu'à s'éloigner vers des rues fantômes, résidentielles. Il y avait à la suite un quartier pauvre, c'était une mauvaise idée, il ne voulait pas se créer de problèmes. Sur la place du marché il vomit. Son *Levi's 501* fut indemne, mais ses *Pier One* bleues attrapèrent du coulis. Ce serait difficile à reprendre sur le textile, il essaya bien de nettoyer un peu avec son index et son majeur mouillés de sa langue, mais il tomba à genoux, c'était impossible sans doute. Il s'assit et voulut frotter de sa paume sur laquelle il avait craché le mélange de whisky, de résidus de cigarillo et de vomis, mais il vit le désastre que ce serait, il avait encore une conscience, un peu.

Trois lampées furent nécessaires avant de se relever. Les gens parlaient comme dans un film au ralenti, deux hommes à voix grave, la fille derrière ne disait rien. « Il a besoin d'un coup de main ». Il fut relevé et ils s'éloignèrent aussi vite. La rue par défaut montait, bordée d'immeubles à six étages, blancs, qui l'écrasaient. Il sentait qu'il avait encore la force, de toute façon il voyait bien le bout, le rond-

point au loin, avec le jardin public à côté. A mi côte, la flasque se retrouva vide, il s'assit sur un banc, il savait que ce serait compliqué de repartir, mais il n'y avait pas le choix, c'était un sacré coup dur la flasque vide. C'était comme réfléchir au sens de la vie, comme faire ressurgir quantité de questions existentielles, cette flasque vide. La question de son avenir, elle était vive, son avenir immédiat, le court terme, le très court terme, il s'obligeait à ne pas se pencher pour trop réfléchir, surtout pour ne pas tomber. C'était ça l'essentiel, ne pas tomber, tenir, le rythme cardiaque en tête, dans une respiration saccadée par la souffrance endurée de la marche. A court terme, se relever, ranger le flacon dans la poche, la sacoche était toujours accrochée à lui, avec ses papiers, quelques sous, aller dans la rue des archives, perpendiculaire, avant de terminer la côte. Mais c'était aussi en montée, il se mit à uriner en bas de la tour des vieux papiers, grise, qui surplombait la ville sans un éclat, sans un charme, une tour à raser, rien d'autre, si l'on pouvait mettre les vieux papiers ailleurs. Il imaginait que sa pisse était assez corrosive pour entamer sous l'herbe les fondations, le soubassement devant lui, cramer le treillis, dissoudre l'ensemble sans un bruit, dans un tranquille écoulement jusqu'à la rivière en dessous.

Pour éviter de se perdre dans des méandres complexes il reprit la mire du rond-point et du parc. C'était la place du jardin, sourit-il extérieurement, décrochant une frayeur aux deux femmes qui passèrent alors, protégées pourtant dans leur voiture. Il ne trouva pas d'entrée pour le parc, il parcourut pourtant le tour en s'appuyant aux grilles, il serait tombé dedans, se dit-il en revenant au point de départ, c'était sans doute fermé aux clochards la nuit. Marcher pour rien, il n'aimait pas, et il n'avait plus rien à boire, déjà vingt minutes qu'il n'avait plus rien pris. Ça ne l'empêchait pas de sombrer toujours plus, mais il avait la bouche et la gorge trop sèches à son goût. Il retrouva donc facilement le centre, rue des kebabs, une bière en cannette, *Heineken*, il ne pouvait pas en prendre deux, c'était trop, il n'avait rien pour en ranger d'autres. Mais celle-ci devait suffire.

Peut-être un verre de rouge aurait-il été encore plus efficace, mais une petite blonde légère pétillante après tout ça, c'était comme un requin sous la planche, comme un coup de masse dans la clé de voûte, comme une pluie de grêle dans les vignes, l'engloutissement, l'effondrement, la destruction. Il but d'une traite, visa mal la poubelle, s'avança vers le premier banc, s'assit, « jusque-là tout va bien », se dit-il. Puis il lâcha deux litres par la bouche avec élan sur le côté, encore conscient de ses vêtements mais en s'essuyant aussitôt avec sa chemise blanche à manches longues. Il y avait autour de la grand place une voiture de police à chacun des quatre coins, avec deux hommes ou femmes en uniforme près de chaque véhicule.

\*

\* \*

Sarah ouvrit une deuxième bouteille du même, un *Saint Véran* 2016 d'un petit producteur de ses habitudes. Elle n'avait pas idée de terminer celle-ci, mais la première ne lui avait pas suffi. Elle ne savait pas quand elle serait capable de s'endormir, en attendant elle voulait boire, siroter.

Elle avait d'abord savouré le premier verre avec un pâté de canard au poivre vert qu'elle avait pris à la découpe, tout explosait en bouche. Dans le silence de son canapé en cuir noir, sur son parquet en chêne massif, elle était concentrée sur les goûts. Surtout ne plus penser à l'affaire, c'était le mot d'ordre de la soirée, non pas que ce fut véritablement l'ordre du commissaire, mais qu'elle devait faire le vide. Elle ne voulait pas abandonner, elle, juste remettre ses esprits d'aplomb. Il n'y avait pas de touche *Reset*, pas de formatage possible, le vin blanc devrait donc faire l'affaire. Elle avait de quoi aller au-delà. La boisson était stockée dans un petit meuble en bois hérité de son grand-père paternel, mais elle ne souhaitait pas en arriver là, c'était quand elle avait du monde, pas pour elle seule, et toujours plein car elle ne recevait jamais personne.

Le deuxième verre, elle l'avait accompagné d'une salade aux noix, avec une huile de framboise pressée près de Lyon, un sel fin de Guérande et une once de moutarde, d'un pot qu'elle avait fait ramener dans un lot de Monschau. Le troisième verre, avec une tarte aux amendes, c'était le duo le moins évident mais elle fut surprise d'y prendre goût. Le quatrième verre pour la route, le plus rapidement bu, celui qui donnait de la force aux trois autres et qui favorisait la digestion.

Elle descendit les trois étages en toute sveltesse, passa devant l'hôtel de police pour rejoindre les quais, elle voulait s'asseoir auprès de l'eau. Elle s'écarta d'un hurluberlu bien entamé et trouva facilement une marche pour regarder l'eau passer. Il restait des traces de la fête, encore, de la victoire, mais peu de monde ce soir. Pas loin d'elle, vers l'avant, un homme proche de la quarantaine, de côté il lui disait quelque chose, mais ce n'était pas évident, elle ne s'appesantit pas sur la question, il avait l'air concentré sur l'eau. En face il y avait des voitures qui passaient sur l'autre berge, sans régularité, il n'y avait pas un poisson à deviner, pas un oiseau, l'eau coulait très lentement.

Ce qui était important pour elle, c'est qu'elle ne se laisse pas aller, qu'elle ne se laisse plus tomber. Elle avait eu des bas, pour d'autres raisons. C'était la première fois qu'elle s'en rappelait en les comparant avec la situation actuelle. Ce n'était pas la perte d'un être cher, ce n'était pas une déception sentimentale, c'était une

affaire policière dans laquelle elle s'était trop impliquée, et voilà qu'elle y repensait, contre son propre mot d'ordre. Elle se concentrait tout de même sur l'eau devant elle, quand elle regarda de nouveau autour, l'homme avait disparu, le ciel perdait son soleil, derrière elle. Devant c'était épais, la masse d'eau, quelques nuages, rien de menaçant, il n'y avait pas de couleurs, de ce côté, on subissait simplement la perte de luminosité, avec encore toutefois des éclats sur les vaguelettes qui passaient d'un pont à l'autre elles voyageaient. Sarah les accompagnait. Des voitures passaient sur ces ponts, des voitures passaient, derrière elle, c'était désagréable. Elle n'y arrivait pas.

Alors elle fut pris d'une angoisse. Elle se sentit foutue, tenaillée par ce cas, passant sa vie à en découdre, à subir les sourires narquois, à s'entêter. « Merde ! », cria-t-elle, « n'y pense plus », faisant se retourner deux touristes hongrois qui déjà passaient leur temps à tourner la tête en tout sens. Alors elle se mit à taper en rythme sur les marches avec ses pieds, ça ne faisait pas grand bruit mais ça la calmait. Intérieurement, elle se répétait qu'elle avait tort, qu'il ne fallait pas y penser, trouver une occupation. Si sa vie se résumait à s'en faire pour une première affaire un peu sérieuse, alors là ce n'était pas bon signe, elle n'était pas un flic qui vivait seulement pour son métier ; elle l'aimait, elle venait d'y entrer, mais il était hors de question qu'elle s'empoisonne ainsi la vie.

Se lever, marcher, se diriger vers le pont, le traverser, longer la berge en face, prendre l'autre pont, voilà, une bonne petite marche au fil de l'eau, sur l'eau, à contre courant. Elle aurait été en tenue qu'elle se serait mise à courir. Un *footing*, oui, c'en était, une idée, il était toutefois tard, elle était un peu trop avinée, mais le lendemain matin, oui.

Elle ne voulait pas encore rentrer chez elle, pourtant juste à côté à la sortie du deuxième pont, elle reprit vers le quai, longeant de grandes péniches de croisière, retrouvant l'esplanade et ses marches, la banderole avec Antoine Griezmann sur le fronton de la mairie. Il faisait presque nuit, elle ne savait pas l'heure, sans montre, sans téléphone, sans rien, elle rit à l'idée d'un contrôle, ils auraient encore de quoi se moquer d'elle.

Elle reprit le chemin de l'aller, devant l'hôtel de police il y avait de l'activité, elle fit profil bas, on amenait un poivrot en faisant attention à ce qu'il ne dégobille pas partout. Une bonne chose qu'il n'ait pas souillé la voiture, déjà. Elle accéléra le pas, il n'était pas question qu'on la reconnaisse ce soir, déjà qu'elle aimait se faire discrète en journée.

Il n'y avait donc rien à faire d'autre que rentrer. C'est pour ça qu'elle finit rapidement la bouteille et en ouvrit une deuxième. Il n'y avait pas de vie sociale pour elle ce soir, peut-être pas plus le reste du temps, d'ailleurs. Elle ne sortait

plus avec les copines, elles avaient pris d'autres voies, et peu à peu les rencontres s'espaçaient, la dernière remontait à deux ou trois mois déjà. Il faut dire qu'elle n'aimait plus beaucoup sortir, que ses horaires parfois ne lui permettaient pas trop de libertés, non plus que ses fonctions d'ailleurs. La fête était finie, en quelque sorte. Et les hommes, elle s'en causait ce soir, des hommes, depuis combien de temps elle n'avait pas voulu y penser. C'était un drame pour elle ce soir, tout ce qui faisait en somme qu'elle ne pensait pas à autre chose, qu'elle s'entêtait, parce que le reste de sa vie ne lui offrait plus de quoi s'évader.

Elle accompagna la nouvelle bouteille des *Doors*, album *LA. Woman*, sorti au printemps 1971, pour danser de manière chaloupée le verre à la main en faisant semblant de chanter. Elle ne connaissait personne qui partageait ses goûts musicaux, ça et le jazz, avec des petits concerts régulièrement à côté d'un public qui lui restait socialement étranger. Sans doute le boulot la minait, ça valait plusieurs gorgées et un nouveau verre. La voix avait pris de la bouteille, aussi, c'était son dernier album, il mourrait à Paris dans la nuit du 2 au 3 juillet cette année-là, à vingt-sept ans comme Jones, Hendrix et Joplin avant lui, dans les deux dernières années, comme Cobain près de vingt-trois ans plus tard. Elle les écoutait tous, si ce n'est Brian Jones, mort tout juste deux ans avant Morrison. Elle ne risquait pas ce destin, elle dansait, jamais de drogue, peu d'alcool, ce soir faisait déjà partie des records. Et le *blues* des *Cars hiss by my window* lui mit un coup, plage quatre, elle se rassit dans le canapé, elle s'endormit pendant *L.A. Woman*, vers les deux minutes et quarante secondes, dans le solo de piano, avec un volume sonore largement baissé pendant le *blues*.

\*

\* \*

Claire avait demandé à être seule, elle avait même supplié ses parents de rentrer chez eux avec sa fille. Ils n'avaient pas confiance, mais elle sut tout de même être convaincante, elle avait besoin d'être seule, ne pas déverser sa tristesse sur tout le monde, surtout pas sur sa fille. Il fallait qu'elles soient séparées au moins ce soir, Claire voulait souffler. Elle embrassa sa fille pendant dix minutes avant de la quitter, la petite commençait à comprendre. Elle avait six ans, elle avait déjà compris, dès le début, mais elle le disait avec des mots, de temps en temps, que sa mère avait bien du mal à entendre, contente pourtant que l'idée fasse son chemin. Il en faudrait, du temps, deux jours à peine c'était rien.

Elle s'affala dans le canapé. La vie de couple avait disparu depuis au moins dix jours, il n'y avait que des objets communs pour le souvenir, rien d'explicite au sujet de leur amour passé, rien que l'activité de leur fille au milieu d'un décor gris et blanc. Sa mère avait fait le ménage sérieusement, quand elle ne s'occupait pas

de la petite, quand ce n'est pas la petite même qui passait le balai, l'aspirateur. Elle aimait ça plus que ses parents.

Elle alla au garage, il y avait un recoin au frais, dans lequel on avait stocké les boissons. Il y avait dix bouteilles de rouge. Elle n'en avait jamais bu, tout du moins s'en souvenait-elle ainsi. Elle en prit une qu'elle emmena dans le salon. Elle n'en avait jamais ouvert une, et elle n'avait sous la main qu'un tire bouchon simple, sans cran d'appui. Mais elle avait bien vu faire. Elle s'y prit à plusieurs reprises pour engager l'hélice, elle avait peur de gâcher, mais au pire il y en avait neuf autres, elle pouvait s'entraîner, c'était un *Côte de nuit*, pinot noir, 2015, respectable paraît-il mais qui ne devait pas casser des briques. Elle en connaissait le prix, douze ou treize euros, c'était là l'essentiel pour elle, ça faisait déjà la valeur du contenant. Mais elle ne gâcha rien, pas même elle ne mit de bouchon dans le vin. Elle se servit un verre copieux et prit une belle gorgée. Elle trouva ça tellement amer, tellement rude, alors que d'autres auraient dit enrobé, arôme de framboise, suave en bouche. Elle grimaça longuement avant de s'habituer, avant que le palais ne comprenne la richesse de ce qu'on lui donnait. C'était âpre par manque d'habitude, mais simplement de passage vers la gorge il y eut une couche, un vernis, qui se déposa sur les muqueuses, et la deuxième gorgée, moins gourmande, passa bien mieux.

Avec la bouteille et le verre, elle se dirigea vers la bibliothèque. Elle voulait lire un poème à l'église, elle ne pouvait pas imaginer de discours, et c'était impossible de ne rien dire, selon elle, elle était tellement responsable de tout. Elle se souvenait que Franck avait fait de même à l'enterrement de son père. Il avait été dans sa bibliothèque et avait trouvé parmi les recueils l'un d'entre eux avec deux pages cousus, jaunes. C'était le premier volume des œuvres complètes de Prévert, édition présentée, établie et annotée par Danièle Gasiglia et Arnaud Laster, dans la *Bibliothèque de la Pléiade*, NRF et Gallimard, pour mille quatre cent cinquante-deux fines pages, au bout desquelles on apprenait que le volume portait le numéro trois cent quatre-vingt-huit, composé par l'imprimerie *Maury S.A.* à Millau, en Aveyron, achevé d'imprimer sur bible des papeteries *Bolloré Technologies* le 29 mai 1992 par l'imprimerie *Darantier*, à Quetigny-Dijon, en Côte d'Or, et relié en pleine peau, dorée à l'or fin 23 carats, par Babouot à Lagny, dans l'Oise. Il fallait le sortir d'un coffret, sous lequel se trouvait encore l'étiquette de l'éditeur avec les prix, quatre cent quarante cinq francs prix normal, trois cent quatre vingt quinze francs prix de lancement jusqu'au 31 juillet 1992. L'ouvrage était préservé lui-même par une protection de plastique transparente. Le premier page était en page cinquante et une, dans le premier livre, les « Paroles ».

C'était la *Chanson des escargots qui vont à l'enterrement*, en vers libres, parue en 1945. En buvant elle prit la peine de le lire, pour la première fois, « ne prenez pas le deuil, c'est moi qui vous le dis, ça noircit le blanc de l'œil et puis ça enlaidit ». Elle n'avait pas pu accompagner Franck à l'enterrement, en 2011, le travail l'en avait empêché, et il n'avait pas montré l'envie qu'elle vienne, il ne lui avait même pas parlé du poème, « et tout le monde de boire, tout le monde de trinquer, c'est un très joli soir, un joli soir d'été ». Elle ne put s'empêcher de verser une larme avant de refermer l'ouvrage, de le remettre dans son coffret, de le reposer en place et de prendre une nouvelle gorgée. Elle avait su pour ce poème en décembre, tout juste, avec les obsèques de Johnny. Quand Franck avait vu que Jean Reno avait lu ce même poème pour la star, ça l'avait amusé, il lui avait expliqué alors, et puis ça l'avait remué, il était parti faire un tour, en fait ça le minait qu'on puisse mettre en scène et filmer ce poème à des obsèques, c'était trop de souvenirs pour lui, son père, on le réduisait à rien dans une cérémonie *people* telle.

Les poèmes étaient rangés parmi les romans, ce n'était pas évident pour elle. Elle repéra Baudelaire, ils en avaient deux volumes, des *Fleurs du mal*, le sien à elle, chez *Flammarion*, qu'elle avait acheté pour le lycée, le sien à lui, un livre bleu nuit paru dans une collection vendue avec un fascicule, « Grands écrivains choisis par l'académie Goncourt », achevé d'imprimer en mai 1984 sur les presses de l'imprimerie Bussière à Saint-Amand, dans le Cher. Il y avait un ticket usager des transports en commun lyonnais, en page cent deux, « Recueillement », un sonnet,

« Sois sage, ô ma Douleur, et tiens-toi plus tranquille.

Tu réclamais le Soir ; il descend ; le voici :

Une atmosphère obscure enveloppe la ville,

Aux uns portant la paix, aux autres le souci.

Pendant que des mortels la multitude vile,

Sous le fouet du Plaisir, ce bourreau sans merci,

Va cueillir des remords dans la fête servile,

Ma Douleur, donne-moi la main ; viens par ici,

Loin d'eux. Vois se pencher les défuntés Années,

Sur les balcons du ciel, en robes surannées ;

Surgir du fond des eaux le Regret souriant ;

Le Soleil moribond s'endormir sous une arche,  
Et, comme un long linceul traînant à l'Orient,  
Entends, ma chère, entends la douce Nuit qui marche. »

C'était donc le sien, celui qu'il avait choisi, la douleur personnifiée, elle-même. Elle finit son verre et s'en resservit un du même acabit. Bien sûr elle n'avait pas la prétention de comprendre ce choix, mais elle n'était pas objective. Il y avait tant de choses liées au contexte. Elle voyait la victoire, elle voyait le pont, elle rationalisait un choix qui avait été fait bien avant pourtant, mais elle ne le savait pas, ça, pour elle c'était la veille peut-être, comme s'il avait lu tous ses recueils pour trouver l'approchant, comme s'il les connaissait par cœur, ce qui était plus évident.

Jamais elle n'aurait pu lire un tel poème dans une église, en de telles circonstances. Au-delà de ce que ça signifiait pour elle, il n'y avait aucun message d'espoir, c'était le contraire des escargots, « la douce Nuit qui marche ».

Paul Éluard, elle ne savait pas que c'était un poète aussi, c'est l'édition qui fit qu'elle s'arrêta dessus, encore un premier volume des œuvres complètes dans la *bibliothèque de la Pléiade*. Le coffret de carton était moins beau que pour Prévert, mais sans nul doute d'origine. Édition établie par Marcelle Dumas et Lucien Scheler, il y avait mille six cent soixante-quatre pages, sans dorures, dont plus de trois cent cinquante en petites notes, deux centièmes sur bible de la même papeterie, mais achevé d'imprimer le 5 avril 1968 en Belgique, sur les presses de l'imprimerie *Sainte-Catherine* de Bruges, et pour les reliures le même Babouot était situé à Paris.

C'était amusant, il y avait quelques dessins, les mains libres, quelques-uns des mots en gros. Après quatre verres elle était plus sensible à cet art, même si là elle ne comprenait souvent rien de ce qu'elle lisait, quand chez Prévert et Baudelaire ça avait paru plus simple. Pourtant les 'yeux fertiles', de 1936, étaient envoûtant, quand le vin grisait sa langue et tachait ses dents, elle eut aimé qu'il lui énonce certains de ces mots, c'était parfois très beau, les 'médieuses' étaient belle, en 1939, elle feuilletait, tout en sirotant, elle ne savourait plus, sauf les pages et les mots, doucement, telle une sainte vierge qui découvrait la nudité des croquis et des sentiments. Elle en commençait certains, elle en finissait d'autres.

‘Mourir[1]’, en pages mille vingt et vingt-et-un, de 1940, un bijou de simplicité, mais comme recueillement difficile à l’église, « plus une plainte plus un rire, le dernier chant s’est abattu sur la campagne informe et noire ». Il y a avait ‘Liberté’, en 1942, c’est là qu’elle sut qu’elle en avait déjà entendu parler dans le savoir, qu’elle se souvint que sa fille à l’école l’avait lu, « sur l’absence sans désir, sur la solitude nue, sur les marches de la mort, j’écris ton nom ».

Mais il n’y eut pas d’inspiration sur un texte, pas de déclic. Comme elle appréciait tout de même le poète, maintenant, elle prit son smartphone et tapa « eluart enterrement » dans la barre de recherche du moteur de *Google*, dans une facilité vile qui lui convenait au cinquième verre, l’avant-dernier. Elle ne s’y attendait pas, on lui proposait des vidéos d’époque, sur *YouTube*, des obsèques du personnage, et des sites web à ce sujet. Au milieu de ces résultats, c’en était risible, modele-texte.fr proposait de « beaux textes pour enterrement », cinq poèmes de différents auteurs, dont Éluard, qu’elle trouva ringards. Ensuite des-obseques.fr proposait « 50 poèmes pour dire adieu », sans aucune ergonomie, elle passa. Puis deuil.comemo.org donnait « 7 magnifiques poèmes sur la mort d’un être cher », avec en premier « la nuit n’est jamais complète », dans lequel elle retrouva la simplicité du poète, l’espoir qu’elle souhaitait transmettre, avec un texte court. Elle s’arrêta là en finissant le verre et en le remplissant pour une dernière fois, la bouche sèche.

Claire ne se sentait pas capable d’exprimer ainsi ses sentiments. Ça n’en valait sans doute pas la peine, la douleur, ce soir, ni le plaisir, ni les années, ni le regret du soleil, toute la nuit. Elle ne voulait pas se lancer dans cette entreprise. Elle en voulait à Franck d’avoir sans doute écrit sur elle, car il avait écrit, elle était folle maintenant de ne pas avoir pu lire. Elle but plus vite, elle serait malade certes mais il l’avait sans doute salie, c’était inacceptable. Ils lui avaient résumé le texte, elle n’en croyait pas ses oreilles, ce n’était sans doute pas de la poésie, s’ils devaient se garder de lui en donner lecture immédiatement.

Épuisée dans son canapé, il restait cinq centilitres à boire quand elle s’effondra.

\*

\* \*

Il pensa bien que c’était fini, qu’on allait le passer en jugement dans la semaine et qu’il finirait ces jours dans une cellule beaucoup moins accueillante que celle-ci. Quand il se réveilla vers quatre heures, il eut une sévère envie de pisser, et un bon gros mal de crâne. Il s’était assis sur ce banc sur lequel il avait réussi à dormir sans tomber, c’était propre, pas d’odeur d’urine, il était tout seul, pas d’autres débris humains à ses côtés. Il appela et fut surpris de voir venir quelqu’un dans la

minute, une femme en uniforme qui lui fit un sourire, qui l'accompagna aux toilettes, qui lui donna un cachet. Une demi-heure après, la tête allait mieux et il demanda de nouveau à pouvoir se soulager la vessie, sans doute la dernière bière qui stagnait.

« Je ne savais pas que les conditions étaient si bonnes, osa-t-il.

- Ce n'est pas pareil partout, croyez-moi, et vous avez eu de la chance d'être seul. Je connais un Simon ou un Bertrand, je peux vous assurer que vous auriez bien regretté votre erreur. Et vous avez de la chance que ce soit moi cette nuit, d'autres ne vous auraient pas laissé sortir de la cellule. Vous voyez, ça fait beaucoup de facteurs favorables dans votre cas.

- En effet, merci. Vous les voyez souvent, Simon et Bertrand ?

- Trop souvent, oui. Mais en ce moment moins, ils sont peut-être partis en vacances ensemble, rit-elle, mais des fois je me dis qu'on ne le reverra plus du tout, si vous voyez ce que je veux dire. C'est fatal parfois ces conneries, et il suffit même d'une fois, vous savez.

- Oui, c'est vrai.

- C'est vous qu'on protège, quand on vous enferme là. Vous êtes sans doute inoffensif, vous, dans cet état, la nuit, ce qui n'est pas le cas de tout le monde. Il aurait pu vous arriver des bricoles.

- Je pourrai sortir quand ?

- Il y a des procédures à suivre.

- Je n'ai pas été trop difficile avec vos collègues ?

- Vous ne vous souvenez de rien ?

- Non, juste la dernière bière.

- Ils ne vous ont pas emmené à l'hôpital, selon la fiche. Il n'y a pas de bulletin de non hospitalisation, ils vous ont amené directement ici, donc. Il n'y a pas eu de difficultés, non. Vous n'avez pas vomi dans le véhicule, c'est une bonne chose.

- Je vais être jugé, condamné, quelque chose, affirma-t-il benoîtement.

- C'est une IPM, oui, ivresse publique et manifeste. Vous allez être convoqué auprès du tribunal de police, avec contravention de deuxième classe, cent cinquante euros je pense. Et encore, il y a peut-être une procédure simplifiée, d'autant plus si c'est la première fois, vous recevrez alors l'amende directement chez vous, sans convocation, vous verrez bien.

- Vous avez mes papiers ?
- Oui, les collègues vous ont tout pris. Ils s'en sont servi pour leur rapport. Identité, adresse, si tout est bon vous n'aurez plus qu'à signer. Je pense qu'ils ont pris ce qu'il y a sur la carte grise.
- C'est bon, alors.
- Très bien. Vous allez mieux, donc.
- Oui.
- J'ai tout ce qu'il faut. Si vous me promettez de ne pas prendre la route maintenant, vous pouvez partir quand vous voulez. »

Il fallait tout de même qu'il fut un fieffé imbécile. Il lui suffisait d'aller se poser en retrait sur un banc. Comme s'il avait eu besoin de se faire prendre. Il eut un petit coup de chaud en sortant du commissariat, vomit sur le trottoir, mais il n'y avait heureusement personne. Il partit vite vers le centre en appelant pour un taxi, il avait deux heures et demi devant lui, c'était jouable. Il n'avait qu'une crainte maintenant, qu'on lui annonce au passage du portique qu'il avait interdiction de le franchir, de partir à l'étranger car sous l'attente d'une condamnation, mais c'était de toute évidence impossible que l'information transite aussi vite et qu'elle ait cette conséquence pour une si petit infraction.

\*

\* \*

Sarah s'en tint à ce qu'elle avait prévu, un petit *footing* à la fraîche, à six heures et demi, le même parcours que la veille, berge, pont Saint Laurent, berge opposée, pont François Mitterrand, deux fois, soit cinq kilomètres environ, en trente minutes en petite forme. Elle eut tout le temps de s'avouer qu'elle était trop seule, encore, fille unique. Elle avait sa mère au téléphone une fois par semaine. Les copines c'était mal engagé, les collègues ne l'intéressaient pas. Quand elle se faisait accoster, elle ne tournait même pas la tête. Elle s'était refusée à s'inscrire sur les sites web de rencontre, elle trouvait ça trop inhumain. Elle voyait bien pourtant que ça fonctionnait pour beaucoup de monde, coups d'un soir, amours de leur vie, mais elle ne s'y résolvait pas. Elle se dit bien que c'était ne pas vivre avec son temps, refuser le cours des choses, mais voilà, elle était comme ça. C'était ce qui continuait à l'emmener vers de petits concerts de jazz avec de jeunes hommes *vintage* et des couples sur la cinquantaine, ou célibataires du même âge. Ceux de son âge, elle les trouvait moches, là-bas, et mal attifés, bien souvent.

Elle avait acheté un magazine, une fois, qu'elle se souvint avoir gardé même s'il devait être obsolète maintenant. C'était un numéro spécial pour comparer ces fameux sites, *Micro Hebdo* avant qu'il ne devienne *01.Net*. Ce qui avait été un vrai repoussoir pour elle, c'était la catégorisation des sites selon le besoin, de l'idylle parfaite à l'assouvissement de fantasmes précis, en passant par des sites spécialisés selon l'âge, selon les orientations sexuelles, selon la catégorie socio-professionnelle à laquelle on appartenait, ou encore en passant par des sites pour adultère ou échangisme. Il n'y avait donc plus aucun charme, mais une marchandisation algorithmique des relations sentimentales ou charnelles. Elle voulait une rencontre, elle, une vraie, pas préparée par des échanges virtuelles, ou par un choix dans un rayonnage de mecs. Elle ne savait même pas ce qu'elle voulait. A l'écran il n'y avait pas le timbre de voix, à l'écran il n'y avait pas l'odeur. Mais en courant elle se disait qu'il fallait peut-être qu'elle y réfléchisse de nouveau sérieusement, peut-être qu'elle rachète un magazine à jour sur le sujet, il devait y avoir ça en permanence dans les rayons, c'était devenu tellement important.

Elle ne savait pas de quoi elle avait besoin, si tant est que le terme fut bien choisi. Elle ne savait pas ce qu'elle voulait, en train de courir, si ce n'est une bonne suée. De retour, les trois étages jouèrent un rôle dans l'après course, puis dans le couloir de l'appartement elle laissa le salon sur la gauche et la chambre sur la droite pour se diriger vers la chambre d'ami, qu'elle appelait ainsi parce qu'il y avait un canapé-lit. Il y avait là un vélo elliptique *Kettler* qu'elle avait acheté d'occasion à un masseur kinésithérapeute, un sac de frappe noir qu'elle avait eu bien du mal à faire accrocher au plafond, dans un coin, une étagère avec des gants, shorts et tapis. Elle déroula le plus épais d'entre eux pour du gainage, de l'étirement des ischio-jambiers et une cinquantaine d'abdos.

Au bout du couloir il y avait la salle de bains, une belle douche, seule quand il y avait la place pour deux, c'était une obsession maintenant. Après le salon il y avait la cuisine, elle se prépara un café, dans sa petite cafetière à piston *Bialetti*, pour une grande tasse noire qu'elle dégusta dans le canapé, avec quelques biscuits secs et des airs de Duke Ellington. Et voilà qu'elle regrettait cette vie passionnante, elle ne pensait plus au travail et voilà ce qui lui restait, se maintenir en forme, déjeuner, s'ennuyer. Et les vacances, ce ne serait sans doute pas grand-chose d'autre. Alors ce fut décidé, elle irait faire les magasins à Lyon et y rester ce soir. Elle se rendormit une bonne heure pour mieux préparer sa petite excursion.

\*

\* \*

Claire se réveilla un peu groggy mais sans mal de crâne. Finalement le prix n'était pas si élevé mais le vin était bon. Il l'avait aidée à lire la poésie sans la rendre malade. Par contre, après le café dès la sortie du lit, elle se mit à fréquenter les toilettes plus qu'à l'accoutumée. Ses selles étaient noires, charbon, et elle eut des picotements sévères autour de l'anus. La troisième fois déjà ça allait mieux.

Ses parents et sa fille rentraient pour midi. Elle devait s'atteler à préparer des lasagnes, dès dix heures pour assurer sa recette. Ainsi la vie continuait, la vie reprenait, au moins jusqu'à l'inhumation le lendemain jeudi.

\*

\* \*

Sarah prit le train de douze heures cinquante-sept, arrivée prévue treize heures quarante-quatre en direct par TER, quatorze euros dix cents, arrivée effective à treize heures quarante-deux. Métro ligne B vers le sud, arrêt Saxe-Gambetta, et ligne D vers l'ouest, arrêt Bellecour. Elle prit une chambre double à l'hôtel du Dauphin, 9 rue Victor Hugo, dans le deuxième arrondissement, sous la place Bellecour, vers Perrache, un deux-étoiles par trop cher qu'elle connaissait déjà. Par chance il restait de la place, elle la négocia soixante-dix euros, sans petit déjeuner. Il y avait du style, un peu comme chez elle, même si on ne lui avait pas laissé de chambre avec parquet en chêne ni décoration la plus récente pour cette nuit. Elle ne savait pas quel temps réellement elle allait passer là, c'était vraiment une sécurité pour le peu qu'elle dormirait avant de reprendre un train le lendemain matin tôt pour continuer de s'ennuyer à Mâcon.

Elle prit la rue Gasparin puis celle du président Édouard Herriot, d'abord, pour se mettre en jambes, elle rentrait parfois mais sans oser rester à discuter, *Assia Lingerie*, *Marina Rinaldi*, *Upper Shoes*, *Hermès*, *Tazia*, elle restait aussi parfois un peu longuement devant les vitrines des bijouteries ou joailleries, des étoiles plein les yeux. Même avec les soldes, c'était encore un peu trop cher pour elle, mais elle tenait à se tenir au courant, c'était mieux en vrai que dans *Glamour* ou sur le web. Elle prit ensuite la rue de la République, logiquement plus populaire, *Eram*, *Etam*, pas terrible après les deux premières rues. Elle entra dans la *Fnac* et prit le temps d'écouter des nouveautés, sans conviction, de feuilleter les beaux livres, musique, tatouages, cuisine, il n'était pas question pour autant d'acheter, peut-être le lendemain matin vraiment avant de repartir s'il y avait un coup de cœur, une urgence. Un roman peut-être, pour le train, à l'aller elle n'avait rien pris et elle s'en voulait, autre chose qu'un magazine, pour changer. Un Stephen King, ce serait bien, demain matin. Elle ne voulait pas charger maintenant son sac à main *Gucchi*, elle aurait pu le déformer, elle aurait son sac à dos avec ses changes,

le lendemain. Là, elle avait juste la place pour les préservatifs, la brosse à dents, la trousse à maquillages, c'était bien suffisant.

Quelle frustration supplémentaire que de faire les magasins sans acheter, même pour elle qui savait largement se retenir, surtout qu'elle avait un peu de moyens. Elle en aurait littéralement léché les vitrines. Elle n'avait pas prévu, point. Elle ne put résister tout de même à un shampooing sec chez *Lush*, et, vite après, elle choisit la terrasse d'un café, rue Ferrandière. Elle irait jusque place des Terreaux, pas au-delà, elle irait faire un tour dans le jardin du musée des beaux arts, puis se dirigerait doucement vers la Saône, qu'elle longerait jusqu'à la passerelle du Palais de Justice pour aller baguenauder dans le Vieux Lyon. Elle ne voulait pas s'y promener, pas aujourd'hui, elle reviendrait bientôt pour grimper, avec d'autres chaussures, se dit-elle, vers la basilique. Elle n'y avait été qu'une fois, elle avait adoré, surtout le théâtre gallo-romain, d'ailleurs, pour la vue. Elle ne s'était jamais penchée sur l'histoire de la ville. C'était beau, ça lui suffisait.

Elle resta deux heures en terrasse, d'abord au café, puis une première bière à dix-sept heures, une deuxième avant de partir une demi-heure après. Finalement elle décida de retourner à l'hôtel, elle avait bien marché, elle prit une douche, c'était le minimum pour ressortir après.

Plutôt qu'un bouchon lyonnais, elle choisit un bar à tapas. C'était abordable et le vin espagnol était bon. C'était un rouge d'appellation catalane *Penedès*, pinot noir, 2014, qu'on lui avait servi. Elle avait laissé le serveur choisir, un bon point pour elle. Il avait hésité avec un vin du Rioja, de réserve, plus fin et plus fruité mais deux fois plus cher. Elle n'aurait rien dit pourtant, mais il n'aimait pas faire de mauvaises surprises. Elle aimait le cadre, et ça isolait bien des couleurs bleu blanc rouge allégrement étendues ailleurs un peu partout sauf dans ces petites rues de soirée lyonnaise, rue de la Monnaie, rue Mercière. Par contre, flirter avec le serveur, ce n'était pas un bon plan. Elle partagea la bouteille avec un jeune couple comme elle au comptoir et partit rassasiée pour une terrasse. Il faisait encore bon pour rester dehors. Elle s'installa seule à une table, elle allait boire au verre seulement, ce serait plus sûr, d'autant qu'elle ne voulait pas en remettre une trop grosse couche après le litre de la veille. On lui servit donc un Crozes-Hermitage rouge, syrah, 2016, c'était plus souple que ce qu'elle avait bu juste avant.

Il était vingt-et-une heures trente, c'est là que véritablement la soirée commença. Il était grand, vingt centimètres de plus, cuir noir *vintage*, *jean Diesel*, chemise blanche et de mauvaises pompes noires en faute de goût. Quand il lui demanda pourquoi elle était seule, elle expliqua que sa copine l'avait quitté dix minutes avant pour une urgence familiale. Quand il lui dit que c'était bien triste qu'une fille aussi belle se retrouve seule, elle tourna le regard, comme blasée, sans

répondre, comme lui donnant une chance de se rattraper. Heureusement ce n'était qu'une maladresse, quand il se mit à parler de lui elle se trouva intéressée, ça faisait longtemps que ce n'était pas arrivé.

Pierre était guide, dans Lyon, il faisait des parcours selon les saisons, selon ses goûts, aussi quand même selon la demande. En ce moment ça battait son plein, forcément, le Vieux Lyon, Fourvière. Elle n'aimait pas l'histoire ? Pas grave, il faisait tout pour que ça plaise à tout le monde, paraît-il qu'il était doué pour raconter des récits, en tout cas ça faisait six ans qu'il faisait le boulot, à vingt-huit ans pour lui-même, et prenait de bons tarifs, dix euros l'heure en moyenne, et de jolis pourboires, jusqu'à cent euros cet été déjà d'un seul coup, d'un vieux couple d'Américains qui avaient adoré le trajet commenté de la cathédrale Saint-Jean-Baptiste à l'Hôtel-Dieu, en passant par Bellecour. Le plus de demandes, c'était les traboules, ces étroits passages piétons dans les cours d'immeubles. Ils étaient nombreux à proposer des visites dans le Vieux Lyon, mais lui en faisait de plus en plus sur les pentes de la Croix-Rousse. Il avait eu une bonne guide en préalable, et il compulsait les documentaires sur le sujet, avec le web qui restait une bonne source. Il y en avait près de quatre cents recensés en tout, des traboules, dont cent cinquante environ vers la Croix-Rousse. Ça permettait de varier les parcours même s'il avait largement ses préférences. Sans doute se dit-elle que ça faisait partie de sa technique d'approche, d'autant qu'il lui proposa assez vite de lui faire la visite dès le lendemain. C'était plaisant à entendre, mais, des passages à traverser, elle n'y croyait pas trop.

Il faisait les cimetières, aussi. Il y avait le cimetière de Loyasse, en hauteur, en plein vent, après le théâtre gallo-romain, il enchaînait souvent les journées là haut, l'été, le matin dehors, l'après-midi vers la basilique. De partout là haut c'était la vue, et dans le cimetière une grande variété de styles, pour les connaisseurs. Édouard Herriot y était enterré, sénateur dans les années 1910, député du Rhône, maire de la ville de 1905 à 1940 et de 1945 à 1957. Claude Martin, dont il aimait raconter le parcours, tisserand et aventurier parti pour Pondichéry en 1751, enrôlé et de plus en plus gradé dans la *Compagnie anglaise des Indes orientales*, tout en gardant sa nationalité française. Géomètre, il était devenu directeur de l'arsenal de Lucknow, dans l'Uttar Pradesh, en 1776. La nouvelle de la Révolution l'avait poussé à rester aux Indes. Il était parvenu à se faire bâtir un palais en 1795, cinq années avant de mourir à l'âge de soixante-cinq ans. S'il ne souhaitait pas initialement revenir en France, il avait pris le temps de faire des dons notamment pour la création de l'*École La Martinière*, à Lyon, où l'on inventera l'utilisation de l'ardoise à des fins pédagogiques.

Alors certes ce n'était pas le Père Lachaise ou Montparnasse, il avait assisté à de belles visites thématiques, là-bas, mais il parvenait tout de même à proposer de belles histoires, à la recherche de l'insolite tout comme celles et ceux qui venaient le voir. A la Croix-Rousse il y avait l'architecte Tony Garnier, que tout le monde connaissait ici comme il donnait son nom aux halles, salle de concerts et de spectacles, entre autres. Il y avait Françoise Kramer, que les plus âgés connaissaient encore pour son rôle en tant que présentatrice du journal au début des années quatre-vingt, peu de temps avant de mourir dans un accident de voiture. Dans les cimetières de la Guillotière, on s'arrêtait devant la chapelle des frères Lumière, deux personnages que la ville chérissait, ou encore devant Victor Grignard, grand chimiste qui venait de Cherbourg, qui était allé vers le sud, ainsi, tout en gardant des relations étroites avec sa région d'origine Il s'était marié par exemple en 1910 à Saint-Vaast-la-Hougue, village exotique de pêcheurs, il avait reçu le prix Nobel de chimie en 1912 pour des travaux que Pierre était bien en peine d'expliquer clairement. On saluait aussi Jacques Martin, animateur historique de télévision dont Sarah avait vaguement entendu parler, mais que tout le monde connaissait bien, *Le Petit Rapporteur, L'école des fans*. Il était né ici en 1933, mort en 2007, et on ne manquait pas de parler de son mariage en 1984 avec Cécilia Ciganer-Albeniz, de vingt-quatre ans sa cadette, « ça ne vous dit rien ? », petit effet magique, parfois on réagissait parmi l'auditoire, mariage devant le maire de Neuilly, à l'époque Nicolas Sarkozy, qui épouserait plus tard lui-même Cécilia, en 1996, qui deviendrait ensuite Cécilia Attias, peu de temps après la consécration électorale suprême de son mari, première dame de France pendant cinq mois.

Sarah était séduite. Elle n'aurait pas imaginé que ce soir elle aimerait entendre parler de morts, même sans les tombes sous les yeux. Elle avait repris un verre, il buvait de la bière. Pendant qu'il alla aux toilettes, elle se dit bien qu'il servait ça régulièrement, qu'il devait en charmer beaucoup ainsi, en adaptant le choix des récits aux goûts des demoiselles. Mais elle n'avait pas grand-chose à en dire, c'était très bien ainsi. Elle ne pouvait sinon que s'appesantir sur Joachim, ils avaient vécu ensemble à peu près sept mois, et encore, à peine deux mois vraiment dans le même appartement, son appartement à lui tandis qu'elle s'était bien gardée de mettre fin à son propre bail, contre ce qu'elle lui avait dit. Ça lui avait coûté cher, cette histoire, mais elle n'était tellement sûre de rien, elle était contente après coup d'avoir fait ce bon choix. Joachim, ç'avait été comme une faute professionnelle, pour elle, elle l'avait arrêté à la sortie de son travail pour harcèlement auprès de son ex copine. Elle avait pris l'affaire à cœur quand ses collègues mâles auraient laissé couler. Elle avait interrogé longuement le jeune homme, il avait tout avoué, il s'était épanché, elle était tombée sous le charme.

Comme l'ex satisfaite de son *mea culpa* n'avait pas souhaité donner suite, elle l'avait relâché, il lui avait donné son numéro de portable, il avait osé, le soir même ils partageaient le même lit. En y repensant elle s'était étonnée, une histoire de coïts, après les premiers jours. Il y avait bien eu un petit quelque chose, mais comme il avait un passé à problèmes avec les femmes, il n'y avait que la plaignante, lui avoua-t-il, elle s'évertua à prendre de la distance, et certaines pratiques répétées de l'attacher lui, au lit, une ou deux fois même de lui mettre la fessée, cela finit de la dégoûter de son absence de résistance, globalement, à tout niveau. Elle pouvait encore s'appesantir sur Karim, depuis dimanche il était bien présent, mais comme elle ne savait pas si c'était du fait qu'il avait un vrai *sex appeal* ou si c'était parce qu'il l'avait humiliée proprement, elle ne comprenait pas le sens que c'eut pu prendre, il était trop risqué de se lancer.

Après une ou deux anecdotes sur son public, entre celle qui allait faire pipi discrètement derrière une tombe parce qu'elle ne pouvait plus tenir, et celui qui restait toujours à côté de lui à tout commenter systématiquement avec son odeur d'incontinent, il vint le moment où il fallait se décider sur la suite de la soirée. La copine ? Elle ne reviendrait pas, sans doute, mais il était prévu qu'elle aille dormir tout de même chez elle. Un verre chez lui, à deux pas, avant de rentrer ? Oui, pourquoi pas, pour voir les photographies en noir et blanc des cimetières, prises par un copain professionnel.

Il y avait quinze bonnes minutes de marche, en passant place des Jacobins, place de la République, en bifurquant un peu pour prendre le pont Wilson, longer les berges après la traversée du Rhône, vers le sud le long du quai Victor Augagneur, pour entrer dans sa rue, la rue Mazenod, il habitait juste après le Cours de la Liberté. Il n'y avait de cachet dans cette rue, pour elle c'était banal, même quand la nuit s'affirmait et que des lumières pouvaient donner un peu de couleurs aux immeubles. C'était de l'après-guerre, blanc, mais on était à dix minutes du centre, tout de même, c'était cher, et très lyonnais. Il la fit entrer dans le hall d'immeuble, vers l'ascenseur, quatrième étage, entre quarante et quarante-cinq mètres au carré tout de même, un T2 correct, bien entretenu. Elle commença par les toilettes, indépendantes, et la salle de bains, pour s'en assurer, pendant qu'il ouvrait une bouteille de vin rouge, c'est ce qu'elle aimait, un *Morgon* 2013 qu'il était temps de boire. On entra directement dans le salon, et la cuisine se trouvait dans un recoin de la pièce, à droite, comme une alcôve. A gauche en entrant, le long du mur, il y avait un couloir qui donnait sur les pièces d'eau, tout au fond, et la chambre de l'hôte juste avant. Elle s'installa dans le canapé, contre le mur du fond, qui donnait sur la rue. Elle enleva ses escarpins d'avoir trop vite marché. Il y avait en effet des photographies au mur, derrière elle, mais elle verrait plus tard. Ils trinquèrent d'abord à ce jeu improvisé.

La télévision était grande, devant eux, et il ne mit pas de musique, c'était intimidant. Il commença à lui raconter les origines familiales de l'appartement, héritage d'une grand tante qui ne la passionna guère. Elle s'était pourtant dit qu'il menait ça tous les soirs, ce jeu de drague. Elle ne souhaitait pas en arriver à prendre les devants, elle craignait que ça devienne une obligation pour elle. Il avait les yeux sur ses pieds nus en parlant, il buvait à peine, tandis qu'elle finissait déjà son verre.

« Il y a un souci avec mes pieds ?

- Quoi ?

- On dit pardon. Je disais : il y a un souci avec mes pieds ?

- Oh, pardon, c'est que... je suis désolé.

- Pour quoi ?

- Je crois que je suis en train de tomber amoureux de tes pieds.

- Comme c'est original. C'est quoi, comme une barre de progression ? mes pieds c'est 5 % ? puis tu montes aux genoux 15 % ? Tu mets combien de temps pour arriver au cerveau ?

- Tu es rude, dis donc, je voulais juste te dire que j'aime bien tes pieds, j'aime bien ça en général, les escarpins en cuir, le vernis, l'odeur...

- Ah, voilà, tu t'es lancé, enfin, et moi je tombe sur un taré !

- Pardon ?

- Je me suis dit que tu faisais ça souvent, ces petites histoires, la visite guidée à la terrasse d'un bar, tu as tellement de choses à raconter, c'est génial, tu t'adaptes, j'avoue que j'ai apprécié. Au final tu ne connais rien de moi, tu ne t'es pas posé d'autres questions que de savoir si j'étais bien seule ce soir, tu as bien fait sans doute, ça m'allait très bien. Mais on rentre et là tu vas à l'essentiel, certes avec beaucoup de timidité. Tu attendais peut-être que je bois davantage. L'essentiel, pour toi donc, c'est les pieds, tu en as tellement vu passer que tu as tes exigences, ça ne peut pas être simple.

- Tu tisses beaucoup sur un rien, ma chère, je te fais un compliment et tu te braques, je ne comprends pas, je me mets à nu, je me dévoile, et tu m'insultes.

- Tu ne te mets pas à nu, tu me dis à moi, on se connaît à peine, que, dis-moi si je vais trop loin, que tu veux renifler mes pompes, sentir mes pieds, les lécher sans doute. Non mais je rêve ! Tu parles d'un compliment, « je suis en train de tomber amoureux de tes pieds ». On apprend ça où, franchement ?

- Doucement...

- Tu les vois, mes pieds ? Regarde les une dernière fois, ils rentrent dans leurs escarpins et disparaissent à jamais de ta vue, c'est clair ?

- Attends, attends, fit-il en se levant tout comme elle. On vient à peine de rentrer, tu ne vas pas partir maintenant, la bouteille est à peine entamée.

- Tu n'auras qu'à la vider et te l'enfoncer dans le cul, mon cher. Ce sera tout ce que tu auras ce soir, à moins qu'il ne te prenne le courage de ressortir pour trouver d'autres jolis pieds qui puent.

- Ne me parle pas comme ça, reste là, j'ai envie que tu restes, fit-il en restant entre elle et la porte.

- Tu es sûr de toi ? fit-elle en avançant vers lui.

- Oui, je veux que tu restes, que tu reposes tes escarpins où ils étaient, que tu t'installes dans le canapé, tranquillement, et qu'on passe une bonne soirée, sinon... »

Le « sinon quoi ? » que Sarah prononça fut découpé en trois syllabes bien distinctes. Sur la première sa main droite alla chercher le bras droit de Pierre. Sur la deuxième elle fit une clé en le retournant et en luxant son épaule. Sur la troisième il était agenouillé, incapable de riposter.

Elle mit dix minutes à peine pour rejoindre son hôtel, en furie, folle. Elle s'était retenue de le frapper, elle l'avait simplement attaché au radiateur, éloigné de toute clé et de tout téléphone. Elle avait trouvé son porte-feuilles et pris ses papiers d'identité en photo. « Mais quelle conne ! » « Et après, il m'aurait léché les pieds, et quoi ! » « Il ne pouvait pas me baiser, tout simplement, il aurait reniflé discrètement, ou même je l'aurais vu je n'aurais rien dit, j'aurais peut-être aimé ! » « Mais quel taré ! Mais quelle tarée ! » « Il me menace, ce con, il fallait que ça tombe sur moi, il fallait que ça tombe sur lui ! »

« S'il avait cherché à me connaître, peut-être que je n'aurais pas menti sur toute la ligne, peut-être qu'il aurait su ce que je faisais, au moins il m'aurait laissé partir sans faire d'histoire ! » « Et pourquoi je me suis braqué ? De quoi j'avais envie, merde ! » Parfois elle criait, parfois elle le pensait très fort. Puis dans son lit elle craqua, elle se mit à pleurer, elle retenait la fin, la violence, l'idée que d'autres qu'elle n'avaient pas eu son cran ni sa force. Ces regrets d'une soirée gâchée par sa propre faute, elles les oubliaient. « Qu'il crèvent », dit-elle en sanglotant, s'en voulant alors d'avoir laissé dans le hall d'entrée une feuille A4 avec au marqueur « votre voisin Pierre Delignère a cherché à me violer, je vous laisse voir combien de temps attendre avant d'appeler quelqu'un pour le détacher du radiateur ».

\*

\* \*

Deux ombres se détachaient à l'autre bout du pont, un homme une femme qui se faisaient face, le premier jeune et nerveux, la seconde un peu plus vieille, posée, calme, en opposition. Ils flottaient au bout du pont, on avait l'impression qu'ils se disaient bonjour, qu'ils avaient en tout cas quelque chose à se dire. En se rapprochant, on comprenait qu'ils n'étaient pas tout à fait comme nous, il y avait un trait brouillon sur leur visage. Il n'était pas possible de le reconnaître, malgré tous les efforts qu'on aurait pu y mettre, ce n'aurait été que conjectures. Elle, encore, il y avait un air familier, mais dès qu'on commençait à définir ses traits ça mollissait. Ou bien encore elle se retournait vivement. On avait vite envie de ne pas chercher à la reconnaître, tant cette tendance violente à se détourner pouvait paraître de plus en plus comme une menace, à peine voilée.

Il n'était pas possible de se rapprocher au-delà d'une ligne imaginaire, au milieu de la passerelle. C'était là qu'un homme régulièrement traversait puis sautait, en boucle et sans un regard sur les côtés. On devinait ses épaules démisées, son visage tuméfié, son nez éclaté, déchaussé. A chaque fois ça donnait un coup au cœur, de le voir partir, mais c'était surtout un moyen efficace de repousser l'approche, comme une protection pour les deux autres, au fond.

Le plus dur, c'était de se retourner, de voir cette petite fille prier à l'entrée du chemin, devant une chapelle improvisée : trois bouquets, un crucifix au sol et un autre plus grand dans la main, pour ne pas dire une croix, qui grossissait à vue d'œil. Il y avait le ton, mais ce n'était ni français ni latin, ni le langage imaginaire d'une gamine de six ans, c'était une vue de l'esprit, un imaginaire catholique espacé de grognements animaux de dépit. C'était la peur aussi, ou bien le refus de revenir en arrière, le refus d'abandonner, l'impossibilité d'avancer.

Il était au milieu, il sautait. Ils s'invectivaient, ils avaient passé le temps des politesses, elle en grognait d'autant plus, entre deux *ave* qui déblatéraient sans rimes ni *amen*. Ils s'accusaient, non pas mutuellement, mais eux-mêmes, et reprochaient à l'autre de ne pas assumer la responsabilité de celui qui la souhaitait, de ne pas reconnaître la culpabilité de celui qui voulait la porter. C'était incroyable de refuser le crime que l'autre avait commis, ce ne devait tout de même pas être si dur, mais les deux corps flottants ne cessaient de se déclarer assassin, meurtrier.

Ils s'élevaient pendant que l'autre continuait de sauter, que la petite priait, la croix maintenant enfoncée dans la terre, qui devenait peu à peu l'église, les mains dans le sol, la bouche au ras de l'herbe sèche de l'été. Le ciel s'obscurcissait, dans ce

renforcement la lumière disparaissait vite. Leurs yeux restaient visibles, rougis par la colère, tandis que les corps se liquéfiaient. Il était difficile de comprendre pourquoi elle priait, derrière. Si c'était pour que la boucle des sauts cesse, ou pour que l'un des deux l'emporte définitivement par ses certitudes, en convaincant l'autre de son méfait. Comme s'il n'y avait pas de faits, ou plutôt comme si les faits pouvaient prendre une hiérarchie différente selon le point de vue depuis lequel on se situait. On supposait alors que la violence physique entraînant la mort n'avait pas tant d'importance, en regard du contexte qui nous avait amenés à cette violence.

C'était sans fin, et le caractère incompréhensible et incompressible du dialogue n'aurait effectivement pas de solution. Toutefois s'élevaient-ils continuellement, de même que l'église. C'était une source d'espoir, dans la nuit fraîche. Il n'y avait pas de mysticismes, rien de surnaturel, pas de vérités alternatives, juste cinq corps qui se cherchaient dans le crépuscule, deux victimes, dont un mort, deux présumés coupables. Le cinquième était un arbitre tenu à distance qui n'avait aucun moyen de trancher, qui n'avait aucune idée de la marche à suivre.

Et le silence. Près d'elle, il formait jusque-là un mur en courant et en sautant continuellement, mais il était maintenant arrêté au milieu du pont, la fixant de ses yeux rouges. Les deux autres étaient retombés doucement et l'observaient de leurs yeux rouges également. Sa bouche à lui bougeait sans qu'un son ne sorte, là-bas ils étaient à la fois dans l'attente menaçante et dans la tétanie fautive. En opposition, la petite s'était levée, elle marchait avec tristesse, le visage vers le bas laissant derrière elle un monument, un mémorial, et la colère montait, montait, son visage reprenait des forces, se redressait. Elle en avait contre le monde entier, au pied du pont, spectateur, l'homme sur son scooter, l'autre avec ses pellicules, l'autre avec sa veste en cuir, tous passifs devant les massacres, quand il ne prenait pas part à l'humiliation des autres, et d'elle surtout. A six ans, elle en menait déjà large, elle sauta au même point que son père pour engloutir Karim, Marc et Pierre, en bas, et les accompagner dans la mort, les conduire à quémander eux aussi la culpabilité pour sortir de la nuit.

\*

\* \*

Sarah paya la chambre, le supplément pour le petit déjeuner, puis délesta son compte de trois cent cinquante euros en chaussures, jupes, chemises, avec le *Joyland* de Stephen King. Elle passa la matinée dans les rues avant de reprendre le train.

C'était aussi simple que ça, maintenant. Elle avait eu le choix, se faire lécher les pieds ou continuer de se consacrer aux affaires, finir vieille fille. Dans le train, elle ne parvenait pas à rentrer dans le roman. C'était cette poursuite qui la tenait, sa poursuite, vers elle-même, il fallait qu'elle se prouve une bonne fois pour toutes qu'elle était capable, alors peut-être se donnerait-elle une nouvelle chance. Elle finit le roman vers deux heures sans rien avoir suivi ni compris, mais ça lui avait fait une occupation.

Elle eut sa mère au téléphone, en rentrant, celle-ci l'abandonnait en plan pour la semaine de vacances qu'elles devaient initialement prendre ensemble. C'était prévu qu'elle la rejoigne ce vendredi, depuis Auxerre en train, trois heures et demi en TER. Elles devaient partir le samedi vers cinq heures pour éviter les bouchons et rejoindre les Vans, une petite maison perdue dans la campagne que Sarah avait loué du samedi au samedi, trois heures et demi en voiture.

Au début sa mère prétextait être malade, mais pour Sarah ça ne tenait pas la route, on s'en remettait, surtout qu'elle rentrait du travail, elle devait s'être embrouillée. A cinquante-deux ans, Maria distribuait le courrier. Ça faisait trente ans qu'elle faisait le métier. Malade elle se serait arrêtée, si vraiment ça devait l'empêcher ensuite d'aller en vacances avec sa fille. Il y avait autre chose, et l'enquêtrice avait à cœur de savoir quoi, tout en essayant de convaincre sa mère de l'accompagner. De l'autre côté du téléphone, on essayait de convaincre du contraire, plutôt que d'insister sur les causes de ce revirement. Sarah pourrait respirer, seule dans la campagne, sans ondes, sans bruit, sa mère aurait été de trop sans doute. Ça ne tenait pas la route, bien sûr, une semaine ensemble chaque année c'était un rituel auquel on ne pouvait pas ainsi déroger. Et c'est en se rendant compte que ce serait la première fois depuis sa naissance qu'elles ne passeraient pas de temps ensemble pendant l'été, qu'elle comprit ce qui se passait.

Quand son père les avait quittées, sa mère avait vingt-huit ans. C'était l'an deux mil. Dans le printemps, un soir, le vendredi, il n'était pas rentré. De son poste au rayon boucherie de l'*Intermarché*, il était allé directement au bar, comme chaque fin de semaine, et il avait traîné. C'était les premières chaleurs, et ça s'était échauffé. Elles apprirent le lendemain qu'il y avait eu une rixe, qu'il avait été pris dedans, on ne savait pas vraiment les circonstances. Ils étaient deux blessés, l'autre s'en sortirait, mais pour lui la perte de sang avait été trop importante, la lame fichée au mauvais endroit. On dirait même que l'alcool n'avait pas été pour le maintenir en vie avant les secours. Les deux blessés, on leur avait dit que c'était les agresseurs. Sarah était sûre alors, elle, qu'on en voulait à leurs origines manouches, que la petite famille avait pourtant voulu abandonner à leur

installation ensemble, dès avant la naissance, et quand elle était arrivée ils avaient mis un « h » au bout de son prénom.

Ce qui était fou, c'est qu'on avait couvert l'homme au couteau, tandis que son mari n'avait pas d'arme. Il se servait suffisamment bien de ses poings, mais en l'an deux mil les poings ne suffisaient déjà largement plus. On n'était plus à l'âge de pierre, les faibles avaient gagné du terrain, depuis le temps. Sarah s'en souvenait bien, de leur impuissance à toutes deux, mais sa mère, fière, avait tenu à rester, à garder son poste. Cette ténacité fut récompensée, elle gardait de l'estime, on regrettait son époux. Pour autant, de l'assassin nul mot, nulle trace. Elles voyaient bien que les policiers considéraient ça comme un simple accident malheureux, pour ne pas dire qu'ils estimaient que c'était bien cherché.

L'ami blessé s'en alla, comme un animal terrassé condamné à l'exil. Il ne se souvenait de rien, prétextait l'alcool, il ne voulait pas se souvenir en fait, il était content de son sort. Pour la mère de Sarah c'était une mauvaise soirée, certes, mais en face ce n'était pas n'importe qui. Quand le bar ferma six mois plus tard, une femme vint régulièrement les voir, dans le souvenir de Sarah. Elle devait rester dans sa chambre et entendre sa mère commencer calmement, puis systématiquement se fâcher, non pas contre cette femme, mais contre la lenteur des recherches. Elle se souvenait surtout du baiser que cette femme déposait sur son front, quand à la fin elle venait lui dire au revoir.

Puis un jour, deux années étaient passées déjà, Sarah savait bien lire à présent, sa mère revint avec l'*Yonne républicaine* du jour et dit à sa fille qu'elle pouvait regarder en page sept. Un article d'une demie page faisait état d'un réseau démantelé de prostitution et de drogue, d'un trafic de femmes d'Afrique noire et d'une cocaïne bolivienne qui transitait par l'Espagne. En suivant la drogue ils avaient trouvé la planque, ce bar fermé depuis deux ans qui permettait d'avoir une base avancée pour le secteur local et pour le sud-est de l'Île-de-France. On avait eu bien du mal à convaincre qu'il fallait venir ici, c'était tellement incongru, mais les preuves s'accumulaient, et l'opiniâtre officier fit le reste, avec le soutien accru de la brigade des stupés de Paris, qu'elle avait beaucoup sollicitée. Ce qui était important pour Sarah, c'est qu'à la fin de l'article on faisait référence à la mort de Jo Divry, un soir d'avril de l'an deux mil. L'officier avait réussi à faire avouer le principal responsable du trafic, qui n'était sans doute plus à ça près tant les charges contre lui étaient multiples. L'officier, lui expliqua sa mère ce soir-là, c'était cette femme qui venait les voir régulièrement, elle avait trouvé le coupable, leur honneur était sauf.

Depuis lors Maria avait d'autant plus chéri la mémoire de son époux. Elle en avait fait un héros. Il avait cherché à faire triompher la justice quand il avait découvert

avec les copains ce développement d'une délinquance menaçante pour son environnement, notamment pour sa femme et pour sa fille. Elle était sans doute loin de la vérité, Sarah ne se faisait pas trop d'illusion, elle se rappelait qu'on avait dit que la quantité d'alcool avait sans doute précipité la mort, parmi les phrases, d'après sa mère, qu'elle n'aurait pas dû entendre. S'il avait voulu sauver le monde, il s'y était sans doute bien mal pris, mais c'était son père, les photos de Jo étaient belles encadrées dans le salon, et Sarah obtiendrait d'en avoir une pour son propre appartement. Il ne buvait qu'une fois par semaine, il était mal tombé. Ils avaient demandé des explications. Le bar commençait tout juste à héberger ces femmes qui passaient la journée sur les routes des camionneurs, dans de petits chemins, sur des aires de repos. Sarah de plus en plus était admirative de ce qu'avait permis de dévoiler l'officier, son baiser sur le front lui manquait, elle ne la reverrait plus pourtant, partie dans le sud de la France lui dit-on quand elle voulut l'informer qu'elle allait faire des études pour faire le même métier qu'elle.

Mâcon, c'était un choix curieux. Elle n'avait pas voulu rester sur Auxerre, c'était le lieu du crime, un crime qu'elle n'aurait pas à élucider mais un crime trop vif tout de même. Paris, elle avait vu, elle avait compris qu'elle n'était pas faite pour ça. Elle laissait volontiers toutes les places en banlieue à ces collègues aussi fraîchement reçus. Elle aimait Lyon, surtout, en fait, si près, mais ce serait pour plus tard. Mâcon, entre deux, sur la carte, elle aimait le ski ce n'était pas loin, elle aimait sa mère ce n'était pas loin, elle aimait retrouver ces amis à Paris ce n'était pas loin, voilà tout ce qu'elle avait décidé. Mâcon, elle n'y connaissait rien, elle allait apprendre à apprécier malgré un premier abord peu amène.

Ce soir elle se dit toutefois qu'Auxerre c'était trop loin, elle commençait à comprendre pendant que Maria faisait la voix faiblarde pour la première fois de leur conversation, avec un semblant de toux, on ne pouvait s'y tromper, même au téléphone elle était mauvaise actrice. Ce que voulait Sarah, au moins, c'était vérifier que les photographies de son père trônaient toujours dans le salon, trois au-dessus du canapé, deux au-dessus du téléviseur, deux autres encore posées sur la desserte dans l'entrée. La fidélité dans la mort, l'absence d'envie d'autres hommes. Maria était belle, les cheveux noirs, longs, le nez fin, une poitrine naturellement généreuse et ferme, qu'elle savait mettre en avant, le maquillage à la fois présent et discret. Elle recevait des sollicitations, peut-être moins depuis qu'elle avait quitté la bicyclette pour la distribution du courrier, quinze années en arrière. Non pas qu'elle ait pris du poids, non, elle savait s'entretenir, mais qu'il y avait moins de temps à proximité de chaque homme seul, dans la voiture à venir lâcher chaque courrier. Le fait est que ça ne l'intéressait pas, que ça ne l'effleurait pas, elle était mariée, point. Elle ne voulait pas d'autre père pour sa fille, mais même après son départ elle gardait l'habitude. Sarah pourtant ce soir se dit qu'elle

avait quitté le foyer depuis un bon moment maintenant, deux ou trois ans depuis que sa mère était seule et pouvait se poser moins de questions. Sarah doutait qu'elle fasse encore le récit de son défunt époux tel un héros luttant contre la mafia. Elle avait cinquante-deux ans, cette année elles n'iraient pas en vacances ensemble parce qu'après dix-huit ans de deuil, c'était ça, elle voulait passer à autre chose et en avait l'occasion.

« Et comment s'appelle-t-il ? osa-t-elle donc.

- Sarah...

- Maman... Je suis ta fille, au cas où tu ne serais pas au courant. Donc, d'une je te connais, je sais quand tu mens, de deux tu me dois la vérité, toute la vérité,

- Rien que la vérité, je le jure, dit-elle en finissant ce qu'elle disait elle-même à sa fille, quand elle était petite, pour lui faire avouer ses bêtises.

- Alors ?

- Il s'appelle Juan, répondit Maria en roulant le « j ».

- Tu es sérieuse ?

- Oui. Et il a ses vacances en même temps. Je suis désolée, mais si tu savais...

- Tu l'as rencontré où ? Comment ?

- Sarah...

- Maman...

- Sur *Meetic*...

- Maman...

- J'ai cinquante-deux ans, ma fille, fit-elle en reprenant du poil de la bête, se souvenant qu'elle n'était pas malade. Ce n'est pas en faisant ma tournée que je vais trouver quelqu'un, ce n'est pas en faisant mes courses dans le magasin où travaillait ton père que j'ai envie de trouver quelqu'un. Mais ce que je veux surtout, c'est que tu comprennes, que tu ne m'en veuilles pas, ajouta-t-elle dans un sanglot.

- Bien sûr que non, je ne t'en veux pas, ce n'est que partie remise. Je veux que tu sois heureuse, et tu as passé beaucoup de temps toute seule. Je t'aime.

- Je t'aime, ma belle.

- Et vous allez où, plutôt qu'en Ardèche ?

- Aux Saintes Maries...

- Maman...

- Il arrive, ma belle. Je te rappelle très vite. Je t'aime. »

Sarah pleura. Non pas que sa mère l'eut éconduite brusquement, elle en avait l'habitude en d'autres occasions, la vie continuait dans son même jus. Déjà pendant la conversation elle était émue comme elle avait compris, mais le retour à sa condition, dans son appartement, ce fut un trop plein à déverser. Elle y avait pensé tellement souvent, en regardant la photo de Jo. En lisant elle ne pensa plus à ça, mais à la manière dont elle allait profiter de son séjour ardéchois pour étudier l'affaire dans le moindre détail.

\*

\* \*

Le patron ne lui en voulut pas d'être partie trop vite, au contraire, mais elle avait un papier sur son bureau lui demandant de venir au plus tôt pour cosigner le rapport. Elle le lut en diagonale. Elle n'avait pas le choix, de toute façon. Il y avait sa parole, et la moindre pièce probante lui suffirait pour revenir sur tout ça. Affaire classée provisoirement donc, se dit-elle en signant et en prononçant pour son chef les deux premiers mots seulement.

Il voulait qu'elle organise les équipes de la prochaine semaine. Il s'agissait de faire des roulements, de constituer les voitures, de gérer les tournées de nuit pour les quartiers résidentiels. Elle envoya deux équipes sur trois cambriolages qui avaient eu lieu dans la nuit. Elle ne souhaitait pas y aller elle-même. Les collègues ne s'étaient pas lamentés des suites de la victoire, c'était un bon point. Il n'y aurait pas tant de difficultés malgré plusieurs nouveaux départs en vacances, les retours feraient l'affaire. On relevait peu de plaintes à traiter.

Elle ne vit pas Marc de la journée, sans doute devait-il ne revenir que le lundi, elle ne s'enquit même pas de vérifier son idée. Elle put en profiter pour photocopier tout le dossier, même ses notes manuscrites qu'elle laisserait dans le classeur, en attendant qu'elle se décide elle-même de procéder à l'archivage. Elle avait laissé les photographies sur l'appareil, contre l'habitude, ce qui évitait de passer un temps suspect à des copies, d'autant qu'il y en avait davantage de stockées que de tirées. Si bien qu'on ne s'inquiéta pas de ce qu'elle fit pendant une petite heure dans la salle des deux photocopieuses, elle ne n'avait gêné personne.

Après déjeuner, elle vérifia deux fois les plannings, les passa sur le serveur avec un mémo pour le chef et pour Marc, pour la forme. Elle envoya un message au gendarme Édouard, les coordonnées étaient dans le dossier, un mail personnel sur sa boîte professionnelle attitrée, pour lui expliquer qu'elle avait signé le rapport,

que l'affaire était bouclée. C'était une manière pour elle de lui signaler que ce n'était pas terminé.

Elle n'en revenait pas de partir seule, de s'enterrer une semaine entière. Elle n'était pas sûre de pouvoir tenir trois jours. Elle passa le reste du vendredi à vérifier l'adresse, les modalités de récupération des clés, qui seraient à son arrivée sur la table, la maison ouverte. Elle pouvait quitter le bureau quand elle voulait, mais elle ne souhaitait pas davantage rester trop longtemps seule chez elle. Elle préférait aussi attendre qu'il n'y ait vraiment plus personne. Rentrée sans rien, elle ressortait de l'hôtel de police avec une pochette cartonnée relativement épaisse. Elle en avait le droit, pour autant se sentait-elle en faute. Elle avait une valise à remplir, une bouteille de vin à terminer.

*Meetic*, sa mère avait fait le pas, tout s'embrouillait, ses pieds, cette affaire, l'idée de détruire l'autre en pensant ainsi ne pas se détruire soi-même, question d'opportunités, de sentir le bon moment pour tuer. Manuel, Juan, Antonio, Marc, Karim, Pierre, une foutue bande de clowns qu'elle serait bien heureuse d'éviter, à l'abri. Et l'officier, et son père, l'image qu'elle lui en avait redonné, au-delà de l'idéalisation par sa mère. Elle ne voulait pas laisser la fille d'un suicidé grandir avec cette idée fausse. La découverte d'un pénis pour elle n'y pourrait rien changer.

Il y avait une grande table en pin clair dans la salle de vie, elle mesurait dix mètres sur huit, sous un toit en pente. Elle donnait d'un côté sur deux chambres séparées par une salle d'eau et des toilettes à part, d'un autre côté sur un hall d'entrée à droite, une cuisine ouverte avec un bar de séparation à gauche, deux chambres au-dessus, plus grandes, avec une salle de bains garnie de marbres. Au milieu de la table trônait son ordinateur. Une console *bluetooth* permettait d'entendre le premier album éponyme d'Anna Calvi, sorti en 2011, sept ans déjà. Elle ne connaissait pas le deuxième disque mais savait qu'il y en avait un autre qui sortait à la fin de l'été, c'est ce qui lui avait donné envie d'écouter de nouveau celui-ci. Il n'y avait pas de connexion Internet pour récupérer les autres, ç'avait bien été notifié dans l'annonce de la location, d'ailleurs, c'était un choix qu'elle regrettait déjà, là.

Elle avait organisé les feuilles tout autour d'elle, l'appareil photo était branché. Il faisait chaud. Deux ventilateurs au plafond donnaient de l'air, mais elle avait réglé la vitesse de telle manière qu'elle n'ait rien à craindre pour les documents, qu'ils ne s'envolent pas. Dehors c'était lourd. Elle avait fait une petite marche la veille au soir, dans un chemin sec et désert. Elle y retournerait ce soir quand la température commencerait à redescendre.

Il y avait ses notes, depuis le début, ses premières observations sur le corps. Elle retenait que la chaussure était partie accidentellement, et qu'un suicide n'était pas un accident. C'était un raisonnement binaire, c'était un commencement. Pour l'absence de lunettes sur son nez, alors qu'il les portait en fait en permanence, elle formulait deux hypothèses. Dans tous les cas il portait en voiture ses lunettes de soleil. Arrivé à proximité du pont, sous les arbres, elles le gênaient, trop sombres, il les avait enlevées pour s'approcher et eut des échanges rapides et vifs qui ne lui laissèrent pas le temps de chausser l'autre paire, une fois garé à proximité de son agresseur. Il était toujours possible, c'était la version officielle, qu'il se dit n'avoir pas besoin de lunettes pour sauter, mais il lui semblait que ce n'était pas un comportement normal, c'était une négligence qu'elle ne comprenait pas. C'était encore un raisonnement binaire, mais il y avait confrontation d'idées, elle se sentait mieux. Ce n'était qu'un début.

Elle admettait la version officielle, elle l'entendait. Elle devait la déconstruire tranquillement, sans se précipiter, afin d'y voir clair dans l'agression, ses circonstances et ses raisons. Dans la voiture, le ticket et le nichoir, c'était clair, il n'y avait pas besoin d'y revenir. Cela formait un doute pour elle, que les autres

n'avaient pas retenu. L'enquête dans la jardinerie n'avait rien donné, on ne pouvait rien inventer. Mais il avait écrit un mot sur le nichoir, élément supplémentaire de doutes.

Elle s'octroya une petite pause, sortit le nez des documents, se cabra en arrière, écarta les bras, regarda en l'air, partout, se tordant le cou. Elle se leva, fit les cent pas dans la pièce avec sa bouteille d'eau qu'elle vidait régulièrement, laissant sciemment des gouttes glisser sur elle, entre ses seins, sous son t-shirt trop grand *Ralph Lauren*, gris, qui lui servait usuellement pour dormir. Les pieds nus elle appréciait la fraîcheur du carrelage qui remontait dans ses jambes. Elle était en slip, simplement, elle ne craignait pas qu'on la surprenne là, protégée qu'elle se sentait par l'isolement du lieu. Elle avait mis tellement de temps à atteindre la maison, à deux kilomètres de la première autre habitation. Ce serait son havre, elle avait senti qu'elle trouverait la solution ici.

Il y avait deux problèmes avec son hypothèse. Ils étaient liés au fait qu'il devait y avoir un autre homme pour que ça fonctionne. Mais la première certitude, en reprenant les photographies dans le détail, c'est qu'il n'y avait aucune trace d'autre véhicule que la *Golf*. La seule possibilité restait que l'homme fut resté garé sur la route, ce qui n'avait pas de sens, il aurait bloqué la circulation, se serait fait vite remarquer. Alors sinon il était venu à pieds. Dans ce cas, il ne pouvait venir que de Sancé. S'il avait garé sa voiture plus haut depuis l'autre sens, Franck se serait arrêté et aurait marché jusqu'à trouver l'homme.

L'homme. L'homme ? Oui, elle avait l'intuition que c'était un homme. Elle nota en gros sur une feuille vierge « garé dans Sancé », au cas où une vérification *a posteriori* pourrait être faite, ce qui était raisonnablement impossible.

Le deuxième problème, tout aussi lourd, était l'idée d'un rendez-vous sans aucune trace de ce rendez-vous, sans aucun échange par téléphone ou par tout autre réseau entre les deux hommes. Elle ne put s'y soustraire, elle prit son appareil pour demander à son gendarme ce qu'il en était des mails, dans les rapports on les mentionnait mais *a priori* sans avoir réussi à les fouiller. Elle envoya le texto, pas de réseau, elle monta à l'étage, elle avait oublié ce détail, rien. Les *Artic Monkeys* dans la suite de la *playlist* avaient pris place dans les enceintes. Elle enfila un jean et des sandales, sortit, les yeux rivés sur les barres. Il n'y avait aucun lieu de l'Ardèche parmi les cinq cents zones blanches recensées dans le pays, mais ce domaine était trop faible, elle fit les deux kilomètres requis pour obtenir un signal et effectuer l'envoi. Elle s'assit, attendit qu'on lui réponde, il était quatre heures.

Le propriétaire n'habitait pas ici, il faisait la route à chaque changement de locataire, chaque semaine en somme, depuis le nord d'Aubenas, une heure à peine. Elle n'avait eu d'échanges que par texto, sa mère avait eu des

communications par mails, Sarah avait fait le virement. Mais il y avait quelqu'un ici qu'elle pourrait aller voir en cas de gros souci, dans une maison blanche des années soixante-dix qui n'avait rien à faire dans ce cadre, les murs écaillés. En arrivant la veille elle avait vu une ombre, et cet après-midi elle était encore là, glissant d'une pièce à l'autre sans jamais un regard vers elle, heureusement se dit-elle.

Elle avait tout bien noté, tout imprimé. Pour autant, c'est sa mère qui avait acheté une carte IGN du secteur, pas elle, et sans GPS elle n'était pas fière en quittant l'autoroute A7 à hauteur de Privas, juste après Valence. Mais elle savait au moins que ce serait bien indiqué jusqu'à Aubenas, la route était impressionnante de méandres, puis elle fut surprise de voir que les indications étaient aussi importantes après, honteuse d'avoir estimé la population locale comme arriérée. Mais elle loupa la petite route à droite et se retrouva aux Vans, à neuf heures du matin un samedi, ça commençait tout juste à s'animer. Avec près de trois mille habitants, elle n'était pas inquiète, mais sans savoir qui pourrait la guider. Après Joyeuse, la première à droite après que la rivière traverse la route, puis la troisième à gauche, et elle pouvait filer pendant deux kilomètres avant le hameau à la maison blanche, et là c'était deux kilomètres de plus, et voilà, une maison, plus rien ensuite. Mais c'était compliqué, même avec les anciens, au bureau de tabac maison de la presse, car la rivière frôlait souvent avec la route, dans ses méandres, et parfois de petits ruisseaux venaient depuis les collines. Mais l'ensemble des informations permit de trouver une puis deux puis trois individus qui réfléchirent ensuite et proposèrent une piste des plus sérieuses.

La piste n'avait pas été si sérieuse, ou peut-être n'avait-elle rien compris, toujours est-il qu'elle se retrouva à Joyeuse. Au lieu de trois heures et demie elle mit en tout le double avant d'arriver à destination, avec un deuxième temps finalement pas si moche, qui lui permit de se familiariser avec les lieux. Elle n'était pas du genre à s'énerver en voiture, elle avait du temps à perdre.

Une heure et demie après son message, toujours assise à l'entrée du hameau, un texto lui disait qu'il y avait eu une note déposée en signalant qu'il n'y avait rien dans l'ordinateur portable. Un coup d'épée dans l'eau et deux kilomètres à faire de nouveau pour rentrer.

Sarah retrouva la note sur l'ordinateur portable. Après les premières observations, le service de Charnay avait travaillé sur les différents identifiants et mots de passe donnés par Claire. Il y avait une boîte *Gmail* ouverte sur le smartphone, qui leur permit de trouver l'adresse de l'autre boîte personnelle. Il n'y avait pas de protection à la connexion par essais multiples, si bien qu'ils firent à la main nombre de combinaisons à partir des autres mots de passe, qui avaient échoué,

jusqu'à trouver la bonne formule au bout de trois heures sur quatre machines en même temps.

Elle se prépara une salade de pâtes, avec des tomates cerises du jardin, ça faisait partie du contrat, s'en occuper un peu et se servir, ail et beaucoup d'huile d'olive. Il y avait forcément une explication. Des séparations il y en avait tous les jours, même après tant d'années c'était commun, on ne se suicidait pas pour ça, encore moins avec une fille de six ans, il y avait forcément une explication. Il n'avait pas le profil, car il y avait des profils. Non, il n'avait pas le profil. Son frère n'était pas objectif, mais elle le croyait, il y avait l'honneur de la famille, mais le suicide ce n'était plus une calamité, on pouvait l'admettre aussi, le comprendre. Quand il lui avait dit qu'il ne s'était pas jeté du pont volontairement, elle l'avait cru, et pas seulement parce que ça l'arrangeait.

Ils s'étaient vu avant, tout simplement, et c'était la première fois, se dit-elle en rinçant les pâtes. Ils s'étaient donné le rendez-vous de vive voix, ils ne se connaissaient pas. Ils s'étaient donné la date et l'heure, l'autre s'était garé dans le bourg, il fallait trouver pourquoi. Sans doute n'était-ce que pour ne pas laisser de traces, si le meurtre était prémédité, mais il fallait explorer d'autres hypothèses. Et bien sûr il fallait trouver pourquoi il s'étaient rencontrés deux fois et pourquoi la deuxième fois avait été funeste.

\*

\* \*

Le dimanche matin fut consacré à regarder les photographies, sans musique pour ne rien perdre, pour ne pas s'écarter, pour ne louper aucun détail. Les clichés sur l'autoroute, elle n'y croyait pas, il y avait trop de dégâts, sans rien de visible au-delà de ce qu'elle avait lu la veille dans les notes et rapports. Mais elle s'attarda longuement sur les photos prises sur le pont, le long des rambardes, autour du véhicule, sur le véhicule. Il y avait des marques, sur la voiture, mais elles n'étaient pas fraîches, il n'y avait pas d'autres traces que les deux chaussures du défunt dans la terre vers le chemin. « Je suis en train de regarder le vide », cria-t-elle au bout de cent cinquante vues, davantage pour se donner de la force que pour se convaincre qu'il fallait arrêter. Il y avait forcément quelque chose, sinon elle s'arrêterait. Un rendez-vous amoureux, des pétales de rose tombés. Non. Le sexe avec un homme après une séparation violente, par curiosité et par pétage de plombs, une capote glissée de la poche. Non. Elle ne voulait rien exclure, il fallait surtout trouver l'objet, il y avait un objet, oui, un objet là, en bas du trottoir, un stylo bille Bic noir transparent, brillant, plein, neuf, « un putain de stylo » qu'ils n'avaient pas vu, qu'ils n'avaient pas daigné voir, « un putain de stylo neuf » que l'un des deux avait fait tomber là. Certes ça ne l'avancé pas beaucoup, mais ça

donnait de la matière. Elle y passa encore une heure, sans rien trouver d'autre de remarquable. Elle isola le stylo, avec des recadrages, on le voyait sur deux photographies, à proximité du point de départ de la chute. Il fallait savoir à qui était le stylo, et ajouter de nouveau une question, pourquoi.

Sa mère avait fait une liste de sites, surtout de balades et lieux de baignade. Sarah crapahuta tout l'après-midi, l'affaire en tête mais sans véritable réflexion, c'était juste une manière pour elle de laisser mûrir les choses, sans se triturer. Il y avait de quoi creuser.

\*

\* \*

Dès neuf heures elle fit les deux kilomètres à pied pour joindre son gendarme, mais sans réponse de sa part. Le réseau lui faisait perdre du temps, elle voulait reprendre le texte qu'ils avaient trouvé près du circuit de cross, mais il fallait qu'elle creuse cette histoire de stylo. Elle essaya dix minutes plus tard, puis encore, et rentra.

Le texte, elle voulait trouver un message caché. « Jbreedlmm », c'était la première lettre de chaque ligne du premier paragraphe, et les blocs suivants ne donnait rien de mieux. « Je bouche reproches eu encore deux la même mouvements », c'était le premier mot de chaque ligne, ce n'était pas convaincant, et la suite encore moins. C'était écrit à l'ordinateur, de toute façon, il n'y avait rien à trouver dans la structure graphique. Il ne fallait se focaliser que sur le sens. C'était un ressenti précis, qu'elle ne trouvait pas bien écrit, il s'intéressait aux détails, dans une *catharsis*, il cherchait à comprendre l'évolution de son état. Il y avait du positif dans le négatif, la seule démarche d'une écriture était positive, ce n'était pas un écrivain, Claire le leur avait dit, c'était noté, il n'écrivait pas d'habitude, sauf des notes au travail. Il lisait beaucoup, il ne faisait jamais de fautes, si ce n'est en coquilles maladroites. Elle n'aimait pas le style mais il n'y avait pas grand-chose à redire sur l'orthographe et la grammaire, c'était soigné. C'était tapé, peut-être parce qu'il n'écrivait pas en dehors, n'avait pas de quoi écrire, non, c'était tiré par les cheveux, il était sans doute simplement plus à l'aise sur l'ordinateur, et peut-être sans feuilles à proximité quand, le soir, alors que tout le monde était au lit, il se décidait à coucher ses pensées.

Franck parlait de Fanny. Ils n'avaient pas cherché à la contacter, parce qu'elle faisait partie de tous ceux qu'il avait eus pour expliquer l'annulation du mariage. « Les mots les plus importants seront les derniers, ceux de Fanny, sans que je sache s'ils sont bien réels, tant ils sont directs et crus, sans pleurs ni lassitudes. » Elle nota le prénom, elle demanderait le numéro. Mais la suite du texte lui fit

douter de son entêtement. Le texte était écrit le vendredi, il était sombre, et elle se convainquit que les éléments positifs se seraient envolés facilement le lendemain et le surlendemain pour ne garder que les pensées les plus sombres, peut-être même avec un retour des douleurs buccales ou stomacales. Mais comme la première fois, elle fut tellement déroutée par la fin du *verso* qu'elle ne put se résoudre à abandonner. Il y avait nécessairement autre chose, une suite.

Elle refit les deux kilomètres, mais cette fois-ci en voiture, elle irait ensuite en promenade. Il était onze heures et la chance lui sourit.

« Je ne pensais pas qu'une affaire classée pouvait, comment dire, demander tant de temps, entendit-elle en essayant de bien s'installer pour que le réseau se stabilise.

- Oh, merci, je suis contente de t'entendre, partie qu'elle était pour le tutoiement, la faute amenant la familiarité. Je n'ai aucun réseau, où je suis, c'est fou, j'ai besoin de toi, j'ai besoin de ton aide, Édouard.

- J'attendais ton appel, mais j'étais pris, ce matin. Je t'écoute, où en es-tu ?

- Il va de soi que ça reste entre nous, fit-elle.

- Crois bien que je suis plus exposé que toi, sur ce coup, mais bon, comme tu as été généreuse en louanges, merci, je pense qu'on peut se permettre un écart, c'est presque insignifiant.

- J'ai repris tout le dossier.

- Tu l'as avec toi ?

- Des copies, oui. Marc n'est pas au courant, que ce soit dit. Voilà. Il y a deux éléments que j'aimerais voir avec toi, il faudrait que tu m'aides un peu. D'abord un stylo bille, il y avait un stylo sur le pont, personne ne l'a remarqué mais il était neuf, alors il y a des chances qu'il soit tombé d'une poche, ce jour-là. Ce n'est pas une passerelle avec du passage piéton. Et quand bien même, les gens ne s'arrêtent pas et ne font pas tomber des objets de leur poche. Je me dis, voilà, tu passes par le pont, tu regardes s'il est toujours là, s'il est là tu le récupères et tu vas le rendre à sa veuve, et tu essaies de voir si c'était un stylo à lui.

- C'est du délire, Sarah, ce n'est qu'un stylo, comment veux-tu qu'elle sache si c'était le sien, et ça faisait quinze jours qu'ils étaient isolés l'un de l'autre, ça n'a pas de sens. Je veux bien que tu te raccroches au moindre détail, mais tu ne trouveras rien ici. Je vois le subterfuge, mais ça ne peut pas fonctionner, je ne vais pas d'un regard comprendre si c'est le sien ou pas, et si je lui demande, je ne sais pas ce qu'elle va en penser. On pourrait regarder les empreintes, Sarah.

- Il n'y aura plus rien.

- Les empreintes, ça reste, on les a, les siennes, et sur un stylo en plastique, on trouvera quelque chose. J'ai ce qu'il faut pour ça, j'ai un kit au bureau. Aller voir sa veuve, ce serait inutile, et on pourrait s'attirer des soucis si jamais elle veut avoir des explications sur notre démarche.

- Il y a autre chose. Dans son texte, il parle d'une Fanny, et ça m'intéresse. Serait-il possible d'avoir son numéro, quelque chose ?

- Il y avait le listing dans le dossier, c'est nous qui l'avons extrait.

- Je n'ai pas tout pris. »

Le réseau coupa. Elle ne savait même pas s'il était au bureau, combien de temps ça prendrait. « Je vois cet après-midi pour le stylo. », reçut-elle par texto deux minutes après, avec ensuite les deux numéros de Fanny enregistrés, fixe et portable. « Le numéro que vous avez demandé n'est pas attribué... », voici ce qu'elle entendit à chaque fois, ou à peu de choses près.

Elle fit une baignade au pont du Nassier, ça faisait partie des sites repérés par Maria, et c'était le plus proche, sans doute pas le plus beau ni le plus pittoresque. Il y avait une plage à côté d'un parking, des fanions bleus et jaunes entre les arbres, en hauteur. C'était un pont très bas, submersible, en pierre, avec un élargissement du lit juste après, sur le Chassezac, rivière qui rejoignait ensuite l'Ardèche. Elle se mit un peu à l'écart sur sa serviette. Il y avait plusieurs familles à proximité du parking, à l'ombre, elle était à côté de deux garçons et d'une fille, qui avaient entre seize et dix-huit ans. De toute évidence la fille était en couple avec le blond, le brun tenait la chandelle. Sarah n'avait rien pour s'occuper, elle observait les alentours, un désert de roche suivi d'escarpements légèrement boisés. C'était très sec, le niveau de l'eau relativement bas. Le blond donnait de la voix, mais elle se dit que ce ne serait pas mieux près des enfants, là-bas.

« Le mec, j'allais passer, j'allais tout droit, il ne pouvait pas passer, lui, mais il me fonce dedans, tu le crois, ça ?

- Mais il était prioritaire ? demanda sa copine.

- Oui, il était prioritaire, il venait de la droite, je lui devais la priorité, mais tu vois le carrefour, comment il est. La voie de gauche, comme d'habitude, elle était complètement bloquée, et lui tournait à gauche, il ne pouvait pas y aller, s'il y allait il bloquait la voie de droite, c'est tout, et alors ça devenait l'enfer jusqu'à ce que quelqu'un lui laisse le passage.

- Mais il était prioritaire, et on l'aurait sans doute laisser passer, fit le brun.

- Oui, je le sais, qu'il était prioritaire, mais tu sais comment c'est, moi je le regarde, je le regarde bien dans les yeux, tu vois, et il me fait un signe, j'en suis sûr, il acquiesce, même mon père après coup il me dit oui, mon père il ne m'a pas arrêté, il était sûr aussi. L'autre il voyait bien que c'était compliqué, alors il me laisse passer, au pire il attend la prochaine avant de forcer le passage, mais là ce n'était pas possible, c'était vraiment bien bloqué. Ce n'est pas comme avec un feu, ça se débloque, là c'est le centre ville, c'est l'enfer. Et là, bam, il me fonce dedans, mais gentiment, hein, mon père n'a rien eu, heureusement, à côté de moi, il tape doucement, tranquillement, et on s'arrête sur la droite juste après, tu vois il y a de quoi se garer.

- Je vois, fit-elle pendant que Sarah fermait les yeux, regrettant d'avoir laissé le pistolet dans la voiture.

- Alors le mec il descend, la cinquantaine peut-être, tout surpris, pas énervé du tout mais un peu embêté, et il commence à dire qu'il ne nous a pas vus. Mon père ça le fait rire, tu vois, c'est bête mais il est plus raisonnable que moi, il a du recul, le mec il nous dit ça, qu'il ne nous a pas vus, qu'il a avancé pour tourner à gauche. Alors je lui dis qu'il m'a fait signe, il me dit non. Je lui dis qu'il ne pouvait pas tourner, que la route était bloquée, il s'en fiche. Mon père sort un constat, il sait que c'est foutu, à cause de la priorité à droite, mais moi ça me fout en rogne. Je me mets à côté du gars, je lui dit mais comment vous avez pu ne pas nous voir, alors il me dit le soleil, je le regarde, je devais avoir l'air fou, mon père m'a dit que j'avais l'air fou, je lui dis mais le soleil il était derrière vous, on est plein nord, là, vous conduisiez plein nord. En plus il n'y avait pas de soleil, rien, ça ne reflétait sur rien, pas d'éblouissement possible, quoi, il se foutait de moi.

- Mais il n'était pas en tort, fit le brun.

- Je sais, je sais bien. Je crois surtout que ça l'arrangeait, après coup je me dis qu'il a fait exprès. On a fait le constat quand même, c'était la première fois que je faisais ça, mais bon mon père a tout rempli, je pouvais rien dire au sujet du dessin, de la priorité, j'ai signé. Ensuite j'ai ajouté un texte derrière, en expliquant l'histoire du soleil tout ça, mais mon père je le voyais sourire, c'était à la maison le soir, je voyais bien qu'il me prenait pour le naïf que j'étais. Et les assurances, elles s'en fichaient de mon texte, priorité à droite, point. Le mec veut refaire sa voiture et me tape, tout le monde s'en fiche, les assurances gèrent ça entre elles. Mais le mec, franchement, sans mon père à côté je crois que je l'aurais massacré.

- C'est sans doute là le principe de la conduite accompagnée, rigola la fille.

- Non, mais franchement, pas à dire, tu as de l'humour, ma jolie. Mais je ne plaisante pas, j'avais envie de lui en coller une, parce que je le voyais sourire, intérieurement, j'avais envie de lui décoller son sourire, de l'éjecter. »

Il continua ainsi pendant dix minutes, mais Sarah choisit d'aller nager, il était temps, elle avait digéré, et cela permit d'atténuer le son, au plus près de l'eau. Elle ne put savoir si c'était à cause de ses fesses quand elle se leva, ou de ses pieds, elle en faisait une explication plausible maintenant, le brun se leva peu de temps après elle et se mit à nager à proximité.

« Ça fait du bien de ne plus l'entendre trop, n'est-ce pas, osa-t-il au bout de trois minutes à son intention.

- Oui.

- Pauvre Manon.

- Oui, c'est innocent, Manon.

- Vous êtes en vacances ?

- Si on veut, oui.

- Nous non, enfin si, je veux dire, on habite aux Vans.

- Ah. Et ça vous plaît ?

- Oui. Dîtes, vous connaissez l'histoire de ce pont ?

- Non.

- Moi non plus, je ne viens pas souvent, parfois les touristes en savent plus que les locaux, mais donc là non. Je ne sais pas à quoi il sert, ni quand il a été construit. Mais en tout cas on peut sauter sans se faire mal, ce n'est pas le cas partout, pas de suicide, ici, si vous voyez ce que je veux dire. Pardon, vous ne voyez pas, vous ne voyez pas, fit-il en s'éloignant un peu. Imaginons, continua-t-il, un combat à mains nues sur la rivière, il y avait un gué, ici. Un homme et une femme, et tous les deux veulent tomber. Ils ne se jettent pas dans l'eau, mais ils cherchent à ce que l'autre envoie l'autre dans l'eau, c'est compliqué, n'est-ce pas ? Sous le pont il y a un homme, le pied sans chaussure est bloqué entre deux roches, et l'eau monte. Sur le gué aussi l'eau monte, ils en ont vite jusqu'aux genoux, jusqu'aux hanches, il leur faudrait un pont.

- On ne peut pas faire en sorte que quelqu'un nous envoie dans l'eau s'il veut lui-même qu'on l'y envoie. C'est logiquement impossible, jeune homme.

- Jeune homme ? Ne soyez pas méprisante. Je suis à l'origine de ce pont près duquel les familles viennent se baigner, tout comme ces trois « jeunes », comme

vous dîtes, en désignant Manon et les deux garçons. Je suis vous, je suis l'arbitre, je suis votre intuition, celui qui vous dit que votre téléphone vous attend avec deux messages importants, celui qui trouve que vous êtes bien frivole à batifoler dans l'eau en laissant les morts se débrouiller, les coupables vaquer. Je suis votre âme noire, au fond de l'eau, qui ne vous veut ni bien ni mal.

- Jusque-là mon intuition se heurte aux preuves, répondit-elle tout bas, prenant idée qu'elle parlait peut-être seule.

- Le vent tourne, jeune fille. La pauvre femme prie, le sommeil la fuit, dans son lugubre cachot. Soyez la torche, descendez l'escalier noir. Dépouillez de sa peau l'homme qui a fait cela, trouvez-le et scarifiez-le. N'attendez pas, vous en serez tourmentée pour la vie. Pensez à cette petite, au fond de la pièce humide, qui en ajoute de ses larmes. »

Sarah but la tasse pendant qu'elle retournait vers la roche sèche, un goût âpre de soufre lui fit lâcher un petit cri aigu, elle n'eut aucun égard pour l'inquiétude qui se dessina sur les trois visages allongés, son portable donnait deux messages, le premier pour dire que ce n'était pas ses empreintes, sur le stylo, le second pour dire que les empreintes avaient été identifiées.

\*

\* \*

Ce n'était donc vraiment pas la semaine pour se couper du monde.

« Explique moi tout. Il faut que je rentre ?

- Je dois dire que c'est assez coquasse, comme histoire. J'ai ramené le stylo au bureau, il était bien sur la route. Je ne t'explique pas comment mon collègue m'a regardé quand j'ai dit « oh, un stylo », avec un grand sourire, mais bon, c'est passé. Je l'ai ramassé, je lui ai rappelé que c'était quand même une scène d'enquête, alors bon. Et au bureau j'ai pu tester, il y avait une empreinte partielle du pouce. C'est très artisanal, mon truc, un kit de chimiste qu'on a au cas où, en urgence. J'ai pu reporter la marque sur une sorte de plastique transparent, et j'ai comparé au microscope, les années soixante-dix au bureau, là. Rien, c'est vraiment sûr que ce n'est pas le mort. Bon. Voilà. Et puis on nous appelle depuis la fourrière, ils nous disent qu'ils ont récupéré un véhicule suspect. Alors direction Saint-Martin-Belle-Roche. Il y avait eu une demande d'enlèvement des collègues, mais sans signalement, et la fourrière était embêtée, l'immatriculation n'était pas très claire, la carte grise n'avait pas l'air valable, ils voulaient qu'on fasse le nécessaire. J'ai pris les empreintes sur la portière, au cas où, comme quoi ce petit kit a son intérêt, une belle trace de pouce bien complète sur la poignet côté

conducteur. Et puis voilà, on rentre, mon collègue fait le boulot, les recherches, et moi je regarde dans le fichier, avec un *scan*, et ça va très vite, l'ordinateur me trouve une empreinte prise dans la nuit du mercredi au jeudi, à l'hôtel de police, chez toi. C'est un certain François Chambon, qui habite à Bourg-en-Bresse, arrêté pour ivresse sur la voie publique et mis en chambre de dégrisement pour la nuit. Bon, j'imprime la fiche avec les empreintes, et je m'amuse à regarder le transparent sur le stylo, comme ça, en attendant que le collègue ait terminé, et là ça concorde, pile poil sur les éléments partiels, un truc de fou. Et les empreintes concordent avec celles du fichier national.

- Tu plaisantes.

- Non. Je t'assure. Après, bon, ça ne veut rien dire, sans doute. Il n'y a pas d'empreinte unique, mais voilà.

- Et la voiture ? Qu'en est-il ?

- Je ne sais pas. Il cherche encore, je crois qu'il est au téléphone avec la mère du gars, j'ai l'impression que ce n'est rien de dramatique, le véhicule était à son nom à elle, mais ce n'était pas le bon nom de famille sur la carte, ni la bonne adresse, et donc à l'enregistrement national ça n'allait pas.

- Et vous n'avez pas fouillé la voiture, je suppose.

- Tu supposes bien, il n'y avait aucune raison qu'on la fouille. Et là, avec les informations que j'ai, franchement, je ne vois pas de lien. Il travaille dans une boîte de sécurité à Bourg, il habite là-bas, qu'il vienne de temps en temps à Mâcon pour voir une fille, des copains, je ne sais pas, mais pour voir un lien avec le mort, là..

- Il faut que je rentre.

- Non, c'est ridicule, et le commissaire ne va jamais te laisser travailler là-dessus.

- Il n'est pas censé le savoir. Là, à ne rien pouvoir faire, je vais devenir folle. Je t'appelle demain matin. ».

\*

\* \*

Ce n'était même pas une déception, pour elle. Cette semaine, elle aurait dû la passer avec sa mère, ça n'avait jamais été un plaisir pour elle de partir seule en vacances. Sans l'affaire, elle se serait bien plus ennuyée, et si les balades et baignades pouvaient être plaisantes, ça ne lui renvoyait que cette solitude qui la pesait. Elle reviendrait ici, mais pas seule.

Elle s'arrêta aux Vans pour appeler le propriétaire. Elle ne voulait pas qu'il la rembourse, bien entendu, il ne le lui proposa même pas. Elle était désolée de ne pas avoir honoré la location tant la maison était somme toute très agréable, isolée comme il faut. Il ne lui restait plus qu'à remettre la clé auprès du contact local, comme il n'était pas question qu'on la laisse à l'intérieur jusqu'au samedi suivant.

Elle avait à peine déplié ses bagages, elle mit une heure à tout ranger et nettoyer. Elle prit une photo, pour mémoire, comme ça, surtout parce qu'elle était contente de ses deux jours de réflexion intense qui lui avaient permis d'y voir plus clair.

Elle mit la clé dans la boîte aux lettres avec un mot, comme s'il n'y avait personne. Pourtant cette femme de soixante-dix ans qui s'était fait construire une maison bon marché par son fils lors de son départ en retraite, était toujours là, elle ne sortait pour ainsi dire jamais, se faisait livrer, avec une infirmière qui passait chaque matin pour parler. Elle n'avait jamais réussi à s'intégrer dans le hameau, elle en voulait à ce fils parisien, c'était pour elle comme son tombeau. Le propriétaire de cette belle maison, qu'elle enviait, il était venu vers elle, c'était le seul, puis la famille était partie pour se rapprocher de la ville. Alors quand elle entendit Sarah déposer ainsi la clé et qu'elle la vit s'éloigner, elle regretta de nouveau sa solitude, veuve depuis vingt années déjà, elle pleura d'attendre chaque jour l'infirmière, et chaque semaine cet homme, mais qui ne venait qu'en belle saison. Sarah ne pouvait se rendre compte que son passage éclair, suscité par une peur incohérente, avait simplement donné à cette femme l'envie de ne pas passer l'hiver.

\*

\* \*

Elle fut sur le parking de la fourrière dès neuf heures, avec un texto pour Édouard la veille pour le prévenir. Lui n'était pas en vacances, mais il était sur l'affaire toutefois, elle avait bien fait de revenir vite, sans quoi il n'aurait sans doute pu l'accompagner ensuite. Il n'était pas seul, mais il ne présenta pas Sarah. C'était aussi simple ainsi, elle faisait partie de la maison, c'était clair, il n'y avait pas besoin d'aller plus loin.

La première question fut de savoir s'ils avaient contacté le conducteur. La réponse ne put que la heurter : il était parti le lendemain pour Los Angeles. « Parti alors qu'il venait de passer une nuit en dégrisement ? - Oui, bien sûr, on n'empêche pas quelqu'un de voyager pour ça. » Il avait nécessairement un billet de retour, c'était le 9 août, il avait donc vu large. Le billet avait été échangé deux jours avant, il partait normalement, initialement, du 19 au 25 août. « Donc il l'a échangé après le 15 juillet ? - Oui. » L'autre fit une remarque sur ce que ça lui coûterait, la voiture

aussi longtemps ici, mais c'était pour Sarah totalement insignifiant. Elle était bloquée. Elle l'avait, et non, il était à neuf mille kilomètres de là. « On peut le joindre, l'obliger à revenir ? - C'est trop tôt pour le dire, nous n'avons pas été plus loin encore, et ce ne serait pas justifié, tu le sais, fit-il en aparté. »

Ils approchaient du véhicule, qu'elle inspecta de l'extérieur, sans rien de particulier, sans rien d'évident. Il fallait la fouiller, mais sans clé c'était hors de propos. Elle fulminait, la frustration était forte. Il la prit dans un coin avant de partir, pour lui rappeler qu'il était hors de question d'aller voir le commissaire pour faire rouvrir le dossier, les empreintes sur le stylo, la manière dont il avait récupéré le *Bic*, la coïncidence inouïe, ça ne passerait jamais, ça ne ressemblait à rien, c'était pour lui une mise à pied assurée. « Mais on a des preuves ! - Rien, les empreintes sur le stylo, tu sais que ce n'est rien, ce n'est peut-être pas les siennes, arrivés là franchement on ne peut plus être sûrs de rien. Tu te rends compte ? Tu t'imagines là, rentrée de vacances pour lui expliquer tout ça ? » Non, bien sûr que non. Elle avait un coupable idéal, mais elle n'avait aucun soutien pour travailler sur cette piste, et surtout aucun foutu moyen de se confronter à lui. Ils se quittèrent et il envoya l'adresse postale quelques minutes après, une fois rentrée. Elle avait fait la demande par texto par la suite pour éviter les soupçons du tiers et du responsable du garage.

Elle utilisa son *pass* pour entrer dans l'immeuble puis trouver la porte. L'appartement se trouvait au sud du boulevard du Maréchal Leclerc, à dix minutes à pied du centre de Bourg, vers l'ouest. Au deuxième étage, il donnait sur l'arrière. Elle retourna dehors, et sans trop de difficulté trouva son bonheur derrière, la structure des appartements était particulièrement simple. Chez lui, donc, aucun volet n'était baissé, la porte du balcon était ouverte. Il n'y avait plus qu'à essayer. Elle s'équipa dans la voiture avec son arme pour éviter toute surprise. Derrière la porte elle entendait la télé, des dialogues, puis le générique d'*Orange is the new black*, qu'elle reconnaissait, *You've got rime*, par Regina Spektor, spécialement écrite pour la série, sur les visages qui défilaient d'une soixantaine de véritables détenues. Il y avait une odeur qui passait sous la porte, une odeur d'herbe, voilà qui était bon pour elle. Elle baissa doucement la clenche, en espérant éviter un cliquetis trop fort, mais ce fut doux jusqu'au bout, la porte fut ouverte.

Il y avait une minuscule entrée, le salon était aussitôt sur la droite, le générique prenait fin, elle sentit le courant d'air et décida de refermer doucement derrière elle. Trop exposée maintenant, elle sortit l'arme. Il y avait une desserte blanche en face d'elle, avec une lampe à abat-jour blanc, une assiette remplie de petites monnaies, une carte grise et des clés, celles de la *BM* à n'en pas douter. Quand elle

les prit et les enfourna dans la poche arrière gauche de son jean, elle sursauta, elle avait entendu un plouf, puis elle faillit rire mais sut se retenir. Les toilettes étaient juste sur sa gauche, la porte à un mètre seulement d'elle. « Il y a quelqu'un ? », entendit-elle comme dans un souffle. Le frôlement de carte grise sur la table avait été suffisamment bruyant, à si faible distance. La porte s'ouvrit, la jeune femme assise, la culotte et le jean aux chevilles, un trois feuilles cordes à moitié fumé entre la majeur et l'index de la main droite. Quand elle vit l'arme, elle jeta le pétard dans la cuvette, sans manquer de se brûler au passage la cuisse gauche. Sarah recula, il n'y avait pas de menace, l'arme vers le bas, les mots étaient prononcés avec lenteur, même putain ne faisait pas son effet, dans un ralenti somnolent. « Putain vous êtes qui, vous ? - Je cherche François. - Et vous ne pouviez pas... frapper ? - Je n'aurais pas aimé qu'il s'enfuit par le balcon. - Pourquoi il s'enfuirait... il est aux *States*. » Sarah recula dans le salon, c'était un peu la même configuration que chez le fétichiste des pieds. Là il y avait un sachet d'herbe sur la table basse, et à vue de nez une barrette de cent grammes.

La fille vint doucement vers elle après avoir tiré la chasse d'eau et remonté ses vêtements. De toute évidence Sarah avait le dessus, il n'y avait pas une once d'agressivité en face d'elle. L'officier décida donc de la sonder, ça faisait partie des seules pistes qui lui restait. Elle ne pouvait pas espérer grand-chose de la fouille du véhicule, on n'y voyait rien depuis l'extérieur à part une bouteille de whisky vide. Elle proposa donc à Myrna de s'asseoir dans le canapé pendant qu'elle prenait place dans le fauteuil sur le côté.

« C'est mieux de regarder à la télé que d'y être, fit Myrna en éteignant le poste.

- Je ne suis pas là pour vos problèmes de drogue, réagit Sarah en insistant sur le terme de problèmes. Vous n'auriez pas dû le jeter dans la cuvette, vu tout ce qu'il y a sur la table, franchement.

- Un réflexe, sourit Myrna.

- Je suis là pour votre copain, je suis très contrariée de ne pas pouvoir le rencontrer.

- Ce n'est pas mon copain. Il me prête l'appart', je viens de me séparer. »

Sous les yeux d'abord ébahies de Sarah, Myrna se mit à préparer un collage, sur lequel elle mit tranquillement du tabac à rouler *Camel*.

« Est-ce que vous pouvez m'expliquer, peut-être, tout de même, ce que ça faisait sur la desserte dans l'entrée ? continua Sarah en sortant la carte grise et la clé de sa poche.

- Merde, sa caisse, fit Myrna en faisant sauter son joint, son premier mouvement brusque de la journée.

- Merci, déjà, c'est une question que je me posais.

- Je devais aller la récupérer à Mâcon. Merde ! Il ne me l'a pas rappelé aussi, le con, j'ai complètement zappé. Vous en avez fait quoi ? Qu'est-ce qu'elle a ? Qu'est-ce qu'il a fait ?

- Doucement, n'accélérez pas votre rythme cardiaque, ce n'est pas bon. J'aimerais juste savoir ce qu'il faisait à Mâcon. Il travaille là-bas ?

- Non, il travaille ici, mais il faisait beaucoup d'aller-retour là-bas, sa boîte devait discuter de contrats pour de l'événementiel, cet été. Avec la menace terroriste, tout le monde est aux abois, ils sont obligés d'augmenter les effectifs de sécurité, alors c'est tout bénéf', pour François, ils recrutent et ils s'étendent. Mais il a fait quoi, vous allez me dire ?

- Est-ce qu'il vous a parlé de problèmes personnels particuliers, d'une bisbille, même insignifiante, d'une bagarre, n'importe quoi ? »

Myrna ouvrit le sachet plastique contenant l'herbe, il n'y avait pas de feuilles, seulement de grosses têtes, l'ouverture provoqua une effluve que Sarah sut apprécier. Elle abhorrait ça par principe, elle n'y avait jamais succombé, mais l'odeur était agréable, on ne pouvait le nier.

« François n'est pas bagarreur, il bosse dans la sécurité mais c'est un gentil, lol, il ne ferait pas de mal à une mouche. Même quand il pète un câble il n'est pas crédible. En tout cas je ne me souviens de rien de particulier. En même temps je ne suis pas avec lui, si vous m'avez entendu, je ne le vois pas beaucoup. Là, il me prête l'appartement depuis mardi, c'est tout, on se connaît bien mais c'est pas à moi qu'il raconte ça.

- Et il raconte ça à qui, alors ?

- Au boulot, je suppose, ces potes c'est au boulot. Il n'est pas d'ici François, et ça ne fait pas bien longtemps qu'il est installé ici, alors voilà, je ne sais pas quoi vous dire d'autre.

- Et pourquoi il est parti à Los Angeles ? Il connaît du monde là-bas ? Vous savez pourquoi il a anticipé son voyage ? »

Une tête était concassée tendrement au-dessus de la préparation, Myrna prenait son temps, retrouvant son calme.

« Je ne sais pas, moi, il avait besoin de prendre le large plus tôt, il en avait l'occasion, avec le boulot, il pouvait prendre ses congés, et vu comme ça

m'arrangeait je vous avoue que je n'ai pas été dans le détail. Il fallait pas qu'il change d'avis, voyez. Il a une cousine, là-bas, elle s'appelle Marianne. Il m'a laissé un numéro de téléphone, mais je n'ai pas l'adresse, je sais que c'est à L.A., c'est tout.

- Il vous a dit quand il rentre ?

- Bof, pas vraiment, il a été très évasif, là-dessus. Il m'a dit qu'il ne fallait pas que je m'inquiète, que j'avais l'appartement au moins trois semaines, que ça me laissait le temps de gérer pour trouver autre chose tranquillement.

- Trois semaines, il n'y a pas quelque chose qui vous dérange ?

- Bah quoi ?

- Il cherche des contrats pour l'été parce qu'il y a plein d'événements, plein de boulot, que la boîte se développe. Il se barre trois semaines et c'est tout ce que ça vous inspire ? »

Le mélange terminé, Myrna recopia sur un *post-it* le numéro qu'elle avait sur un autre *post-it*, avec l'indicatif international. Puis elle éleva magistralement son montage en l'air depuis sa main droite, lécha langoureusement les feuilles et vrilla ses doigts pour créer un cône parfait. Aussitôt celui-ci fut fiché entre ses lèvres et allumé. La première fumée fut pour Sarah, qui ne bougea pas, elle sentait que la jeune fille en face avait finalement pris le dessus, si peu inquiète.

« Je n'en sais rien, moi, allez voir son patron, si ça ne vous suffit pas. Je ne sais même pas où c'est, ni le nom, mais vos collègues vont vous trouver ça sans problème, je suis sûre. En tout cas moi, à François, je ne suis ni sa mère, ni sa femme, ni sa fille, comme dirait l'autre.

- Sortez votre carte d'identité, s'il vous plaît. »

Sarah sortit son smartphone et prit une photo, en continuant de laisser la fumée et l'odeur venir à elle. Il y avait trois filtres écrasés dans le cendrier, pas un seul de cigarette. Il y avait un sachet de chips, à moitié entamé, une tablette numérique *Lenovo*.

« Je suis étudiante, ici, je ne veux pas de problèmes, je m'en fiche, de François. Il me rend un grand service, c'est génial, moi je fume juste un peu d'herbe, alors s'il a fait une connerie, j'aimerais que ce soit bien clair, je ne sais rien.

- Je prends les clés et la carte grise, et je vous conseille d'éviter de le joindre. Pour répondre à vos questions, je ne sais pas ce qu'il a fait. Peut-être rien. Il n'y a sans doute pas de cadavre dans le coffre. Juste un truc qui ne me plaît pas. »

Elle ne savait pas, ce n'était pas nouveau, si elle avait fait une bourde ou pas, mais elle était sûre que Myrna ne chercherait pas plus loin, même qu'elle se dépêcherait de trouver son propre logement. Elle partit donc sereine, elle pouvait aller inspecter la voiture. Elle ne chercha même pas à s'arrêter pour déjeuner quelque part, elle voulait au moins aller jusqu'au bout, là, avant qu'il ne soit trop tard. Trente minutes donc et elle était à la fourrière, sans rien dire à personne elle ouvrit la voiture. Elle commença par le coffre, avec un triangle dans son étui, un gilet jaune sous plastique, deux tendeurs et une bouteille d'eau. Elle s'immisça ensuite dans le véhicule, du côté passager. Elle avait pris le nécessaire, elle mit donc la bouteille de whisky dans un sac, puis elle ouvrit la boîte à gants, avec dedans le guide d'utilisation de la voiture, le carnet d'entretien, rien d'autre. Tous les autres rangements étaient vides, tout simplement. Elle aurait pu pleurer. Sur les sièges arrière elle avait déjà vu qu'il n'y avait rien, mais au sol elle trouva une pochette cartonnée. Enfin quelque chose à consulter, il y avait des contacts, avec le logo de sa boîte, elle prit une photo, peut-être faudrait-il qu'elle aille les voir. Elle avait là tout ce qu'il fallait, mais rien pour impliquer le défunt, rien pour donner un semblant de piste. Il restait son siège, au-delà de la bouteille de whisky qu'elle avait vu d'emblée. Il y avait une feuille, sous le siège, elle la sentit, une feuille pliée en quatre, qu'elle sortit, et vite elle sut, sans la déplier, juste en voyant l'écriture issue d'un traitement de texte, que c'était la suite qu'elle attendait.

\*

\* \*

Mais ce ne sont que des idées en l'air, apportées par les circonstances, elles sont entêtantes, mais sans consistance. Quand bien même je serais mal, ce n'est pas moi. Pour moi comme pour elles, il n'est absolument pas question que je parte. Aussi blasé que je le suis depuis des années au sujet de la conduite politique de notre pays, du respect éconduit de la personne par nos élus, de l'incapacité collective à survivre, je ne suis déjà pas prêt de partir. Ce n'est pas un problème individuel, même colossal, qui y changera quelque chose.

Dès le lendemain j'ai commencé les *Bienveillantes*, ce n'était pas un fait exprès, simplement une lecture prévue de longue date pour laquelle il me fallait du temps. Je ne connaissais pas véritablement d'ailleurs la teneur des mille quatre cent pages. J'en suis au quatrième jour, à hauteur de cent pages par jour. Je ne parvenais plus par moment à savoir si mes douleurs stomacales s'activaient dans la continuité des souffrances qui perdurent depuis deux semaines, ou dans la lecture des exécutions sommaires et organisées des populations juives pendant la guerre. A quelques jours de la panthéonisation de Simone Veil, à peine à la suite du décès de Claude Lanzmann, je me rappelle mon enfance, faite de mémoires

noires, de récits de retours d'emprisonnement, d'apprentissages, par plages, musées ou mémorial, témoignages familiaux, visite de camp. Je me rappelle que je suis heureux, en paix, si loin de cette souffrance et de cette mort, si loin de cette cruauté, et de cette abomination. Je souffre en mon esprit, en mon corps, malgré moi, mais je n'ai pas le droit de m'en plaindre, même pas auprès de moi. Les proches, et je les en remercie, acceptent de souffrir également ma douleur, c'est un jeu social heureux, salvateur, au-delà de cette écriture tardive leur écoute m'a sans doute été d'un grand secours, quoi que je leur ai vraiment dit. Mais ce n'est tellement rien, une souffrance très individuelle, à garder même comme telle pour que personne d'autre n'en pâtisse, pour que les premières concernées soient heureuses et ne se posent même pas un quart des questions que je me pose, puissé-je naïvement l'espérer.

Il serait exécrable de concevoir que cette lecture m'aide, ce serait se reposer sur un massacre ignoble pour aller mieux. Ce n'est pas cela. Au contraire je retrouve ce qu'est la gravité, objectivement, je fais la différence entre ce que je subis et ce qu'ils ont souffert. Tout cela me renvoie à ma condition de mortel, à ma chance, non pas égoïste mais collective, et à ce qui relève du combat pour que cela dure. Alors s'il s'agit pour moi de passer un mauvais moment, de changer, de redouter l'autre, de négliger l'autre, je ne sais combien de temps, ce n'est rien, cela ne concerne que moi si je le souhaite, et je le veux. S'il s'agit de difficultés à s'organiser, on ne parle que de soucis quotidiens mineurs largement surmontables.

Pour l'heure, je vacille entre l'errante solitude et les affaires courantes. Obligé de maintenir les congés tels que prévus, je trouve suffisamment de tâches concrètes pour maintenir un cap rationnel qui m'écarte définitivement je l'espère de la folie. Demain c'est dimanche, malgré tout je vais m'y mettre, au moins rédiger quelques mails qui auront une réponse le lendemain seulement, peut-être dans la journée connaissant le zèle de certains collaborateurs. Ce sera la première fois que je désobéirai à mon commandement de ne pas travailler en dehors des heures prévues à cet effet, quand ils ne font que déroger à cette règle majeure pour notre bien-être collectif. Mais j'ai appris hier un oubli de paiement d'il y a trois mois, en partie de ma responsabilité, sur une antenne dont les comptes ont été clôturés, tout bénéfice reversé. Je vais travailler tout cela, je n'ai jamais autant apprécié avoir à me triturer le cerveau pour trouver des sommes improbables, sur des calculs douteux, avec des sollicitations complexes, d'autant que deux bénéficiaires sont en partance pour un petit voyage dans la cité des anges. Après un premier message, le fournisseur, fleuriste, cela ne s'invente pas, c'était pour une réception, souhaite me voir. Il est ouvert demain, ce serait sans doute une bonne occasion pour changer d'air. Je dois trouver une salle de formation, également, pour un séminaire en décembre prochain, en désaccord avec mon coopérateur sur la

question, je vais l'appeler. Et ce foutu accrochage, avant-hier quand j'ai croisé cette Classe B. La Golf n'a rien, mais je me suis arrêté pour lui, quand même. Il ne voulait pas faire de constat, puis finalement il n'y a pas de pièce d'occasion, alors on doit formaliser tout cela. Je ne sais pas quoi en penser, mais mon état actuel n'y est pour rien, la route était simplement trop étroite, et notre échange a été très courtois, juste une formalité parmi toutes donc, qui m'éloigneront de ce contexte pesant.

Que des choses concrètes, donc, c'est amusant de les écrire, tant de légèreté pour des dossiers qui m'auraient sérieusement agacés dans une autre période. Ils deviennent une source de liberté, une parenthèse bienveillante, un appel d'air. J'en oublie presque mes diarrhées, le début d'un rhume, dans un gargouillement continu des intestins, les paupières en lutte pour tenir, les oreilles basses, les genoux écartés tant ils ne veulent tenir, les épaules ramassées qui opèrent une douleur lancinante dans le bas du dos. Mais ce ne sont que broutilles, je vais courir, retourner bientôt au club, ce serait une bonne idée de simplement marcher, aussi, ce soir par exemple.

Et ensuite je vais peut-être continuer à vieillir, à me sentir déchoir, continuellement, ou bien à reprendre goût à ce qui m'entoure. Déjà, avec un temps radieux, le ciel et la verdure, les pieds nus, prennent une saveur nouvelle. Je crois déjà reprendre goût aux autres, mais d'une manière originale pour moi sans doute, comme si le fait de me sentir, de mieux percevoir les réactions de mon corps, me permettait de penser mieux être plus tard. Pas encore, il est bien trop tôt, et il est possible que cette pensée soit totalement stupide, dans son contexte. Cela reste toutefois une idée qui me plaît, qui m'apporte beaucoup, pour me ressembler davantage. Ce serait donc comme de quitter un corps pour en trouver un autre, comme de quitter mon âme épuisée pour la retrouver immaculée, épurée. Toute la question pour l'avenir est de savoir si je pourrai de nouveau accepter qu'elle se mêle, qu'elle soit altérée de nouveau, avec une appréhension certaine quant au bien-fondé, maintenant, de cette altération. Mais il est bon d'assumer que c'est un aspect que je serai incapable de contrôler, quand bien même je regrette d'avoir auparavant, à maintes égards, manqué de contrôle, au vue de certains résultats.

Enfin, et ce n'est pas la moindre des pirouettes permises, il existe bien un être qui me sauve, au-delà de tout. Je n'ai même pas imaginé ce que je serais maintenant sans elle, je ne peux en avoir aucune idée, ce ne serait que conjectures sentimentales qui n'auraient pas de sens véritable. Mais c'est un amour qui transcende tout. Et quoi qu'il se passe ensuite, il me maintiendra en vie, quitte à ce que jamais je ne meure, quitte à ce que je traverse les siècles et endure l'incapacité de notre société à vivre ensemble et son envie de destruction. L'égoïsme est alors

important, d'être fier, de croire en elle. Autant finir sur une note qui frôlera pour certains la bêtise, comme c'est quand il n'y a plus de croire qu'il est le plus agréable d'espérer. Le nombre de fois, dans ces deux semaines, et encore il y a quelques minutes, que j'ai cru que j'allais m'écrouler au sol, je perçois chaque fois l'ensemble du mouvement, la chute, telle qu'elle devrait advenir, mais rien ne se passe, je reste en position, je maintiens la stature quand rien ne permet d'attendre grand-chose de ma carcasse, désarticulée en théorie, sans support neuronale. Alors oui, c'est là qu'il faut encore y croire, sinon jamais.

Je ne pleure plus, la souffrance encadrée, bornée, je ne sais si c'est bon signe. Le temps est suspendu, tout en passant, je force son passage, en allant chercher les activités. Il n'existe aucun déroulement, mais chaque fois, entre le point de départ et le point d'arrivée, je mesure le changement, réel. Deux semaines ainsi, avec des temps parfois plus complexes, quand, par des symboles, par des paroles innocentes, par des souvenirs, la réalité me gifle, l'actualité me rattrape. Les divertissements sont rares, un film par ci, un match par là, dans une année majeure à ce niveau d'ailleurs, mais comme s'il se tournait dans un autre monde. Tous les contacts sont bien d'un autre monde, même si cela commence à s'apaiser, passé les annonces, passé l'appréhension paranoïaque, passé cette resocialisation qui va me poursuivre longuement.

J'aime la vie, j'aime mes proches, j'aime ces espaces alentour. Il s'est mis à pleuvoir, c'est comme un coup du sort, et je n'irai pas marcher, mais j'aime déjà demain, c'est un autre temps qui s'ouvre, enfin.

\*

\* \*

Le changement était clair, c'est ce qu'elle attendait, ce qui manquait de la première feuille. Elle retrouva son style ampoulé, il n'y avait pas de doute, c'était même pire que le début. Il avait abandonné les pages les plus noires, les avait déposées là où on les avait retrouvées, c'était comme les enterrer, le temps devrait faire son affaire, la pluie devrait supprimer ces idées noires. Il avait effacé les fichiers de l'ordinateur déjà, il s'attachait à entrer dans un cérémonial très personnel, c'était là ce qu'il lui fallait pour évacuer sa mélancolie, écrire et détruire. Franck n'était pas catholique, il n'était pas chrétien, il n'était pas déiste, il croyait en la réalité de ce qui l'enterrait, une réalité troublante, étrange, magique. Sans doute avait-il gardé cette deuxième feuille sur lui, tombée de sa poche pendant l'incartade, que François avait récupérée, au cas où, qu'il avait peut-être lue. Il avait appris le lendemain la thèse du suicide, il en déduisait le contenu de la feuille précédente, car on savait d'emblée en commençant celle-ci qu'il y avait un propos auparavant.

Sarah ne savait pas ce qu'étaient les *Bienveillantes*, mais ça ne l'empêchait pas de comprendre le fond. Puis il y avait des pistes, dans ce texte, un contentieux professionnel avec un fleuriste, mais François n'avait sans doute rien à voir là-dedans, et ça se passait par mail. Il y avait le problème pour la salle de formation, mais là encore c'était présenté de manière qu'il n'y avait aucune raison pour que ça se discute de vive voix le lendemain dimanche. L'accrochage était l'élément le plus évident, mais sans aucun détail, et l'état des deux véhicules ne laissait rien voir. Ce qu'elle savait surtout, c'était qu'il ne voulait pas se donner la mort, et pour ses détracteurs il ne restait que la chute malencontreuse, c'était bien mince, elle avait le dessus. Elle ne comprenait pas toutes les phrases, bien sûr, mais l'essentiel était dit, elle avait eu raison d'y croire parce qu'il y avait sa fille, comme une évidence.

Le patron de la fourrière vint voir ce qu'il en était tandis qu'elle repliait la feuille et la glissait dans sa poche, contre la carte grise. Il fallait qu'elle se méfie de lui, si quelqu'un pouvait se poser des questions, c'était lui, surtout qu'elle n'avait rien à faire avec les clés, *a priori*. Elle s'éloigna donc sans mot dire. Il fallait qu'elle mange, elle se sentait défaillir, sans doute aussi du fait du son succès. Elle n'avait rien, pas de mobile encore, mais tout ça confortait son idée.

En fin d'après-midi elle était de nouveau à Bourg, devant la devanture de *Keep safe*, société de sécurité, un petit pas-de-porte à côté de la gare, dans une rue perpendiculaire. Quand elle vit le panneau « reviens dans cinq minutes », sans succès avec la clenche, elle regretta de ne pas avoir appelé avant. Elle se résolut à partir dans le bistro juste en face pour attendre en surveillant. Il y avait une petite clochette quand on franchissait la porte. Tout l'intérieur était en bois, du chêne, imbibé par l'alcool, mélange de bière blonde et de blanc, ce qui donnait une idée des habitués. A cette heure le blanc dominait, trois ballons sur le zinc, deux sur une table qui faisait l'entrée, avec par ailleurs deux couples et une femme âgée loin sur la gauche, séparément, qui avaient du temps avant leur train. La partie sur la droite était clairement réservée, implicitement, aux habitués, avec une télévision qui donnait au choix les courses ou *BFM TV*, avec le stand *PMU* à côté, tandis que l'écran de l'autre côté diffusait *MCM*. Elle découvrait ainsi que la chaîne existait encore. Elle n'avait pas à être discrète, plus maintenant, et il était toujours préférable d'en apprendre le plus possible, elle choisit donc la droite, face à l'entrée de la société en face.

« La petite dame » prit un verre de blanc, il n'y avait pas de raison, mais le meilleur, elle demanda, à comprendre pas celui qu'ils buvaient eux. « La mignonne » regretta vite d'être là, c'était tellement cliché. Elle comprit qu'il y avait un VRP dans le lot, il vendait des climatiseurs et pensait bien qu'il aurait

assez de travail dans les semaines à venir. Il y en avait un qui travaillait dans le coin. Les autres ne faisaient rien, en recherche oisive d'un emploi. Ils parlaient du foot, forcément, de leurs meilleurs souvenirs du mois qui venait de s'écouler. Ce fut l'occasion que l'un demande si l'autre ne faisait pas l'arrivée de Griezmann le surlendemain, avec son équipe de gros bras. Elle se retourna tellement fort que la chaise grinça au sol en suscitant un sursaut de tous.

« Alors, ma belle, faut pas faire des choses comme ça dans nos oreilles.

- Je ne suis pas ta belle.

- Oh, mince alors, ce que je peux être vieux jeu.

- C'est vous, que je voulais voir, ça tombe bien. Venez vous asseoir.

- J'espère que vous avez bien capté la scène, les gars, que vous avez enregistré le bazar, qu'on vienne pas me faire le coût du #Metoo, après, sur les fesses de bouc et compagnie. La dame elle débarque au bar et elle veut me voir. Les gars on est d'accord qu'à partir de maintenant je ne suis pas marié, hein ?

- Ne faites pas le clown, venez là. C'est de François Chambon, que je veux discuter, pas de vous. Je ne viens même pas vous demander pourquoi vous en êtes à deux verres au moins alors que vous travaillez dans une boîte de sécurité, ni comment ils pourraient considérer ça, à la préfecture ou à l'hôtel de police, de savoir que vous en êtes là à trois heures de l'après-midi alors que votre service est ouvert et que vous travaillez peut-être ce soir. »

« Les gars », amusés au début, eurent vite fait de se retourner, surtout quand elle sortit de quoi montrer qu'elle représentait l'ordre et la loi, sa carte de police.

« Mollo, ma belle, oups, décidément, c'est que vous l'êtes vraiment, sinon j'arriverais à faire attention. Bon, qu'est-ce que vous lui voulez, à François, fit-il en s'asseyant avec son verre. Il n'est pas, là, il est aux *States*, Hollywood, il rigole pas. Il a fait une connerie avant de partir ? C'est pour ça qu'il est parti plus tôt ?

- C'est normal qu'il soit parti plus tôt ?

- Ce n'est pas bien grave, mais ça m'a un peu surpris, il a fait quoi ?

- Je n'ai rien de bien précis pour l'instant, je cherche quelques réponses.

- Dîtes toujours, c'est un bon gars, je l'ai embauché à la sortie de l'école, et il se débrouille bien, il pêche des contrats à droite à gauche, je ne sais pas si vous savez mais c'est un secteur qui s'en sort bien, alors je peux bien déguster un petit blanc de temps en temps.

- Je sais, oui, les attentats, je suis au courant, merci.

- En tout cas cet été, c'est lui qu'a fait le boulot, il a organisé les équipes, sur des contrats et des ententes qu'on a développés à deux, c'est un peu comme un bras droit, je suppose qu'il volera vite de ses propres ailes, qu'il en aura bientôt marre de me supporter. Mais bon, voilà, rien à redire. Ça m'a un peu surpris, il m'a dit qu'il voulait souffler maintenant et qu'il serait de retour d'aplomb au mois d'août. Je n'ai pas cherché à savoir, enfin si, je lui ai demandé s'il n'avait pas eu des soucis avec une fille. C'est la première chose qui m'est venue à l'esprit, il n'a pas nié, il n'a pas dit oui. Je me suis dit que c'était ça, c'était bien la seule chose dont il ne parlait pas avec moi, de ses amours, je ne sais pas du tout ce qu'il en était. Et vous, vous savez quelque chose ?

- Non, rien de spécial à ce sujet. Des problèmes avec des clients ?

- Pas à ma connaissance, non, et je l'aurais su, tous les contrats passent par moi. Ils ont toujours plusieurs numéros, pas seulement le sien, je pense que s'il ne m'avait rien dit, ils seraient venus vers moi, même si vous savez parfois, dans ce métier, on est sûrs de rien. Mais bon, on ne travaille pas avec n'importe qui. Il ne doit pas y avoir grand-chose à chercher de ce côté-là.

- Pas de problèmes personnels, pas de blessures récemment, d'une bagarre, des problèmes avec des collègues, je ne sais pas...

- Non, pareil, pas à ma connaissance, rien vu sur lui à ce sujet, et ce n'est vraiment pas le genre.

- Il paraît.

- Vous avez parlé à qui ? Des collègues ?

- Non. Ça ne vous regarde pas. Vous êtes sûrs que ça va, avec les collègues ?

- Oui, pas de souci, vraiment, tout le monde s'entend bien. Vous pourrez toujours les interroger, si vous voulez, si vous avez le temps, je m'en fiche, mais je vous assure que tout va bien. »

Pour elle c'était un faux moyen de la rassurer, mais elle gardait Franck en tête, il ne fallait pas qu'elle s'éloigne trop pour l'instant du lien à trouver à ce sujet.

« Est-ce qu'il vous a rapporté un accrochage, un accident, avec sa voiture, une voiture de fonction peut-être ?

- Ah, ça, j'y pense un peu depuis que vous commencez à partir dans tous les sens, ma belle, pardon, je n'ai rien dit, je ne veux pas de votre regard noir encore une fois. Donc, ça, oui, ça me dit quelque chose, avant qu'il parte. Je n'ai pas eu de détail, mais dans la semaine avant de partir, je ne sais plus, entre le lundi et le jeudi, je ne pourrais pas vous dire exactement, il était à Mâcon et il m'a dit qu'il

avait eu un petit souci, il devait rentrer mais il m'a dit qu'il allait faire un tour pour voir des pièces, Mâcon Pièces Auto, Central Pièce Auto, peut-être une casse à Replonges. Je pourrais vous dire, il m'a fait signé des documents pour la boîte le lendemain, j'ai ça au bureau. En tout cas c'est sur sa voiture personnelle, depuis qu'il avait sa *BM*, ça fait peut-être trois ou quatre mois seulement, il faisait les déplacements là-bas avec, il prenait l'autoroute, vous comprenez, il utilisait la voiture de fonction pour ici seulement, en ville.

- Vous ne savez pas ce qu'il a eu ? Il n'y a rien de visible, sur la voiture.

- Non, s'il me l'a dit c'est sorti aussitôt par l'autre oreille. C'est bizarre que ça se voit pas s'il avait besoin d'une pièce, mais c'est peut-être dans le moteur, s'il est rentré dans quelqu'un parfois ça peut ne rien faire de visible mais bouger quelque chose à l'intérieur, je ne sais pas. Vous avez fait rouler la voiture ? Sinon une optique fêlée, ça se voit pas forcément au premier regard. »

Sarah prit son smartphone, elle prit le temps de zoomer sur les phares, sans rien dire, comme si elle avait terminé, comme si elle était passée complètement à autre chose.

« Je ne vois rien.

- Il faut voir en vrai. Mais le plus simple, c'est de démarrer la voiture, vous l'avez fait ? Vous aurez peut-être un bruit, quelque chose. Mais bon, je vais vous chercher les papiers. Raymond, tu ressers la même chose à la petite dame, c'est moi qui régale. »

Les papiers étaient signés du jeudi 12 juillet, l'accrochage avait donc eu lieu le mercredi 11, ça faisait quatre jours avant le 15, c'était beaucoup, surtout sans moyen de se contacter. Toutefois, maintenant, rien ne disait qu'ils ne s'étaient pas revus entre temps. Et ça faisait deux semaines à ce jour, elle n'avait aucun espoir que quiconque se souvienne de la pièce recherchée. Un accrochage sans aucune trace, sur aucun des deux véhicules, pour un meurtre. La piste refroidissait sérieusement. Il fallait en effet démarrer la voiture. Mais ça supposait avant de faire le point avec le commissaire, avant qu'il ne l'apprenne par ailleurs.

« Vous êtes drôlement pugnace pour une histoire d'accrochage, fit le VRP, qui s'était retourné, curieux. Vous avez ouvert la voiture ?

- En quoi ça vous regarde ? demanda-t-elle.

- Répondez-moi, répondez-nous, on a tout entendu, vous savez. On a des oreilles derrière la tête, nous. On est des mutants de comptoir.

- J'ai ouvert, oui, je n'ai pas démarré.

- Vous l'avez fouillée, la voiture ?
- Oui, bien sûr, je l'ai fouillée.
- La boîte à gants ? Le carnet d'entretien ?
- Où voulez-vous en venir ? s'agaça-t-elle en finissant son verre et en se levant.
- Il y avait un constat d'accident vierge, dans la boîte à gants ? »

\*

\* \*

Il fut pour le moins surpris de la voir débarquer le lendemain matin aux aurores. Elle fit au plus simple, ainsi lui tendit-elle la deuxième partie du texte, restant debout tout le temps qu'il prenait connaissance du contenu. Il la fit s'asseoir et lui demanda de lui exposer son emploi du temps depuis la dernière fois qu'ils s'étaient vus. Elle disposait d'éléments suffisants pour être honnête, elle fit donc le récit, faisant passer sur le visage en face des expressions variées, renfrognée quand elle fit copie du dossier, soulagée quand elle prit le départ pour l'Ardèche, fulminante quand elle s'installa à grand table pour éplucher les pièces, rouge au contact du gendarme, éberluée quand elle reprit la route, atterrée quand elle prit rendez-vous à la fourrière, concentrée pour l'entretien avec Myrna, souriante quand elle trouva le papier, intéressée pendant les deux verres dans le bar.

Il tapota les doigts de sa main droite sur son bureau, une fois, deux fois, trois fois, pour Sarah c'était une éternité, deux éternités, trois éternités. Elle ne doutait pas d'elle, elle doutait de lui. Mais elle avait confiance, et lui aussi. Il lui donna sa pensée. Elle avait eu raison pour le texte, et donc elle avait eu raison de continuer, même si elle devait savoir qu'il était quelque peu agacé par son attitude. C'était son boulot, c'était ce qu'on attendait d'elle. Mais il n'y avait que ça, pour lui, et quand bien même ce texte donnait un espoir pour Franck, il restait persuadé que la première idée était restée, était revenue, et qu'il avait mis fin à ses jours.

Il voyait aussi le souci que posait l'enquête au sujet de François Chambon, ce que ça impliquait si jamais il trempait là-dedans. Ce n'était pas pour dire que ce n'était pas intéressant, mais surtout pour que ce soit bien clair, pour qu'on ne soit pas à creuser des pistes farfelues qui supposeraient des procédures internationales particulièrement lourdes. Elle devait savoir que certes, un assassinat relevait bien d'une procédure légale d'extradition, sans trop de difficultés dans les traités avec les États-Unis, mais que ça passait tout de même par le Consul de France, que c'était de l'ordre de la diplomatie, pas d'un simple coup de fil, auprès du Ministre américain des affaires étrangères, éventuellement si on estimait un caractère d'urgence, auprès du juge de la juridiction concerné, encore fallait-il savoir

précisément où il se trouvait, où habitait sa cousine, il faudrait contacter sa famille. Quand bien même Sarah trouvait le mobile, il n'y avait toujours aucune preuve véritable, il était désolé d'affirmer que le texte dans la voiture, qu'il fallait pouvoir en outre authentifier, ne constituait pas une preuve de l'assassinat, ce n'était que conjecture, il devait déjà lui-même se faire l'avocat du diable pour ne pas qu'elle s'imagine trop vite une résolution facile. Il fallait qu'eux-mêmes là-bas estiment que François pouvait être coupable des faits reprochés, ça n'était pas qu'une affaire française, et on ne pouvait rien faire pour les convaincre si ce n'est communiquer au préalable ce qu'on avait sous la main. Donc si déjà les Français acceptaient la procédure, ce qui lui semblait bien improbable, encore fallait-il que là-bas ils en soient aussi convaincus. Ce n'était pas un procès, avant l'arrestation et l'extradition, mais il fallait simplement un minimum de preuves, on était loin du compte.

Il ne lui énonça aucun verdict pour son cas personnel. Il prit son téléphone, demanda à sa secrétaire de le mettre en relation avec la fourrière, auprès de laquelle il se présenta et annonça qu'il ne fallait surtout pas toucher à la voiture, que l'officier Sarah Divry repasserait pour une enquête. C'était après toutes ses mises en garde, comme pour lui faire plaisir une dernière fois, pour lui permettre de se convaincre elle-même de la fausse route. Elle le remercia tout en se levant. Il lui expliqua qu'il aurait préféré apprendre tout ça par elle plutôt que d'être prévenu par un autre. Elle rougit, totalement confuse, elle ne savait même pas comment demander qui, elle partit simplement.

Devant la voiture, elle était concentrée comme jamais. Le garagiste était à côté d'elle, elle lui avait expliqué ce qu'elle cherchait. Le moindre bruit était important, elle se mit au-dessus du capot pour l'ouverture centralisée. Rien. Elle fit le tour du véhicule, vérifia les optiques. Rien. Elle ouvrit côté conducteur, s'assit doucement. Quand elle referma, obligée de ramener fortement la portière, elle entendit plein de petits bouts de plastique et de métal s'entrechoquer. Elle ouvrit la vitre. Rien. Lui aussi avait pensé à ça, que le mécanisme fut cassé, même si c'était difficile de ne rien avoir d'autre avec un accrochage. Il s'approcha du rétroviseur. « On peut le rabattre ? - Faites ! » Et là de petits bouts tombèrent à terre. « Vous avez votre accrochage, madame ! -Merde alors ! » Elle se souvenait très bien maintenant de la trace anodine qu'elle avait repérée sur la *Golf*. Les deux étaient restés, mais le choc avait été tel que le mécanisme ici s'était disloqué. Il y avait toujours le maintien, mais le système de rabat, d'ajustement de la glace et de chauffage était hors service. « Ne cherchez pas plus loin, ils se sont croisés, et bam ! »

Elle vérifia l'absence du constat vierge et s'empressa de numéroter pour appeler l'assurance notée sur le pare-brise. Il n'y eut pas grande attente, mais sa demande n'était pas évidente à traiter, il fallut la faire passer d'un service à un autre. On lui dit, quatrième interlocuteur, qu'il y avait bien eu un appel, le jeudi matin, lendemain de l'accident, mais il n'y avait rien de noté, juste une « demande de renseignements », ça arrivait souvent, des clients qui demandaient quoi faire, qui ne voulaient pas forcément engager la procédure avec les assurances, pour essayer de s'en sortir à moins cher, sans malus, sans franchise. Ce n'était donc pas une déclaration d'accident, il avait cinq jours pour la faire. Elle fut mise en attente, puis le même lui expliqua qu'ils n'avaient rien reçu, qu'il n'y avait pas eu de suites. La franchise, pour le rétroviseur, c'était deux cent euros, à vue de nez, lui dit-on, et il y aurait un malus, en tout cas s'il était en tort. On pouvait croire qu'il l'était, s'il n'avait pas suivi la procédure, ou bien à 50-50 avec l'autre conducteur, ça revenait au même, d'après lui, au jugé. Il était donc allé faire les ventes de pièces et n'avait rien trouvé, ç'aurait été là, dans la voiture. Le garagiste estimait que ça valait entre quatre cents et cinq cents euros, le rétro, sans la main d'œuvre, et que vu le modèle de voiture c'était en effet difficile à trouver.

Elle lui fit promettre solennellement de ne toucher à rien, si bien qu'il en fut vexé et le lui fit comprendre du regard. Puis elle se dirigea chez la veuve. La *Golf* était là, dehors. Claire lui expliqua qu'elle reprenait le travail lundi, qu'elle avait failli reprendre plus tôt, mais son médecin avait insisté, il fallait qu'elle souffle et qu'elle reste avec sa fille. Celle-ci passerait ensuite la suite de ses vacances chez ses grands-parents. Du côté de Sarah, l'affaire fut résumée le plus succinctement possible, elle lui expliqua qu'on avait retrouvé par hasard le texte dans une voiture, à la fourrière, elle lui laissa le temps de la lire, sur son appareil photo, ce n'était pas facile en matière d'ergonomie, de même émotionnellement, Claire se mit vite à pleurer, Sarah prenait son temps, elle se leva et alla préparer un verre d'eau, ramena les mouchoirs repérés près du téléviseur, sans rien dire, pendant que Claire restait concentrée. Sarah restait debout, marchait, réfléchissait à la suite, sentait parfois la colère monter à l'idée qu'il n'y aurait sans doute pas de suite. Elle attendit que les reniflements soient suffisamment espacés, encore cinq minutes au moins après la fin de la lecture. Elle expliqua pour l'accrochage, il y en avait eu sans doute un. Claire confirma, Franck lui en avait parlé, rapidement, il n'était pas dans un bon état, à ce moment-là, il était mou, il parlait peu, une amie à elle était là, ça se passait bien dans l'ensemble mais il partait beaucoup, il trouvait de quoi s'occuper ailleurs, des prétextes à faire des courses. Il leur avait raconté ça, donc, un soir, certainement le mercredi soir, sans doute, il avait dit qu'il avait eu un souci, mais elle n'avait pas de détail, il en avait surtout parlé avec son amie. Mais *a priori* ça s'était bien passé, il n'avait pas l'air ému plus que ça,

ça semblait même être alors le cadet de ses soucis. Elles allèrent voir la voiture, le rétroviseur était bien en place et sans aucun dégât à l'intérieur. Le moteur allumé, il n'y avait pas de problème, le système fonctionnait. Dans la boîte à gants, il y avait un constat vierge. Et l'assurance n'avait rien à signaler, aucun appel, aucun document transmis par l'assuré.

Claire était dubitative. Il n'y avait que la feuille, le texte, retrouvé dans l'habitacle, qui faisait le lien entre les deux hommes. Il y avait deux endroits avec des rayures, sur la voiture, il était difficile de croire qu'il avait tapé son rétroviseur, une simple trace qui pouvait partir avec un peu d'eau, aucun dégât. « Vous ne m'enlèverez pas l'idée que c'est ma faute, fit-elle en déversant de nouveau quelques larmes. » La petite à leur côté semblait pencher du côté de sa mère, ou bien s'habituaient-elle à sa culpabilité que Sarah imaginait régulièrement réaffirmée dans la maison, le soir avant le coucher, la nuit en plein sommeil, toute la journée. Pour elle le médecin avait fait une erreur, la petite avait seulement besoin d'être ailleurs, un centre de loisirs, une colonie de vacances, tout sauf rester ici avec sa mère. Claire ne se morfondait pas, elle ne le regrettait pas, elle avait le sentiment d'avoir tué quelqu'un, d'avoir annihilé une vie. Quelle que soit la valeur donnée à cette vie, c'était pour elle suffisamment grave pour la damner vivante. Détruite par ce sentiment, elle n'avait qu'un besoin, pour Sarah, c'était une aide par un professionnel.

Sarah la raccompagna, elle s'assit pour montrer qu'elle n'avait pas l'intention de l'abandonner, pour montrer qu'elle voulait la faire parler. Anaëlle partit dans sa chambre, allumer un téléviseur tout récemment installé. Sarah lui donna le numéro de son médecin, lui dit qu'il saurait mieux la conseiller. Le sien était sans doute très bon, mais il y a certaines situations pour lesquelles ils ne sont pas forcément tous aussi doués, celui qu'elle lui conseillait lui donnerait une bonne adresse.

« Vous savez, fit Claire, la première fois que je vous ai vu, je vous ai haï, je ne sais pas pourquoi, votre collègue était tellement attentionnée, et vous, vous me fixiez, je vous ai haï, vous pesiez sur moi votre regard. Et finalement vous êtes une chic fille, comme quoi.

- Tout ce que je sais, Claire, c'est que vous n'êtes pour rien dans tout ça. Que vous soyez à l'origine d'un choc, chez lui, sans doute, mais sa mort n'est pas votre fait, et si vous n'en êtes pas convaincue, je peux vous assurer que je vais vous le prouver, le démontrer, que je vais aller faire chercher ce salopard et le faire condamner.

- J'ai encore beaucoup de mal à y croire, mais je vous remercie pour ce que vous faites. »

Il était midi, jeudi 26 juillet, et à neuf mille kilomètres de là, dans une maison en location d'Arminta Street, un jeune homme de dix-neuf ans, seul, criait, à genoux, « mais pourquoi fallait-il que je le balance par-dessus ce fichu pont », il pleurait, implorant Dieu sait qui devant un sticker représentant une croix noire sur la chambre de sa cousine.

6.

François prit la route pour Los Padres comme prévu, le vendredi matin, il se fit porter par un *über*, à deux heures de route c'était un peu cher mais il n'avait pas trop le choix. Par l'*Interstate 5* et la *Lockwood Valley road*, ça permettait de découvrir le paysage. Il avait fait quelques emplettes, une gourde, des *Timberland Men's Earthkeepers* soldées à cent vingt dollars. Pour le reste, il quittait son confort. Il aurait pu faire simple, *Costaic Lake*, *Pyramid Lake*, mais il voulait se faire peur. Bien sûr il ne partait pas à la sauvage, il avait repéré le *Reyes Creek Campground*, avec location d'une tente sur place. Il y fut déposé un peu avant treize heures, avec son maigre paquetage, trois changes, pas plus, sa trousse de toilette.

*Reyes Creek* était une mince rivière parsemée de pierres, avec quelques petites cascades à cet endroit. Il y avait deux *Harley* garées. Le restaurant de grillades ne payait pas de mine, de l'extérieur, mais le repas fut particulièrement copieux, et l'équipe très agréable. Les murs étaient tapissés de billets, à l'effigie de Georges Washington, il y avait un billard en arrière-salle, avec une scène de concert, plusieurs photographies sur les murs venaient afficher des souvenirs pour le lieu. François ne comprenait pas grand-chose aux conversations. Tout de même le mot qu'il entendit le plus c'était *fire*. Il y avait une crainte évidente de l'incendie, qui avait déjà pris dans les massifs plus au Nord.

Le terrain de campements était quasiment vierge, il y avait quelques feux éteints au sol, avec la consigne actuellement de ne pas en faire. C'était en tout cas ce qu'on lui avait dit bien distinctement quand il avait pris sa tente à la cabane, « *no fire, no way, pas de feu, too dangerous* ».

Une clairière accueillait une *Chapel*, ainsi qu'écrivait sur le fronton, au-dessus d'une haute porte étroite. La bâtisse était en bois local, épais, sombre, elle était grande, mince, avec une impression renforcée par des toitures très pentues, en tôle grise. Il y avait deux grandes planches en travers de la porte, qui en bloquaient l'accès, les fenêtres étaient condamnées. François se demanda si c'était pour empêcher d'entrer ou pour empêcher de sortir. Il sut tout du moins avec certitude qu'il n'aurait pas ce bâtiment en observation depuis l'emplacement qu'il choisirait, ici c'était premier arrivé premier servi, pour lui pour vingt dollars la nuit et cinq dollars de location avec un petit tapis de sol. Il s'occupa surtout de se mettre à l'ombre. Il prit un verre au bar, un cocktail de fruit, avant de s'engager sur le circuit de randonnée, vers quatre heures, il faisait encore très chaud.

\*

\* \*

Morgane décida d'accompagner Arielle, c'était d'autant plus important pour elle que toutes deux se retrouveraient le lendemain pour tourner ensemble. Elle était inquiète, la fièvre ne tombait pas, les cachets permettaient de cacher sa souffrance, ça s'arrêtait là. Heureusement ce n'était pas trop physique, une scène pour contenter les fétichistes des pieds, avec un homme qui s'en délectait, sans pénétration, cela se terminait sur ses pieds. Morgane fut même surprise de voir qu'Esmeralda arrivait quand même à jouer la comédie. Elle devait feindre l'outrance, puis l'amusement, puis le classique contentement, continu puis final. Le partenaire était réputé violent, on savait qu'il avait tendance à grogner comme un porc, qu'il était habitué à ramener la fille vers lui en la tirant par l'épaule ou le ventre, plusieurs fois, c'était une vraie souffrance. Mais la scène ne se prêtait pas à ce genre de violences, il devait faire de la composition, une forme de soumission, il en était quelque peu agacé, surtout qu'on riait sous cape dans la pièce, mais tout se passa pour le mieux, sans heurts.

Arielle eut un soupir de soulagement en retrouvant Morgane à l'entrée après la douche. Ce n'était pas son type de scène préféré, mais c'était comme du repos, là, comme un solo sans jouets. Elle eut son agent Mark au téléphone, ravi, qui lui dit qu'elle n'avait qu'à venir avec Morgane en fin d'après-midi, comme elles étaient déjà ensemble. La soirée se déroulait sur la côte, dans une villa sur Malibu, que de l'industrie. Il n'y avait quasiment que des actrices, c'était organisé par le studio *Girlfriends Films*, créé en 2002 par Dan O'Connell, qui se chargeait de tout réaliser, plusieurs centaines de scènes, plusieurs dizaines d'actrices. Morgane connaissait bien la série des *Women seeking women*, on en était à 158 DVD de quatre scènes chaque, souvent plus de trois heures. Il y avait au moins cinquante filles, par petits groupes de connaissance ou par agent, selon l'ancienneté. Morgane ne connaissait pas grand monde, mais elle reconnut Riley Ried, au loin. Arielle lui dit qu'elles auraient l'occasion d'être présentées plus tard, mais Jimmy n'était pas là ce soir, il ne faisait pas encore partie du gratin des agents. Il y avait Anissa Kate, française, trente et un ans, née à Lyon, qui cumulait les récompenses, avec plus de deux cent films au compteur. Morgane la trouvait trop maquillée, trop maniérée, un peu comme Katsuni, ce n'était pas son genre.

Il n'y avait pas une goutte d'alcool, mais des cocktails de fruits, des petits fours, salés sucrés. Il y avait plusieurs écrans qui diffusaient là des *screens* du site de la production, là des extraits de scène de vingt quatre secondes. C'était de mauvais goût, personne ne s'y attardait. La musique était forte, ça augmentait le volume des conversations tout en permettant une certaine discrétion. Mais Arielle ne tint pas longtemps le coup, son visage se mit à ruisseler, la fièvre revenait, elle

demanda de l'aide à son amie, qui l'emmena dans une salle annexe à la pièce de réception, avec une salle de bain privée puis une chambre à la suite. Dans la salle elles s'installèrent sur un canapé d'angle en cuir blanc, huit places, dans lequel il y avait déjà trois filles qui s'inquiétèrent de l'état de leur collègue. Elles en étaient d'autant plus soucieuses que c'est de ça qu'elles parlaient, à l'écart, des problèmes qu'on rencontrait dans le métier.

Arielle ne tournait pas tant que ça, avant, mais elle avait mis les bouchées doubles afin que l'argent suive. Elle voyait bien qu'il fallait thésauriser, capitaliser, elle voyait bien que les carrières étaient courtes, rapides. Les tournages étaient bien payés, dans l'absolu, au temps de travail, mais elle mettait de plus en plus de jours à se remettre, elle commençait bien à avoir des doutes sur ses capacités à retrouver la forme à chaque fois. C'était comme de petits coups durs qui, trop vite les uns après les autres, s'accumulaient pour la terrasser puis l'achever. Et encore, elle n'était pas seule, elle vivait avec Morgane, c'était déjà ça, la colocation pouvait en sauver plus d'une.

Olivia Nova, commença l'une des filles du canapé, n'avait que vingt ans quand on l'avait retrouvée morte dans son appartement, en tout début d'année. Tout le monde pensait qu'elle s'était suicidée, il était difficile de trouver d'autres explications. On avait parlé d'une grave infection urinaire, aussi. Elle s'était plainte, Arielle en avait entendu parler, l'une des filles le confirma, elle s'était plainte d'être seule pour Noël. Originaire du Minnesota, elle voulait devenir chanteuse, et elle s'était retrouvée dans le porno comme par hasard, une femme lui avait donné une carte de visite et ça s'était enchaîné, elle venait à peine de commencer. Le pire c'est qu'elle était encore bien présente sur les plateformes, classée neuf centième sur *Pornhub*, avec vingt-six vidéos d'elle, une fille qui n'avait pas tenue, visualisée plus de sept millions de fois.

C'était quatre millions et demi de vues pour Olivia Lua, avec vingt-deux vidéos. Elle s'était éteinte onze jours après, le 18 janvier, dans un centre de désintoxication de L.A. Là, c'était la drogue, elle avait fait une rechute. Elles étaient si nombreuses à en prendre pour tenir, dit une autre, tandis qu'Arielle commençait à en avoir envie, jusque-là que de simples petits essais sans conséquences, sans addiction, mais elle sentait que ça venait, elle avait besoin de ces trucs, c'est le mot qu'elle préférait pour y penser. Ça faisait au moins trois mois qu'elle ne travaillait plus quand c'était arrivé, elle avait vingt-trois ans, la cinquième à mourir dans l'industrie depuis le mois de novembre.

Après plus de quatre cent films, à trente-cinq ans, Shyla Stylez était morte dans son sommeil, au Canada, chez sa mère. Deux cent millions de vues. Yuri Lov, à trente ans, faisait une overdose de médicaments, à Los Angeles. Il y avait aussi les

réseaux sociaux, Arielle n'y était pas encore beaucoup, mais ça commençait, elle y rencontrait une autre violence, celle des hommes en direct, tous les hommes, quels qu'ils soient, à tout âge. Ils les considéraient comme des moins que rien, bien contents de les trouver devant leur écran, elles étaient là pour eux pour qu'ils se permettent le pire, elles étaient leur défouloir, ce qu'ils ne pouvaient envisager dans la vie réelle, en estimant que la proximité permise par les réseaux leur donnait ce droit d'invective, de jugement, de haine. Mercedes Grabowski, dite August Aimes, à seulement vingt-trois ans, s'était suicidée chez elle après une campagne de harcèlement en ligne, elle était morte la même semaine que Jean d'Ormesson et Johnny Hallyday, Arielle s'en souvenait bien. Elle s'était pendue à la suite de réactions violentes qui étaient venus après un *tweet* dans lequel elle disait refuser de jouer avec des acteurs de porno *gay*, comme elle estimait que ce n'était pas assez sûr niveau santé. C'était des insultes, souvent depuis l'industrie du *gay*. Son dernier *tweet*, le 5 décembre 2017 à une heure du matin, « *fuck y'all* », était toujours en ligne, expliqua la première des filles, avec environ quinze mille *retweets*, trente mille *j'aime*. Le compte était toujours actif, et c'était aussi cinq cent millions de vues sur *Pornhub*, au trente-et-unième rang...

Morgane mit les pieds dans le plat, ce n'était pour elle ni les drogues, ni les réseaux sociaux, ni la solitude, qui étaient la première cause, c'était « ces enculées de plateformes », en français dans le texte d'abord, « *those fucking websites* » ensuite. Elle était jeune, mais Jimmy lui avait expliqué l'histoire de Reseda, la mort des producteurs et studios, l'obligation de ne pas se protéger pendant les scènes pour que ça se vende en ligne, la concurrence continuelle. Bien sûr les autres ne pouvaient abonder dans le même sens, même si ce soir elles pouvaient au moins se rassurer avec un producteur et réalisateur du cru qui faisait son chiffre. Elles ne voulaient pas accuser *Mindgeek* ou tout autre société secrète, et Morgane s'en aperçut vite.

Il était difficile de comprendre si le silence qui suivit provenait d'une gêne, ou s'il consistait en un hommage pour les filles dont elles avaient parlé, il y avait sans doute un peu des deux. En tout cas elles se mirent ensuite d'accord toutes les cinq pour dire qu'elles avaient fait le choix de ce métier particulier et qu'elles avaient envie de s'éclater. Ce fut une telle joie d'un coup, après les échanges morbides, il y aurait eu des caméras elles auraient tourné là maintenant, elles avaient toujours cette motivation. Arielle allait mieux, elle voulait y retourner, surtout qu'il y en avait beaucoup qui venaient simplement se montrer pendant une petite heure pour retourner aussi vite dans leurs pénates. Les deux filles en revenant dans la pièce de réception se firent accoster par deux blondes, au bras de Spiegler. C'était elles quatre le lendemain, elles se jaugèrent et se quittèrent. Riley Ried était partie. Morgane était mal à l'aise, elle ne pensait de nouveau qu'aux mortes, et les écrans

qui donnaient continuellement leurs images obscènes, sans style, sans son, sans âme, Arielle ne se fit pas prier pour rentrer. Il n'était pas vingt-trois heures quand un *über* les déposa devant leur maison.

\*

\* \*

François, à cette heure-là, commençait sérieusement à angoisser, ça faisait une bonne heure qu'il cherchait son chemin pour rentrer, et c'était la nuit maintenant. Il entendit du bruit, celui du camping espérait-il, mais il ne croisait plus personne sur les sentiers, ça faisait deux heures maintenant. Toutefois la canicule était telle que ça restait agréable d'être en forêt, il avait surtout peur d'éventuelles bêtes, petites ou grosses, il n'avait aucune idée de la faune qui vivait là, il n'avait pas idée qu'il eut pu rencontrer facilement des coyotes, éventuellement des lynx, ou encore des pumas, il se serait sans doute inquiété davantage. Il aurait certainement eu très peur d'un *moutain snake, lampropeltis zonata*, le dos en alternances d'anneaux blancs, noirs et rouges, le museau noir. Il n'y avait pas grand risque que le serpent s'attaque à l'homme, mais c'était l'animal qu'il craignait le plus, dans l'absolu. Il pensait qu'il y avait des crotales, chasseurs nocturnes dont il avait l'impression d'entendre le bruit de crécelle.

Il était seul responsable de sa situation, il avait dévié du *trail*. Inexpérimenté pourtant, il avait pris ce risque. Il avait fait demi tour, c'était une chose, mais il ne parvenait pas toutefois à retrouver le chemin principal. Ce ne fut qu'à minuit qu'il tomba sur le lit de la rivière, si tarie qu'il avait du mal à deviner dans quel sens il devait la suivre. Ce dont il se souvenait par contre, c'était que le *trail* était à l'ouest, ou plutôt à droite en partant du camp, dans sa tête. Alors il fit cet effort de revenir en arrière, il ne se souvenait pas avoir franchi le lit, il voulait en être sûr. Il put donc repartir vers le nord sans avoir encore rencontré de danger.

\*

\* \*

Morgane et Arielle n'avaient pas sommeil, elles étaient à discuter dans le salon, le téléviseur allumé sur un *soap* qu'elles ne regardaient pas. Arielle était dans l'introspection, dans le doute, Morgane, peut-être pour elle parce qu'elle était plus fraîche, travaillait à la rassurer. Ce qui était certain c'est qu'Arielle n'était pas dans un état négatif, elle n'avait pas envie de mourir, elle n'avait pas envie de développer sa consommation médicamenteuse, elle ne voulait pas prendre goût aux substituts artificiels au bonheur. Puis la porte s'ouvrit avec fracas, deux ombres entrèrent sauvagement, ils s'étaient mis ensemble pour défoncer l'entrée, « *que pasa* », « *hay chicas* », ils n'étaient pas masqués, Pablo moustachu avec une batte,

Manuel à casquette *Enron* qui criait, « *hay chicas, putas, hiro de puta* ». Les filles avaient sursauté, puis s'étaient levées, tétanisées ensuite. Pablo contourna le canapé et tomba sur Arielle, lui explosa littéralement la tête avec sa batte, elle éclata contre le mur et s'écroula en même temps que le sang giclait en tous sens. Manuel passa de l'autre côté et mit un large coup de poing dans le visage de Morgane, qui tomba inanimée, puis ils retournèrent aux affaires. Téléviseur, ordinateurs, tablettes, bijoux, petite monnaie. Ils explosèrent les meubles fermés de chaque pièce et prirent les godemichets et DVD dans leurs sacs également.

Ils firent plus vite que prévu, Pablo restait silencieux, Manuel n'arrêtait pas de pester, de jurer. Elles ne devaient pas être là, Francesco avait été très clair là-dessus, la machine avait bien rapporté qu'elles partaient tout le week-end. Arielle gisait dans tout ce qu'elle pouvait contenir de sang, Pablo n'avait pas eu l'impression de donner tant que ça, mais la batte n'avait pas seulement sonné, elle avait entamé le cuir chevelu bien sûr, mais le crâne aussi, et son rebond contre le mur fit jaillir quelques morceaux, dans un feu d'artifice d'hémoglobine. Comme fragilisé, l'os se fendit aussi de l'autre côté. Alors qu'elle était censé être à Santa Monica avec ses copines, son corps glissait le long du mur du salon en laissant une traînée rouge visqueuse, s'écrasait sur ses deux jambes désarticulées, la bouche grande ouverte, dans un bruit squelettique qui donnait le ton. Ainsi la machine n'était pas au point, Francesco surtout n'était pas au point, dans la tête de Manuel c'était lui qui prenait le coup de batte et qui s'écroulait. Il avait beau être le frère de Pablo, rien ne pouvait y faire, il allait payer la colossale bévue, il allait dérouiller. Il ne pensait même pas à Morgane, tombée sans prendre d'obstacles, un lourd sac d'os qui était là inanimé non pas du fait du coup de poing, mais à cause du choc contre le carrelage.

Sans doute ç'avait été trop vite. Francesco s'était enthousiasmé comme jamais. Pablo, dix ans plus jeune, était sous le charme, son frère c'était son héros. Manuel avait pourtant l'habitude de se méfier, comme un réflexe chez lui d'ailleurs plutôt que comme une étape à ne pas oublier. Il avait quelques affaires au compteur, à vingt ans révolus, trois cambriolages, un règlement de compte dans lequel il avait donné la mort, trois semaines en cellule pour un petit larcin dans une épicerie de quartier. Pablo, à seize ans seulement, il était vierge, au moins commençait-il d'emblée dans la cour des grands. Francesco aussi, en tant que commanditaire c'était une première, il n'avait jamais été et ne serait sans doute jamais l'exécutant. Ce fut l'affaire d'une soirée, avec Pablo, la veille, parce qu'il n'y avait qu'un prototype en circulation, parce que c'était ce week-end ou jamais, et Manuel, c'était sa part de responsabilité, il n'était disponible que le vendredi, sinon ils auraient bien vu que les filles étaient là et ne seraient pas descendus le lendemain.

Francesco était content, au début, quatre mois déjà, quand le projet avait démarré. Il n'en parlait pas beaucoup, se souvenait Manuel, de son projet d'informatique. Ce n'était pas un grand programmeur, il n'avait pas fait d'étude. Pour Manuel c'était un bon à rien, un *gamer* rien de plus, sans grand talent d'ailleurs c'était Pablo le meilleur. Mais Francesco avait trouvé un plan avec un certain Marcus, alors il avait redoublé d'effort pour montrer qu'il était à la hauteur, et il l'était, ça avait scié Manuel. C'était un peu le but, pour Francesco, de montrer de quoi il était capable, pas auprès de Manuel, il se fichait pas mal de ce voisin envahissant qui s'était entiché de son frère, mais surtout auprès de son frère et de sa mère, le père était parti dans une coulée de béton quand il avait cinq ans. Et puis les jours passaient, il était devant son écran, il travaillait à distance, ils n'avaient pas de local, au début, puis Marcus, pour aller plus loin plus vite, leur proposa une colocation chez lui, il s'était débarrassé de deux précédents occupants, l'idée en tête. Alors avec Ulrich le Français, ils se firent dix heures de code par jour, Marcus en faisait trois fois moins, il se chargeait de développer les idées et le *packaging*, il se chargeait aussi de chercher les financements, mais sans succès.

Au bout d'un moment le problème était là, ils n'avaient même pas les moyens de produire des prototypes, alors qu'on en était à cette phase, l'idée était bonne, mais sans investisseurs, Marcus les avait embobinés, un peu malgré lui. Il faisait les démarches mais rien ne venait, pas de réponse. Il leur expliqua qu'il manquait un soutien principal, les autres étaient en attente, ils voulaient voir. De petites sommes, les tournages de Marcus, Francesco était sidéré, permirent de mettre en place le prototype, qu'ils testèrent pendant deux semaines avant de le déposer chez Morgane. Il savait que ce serait compliqué, l'idée était géniale mais ils allaient trop loin dans la captation de données, ce n'était absolument pas la bonne période pour s'amuser à ça, dans dix ans peut-être, mais pas maintenant, pas là.

Si Manuel s'était fait avoir, c'est parce que c'était de l'informatique, et qu'il n'y connaissait rien. Comme pour les affaires précédentes, dans le discours c'était sans risque, sûr, certain, sans problème, c'était donné. En somme c'était louche, mais l'informatique le séduisait, ça avait l'air magique. Il était jaloux de certains caïds qui s'étaient mis aux *bitcoins* et devenaient les rois du pétrole, il enviait ceux qui baignaient dans l'arnaque téléphonique à l'échelle continentale, il voulait en profiter lui aussi. Il zonait, il ne vivait de rien, il était temps qu'il touche sa part. Et voilà pourtant qu'il avait une morte sur le dos, avec l'autre à côté qui respirait à peine. Pablo avant de partir était sur le point d'aller achever Morgane, Manuel l'arrêta. « Mais elle nous reconnaîtra. - Non, elle est sonnée, c'est allé vite. » Manuel ne voulait pas en avoir deux sur le dos, tout simplement, il pensait déjà à la peine qu'il encourait, pragmatique.

\*

\* \*

François était rentré au campement, à la tente en passant par le cabanon gris des toilettes. Il était seul, tout le monde déjà couché, même plus loin vers le bar on ne captait pas un seul bruit d'origine humaine. Il entendait la crécelle, par ci par là, quelques chuchotements, des ronflements parmi les tentes.

Cette retraite ne lui plaisait pas. Il s'était perdu, mais ce n'était pas le problème. Il faisait très chaud, trop chaud, mais c'était un détail. Ce n'était pas une retraite, c'était une fuite, sans aucune maîtrise de soi. Tandis qu'il cherchait la rédemption, tandis que toute son enfance revenait à lui pour l'engager à s'installer face à lui-même puis face au Seigneur pour se décharger du fardeau, pour chercher le pardon, il ne faisait rien de tout ça. Les arbres ne valaient pas un Dieu, pour lui, il n'était pas de ce bois-là, la rivière n'était pas une ressource, dans sa foi, ce n'était pas ainsi qu'il communiait, ça c'était des lubies naturalistes qu'il exérait. Il avait su apprécier la nature, petit, et la cascade de la Beaume pour lui avait été une illumination, au-delà du jeu régulier de partager cette aventure avec sa cousine. Mais il savait faire la différence entre un accident merveilleux et l'habitude religieuse. Il lui fallait une église, ce serait sa quête, son ultime quête s'il le fallait.

\*

\* \*

Marcus eut affaire à son premier cas de conscience avec le *MajorDome*. Il s'était bien douté que ça arriverait un jour, mais pas si tôt. C'était le type d'information qui pouvait faire partie des alertes, mais c'était aussi une faute à l'égard des conditions générales d'utilisation et du contrat signé. Même s'il ne s'agissait encore que d'une expérimentation, il lui revenait sans doute de respecter ses clientes. Surtout qu'avec Morgane il ne voulait pas se fâcher, mercredi ç'avait été sans doute la meilleure scène qu'il ait jamais tournée. Alors sans doute était-ce en grande partie parce qu'elle était encore une jeune actrice, une novice, mais tout de même, avec la discussion de l'avant-veille il se construisait quelque chose, elle était fraîche comme il l'aimait, sans être ingénue comme le surjouait la plupart des actrices à la vie civile. Mais tout de même, il lui paraissait difficile de rester ainsi sans réagir.

Au début, cette ligne de François, « mais pourquoi fallait-il que je le balance par-dessus ce fichu pont », il la prit dans tous les sens possible, mais il se douta qu'il ne s'agissait ni d'un objet ni d'une chute anodine. C'était la seule phrase retenue pour le jeudi dans ce stockage provisoire. La traduction donnée sur *Google Translate*, « *but why did I have to balance it over that damn bridge* », lui posait un

peu souci, à cause du mot « *it* » choisi par l'algorithme. Le choix de l'expression « *did I have* » était aussi sujet à caution, mais il ne s'en formalisa pas. Ses échanges avec Ulrich lui avaient permis de comprendre cette subtilité. Par contre, si François avait dit par exemple « mais pourquoi fallait-il que je le tue », il le vérifia, la machine aurait estimé que c'était « *him* », un homme donc, et pas une femme ni une chose, parce que c'était ainsi, le choix était programmé par les calculs informatiques. On balançait plus facilement un objet qu'un homme d'un pont, se dit Marcus, mais le ton employé pourtant lui faisait pencher pour le meurtre.

Il ne découvrit la ligne sur son écran que le vendredi matin. Francesco et Ulrich n'avaient pas daigné le prévenir alors que c'était typiquement une phrase d'alerte. Avec deux jours de traitement de données, il n'avait aucun moyen d'en savoir plus. *A priori*, quand la phrase fut prononcée, François était seul dans la maison. Les capteurs étaient particulièrement bien programmés, à ce niveau, il n'y avait pas trop d'erreur possible. Il y avait une exception envisageable toutefois, si un corps était entré déjà sans chaleur, déjà mort. Mais le dôme aurait perçu des frottements suspects, se dit-il. Il doutait sérieusement qu'un corps fut là. C'est ce qui lui permit d'attendre un peu.

Francesco et Ulrich auraient dû l'aider, mais Francesco avait insisté pour prendre son week-end, affaires familiales, et ce n'était pas comme s'ils étaient payée. Marcus n'avait pas grand-chose à rétorquer. Ulrich en avait profité, ils auraient mieux à attendre et à tout traiter à partir du lundi, puis plus tard quand les filles donneraient un peu plus d'elles-mêmes, elles n'étaient pas là ce week-end. Pour l'interface, on était bien, il faudrait que Marcus fasse un entretien approfondi avec Morgane pour estimer ce qui devait être amélioré. Pour le reste il fallait attendre qu'on voit comment traiter l'ensemble des données et proposer les connecteurs externes, ensuite, si besoin, avec d'autres services, il faudrait s'y mettre, une fois les premières observations analysées.

La veille, il y avait eu un peu de discussion, rien d'important. Arielle était toujours mal en point, elle passait la soirée dans sa chambre. La tension était telle entre Morgane et François qu'ils ne parvenaient pas à dépasser les banalités. Marcus avait confirmation qu'il n'y aurait plus personne à partir du lendemain midi, les filles partaient à Santa Monica directement après le travail. Par les bribes visibles, il avait bien compris le petit jeu des filles avec le cousin pour qu'il ne sache pas en quoi consistaient leurs occupations professionnelles. Il connaissait la maison par le plan que le dôme en avait construit par capteurs, à partir des distances des bruits de porte, à partir des éloignements de pas, à partir des intensités de voix, ce n'était pas encore parfait mais on voyait se dessiner le plan, c'était l'œuvre d'Ulrich, ce

bijou de programme. Marcus se convainquit que les filles auraient vu ou senti le cadavre s'il y en avait un. Et François n'était pas au courant pour le dôme, il n'avait pas posé de question sur cet objet rouge qui était apparu à l'entrée du séjour. Ainsi aurait-il donné d'autres informations, il aurait pesté en déplaçant le corps, alors qu'il s'en était tenu à cette petite phrase isolée.

Peut-être était-ce l'ennui, sans projets de sortie, mais Marcus ne parvenait pas à débarrasser ce problème de son esprit. Certes il y avait la confidentialité des données, pourtant devant un meurtre ça ne valait plus beaucoup pour lui. Il se doutait bien qu'on viendrait facilement lui reprocher de n'avoir rien dit si on apprenait ensuite qu'il était au courant. Ce n'était qu'une phrase, une seule, il pourrait même l'effacer, ils avaient la totale maîtrise des données, il trouverait moyen de prétexter d'autres interprétations possibles. Les pleurs, dans une machine, ce n'était pas facile à repérer, il ne pouvait tellement pas croire en un assassinat, ce n'était peut-être qu'un animal, un chat écrasé qui s'en remettrait avec une patte en moins, ou même un coyote. François était triste parce que c'était une belle bête, il était français, donc il ne savait pas qu'ici les coyotes on n'en voulait pas, il y en avait bien trop. Voilà, Marcus pouvait manœuvrer sa conscience pour s'en sortir.

Il se posa devant la télé, on lui avait passé *Zombie Strippers*, 2008, réalisé par Jay Lee, avec Robert Englund, qui essayait souvent de faire sa tête de Freddie, et surtout Jenna Jameson et autres collègues qui s'étaient essayés à la série Z. L'idée était drôle, mais le film était globalement mauvais, des scènes de *lap dances* et d'orgies d'intestins et de chaires diverses qui se suivaient, les références à Ionesco, à Nietzsche ou à Camus n'y changeaient pas grand-chose. Le maquillage était très réussi, les moules étaient impressionnants, mais ce n'était pas ce qu'attendait Marcus, il ne put rentrer suffisamment dans le film pour oublier François. C'était même pire, ça suscitait dans son imagination la vision d'un cadavre en décomposition, bouffé par les vers, le crâne ouvert, le t-shirt imbibé par son sang, des poussières incrustées dans le col, tout sec, dans une odeur humide de sueur et d'urine mêlées. Peu à peu le corps diminuait, des vers blancs se développaient, grossissaient. Puis un bip qui n'avait rien à voir fit sursauter Marcus. Il éteignit le film, il ne le reprendrait pas, les dix dernières minutes ne l'intéressaient pas, la mort du prêtre vaudou, sous les traits encore d'un savant fou comme c'était la mode, qui se faisait transmettre lui aussi cette peste bubonique. Il n'aimait pas les zombis et l'engouement qui allait avec, il avait juste voulu voir les collègues et ce qu'elles étaient en capacité de faire d'autre que du sexe devant une caméra.

Il s'approcha de l'écran d'ordinateur, il était dix-huit heures, le *MajorDome* avait été désactivé, c'était ça le bip. Aucun individu pourtant n'avait pénétré dans la maison, il put s'en assurer, l'appareil n'avait donc pas été mis en arrêt directement. Dans le cas d'une coupure de courant, une batterie de secours était prévue. Il apparaissait par ailleurs que ce n'était pas un problème de connexion au réseau, le message n'aurait pas été le même, et il y aurait eu des tentatives de récupération, ce qui n'était pas le cas. Ça n'avait sans doute rien à voir avec François, il devait sûrement être en pleine forêt, mais tout de même ça faisait des circonstances étranges. Alors il appela Francesco, qui lui affirma qu'il n'y était pour rien, que ce n'était sans doute qu'un *bug* ; pour un prototype voilà qui n'était pas surprenant, une mauvaise soudure à l'intérieur. On pouvait attendre dimanche soir, Marcus appellerait Morgane, passerait récupérer l'objet, voilà tout.

Ce n'était pas une surprise que cette absence d'inquiétude chez son collègue hispanique, et pour Ulrich c'était pareil, leur investissement dans le projet s'arrêtait là, trop sûrs qu'ils étaient qu'ils se feraient tous trois doubler bien vite par des concurrents qui ne faisaient que se retenir, mais qui avaient largement les moyens d'aller dans ce sens d'un traitement accru des données de leurs utilisateurs. Francesco l'assura que Morgane n'avait aucun moyen de stopper la machine, il ne voyait pas bien d'ailleurs pourquoi elle aurait fait ça, mais que seuls tous trois pouvaient le faire. A distance, oui, Francesco et Ulrich pouvaient désactiver la boîte, mais ils ne comprirent pas, ou le feignirent-ils tout du même, pourquoi Marcus posait la question.

Six heures plus tard, Manuel savait bien que le dôme était éteint, il pouvait parler librement, il pouvait se déplacer comme il le souhaitait dans la maison sans crainte que des algorithmes ne prissent la peine d'enregistrer ses mouvements et de dresser une liste précise de tous les biens volés. Mais il n'avait pas conscience d'une autre surveillance, une surveillance bien physique. Car Marcus avait pris une décision claire, il avait suffisamment douté, et tergiversa même encore une bonne heure avec lui-même, il appela le 911 et avoua ses suspicions relatives à l'adresse de Morgane. Il avait un peu préparé son signalement, ce qui ne l'empêcha pas de bredouiller tout du long. Ce n'était pas simple, d'expliquer clairement leur expérimentation, avec tout ce que ça impliquait de responsabilités pour lui d'avoir surveillé une maison, malgré le consentement de ses occupants, et d'en tirer des informations pour des tiers. Mais la police n'était pas à ça prêt, le plus difficile était de comprendre la démarche de Marcus, des origines à ce soir. Tout de même ils le crurent, ils prirent au sérieux cette phrase de François, d'autant que Marcus put la leur faire entendre, le son restait une journée stockée dans la version finale, une semaine entière pendant les tests. Ça permettait de travailler l'intonation des phrases pour en améliorer le traitement, surtout pour ce

qui n'entrait dans aucune catégorie prédéfinie. Et la tonalité, même depuis des enceintes et à travers un téléphone, même en français, dévoilait une sincérité authentique.

On lui expliqua qu'une patrouille serait dépêchée sur place. C'était un agent seul, l'agent Wallace, dans un premier temps, qui venait contrôler la situation. Marcus avait bien précisé qu'il n'y avait normalement personne dans la maison, en tout cas une heure avant, quand l'assistant avait été désactivé. L'agent ne vit aucune lumière, la porte était fermée, il n'y avait rien de suspect à l'extérieur, et en faisant le tour il ne vit rien de plus, la rue était très calme, il n'entendait aucun bruit dedans. Sans doute parce qu'il n'y avait pas d'autre urgence, on lui demanda de rester, contre son gré, dans sa voiture banalisée. Ce ne fut que vers vingt-trois heures qu'il s'endormit, malgré le grésillement régulier de la radio, quelques annonces anodines. Il passa même le message qui lui demandait de rentrer chez lui, sans doute parce que c'était par un numéro qu'on l'appelait, il n'était pas habitué, il n'aimait pas ça. Debout depuis six heures le matin, en service depuis sept, il avait autre chose à penser. Il ne vit pas les deux filles rentrer une heure après, ni les deux hommes venir juste à la suite. Les filles, ça ne l'aurait sans doute pas fait bouger, il aurait fait un message radio et serait parti, il n'aurait peut-être même pas vu les deux hommes, dans ce cas. Mais avec la batte et le forçage de porte, il aurait rebondi, se serait tapé la tête contre le plafond et se serait évanoui, comme quoi rien n'aurait pu sauver Arielle, c'était écrit.

Pablo et Manuel criaient fort pourtant quand ils sortirent. L'inconfort de la *Chevrolet* se rappela à son corps, il se trémoussa, sur le point de gronder son ex-femme d'avoir bougé dans le lit, puis il se rendit compte d'où il était, d'abord dans le véhicule, puis dans *Arminta Street*, puis devant cette fameuse maison de laquelle sortait deux hispaniques à sacs poubelle, gesticulant, cherchant des clés, avec ouverture centralisée d'un *pickup* derrière lui. Alors il ouvrit la boîte à gants, sortit son .38, il était vaseux, l'ourson du petit déjeuner n'ayant pas bu son café noir sans sucre, et, pour ne rien arranger, avec une envie de pisser. Il sortit sans assurance, braqua son pistolet vers eux avant de crier, c'était plus sûr, « plus un geste ! », « posez les sacs ». Pablo avait laissé la batte ensanglanté dans le salon, Manuel avait un couteau dans la ceinture, ce qui ne ferait pas le poids, alors ils se dépêchèrent. L'agent tira, en visant la roue avant droite il éclata le pare-brise, d'une balle en plein centre. Les deux hommes se figèrent.

Ils n'opposèrent pas de résistance. Manuel s'y était tellement attendu, il s'était déjà résigné. Il pensait seulement que ce serait seulement pour le lendemain, qu'il aurait le temps d'un somme, rien ne l'empêchait jamais de dormir, sauf un très mauvais matelas. C'était étrangement ce qui le dérangeait le plus à l'instant, qu'on

le couche dans un lit de fortune, ou même dans une cellule totalement vide. Pablo, lui, s'était pissé dessus, ce qui atterra son compère, qui pensait bien qu'on les enfermerait ensuite ensemble et que Pablo pourrait toujours attendre le lendemain selon ses gardiens pour une petite toilette. Pablo pleurait, c'était encore pire pour Manuel, qui serait le premier responsable officiel de leur perte, surtout qu'il était bien plus vieux, on l'accuserait d'avoir perverti le petit, il pouvait compter sur la famille de Francesco pour aller dans ce sens. Ils sauveraient le gamin, ils avaient bien raison. Alors que Pablo seul avait tué, Manuel ferait perpétuité.

Les deux hommes menottés à l'arrière de la *Chevrolet*, deux agents les rejoignirent dix minutes après. Le premier put alors aller constater les dégâts. A l'entrée la *box* était explosée par terre, Manuel n'y avait pas résisté. Puis il vit d'abord les meubles déplacés, l'absence de ce téléviseur qui prenait jusque-là une place énorme, mis dans un sac et dehors, le sang par terre, la tête éclatée d'Arielle, puis son corps, il détourna les yeux, il n'avait pas besoin de vérifier son état, les yeux suffisaient à constater l'absence de pouls.

Puis il y avait Morgane de l'autre côté, qui commençait à bouger de nouveau. Ce n'était pas un processus de zombification, elle était bien vivante, la respiration était fluide, il n'y avait pas de grognement. Il cria pour qu'on appelle une ambulance. Il s'approcha d'elle, s'agenouilla, elle avait un hématome sur la joue visible, son nez saignait, l'œil au beurre noir du même côté. En chutant elle devait s'être brisée une ou deux côtes, à ce qu'elle paraissait voir en grimaçant à chaque tentative de mouvement de son flanc droit par terre. Quand elle lui dit en souriant qu'elle pensait bien que sa carrière était foutue, les dents rouges de sang, chaque mot pour une souffrance dans la bouche et la mâchoire, il se dit tout simplement qu'il était tombé sur deux *pornstars*, comme si c'était fréquent dans le quartier. Le fait est qu'il la reconnut malgré sa faible notoriété et ses blessures, c'était la veille au soir chez lui, il n'avait pas de doute, ça l'en rapprocha d'autant plus, comme s'ils se connaissaient intimement. Il voulait mieux encore la sauver, l'accompagner aux urgences, la suivre, s'assurer qu'elle s'en sortirait. Mais il resta sur place, c'était la procédure, deux hommes vinrent la chercher pour l'emmener sur *Northridge Hospital*. En même temps un médecin et deux secouristes vinrent observer Arielle, qui fut vite empaquetée dans une housse de transport, dans l'attente d'un autre véhicule en direction de la morgue.

\*

\* \*

François s'enquit vite après son réveil de savoir si l'église du campement était encore accessible. La question ne plaisait pas, encore moins aux responsables qu'aux touristes. On lui assura que la bâtisse était condamnée, mais de telle

manière que c'était louche. Le plus aimable dans l'équipe de service lui dit d'aller se faire voir chez les moines, là haut, ce qui le changea par rapport à l'accueil agréable qu'il avait reçu la veille. Il comprit bien vite que c'était la langue le problème, il se faisait envoyer paître parce que son anglais était trop faible, pas parce qu'il était étranger, il y en avait beaucoup des étrangers, mais ça se passait bien pour eux. Lui parlait trop mal, et il ne comprenait souvent que la moitié des phrases. Il demandait systématiquement à ce qu'on répète, alors qu'en face en voyant qu'il ne captait rien, ils en rajoutaient en complexité, en argot, et surtout ne répétaient jamais. C'était trop tôt le matin pour un accueil digne de ce nom, à ce niveau le service commençait plus tard, c'était rôdé, il n'y avait normalement pas trop d'effort à faire avant dix ou onze heures. Alors, qu'un péquenaud de Français vint se la ramener dès huit heures, c'en était tout de suite trop. Une petite dame âgée qui buvait un chocolat chaud eut pitié de lui, elle lui explicita donc qu'il y avait une église plus haut, en bonne état, puis elle eut un petit rire sec, saccadé, contente de ne pas tout dire, sans que ça fit rire personne d'autre.

François fit les trois kilomètres requis avant de tomber dessus, le *Pine Mountain Buddhist Temple*. Alors seulement il put comprendre et rire, d'abord sous cape, ensuite franchement, puis à gorge déployée. On s'était bien moqué de lui, mais il n'en avait que faire, il était content. Il n'allait pas s'inquiéter d'une religion différente quand il voulait tout simplement se recueillir. Ce n'était pas une religion du Livre, certes, mais c'était bien une forme de *nirvâna* qu'il attendait, un repos définitif par épuisement du *karma*, l'illumination annihilant les actes passés. Il ne comprenait pas comment on s'était déplacé des confins du Népal dans une forêt californienne de missionnaires catholiques, mais comme on lui interdisait le lieu de son culte, il n'avait cure de trouver par ailleurs une solution viable. Il n'adhérait pas aux principes de la philosophie brahmanique, encore eut-il dû les connaître, mais il comptait bien profiter du lieu pour rechercher la rédemption, autrement dit la reconstitution après le péril.

Il n'entendait rien aux histoires de *yoga* et de *kalpa*, malgré lui pourtant devrait-il accepter un sort nouveau, s'il entrait dans ce bâtiment, renaître dans une condition inférieure, parmi les génies des ténèbres, parmi les démons, parmi les animaux, jusqu'à mériter de retrouver sa place. Sans doute son noviciat ne l'aiderait pas, et c'était bien l'absence de choix qui l'amenait là, ce n'était pas pour faciliter son admission, mais de manière pragmatique. Il savait que sinon c'était la prison, en somme une impossibilité de retour à la normale, une absurdité qui n'avait que le mérite de protéger l'homme contre lui-même, dans l'absolu, sans amélioration possible, avec une résignation incompréhensible, siècle après siècle.

Ce n'était pas la caricature d'un temple. Sans le nom apposé sur une sorte de grand abri-bus en bois, d'ailleurs, sur la route, il eut été impossible de penser qu'il y avait là un édifice religieux. On ne voyait pas de poteaux, pas de linteau, pas de toiture incurvée impressionnante, pas de parois fines mais des murs francs, et dans le bâtiment une salle ouverte pour le recueillement avec un linoléum gris, des parois blanches, des fenêtres à double vitrage à entourages blancs, avec la climatisation, un petit autel en bois surmonté d'un Bouddha entouré de bougies, avec devant une table basse et un éléphant sacré dessus. Il y avait des chaises de différentes factures, en bois, en plastique, avec des pieds de métal, sans cohérence, mobilier fait de récupérations et de dons, sans élément de confort. Toutefois François, seul, se permit d'évacuer une chaise pliante disposée au centre sur un tapis, pour s'agenouiller sur celui-ci. Dehors il avait aperçu un grand Bouddha en bronze, ainsi qu'un cercle plus éloigné avec une grande cloche factice au centre, avec des chaises de jardin blanches et un muret de pierre pour délimiter l'espace de recueillement. Mais il faisait si chaud qu'il préférait cet intérieur. Il sentait les traces d'une communauté, mais absente elle était comme fantomatique. Il avait vu de petites serres de légumes, des autels éparpillés, contre les arbres essentiellement, dans un environnement sableux, désertiques, la forêt reprenait quelques centaines de mètres plus au nord.

Dans la salle il y avait des bougies allumées, dont il s'enivra vite, à genoux le dos droit, sérieux. En regardant le Bouddha il commença à citer des passages de sa Sainte Bible. « Mon cœur en moi est brisé, je tremble de tous mes membres. Je suis pareil à un homme ivre, à quelqu'un que le vin a dompté. » « Nous attendions la lumière, et ce sont les ténèbres, la clarté, et nous marchons dans l'obscurité. Nous tâtonnons, aveugles, le long d'un mur, comme des sans-yeux nous hésitons. » Il ne savait pas comment ça lui revenait, ça n'avait pas de sens, sans contexte, c'était une plainte à laquelle il n'était pas habitué. Il glissa dans une prière mahométane et s'échauffa, c'était une position de soulagement corporel dans un relâchement spirituel. « O Dieu, fit-il, vite à mon secours, Yahvé, à mon aide ! Honte et déshonneur sur ceux-là qui cherchent mon âme ! » Car c'était bien ça, il avait cette impression nouvelle qu'on lui en voulait, qu'on le traquait. D'après le Ciel ou sur terre, peu lui importait, il sentait un étouffement. L'apaisement de l'autel et des bougies, en ouvrant ses chakras, lui faisait voir clair. « Arrière ! honnis soient-ils, ceux qui flattent mon malheur ! qu'ils reculent couverts de honte, ceux qui disent : Haha ! »

Il criait maintenant, dans le désert, le coupable François trouvait malgré lui dans le persécuté David, parce que les mots étaient restés gravés en lui, l'expression d'une détresse. Il soupçonnait l'impertinence de son propos, mais il le subissait. « Joie en toi et réjouissance à tous ceux qui te cherchent ! Qu'ils redisent

toujours : « Dieu est grand ! » ceux qui aiment ton salut ! » Il était évident maintenant qu'on l'entendait quelque part, mais personne sans doute n'eut compris son français, il n'y avait que le ton qui pouvait inquiéter, loin d'une retraite bouddhique. Les flammes des bougies ne s'y trompèrent pas, elles cessèrent d'émettre leur lumière, elles cessèrent de réchauffer l'atmosphère. Il passa un air froid depuis l'arrière, cueillant le pénitent tout le long de l'échine, jusqu'à le redresser pour la fin du psaume. « Et moi, pauvre et malheureux ! ô Dieu, viens vite ! toi, mon secours et sauveur, Yahvé, ne tarde pas ! »

Puis ce fut comme une conversation avec Dieu, un dialogue silencieux, qu'on devinait parfois dans des marmonnements, sans discernement d'un seul mot intelligible, dans quelque langue que ce soit. Ou bien avec lui-même, c'était enfin la religion du lieu qui s'était imposée, les bougies reprenaient de leur vigueur, comme attentives à ne pas être débordées par une aura concurrente. Ou bien alors encore suffisait-il de ne pas croire pour estimer que François se démenait tant bien que mal avec sa conscience, sans qu'il sut lui-même en ce qu'il devait se soumettre. Il n'y avait plus rien qui comptait d'autre, on pouvait en être sûr, que cette relation entre l'homme ramené contre terre et l'autel réceptacle de toutes les obédiences.

\*

\* \*

L'agent Wallace insista pour qu'on lui confie l'affaire. Il le méritait bien, c'était lui qui était sur place, qui avait procédé à l'arrestation. Mais la vraie raison pour qu'on lui donna la suite, c'est que tout le monde était en vacances, ceux qui restaient étant surchargés. Jamais sinon le commissaire n'eut pris la responsabilité de lui laisser une enquête pour des faits dans lesquels il avait laissé une jeune femme mourir, par défaut de surveillance, ou par fatigue. Wallace avait la quarantaine, il était porté sur la bière et le whisky, ses états de service le rendaient indispensables pour ce dont personne ne voulait se charger. Et les *pornstars*, personne n'en voulait plus, surtout les jeunes bien sûr, c'était un nid à problème. Même après avec la drogue, il se passait toujours des drames, sans que personne dans l'industrie n'ait semblé avoir l'intention d'y changer quoi que ce soit, comme tout le monde subissait une situation économique allant se dégradant depuis maintenant quarante ans sans aucune vision d'avenir.

L'agent Wallace était pourri de l'intérieur. Ça faisait longtemps pour lui que c'était le début de la fin, dix années pendant lesquelles il dépérissait, depuis que sa femme était partie pour l'Illinois avec ses deux filles, à cause de son alcoolisme rampant, depuis qu'il ne parvenait plus à séduire, depuis qu'il n'avait plus la force d'assurer au lit. Pendant un temps il voyait ses filles par *Skype*, puis finalement

elles ne voulaient plus. Lui ne voulait pas les forcer, peut-être un jour, peut-être pas, ferait-il le voyage, feraient-elles la route, pour des retrouvailles pleines de larmes, peut-être pas sans doute. Elles avaient l'âge depuis pour venir le voir. Lui n'avait pas encore le courage de faire la démarche, il l'avait de moins en moins, l'envie.

Morgane, dans son histoire, c'était comme un déclic, sur le moment. Il n'avait aucune raison de s'en vouloir pour Arielle. Il était mort de fatigue, l'alcool n'y était presque pour rien, il n'aurait pas dû être seul sur ce coup. Ils avaient joué la facilité, au Central. Ils ne croyaient sans doute pas en l'alerte de Marcus, et lui non plus par ricochet, il sut même qu'on l'avait relevé pendant qu'il dormait, alors bon, il n'aurait même pas pu arrêter les deux brigands. Morgane, c'était une gamine, elle devait avoir l'âge de sa plus grande, ce coup de folie quand ils avaient vingt-et-un ans. C'était une fille qui méritait plus que lui d'avoir de l'avenir, et pourtant c'était mal parti. Il apprit dans la matinée, avec un dossier peu épais, qu'elle était française, qu'elle était sur le territoire depuis moins de trois mois, qu'elle apparaissait sur quelques sites web pornographiques, photos, vidéos, en tant que Morgane Clermont, de son vrai nom Marianne Chambon, née le 23 novembre 1999 au Puy-en-Velay. La colocataire était française aussi, bienvenues en Amérique !

Il commença, accompagné d'un collègue hispanophone, par interroger Manuel, le plus vieux des deux. C'était mieux, pensait-il, pour se servir de son assurance à lui, afin de pouvoir plus facilement décontenancer ensuite le jeune Pablo. Manuel servit des platitudes : ils avaient repéré la maison dans la journée, parmi d'autres, ils avaient vu les filles sortir et s'étaient dit qu'à leur accoutrement, il y avait à l'intérieur de la maison de quoi se faire un peu de blé. Non, ils n'avaient pas vu de lumière, c'était tamisé de l'extérieur, ils n'avaient rien soupçonné, ils étaient persuadés qu'il n'y avait personne. Il regrettait que son acolyte ait flanché, il était désolé pour la fille, la malheureuse n'avait rien demandé à personne. « Un règlement de compte ? Non, pourquoi faire, pour qui ? Avaient-elles des soucis ? » « Une boîte dans le salon qui enregistrerait les conversations ? Non mais de quoi vous me parlez, là ? Qu'est-ce que j'en ai à foutre d'un boîtier numérique ? »

Pablo, lui, pleurait continuellement. Il s'était arrêté un peu dans sa cellule, seul, mais il reprit de plus belle dès le début de l'interrogatoire. C'était une manière de se protéger, mais ça ne fonctionnait jamais ici, la sincérité reprenait le dessus. D'autant que l'affaire avait suivi son chemin, un état civil avait été dressé et le contrat du *MajorDome*, sur le lit dans la chambre de Morgane, avait été épluché.

« Si tu ne te sens pas bien, allons à l'essentiel, fit l'agent Wallace après une série de questions sans réponses, Pablo n'avait pas voulu dire d'où venait la batte, ni

s'il avait décidé de lui-même de porter le coup sur Arielle, ni s'il connaissait les filles avant.

- Je suis désolé, pleurnicha-t-il.

- Que peux-tu nous dire de Francesco ?

- Qui ça ?

- Ton frère, Pablo. S'il te plaît, ne joue pas au con.

- Je ne sais pas ce qu'il devient mon frère, il n'est plus à la maison. Ça fait trois mois qu'il fait le mort, ailleurs, il ne répond plus au téléphone, il ne vient même plus voir sa mère. Que voulez-vous que je vous dise ? Qu'est-ce qu'il vient faire là-dedans ?

- Alors je vais quand même t'apprendre un petit peu, Pablo, parce que c'est ta première fois, ce qui est une bonne chose pour toi, soit dit en passant. On enregistre tout. Quand tu nous dis que tu ne lui parles pas au téléphone, par exemple, ça se retourne vite contre toi.

- Donnez-moi un avocat, alors.

- Oui, il est en route, il arrive. Donc tu ne sais pas ce que devient ton frère ?

- Non.

- Il bosse en cuisine, près de la *Northridge Station*. Tu ne l'as jamais croisé là-bas.

- Non, mais ça me rappelle quelque chose, maintenant que vous le dites, réagit Pablo sans pouvoir cacher un rictus aussi discret que son accent.

- Il récupère des informations, et avec sa petite recette il leur fait dire ce qu'il veut. Du bon produit, des conversations de jeunes filles de dix-neuf à vingt ans qui expliquent qu'elles partent en week-end, alors le plat qu'il prépare, Francesco, c'est deux abrutis comme toi qui se pointent chez elles pour récupérer les objets de valeur, voire plus si les deux abrutis sont un peu pervers.

- Je n'aime pas votre humour, monsieur l'agent, fit Pablo sans plus qu'aucune larme ne coule.

- Peut-être qu'on peut dire qu'il y a un cheveu dans la soupe, ou une aile de mouche dans la sauce, toujours est-il que les deux filles sont là lors du cambriolage, et tu connais la suite.

- Francesco n'y est pour rien. Il est passé à la maison hier, oui, on se voit toujours, il a parlé de son truc, là, de son dôme, et des filles, mais c'est Manuel qui a eu l'idée. »

Voilà, la machine était lancée, Pablo allait se mettre à table, à sa manière, il allait donner Manuel en long, en large et en travers. Manuel était frustré, Manuel avait vu la lumière, il savait que c'était des *pornstars*, il était tout excité, Manuel lui avait dit de frapper, il l'avait même menacé. Alors il avait tapé, mais pas très fort, il ne voulait pas qu'elle meurt. Wallace faisait bien la part des choses, le petit n'était pas subtil, pas besoin de machine pour démêler le vrai du faux, et tout était limpide, de ce côté-là. Il devrait surtout voir quelle était la responsabilité des deux autres, dont Marcus. Ce pouvait après tout être un remords qui lui avait fait appeler le 911. Il y avait aussi ce pour quoi il était venu surveiller la maison à l'origine, au sujet du fameux François, il voulait en savoir plus, et c'était vers Morgane qu'il allait se tourner d'abord, il n'avait pas idée, ça n'avait pas fait le tour de son cerveau fatigué, que c'était aussi enregistré dans le dôme.

Dans sa chambre d'hôpital, avec un agent de sécurité devant la porte, Morgane était réveillée mais en catalepsie, comme sous térodotoxine. Le bonjour fut guttural, elle se plaignait de céphalées, de paresthésies autour de la bouche, avec un bleu bien violet tout autour. On entendait les troubles gastro-intestinaux, sur la fiche au bout du lit c'était noté qu'il y avait eu des diarrhées et des vomissements dans la matinée. Le rythme cardiaque était bas. Il n'y avait pourtant qu'un petit traitement pour atténuer les douleurs.

D'une voix nasillarde, Morgane expliqua à Wallace qu'elle n'avait pas compris grand-chose, qu'elle avait vu Arielle s'écrouler, qu'elle n'avait pas vu venir le coup sur elle. Elle commençait chaque phrase en français avant de s'en rendre compte et de se reprendre. Elle se souvenait de l'accent de Manuel, elle se souvenait des prénoms, pas des visages, ç'avait été trop rapide avant qu'elle ne tombe, elle avait compris pour le dôme, mais elle était incapable de réfléchir plus loin, sur le moment. Ce jour elle avait fait les liens, l'Espagnol de l'équipe, elle se souvenait de ce que lui avait expliqué Marcus. Quant à lui, elle était incapable de dire en quoi il était impliqué, mais sans doute du fait de l'avoir côtoyée de près, dit-elle à Wallace, elle se sentait incapable de l'accuser, de l'imaginer responsable. Elle n'était pas naïve, elle insista sur ce point, ce n'était qu'une intuition.

Mais il s'en moquait, il avait ses réponses. C'était Morgane elle-même qui l'intéressait, pas ce qu'elle pouvait avoir à dire sur Marcus. Il lui dit qu'il l'avait reconnue, il était gêné, ce n'était pas qu'il la prenait pour sa chose, dans ces circonstances, d'autant moins vu son état, juste qu'il savait qui elle était. « Vous avez bien du mérite, de m'avoir reconnue », voilà ce qu'elle répondit, et ça le fit rire, elle aussi deux secondes jusqu'à ce que les douleurs se rappellent à elle. « Je passe trop de temps devant ces conneries, pardon. - Ces conneries me font vivre. » Alors il s'assit et lui raconta sa vie, il ne l'avait jamais racontée à personne, il

s'était refusé d'aller voir un psy, il avait préféré augmenter les doses d'alcool et regarder du porno, il payait même pour ça, voilà ce qu'il osait raconter maintenant, comme si elle était capable d'entendre ça. Puis il se mit à pleurer en parlant de sa grande fille, qui avait son âge, cette fille qu'il avait laissé partir, résigné. Elle lui ressemblait tellement, physiquement. Morgane comprit son délire, elle n'était pas un fantasme pour lui, ce qui faisait que la situation, dès le début, n'avait pas été gênante, il n'était pas pervers, elle était un substitut à sa fille, ça lui allait dans son état, quelqu'un qui se souciait d'elle. Maintenant qu'elle était totalement seule, que son monde numérique était bien loin, elle avait reçu en pleine face, au réveil, son isolement, seule sur ce continent, et dans le mensonge vis-à-vis de ceux qu'elle avait laissés sur une autre planète. Alors elle raconta à son tour sa vie à Wallace, maintenant qu'il avait fini, les larmes aux yeux, penché vers l'avant pour ne pas qu'elle le voit pleurer ainsi.

Deux êtres seuls partageaient chacun leur tour leurs misères. Puis il eut ce réflexe inattendu de demander où était François, pourquoi elle n'en parlait pas. Comme s'il n'était pas un si mauvais flic, mais au mauvais moment, alors qu'il y avait de la poésie dans l'air, de la mélancolie s'était formée au-dessus d'eux, douce. On revenait dans le vif, on oubliait ce simple rapprochement pour des questionnements pragmatiques. Morgane n'en prit pas ombrage. Les douleurs s'estompaient, elle ne se plaignait plus de son estomac, elle était heureuse de continuer à parler avec Wallace, quel que soit le sujet, alors elle lui fit le récit de François, de la naissance à la veille de ce jour, tout du moins ce qu'elle savait, en résumé, les dimanches en famille, la Beaume, et rapidement ses études et son nouveau travail, ses vacances précipitées à L.A. Elle s'interrompit juste une fois, quand une infirmière vint s'enquérir de son état. Au bout de trente minutes elle avait terminé, elle conclut son propos en estimant qu'il n'y avait aucun lien possible entre son cousin et ce cambriolage, même si elle comprenait bien que Wallace ne pouvait être convaincu lui-même, à son attitude. Il avait le regard sombre, il prenait des notes.

« Pourquoi vous intéresse-t-il tant ?

- Le dôme a enregistré François, jeudi, qui disait « mais pourquoi fallait-il que je le balance par-dessus ce fichu pont », fit Wallace en français dans le texte, c'est pour ça que j'étais sur place. Votre ami Marcus nous a appelés, tardivement. Ce qui l'a décidé, c'est que le dôme avait été éteint, c'est pour ça que nous faisons le lien, parce que lui l'a fait.

- Ça n'a pourtant l'air que de coïncidences, François n'avait même pas connaissance du dôme, je m'en rend compte maintenant, je n'ai pas eu l'occasion

de lui en parler. Il aurait sans doute fait attention, sinon, même si on l'oublie vite, la machine, c'est assez effrayant.

- Francesco a dû éteindre le dôme pour que vos deux agresseurs aient la tranquillité pour eux de procéder au cambriolage. Et François ne les connaissait pas, donc.

- Non, j'en suis certaine.

- Donc c'est ce qui peut expliquer ses vacances précipitées chez vous... Il aura tué quelqu'un en France et se sera enfui. C'est ce qui explique pourquoi il a été évasif avec vous. Un accident, peut-être, je ne sais pas. Quand il crie, il donne l'impression que ce n'était pas prémédité.

- Vous dites n'importe quoi ! Je vous aime bien, hein, mais vous dites n'importe quoi. François ne peut tuer personne, c'est encore un enfant, un gamin.

- Pardon, je ne voulais pas vous heurter, Marianne.

- Morgane, laissez-moi croire que je peux encore m'appeler Morgane.

- Pourquoi ?

- Parce que je l'ai choisi, j'aimerais continuer. J'ose croire que ces hématomes vont disparaître et que ma hanche ne va très vite plus me faire souffrir.

- J'ai l'impression que vous allez vite aller mieux, n'ayez pas d'inquiétude, et vous garderez cette beauté. Mais j'ose espérer également que vous ne prendrez pas le chemin que la plupart des filles prennent, j'ai l'expérience de vous dire que ce n'est pas tous les jours simples, et je pense que vous l'avez vous-même observé.

- Je ne suis pas votre fille, monsieur l'agent. Appelez-là, votre fille, dites lui combien vous l'aimez, dites lui qu'elle vous manque, prenez un vol dès que vous pouvez pour aller les voir toutes les deux, toutes les trois. Je ne vous demande pas d'arrêter de boire, mais déjà si vous allez les voir, ça fera partie de ce qui me fait tenir. Je ne suis pas fragile, vous savez, personnellement je suis même plutôt forte, mais avec les autres c'est différent. Il me faut croire en l'humanité, quotidiennement, alors faites ça pour moi, si vous voulez m'aider, si vous voulez vous aider.

- Oui, vous avez raison. Adieu.

- Adieu ! »

\*

\* \*

François se réveilla vaseux, il s'était endormi sur le tapis dans une communion très personnelle avec son correspondant éternel. Il en était arrivé à l'enlacer comme un corps nu sous lui, jusqu'à la confusion la plus totale, dans une forme sirupeuse d'osmose. Ce fut une succession douce de tintements qui le ramena à la réalité. De toute évidence il n'y avait eu personne sous lui, mais en se relevant il comprenait bien que son attitude au sol souffrait l'équivoque. Sans doute les tintements lui étaient-ils destinés, dans une manière discrète de l'interpeller, il n'y avait personne de visible, comme quand il était entré, comme quand il avait prié. Maintenant il comprenait qu'on l'avait laissé faire, mais qu'il était observé.

Il tituba pour sortir, encore sous l'effet de drogues inoculées depuis là-haut, dans son esprit, dans l'euphorie et la paralysie mélangées. Il revenait à la vie, en entendant des chants grégoriens, parcouru par leur lenteur et leur souffle. Il y avait une lumière vive sous la porte, depuis cette obscurité tamisée. C'était un but heureux, une force.

Dehors, ce qui le frappa, ce fut la présence de la nature. Elle lui semblait plus grande qu'avant, plus majestueuse, si cela était possible, plus somptueuse dans ses cimes, plus imposante dans sa terre et sa pierre. Elle était chaude, aussi, cette nature, très chaude, mais d'une chaleur enveloppante, prenante, qu'il ne voulait déjà plus quitter, une chaleur sèche. Il était convaincu maintenant que c'était là qu'il trouverait le salut, le pardon, dans cette forêt qui ne donnait à voir que des ponts avec les cieux. Il n'y avait pas d'eau, de ce côté, ni rivière, ni cascade, ni étang, mais des espaces arides, épineux, parsemés d'une vie grouillante mais invisible. Il avait au moins cette impression quand il prit un chemin vers le nord, s'éloignant du temple et de la route.

Il avançait lentement, la température était un obstacle, un champ de force contre lequel il ne cherchait pas à lutter, un ralentisseur agréable, qui le faisait s'arrêter régulièrement, sur une souche, contre un tronc. Il parcourut ainsi la forêt pendant une heure, pour deux kilomètres de distance, de plus en plus lentement, de plus en plus en sueur. Il pensait à Myrna, à Marianne, au travail, aux parents, mais déjà c'était des souvenirs, le passé. C'était une vie qu'il quittait, il ne savait encore comment, une vie qu'il exécrait déjà, qu'il regrettait, qui l'avait amené là par accident, qui l'avait conduit à demander aujourd'hui la rédemption. Les pas étaient lourds, d'autant plus lourds que chaque image de sa vie pesait dans sa tête, entre ses yeux, une image de trop, chaque seconde, de plus en plus vite. Il n'y avait plus de tranquillité, depuis la dernière fois qu'il s'était relevé. Ça faisait quinze bonnes minutes que ces images venaient sur lui, malgré lui, qu'il subissait, jusqu'à une image ultime, le corps tombant du pont, elle était là la fin.

Cette dernière image, ce dernier flash, marqua le départ de feu. L'origine en serait aisément comprise, d'un groupe de trois touristes de Portland qui auraient laissé tomber le cul de leur dernier joint encore allumé. Ils avaient rejoint la route que le premier arbre commençait à se consumer, allumette qui aurait déclenché la catastrophe. Ils auraient la décence de se signaler une fois les effets de la résine passée, rongés par la culpabilité, mais pour François l'origine était et resterait bien différente, condamnation divine, retour aux origines, au néant. Ce fut aussi clair pour lui qu'il fut pris dans un cercle de cinq séquoias qui s'enflammèrent en même temps, tout autour de lui, depuis chaque base, tandis qu'il tentait alors d'évacuer la photographie du corps chu, qu'il n'avait jamais vu jusqu'alors, en regardant au ciel, voyant les branchages éclater de toutes parts, en un feu d'artifice qui l'atteignit par braise et l'embrassa ensuite.

Il ne fallut que quelques instants pour que son corps ne s'embrase. Il ne cria pas, c'était trop rapide, et c'était ce qu'il attendait. Il n'y avait pas d'effet de surprise, mais une certaine complaisance. Les vêtements crépitèrent, la peau fit des bulles avant de brunir, ruisselante, grise, noire, dans une succession presque invisible à l'œil nu. Les cheveux déjà ras s'évanouirent, les yeux désorbitèrent, la gorge se rétracta et explosa. Le corps de François, calciné, s'écroula lentement, perdant sa substance, se mêlant déjà à cette nature qu'il avait recherchée, la cendre poudreuse se constituant pour accrocher une terre poussiéreuse qui voletait à proximité des flammes.

Puis il n'y eut plus rien à brûler, des résidus de flamme firent bien encore quelques danses sur son dos, mais entre les arbres raccourcis et totalement noirs, en pointes, il n'y avait plus de quoi tuer. L'absence de vent et les espacements dans la végétation eurent vite fait de taire les flammes, tandis que dans les massifs au nord, autour de San Francisco, commençait une nouvelle saison bien plus terrible. A Los Padres il n'y aurait ainsi qu'une seule victime, découverte dès le lendemain dimanche tandis que les pompiers viendraient procéder à quelques vérifications et actions pour éviter les reprises.

\*

\* \*

Francesco était introuvable chez Marcus, introuvable chez sa mère. On ne lui imaginait pas d'autres points de chute. Des amis ? Pablo ne lui en connaissait plus. Et si l'on put douter de sa parole, ce fut une information confirmée par sa mère et par celles et ceux qu'il avait connus plus jeune. On le chercha ainsi toute la journée du samedi, dans son quartier d'enfance au nord ouest de Northridge, discrètement, ce n'était pas des rues que les agents et enquêteurs aimaient fréquenter trop souvent ni trop longtemps. Wallace suivait ça de loin, comprenant

bien que Francesco s'était fait la malle. Il paraissait difficile de trouver le moindre indice, il pouvait être loin déjà, il avait de l'argent. Train, bus, on pouvait tout envisager, *über*, auto stop, il serait difficile de mettre vite en branle la machinerie nécessaire pour le tracer. La photographie fut diffusée aux services, tout l'État avait le signalement, avec un petit descriptif. On y précisait que c'était un homme espagnol typé, la trentaine, un mètre soixante-dix, soixante-cinq kilos, yeux marrons, cheveux bruns courts, informaticien, ça transitait par le *CBI*, bureau d'investigation de Californie, au moins c'était un système efficace.

On délaissa le quartier en fin d'après-midi, sans une certaine satisfaction. On espérait surtout que le réseau avait eu le temps de laisser l'information et le souvenir du portrait dans suffisamment de motels. Francesco n'avait pas un physique atypique, et les formalités hôtelières étaient très limitées, les tenanciers souhaitaient souvent le moins de contact possible avec leurs clients, juste une réservation et un paiement. Mais Francesco sut se trahir comme un bleu qu'il était en la matière : il n'avait pas fait de réservation, il était bardé d'un pauvre sac à dos et de trois sacoches à ordinateurs portables, l'un personnel, l'autre professionnel, le dernier hors service dont il n'arrivait pas à se défaire. Il insista pour savoir comment accéder au wi-fi avec le même air anxieux sur la photographie d'identité que la fille du propriétaire avait laissé sur le bureau près du registre.

C'est ainsi qu'on le repéra près du *Castaic Lagoon*, grand réservoir en bas de la rivière du même nom, au bord de l'*Interstate 5* qu'avait aussi emprunté François pour sa retraite. Il avait pris une chambre dans un *Days Inn* pas cher, sur *Castaic Road*, au 31410, dans un hôtel du groupe *Wyndham*. Il avait une petite chambre au rez-de-chaussée, dans laquelle une équipe locale vint le cueillir à six heures le matin, sans aucune résistance de sa part si ce n'est un mouvement brusque de surprise lors de l'intrusion, déjà en semi réveil qu'il était, voulant aller à l'opposé vers la salle de bains mais en prenant conscience aussi vite que c'était sans issue, et quand bien même, que c'était vain.

Wallace fut informé dès que Francesco fut en cellule. Certes motivé par l'affaire, il n'avait pas retrouvé toute son énergie même pour une excursion d'une heure ou deux hors de la ville. Il avait perdu le goût de ce type de confrontations, surtout quand tout était déjà limpide et qu'il n'y avait aucune raison que le coupable n'avoua son méfait. Ce furent donc les agents Weston et Paulson qui recueillirent sans difficultés les aveux de Francesco, d'autant plus aisément pour ce dernier qu'il n'avait tué personne, qu'il n'avait commandité aucun meurtre. C'était sans doute d'appendre vite que Pablo avait tué, qui le poussa à tout dire. Il était peiné pour son frère. Il aurait beau essayer de plaider l'homicide involontaire, on débattrait surtout de savoir si c'était un meurtre au premier ou au second degré.

Manuel prendrait cinq ou dix ans, selon le poids qu'on ferait peser sur lui au sujet de l'agression envers Morgane, laissée comme inanimée à la suite de l'éclatement d'Arielle contre le mur. Francesco avait répondu et facilité le travail des deux enquêteurs, son avocat commis d'office lui dit le lendemain que ce serait deux ou trois ans selon la remise de peine qu'il obtiendrait pour bonne conduite.

Ce qui surprit les deux agents, au-delà de la rapidité pour avouer, c'était la posture stoïque de Francesco, sa résignation, son dépit. Ça figurerait noir sur blanc dans leur rapport. Ils avaient eu le sentiment d'observer la naissance d'un criminel, dans cette attitude, d'un homme qui avait perdu son petit rêve, son petit projet. Ils ne comprenaient pas ce qu'il en avait espéré, ni comment il pensait que ça se reproduirait, vu le procédé. Francesco savait déjà que les deux complices avaient été arrêtés, mais quand les deux agents lui parlèrent des peines encourues, alors ça fit davantage sens pour lui, il venait de perdre son frère, seize ans, il l'avait lui-même condamné, par là même il avait condamné leur mère. Derrière un vernis d'homme propre sur lui, d'actif soucieux de grandir ses proches par une fierté modeste mais réel, il venait de disloquer sa famille pour de bon. C'était ce que cernaient Weston et Paulson, Francesco avait tout perdu et avait détruit son monde, il n'aurait donc plus rien à perdre, mais il aurait d'autres choses à détruire, en perspective.

Lors de l'arrestation, après la surprise, il avait eu un sourire, un bâillement, il avait mis du temps à perdre sa vigueur matinale, de dos aux agents, gêné, s'habillant sous surveillance étroite. Au jeu du chat et de la souris, il s'était fait prendre, c'était là son état d'esprit. Dans la voiture, il se rappelait des films, il regardait dehors, il ne connaissait pas Castaic, c'était exotique. Mais dans la cellule il oublia vite ce cinéma, en une heure le rayonnement s'assombrit totalement, puis la vision de son avenir lui ferma les yeux. Il assimilait mieux ainsi, il se faisait à l'idée qu'il était spirituellement responsable d'un massacre. Mais il n'y avait pas une émotion dans son expression, pas une larme, il s'était emprisonné, il commençait sa peine, à perpétuité. Il avait de l'assurance, il savait que sa vie à lui n'était pas finie, c'était seulement celle des autres, ça faisait un moment que son égoïsme le servait. Il était bien toutefois inconcevable de faire comme si, c'était de ses plus proches qu'il venait de décider de s'éloigner définitivement, pour un parcours qu'il redoutait et dont les deux agents face à lui s'inquiétaient déjà également.

\*

\* \*

Depuis sa cuisine, assise devant son bol de céréales, Sarah avait une vue passionnante au réveil, elle faisait le vide, au loin des platanes et des sapins

blancs, puis on devinait les poteaux électriques au-dessus des voies ferrées, ensuite une haie de hêtres qui venait occulter les trains, puis plus près d'elle un frêne et un chêne, avec entre les deux un immeuble aussi ancien que le sien, début vingtième. Elle devinait un escalier central, des appartements sur les côtés, mais sans vie, les volets étaient toujours ouverts, il n'y avait jamais de lumière. C'était ce vide qu'elle appréciait.

Ce lundi 30 juillet 2018, elle en avait besoin, elle évacuait ainsi toute cette nervosité accumulée en fin de nuit, réveillée par le voisin vers quatre heures et demi. Guillaume était boulanger, et parfois comme ce matin ça la faisait sursauter. Puis elle ne parvenait pas à se rendormir. A six heures elle s'était décidée, d'abord dans son canapé cuir avec *Le chant du bourreau* qu'elle entamait tout juste, puis donc dans la cuisine. Elle avait hâte d'être au bureau, mais elle prit son café pour une fois chez elle, il était trop tôt, et ce foutu décalage horaire avec la Californie, c'était sa hantise depuis la veille au soir, n'allait pas arranger sa journée. Car elle s'était décidée, il fallait qu'elle essaye d'appeler Morgane. Mais elle s'en voulait maintenant d'avoir attendu. Le soir pour elle c'était tard, elle avait envie d'être posée, elle n'avait pas tous les éléments sous les yeux. C'était dimanche, ça ne se faisait pas. Que de mauvaises raisons en somme qui faisait qu'elle se retrouvait ce matin à devoir attendre. Elle s'était dit à huit heures chez eux, c'était le plus tôt qu'elle se permettrait, mais ça voulait dire à dix-sept heures ici, une plaie.

Il lui fallait bien potasser les procédures d'extradition, au-delà de ce que lui avait dit le chef, mais elle était convaincu que ça irait mieux en le faisant, une fois que le contact serait établi. Il lui fallait bien commencer la rédaction d'un nouveau rapport, mais il lui manquait là aussi quelques confirmations, elle ne souhaitait pas ne partir qu'en hypothèses. Et puis ce serait vite fait, sur la plupart des nouveautés elle était seule. On était passé d'une enquête clandestine à une enquête orpheline, ce qui lui allait très bien. Marc s'occupait, depuis son retour de vacances, de problèmes de camping, vols à répétition, rackets et soupçons de viols. Il ne voulait même pas d'elle sur ce temps libre, il était sûr qu'elle s'enfonçait, qu'elle se trompait, et si le couloir avait toujours à cœur de se moquer d'elle, c'était maintenant de son seul fait à lui, il maintenait la pression.

Elle passa le plus clair de son temps à choisir les photographies les plus claires et les plus pertinentes, tout en peaufinant ses notes au fur et à mesure. Elle se levait souvent pour se dégourdir, grignoter, réfléchir. Elle étudia une fiche qu'on lui amena en début d'après-midi au sujet de Marianne Chambon, avec son parcours scolaire, des informations sur sa famille, surtout ses parents. Toutes les coordonnées étaient là mais elle préférait d'abord l'appeler elle, c'était plus sûr, en

particulier pour la surprendre, pour ne pas se faire doubler par des parents qui seraient devenus inquiets, avec un réflexe de protection chez eux.

Puis, la dernière heure d'attente, elle regardait l'horloge continuellement, elle ne pouvait plus se concentrer sur autre chose. Elle attendait le top, celui de son téléphone qu'elle avait mis à sonner pour l'occasion, non pas pour ne pas oublier mais pour se retenir. Et c'est une voix d'homme qui répondit juste avant le basculement sur le répondeur. Ce fut un long et lent « agent Wallace » qu'elle entendit. En Californie, il avait finalement décidé de ne pas appeler ses filles et plutôt d'augmenter les doses d'alcool. Il avait conservé le portable de Marianne dans les pièces à conviction, il en avait gardé une partie chez lui, par une omission volontaire, mais sans trop savoir ce qu'il aurait à en faire. Il n'avait pas eu le temps de voir la particularité du numéro, il s'était juste dépêché de déchirer le sac et d'appuyer sur le bouton vert. Alors quand il entendit du français avant le prénom et le nom de l'espérée destinataire, il fut pour le moins décontenancé, de même que sur l'autre point du globe Sarah fut troublée par l'accent. La conversation prendrait forme en anglais.

« Agent Wallace, police. Vous pouvez répéter ?

- J'aurais souhaité parler à Marianne Chambon. Je suis un policier français, Sarah Divry.

- Sarah ? Vous recherchez Marianne Chambon ?

- Pas vraiment. Ce n'est pas si simple. Je cherche son cousin. Comment se fait-il que j'ai la police au téléphone ?

- Vous cherchez François Chambon. Il est possible que nous l'ayons retrouvé, mais ça ne va pas vous plaire. Je vais essayer de vous expliquer ça doucement. Bon. Il est parti en forêt, au-dessus de Los Angeles, et selon les premiers éléments que j'ai reçus ce matin, il est fort probable qu'on l'ait retrouvé calciné. Il se serait fait piégé dans un départ de feu, il est possible qu'il ait lui-même mis le feu. Mais j'ai des échos selon lesquels ce n'est pas lui.

- Est-ce que François est mort ? demanda-t-elle, visiblement sous le choc.

- C'est fort probable, oui. Il n'y a pas eu de reconnaissance du corps, ce n'est pas pour tout de suite, sa cousine est à l'hôpital actuellement. Je peux vous expliquer, c'est une histoire simple et complexe à la fois, si l'on peut dire. Et même si Marianne pouvait voir le corps, il est sans doute méconnaissable, le feu ne fait jamais de cadeau. Je peux vous demander pourquoi vous le cherchez ?

- Je le soupçonne, mais c'est fou qu'il soit mort, si j'avais appelé quelques jours plus tôt, peut-être, je le soupçonne d'avoir tué quelqu'un.

- Dîtes-moi, quelqu'un qu'il aurait balancé par-dessus un pont ? Un foutu pont ?
- Mais comment savez-vous ça ?
- Ah, vous ne connaissez donc pas le meilleur flic de la côte Est, plaisanta-t-il, enfin réveillé, maintenant debout pour se préparer un café. Excusez-moi, c'est un peu compliqué, cette histoire, on ne savait pas si c'était un meurtre, et on n'aurait pas pensé que c'était en France. Pour faire simple, il y a eu un enregistrement de lui en train de dire ça, tout seul chez sa cousine, il était sous écoute en quelque sorte. Et celui qui a eu le son nous a contacté, la police de Northworth, enfin, de Los Angeles, je suppose que vous n'avez aucune idée de ce qu'est Northworth, là-bas, à Paris ! En tout cas je suis allé surveiller la maison, mais il était déjà parti en forêt, c'était vendredi soir. Et puis deux hommes sont venus cambrioler la maison, c'est lié au système d'écoute, aussi, mais ils sont venus en pensant qu'il n'y aurait personne, alors que les deux filles étaient là. Arielle est morte, frappée par une batte de base ball, et Marianne s'est pris une sacrée droite. Elle est à l'hôpital, elle va mieux, elle va bientôt sortir.
- Oh, eh bien, si je m'attendais à ça. Arielle est française ?
- Oui, je peux vous faire envoyer tous les renseignements dans la matinée, pour l'instant je suis chez moi. Et j'avoue, je ne sais pas du tout comment ça se passe, ces choses-là, il faudra sans doute voir à rapatrier le corps chez vous.
- Oui, l'extradition...
- Non, un rapatriement. Il faudra contacter ses parents, je ne sais pas du tout si le service a déjà entrepris les démarches, je suppose que non, je n'en sais rien, peut-être à la morgue, je vais me renseigner. Et je vais vous envoyer le son aussi, bien sûr, si ça peut vous servir dans votre enquête. Même si je ne suis pas sûr que ça puisse constituer une preuve.
- Merci, oui. Excusez-moi, ça fait beaucoup d'informations.
- Je comprends.
- Mais comment savez-vous que c'est lui, calciné ?
- Disons que c'est une hypothèse sérieuse. Il avait parlé avec l'équipe au bar du camping, là-bas, pas grand-chose mais suffisamment pour qu'on dise à l'équipe sur place, dans la forêt de Los Padres, hier, qu'un Français d'environ vingt ans était parti vers le Nord, il y a un temple consacré au Bouddha. Ils ont dit qu'il était bizarre, qu'il voulait une église, et voilà, on a vu ça sur le logiciel, on n'a pas réfléchi longtemps, on savait qu'il était parti là-bas, toujours le fameux système

d'écoute dont je vous ai parlé. J'ai eu l'équipe hier soir, ils m'ont dit que le seul objet identifiable, *a priori*, c'était un smartphone *Wiko*, une marque française...

- Ce qui est important, maintenant s'il est mort, c'est que nous soyons convaincus que c'est lui, ça rajoute un élément, et peut-être si vous avez d'autres choses, des écrits, sur place.

- J'ai discuté un moment avec Marianne, et nous avons d'autres enregistrements. Pour l'heure, je peux vous dire qu'il y avait des soupçons, mais rien de concret. Nous n'avons pas fouillé ses affaires à lui, nous n'avons pas regardé sa chambre, nous étions trop occupés par le meurtre et le cambriolage. Mais la maison est fermée et entourée de beaux rubans, pas d'inquiétude, et je peux passer voir en allant au Central, c'est sur la route. Ce n'est pas tous les jours qu'on fait de la coopération internationale, avec la France en plus !

- Merci, c'est très aimable. Et au sujet de cette coopération, justement, il n'y aurait pas besoin de prévenir quelqu'un, l'ambassade ?

- Eh bien, peut-être, on verra ça plus tard. J'espère ne pas vous choquer, *milady*, mais la paperasse, les trucs administratifs, ce n'est pas trop ma came.

- Je vais m'en occuper plus tard, alors, de toute façon de mon côté...

- Oui, je sais, l'interrompit-il, mais ne vous inquiétez pas, je fais au plus vite. »

Et c'était vrai, dans les deux heures elle obtenait l'enregistrement sur l'adresse mail qu'elle lui avait communiquée, deux rapports de police, un pour le cambriolage, un pour l'incendie, des rapports provisoires que Wallace avait pris la peine de commencer vite, contre son habitude. L'enregistrement donnait tant d'évidences, elle était en peine d'être déjà seule dans l'hôtel de police, hormis deux agents d'astreinte en bas pour les urgences, quand elle cria « oui ! ». Elle écouta la conversation de François avec les trois filles, tout en lisant les rapides explications de Wallace sur le *MajorDôme*. Elle découvrait par ailleurs la double vie des filles, avec les fiches à côté, en complément de ce qu'elle avait pour Marianne. Pour Arielle ce n'était pas si loin, elle voulait aller prévenir elle-même ses parents, dès le lendemain matin, avec l'autorisation du chef et un soutien sur place pour l'accompagner. Elle était incapable pour l'heure de savoir s'il fallait expliquer l'activité professionnelle d'Arielle, son double Esmeralda. Puis, dans le cour de la soirée, elle décida qu'il le fallait. Esmeralda serait encore présente en ligne pour un bon moment, elle se devait de le leur dire, quand bien même leur réaction pourrait être vive.

Elle était prête à passer la nuit là, elle attendait, elle ne comprenait pas qu'il n'y ait encore aucune information sur la visite de la maison. Il avait promis, elle se

grattait les bras, chassait les mouches, observait les moustiques s'agglutiner sous les lampes sans moyen de les empêcher d'arriver et de l'attaquer régulièrement. Puis un mail, « ah oui, j'oubliais », sans doute aussi parce qu'il n'avait pas pensé aux neuf heures de décalage, il était vingt-trois heures en France quand il faisait son petit message après le déjeuner, « rien de particulier dans les affaires de François Chambon, des vêtements, un roman français de science-fiction, un marque-page en papier, comme un formulaire, sans doute ce que vous utilisez quand il y a un accident de voiture, rempli. N'hésitez pas à me contacter si vous avez des questions, si vous voulez des détails. » Mais bien sûr qu'elle la voulait, la copie du constat, lui fit-elle en réponse.

« Des mois ont passé, je ne comprends toujours pas comment j'ai pu ne pas voir. J'en suis toujours resté à cette chute solitaire, pleine de détails pourtant dans ma mémoire. Sur le moment je n'avais rien à dire, cela dura plus d'une semaine. Puis il y eut une réminiscence. Les séances d'hypnose, à ma demande, de mon initiative, n'y changèrent rien. J'ai beau me dire que cela n'aurait rien fait, et qu'il en est peut-être même mieux ainsi, c'est une histoire qui a changé ma vie. Je ne comprends pas, après toutes ces séances chez le psy, comment j'ai pu être aussi bouleversé, ni comment j'ai pu ne pas oublier.

« Cela fait six mois maintenant, et je me décide à écrire, j'ai l'impression que c'est comme ma dernière chance. C'est le départ de ma femme, avec mes deux garçons, et les mots qui ont suivi de mon médecin, qui me poussent à raconter, mais aussi à chercher des réponses. Bien sûr elle a pris leur garde, je n'étais pas en état, elle est partie loin, de retour chez les siens. Il est grand temps que je me reprenne, quitte à les rejoindre. Françoise me dit qu'elle y est prête, si je change. Je ne peux pas l'entendre, mais elle m'explique qu'elle n'avait pas le choix, que je lui faisais peur, et qu'elle craignait aussi pour les enfants.

« Je suis parvenu à garder mon emploi, c'est un miracle presque. J'ai multiplié les arrêts, j'ai été à la limite à plusieurs reprises. Mais c'est à croire qu'ils me font plus confiance que ma propre femme. Une autre personne de confiance, que j'ai pourtant malmené par mon mutisme pendant un temps, c'est l'officier Sarah Divry, chargée de l'affaire, qui n'a rien lâché. Quand moi-même je concourais à faire affirmer que l'homme s'était jeté du pont, elle tenait tête avec l'hypothèse du meurtre, et elle avait raison. »

Ainsi commençait le livre de Pascal, entre roman autobiographique et livre documentaire sur l'affaire de Sancé, selon le nom que Karim avait donné au fil des découvertes divulguées dans la presse à la suite des deux drames californiens. L'ouvrage tenait sur environ cent cinquante pages, il constituait un document particulièrement riche pour qui voulait découvrir cette histoire. Il y avait quelques souvenirs personnels, le livre était émaillé d'anecdotes, de soubresauts dans l'enfance de l'auteur, mais c'était surtout les informations données par Sarah et Karim, chacun de leur côté, qui avaient donné la consistance au propos. Le mélange ne plut pas aux éditeurs, quand il fit ses envois, sur Paris essentiellement, au printemps 2019. Ils n'avaient d'ailleurs sans doute pas dépassé la première phrase, alors qu'il l'avait vraiment soigné, cette première phrase, si importante. Il

était tellement sûr de lui qu'il prit chaque réponse comme une claque, d'autant plus vive à chaque fois que la réponse était quasiment la même, une réponse-type.

Certains éditeurs donnaient d'abord un accusé de réception, c'était le cas d'*Albin Michel*, c'était la première réponse qu'il avait obtenue. Puis il y avait toujours une décision polie, la première vint de *Flammarion*. « Nous avons lu le manuscrit que vous avez bien voulu nous faire parvenir. Malheureusement, votre texte n'a pas été retenu par notre Comité de Lecture et nous sommes désolés de ne pouvoir envisager la publication. » De *Gallimard*, en plus, il y avait une formule de politesse, ainsi que la possibilité donnée de récupérer le manuscrit contre le règlement des frais de port. Il n'en restait pas moins que du côté des lecteurs de l'éditeur, c'était négatif, « l'avis qu'ils ont rendu n'est malheureusement pas favorable et il ne nous sera donc pas possible de retenir cet ouvrage pour nos prochains programmes. » Pascal trouvait la formulation moins bonne, s'il pouvait se rattraper ainsi aux défauts de ses interlocuteurs. Vingt jours après l'accusé de réception, *Albin Michel* donnait son verdict. « Malheureusement, notre comité de lecture n'a pas retenu l'ouvrage que vous avez bien voulu nous confier. Vous devez savoir que les impératifs spécifiques de nos collections, d'une part, et un programme de publications déjà trop chargé, d'autre part, nous obligent à des choix sévères, qui parfois nous laissent à nous-mêmes des regrets. » Tant de malheur, tant de contrition.

En recevant une réponse du *Seuil*, une belle missive avec le logo de la maison d'édition, il se dit qu'il avait de toute façon visé trop haut, sans connaître personne, alors que l'affaire valait le coup, en comprenant bien que son style n'était pas du goût de tous. Ainsi, ici, ce manuscrit, « nous l'avons attentivement étudié et il ne nous a malheureusement pas paru possible de le retenir pour publication. En effet, après lecture, il nous a semblé que nous n'étions pas l'éditeur le plus à même de le publier. » Il était déçu de ne pas avoir de recommandation d'éditeur, à l'occasion, mais il comprenait aussi que ce n'était qu'une formule. Chez *Fayard*, « malgré son intérêt, ce texte ne nous paraît malheureusement pas pouvoir entrer dans notre programme de publication à venir », c'était court. Et puis enfin, une surprise, les *Éditions de Minuit*, « nous vous remercions de nous avoir adressé votre manuscrit. Celui-ci ne peut entrer dans le cadre de nos publications actuelles. » Ni futures d'ailleurs, vu comme la suite était insistante pour aider à récupérer le manuscrit. La surprise, c'était l'absence d'un long mot présent partout ailleurs. Là, au moins, ils assumaient, ils ne regrettaient rien, aucun « malheureusement ».

Il n'eut pas le courage de récupérer les exemplaires, ni celui d'essayer des maisons plus petites, voire de se faire connaître. Le principal, pour lui, c'était

d'avoir écrit, ça lui avait fait un grand bien. Il ne voulait plus boire, déjà, il se sentait psychologiquement plus à l'aise avec lui-même, comme ayant pris de l'envol au-dessus de toute cette longue histoire.

Pour donner quelques résumés d'importance, il est possible d'abord de reprendre les premiers échanges au sujet de l'absence de François dans les souvenirs de Pascal sur le moment de l'accident. C'était Sarah qui l'avait aidé sur ce point. Ainsi plusieurs explications avaient pu être avancées. François était largement plus petit que Franck, de même poids, et derrière lui on pouvait ne pas le deviner, ou si peu, avec une vitesse sur l'autoroute telle que ça renforçait l'hypothèse. L'autre explication la plus convaincante concernait la garde-robis de François, avec des couleurs claires qui pouvaient se confondre avec l'arrière-plan, le ciel. Il n'était pas évident de savoir précisément ce que portait le meurtrier ce jour-là, mais lorsque Sarah avait regardé l'armoire lors de la perquisition, c'est une caractéristique qui l'avait frappée.

Elle avait été la première relectrice de Pascal, avant sa propre femme. Toutes les deux, sans le savoir, avaient partagé des émotions similaires, une forme de libération, de la compassion, une joie dans la clarification, bien sûr chacune pour des raisons différentes.

Sarah lui avait remis des documents provenant de Northridge. Il avait complété les informations ainsi amenées par des échanges par mails avec l'agent Wallace. Celui-ci avait pris ses distances au fur et à mesure, non pas vis-à-vis des Français mais simplement parce qu'il continuait de sombrer personnellement. Il était incapable de continuer sur de nouvelles affaires, il reprenait sa routine de missions dont personne ne voulait mais sans aucun nouvel aléa tel que celui de ce vendredi soir. Le dossier et les premiers échanges avaient toutefois permis à Pascal d'écrire un récit particulièrement fidèle à la réalité, en se permettant même, et c'était moins glorieux, de compléter par des extraits d'articles trouvés par la suite sur le Web, en anglais, qu'il avait traduit d'abord lui-même avec l'aide du service *Translate* de *Google*, puis avec la relecture d'un vieil ami anglophone qui exérait cette entreprise multinationale pour de bonnes raisons et qui s'était fait un plaisir de revoir totalement cette traduction.

C'était ainsi un article publié sur *Xbiz*, webzine spécialisé dans le porno, avec une version imprimée mensuelle. Ils se prenaient en quelque sorte pour une agence de presse de l'*industry*, c'était le terme choisi sur la page d'accueil. Pour Pascal, c'était un moyen littéraire d'introduire cet aspect dans le document, sans avoir le courage d'en faire sa propre prose. La nouvelle avait été reprise sur le site français *PurePeople*, mais de manière bien trop courte à son goût, sans le sel de la version originale, qu'il souhaitait garder.

« La communauté de l'industrie pornographique reprenait peu à peu le travail dans la journée de samedi, avant de nouvelles festivités sur Malibu dans la soirée, quand elle apprit le décès de la jeune star Esmeralda, actrice française de dix-neuf ans qui répondait au vrai doux prénom d'Arielle.

« Les détails de son décès n'ont été dévoilés que tardivement. C'est Jimmy Stapleton qui a confirmé sa mort à *XBIZ* par une courte déclaration, que nous avons publiée d'abord. Stapleton est l'agent de Morgane Clermont, colocataire d'Esmeralda, qui a elle-même été impliquée dans l'incident qui a conduit à la mort d'Arielle.

« Les réseaux sociaux ont vibré tout le week-end d'expressions de chagrin à la suite de cette nouvelle. La jeune actrice avait déjà de nombreux aficionados, d'autant plus touchés que cette disparition a été particulièrement violente.

« 'Je ne trouve pas les mots. Si triste que mon amie @Esmeralda nous ait quittés', a déclaré Riley Reid, sur Twitter. 'Tu étais pleine d'avenir parmi nous !'

« Reid a continué en estimant qu'Arielle, bien présente sur *Instagram* mais inconnue sur *Twitter*, ressemblait beaucoup à Marilyn Monroe. 'On ne voyait qu'elle, quand elle était dans la pièce #beauté #énergie Elle nous a quittés trop tôt.'

« Les fans n'étaient pas en reste. 'Les meilleurs tournages vus depuis longtemps. Quelle tristesse qu'elle nous quitte !' affirme @PaulDilson avant de supprimer son *post*. 'Une vie trop courte, une carrière trop courte, pour une si belle femme', annonce @Malthus91870

« Esmeralda a tourné près de vingt scènes au cours de sa carrière dans l'industrie, depuis qu'elle est majeure. Elle est née dans l'est de la France mais a fait quasiment tous ses films dans la *Porn Valley*, avec Mark Spiegler pour agent, avec la plupart des vidéos en ligne, et déjà quelques projets qui étaient en route pour des sites spécialisés entre filles, en attendant une évolution dans ses pratiques, nous a-t-il expliqué.

« L'industrie pornographique et les fans sont bien sûr choqués par les circonstances de la mort, dans un cambriolage très violent. 'Espérons qu'ils n'échapperont pas à la perpétuité parce qu'ils ont tué une *pornstar*', explique ainsi le procureur en parlant des deux protagonistes, qui ont également laissé vendredi soir Morgane dans le coma, toute jeune actrice également de France qui venait tout juste d'arriver dans la *Porn Valley*. Ses jours ne sont pas comptés. »

Pascal avait choisi cet article alors qu'il y en avait quelques autres plus critiques. Il n'avait pas voulu se lancer dans une polémique. Il avait tout de même expliqué

les circonstances du cambriolage, l'utilisation du *MajorDôme*, quand plusieurs médias californiens et même le *New York Times* au niveau national, avec quelques magazines hebdomadaires, avaient mis en avant le problème posé par ce type d'appareil. En France, il y avait eu un filet dans la version imprimée de *Libération*, et un article sur un blog du *Monde*, que le quotidien avait relayé. Mais il y avait aussi Karim, qui avait convaincu la rédaction du *Journal de Saône-et-Loire* de présenter l'histoire globale sous forme d'épisodes, les ventes s'en étaient trouvées meilleures. Par petites touches, il avait donné les grandes lignes de l'affaire, sans jamais oublier donc de revenir sur le parcours de Marianne, cousine du meurtrier supposé.

Karim connaissait le projet de Pascal, qui était venu plusieurs fois à Mâcon également pour le voir lui, quand il côtoyait aussi Sarah. Karim se disait que ça lui revenait d'écrire, ce livre, mais il donnait tout de même les informations qu'il avait, sachant que Pascal pouvait les trouver aussi par ailleurs, et parce que c'était un échange. Pascal en avait parfois davantage à lui souffler pour ses articles. Karim fut le troisième relecteur, il en était fier. Il dut alors s'avouer qu'il était bluffé par la simulation des rencontres entre Franck et François, quand il estimait que le reste de l'ouvrage, trop centré sur Pascal bien souvent, n'avait pas tant de charme qu'il aurait pu en donner lui. C'était le seul passage en somme, ce récit de la rencontre, dans lequel on ne pouvait rien essayer sans quitter le style journalistique, il fallait de l'imagination, et sans doute ne pas avoir peur de glisser des éléments erronés.

\*

\* \*

C'était le mercredi 11 juillet. Il ne faisait pas encore si chaud que dans les jours qui allaient suivre. C'était un jour calme, serein, la France avait déjà son ticket pour la finale. En Belgique, il en allait autrement, on oscillait entre le dégoût et la haine, les joueurs donnaient le mauvais exemple. A Mâcon c'était joyeux, on commençait à s'organiser pour le grand soir, on commençait à préciser où l'on se retrouverait pour partager la victoire.

Franck n'était pas sorti la veille, il avait regardé le match à la maison. Anaëlle l'avait accompagné pendant le premier quart d'heure avant de s'endormir. Elle ne broncherait pas quand son père crierait de satisfaction à la cinquante-et-unième minute. Il en était à la deuxième bière alors et s'était posé la question de l'alcool suivant, hésitant entre un rhum orange et une vodka. Finalement il avait repris une bière qui durerait jusqu'à la fin du match. Il s'était alors couché juste après une douche, il prenait toujours sa douche le soir.

Claire était partie en soirée sur Lyon avec ses deux meilleures amies. Elles étaient venues comme prévu toute la semaine avant le mariage. Ç'avait été une bonne idée, qui leur permettait de ne pas trop s'appesantir. Franck était ainsi remonté depuis le lundi du trente-sixième dessous vers un étage plus digne. C'était une nouveauté pour lui par exemple de mieux contrôler sa consommation d'alcool, même si ce mercredi soir c'était surtout d'être seul avec sa fille qui l'amenait à s'arrêter. De leur côté les filles ne buvaient pas, c'était un restaurant et une soirée simple en promenade en ville, avant de regagner un petit hôtel au-dessus de Bellecour dans lequel elles avaient pris la seule chambre à trois places, à trois lits simples.

C'était une bonne nuit pour tout le monde. Les filles avaient passé une bonne soirée, Anaëlle n'avait aucun souci à se faire. Franck, s'il n'avait pas grand soulagement à la victoire du soir, était particulièrement heureux de passer du temps chez lui sans cohabitation, ainsi qu'il le souhaitait depuis presque quinze jours maintenant sans répit. Il dormit comme un loir, ce n'était pas un problème d'ailleurs, il dormait bien. La difficulté, c'était la journée. Le matin était une souffrance, l'introduction d'une série de quinze ou seize heures à penser dans la douleur, sans que les moments parfois passés avec sa fille ou à toute occupation censée aliénante en temps normal, ne lui fussent d'un quelconque secours.

Le mercredi matin, comme les deux jours précédents, il emmenait Anaëlle dans le centre de loisirs de Sancé. C'était la troisième année qu'elle y passait dans l'été quelques jours, une ou deux semaines entières. Ils avaient réservé celle-ci initialement comme elle devait leur permettre de tout bien préparer. Mais le centre, cela fit partie des seules choses qu'ils décidèrent de ne pas annuler. D'habitude ils l'inscrivaient quand il n'étaient pas en vacances, c'était donc cette année une exception. Elle avait eu des difficultés à comprendre déjà qu'il n'y aurait pas de fête, à six ans c'était une grande. Elle s'en était fait une joie, de cette fête, à la fois pour ses parents et pour les retrouvailles avec certains membres de la famille, dont quatre cousines qu'elle n'avait pas l'occasion de voir souvent par ailleurs. Le centre, elle adorait, elle retrouvait ses camarades, celles et ceux qu'elle avait quittés seulement le vendredi précédent seulement, cette fois-ci, alors que d'habitude Franck et Claire prenaient aussi leurs vacances en juillet mais partaient avec elle.

Franck se leva vers sept heures, déjeuna seul, tranquillement, émergeant doucement, avant d'aller réveiller sa fille. Il était alors déjà habillé, tandis que c'était à elle de progressivement découvrir la lumière du jour, d'abord dans le canapé du salon, puis à table pour déjeuner de chocolat au lait et d'une tartine de pain avec de la pâte à tartiner, marque distributeur bio. Franck passa aux toilettes

pendant que le café se préparait dans la cafetière à piston. Il le but tandis qu'elle terminait un verre de jus d'orange coupé à l'eau, puis qu'elle mettait quelques vêtements légers. Une fois qu'il fut rasé de près et qu'ils se fussent brossés les dents, à huit heures, ils partirent pour arriver deux minutes plus tard, c'était juste à côté.

Si l'on sait qu'Anaëlle fit quelques dessins, quelques jeux extérieurs le matin, un peu de gym et de danse dans l'après-midi, après un repas de riz et de poulet, avec une crème aux œufs en dessert, il n'est pas évident de savoir à quoi Franck passa sa journée. Il est à peu près sûr qu'il revint chez lui, qu'il fureta sur le Web, avec une navigation plus ou moins louable, esseulé qu'il était. Il est possible qu'il ait coupé quelques buis, ceux qui ne semblaient pas vouloir reprendre après les ravages des chenilles de l'an passé. Il y en avait un tas de bois mort dans un coin du jardin. Il n'avait pas encore eu le courage de l'emmener en déchetterie. Puis il alla faire quelques courses, au *Leclerc*, surtout pour le barbecue le soir avec les filles qui seraient revenues. Il prit trois chipolatas nature, trois merguez, deux brochettes au bœuf, deux autres au poulet, ainsi que quelques pommes de terre et du charbon. Puis il était sans doute resté chez lui jusqu'en milieu d'après-midi.

Ce que l'on sait de sûr ensuite, on le déduit à partir de ce qui est inscrit sur le constat trouvé dans le sac de voyage de François Chambon après son décès dans la forêt de Los Padres. Le sac de voyage était resté dans la maison des filles d'*Arminta Street*, à Northridge. Le constat était antidaté au quatorze juillet, comme François avait pensé qu'il fallait l'adresser dans les deux jours, au lieu de cinq en réalité, et que ce n'était donc toujours pas fait le quinze. Mais l'horaire était bon, quinze heures quarante-cinq. Franck était donc parti vers Hurigny, il avait passé l'autoroute. Il faut croire qu'il en avait simplement marre de rester à la maison, à tourner en rond, et qu'il avait décidé de se balader un peu avec la *Golf*. Il devait reprendre Anaëlle au centre à partir de dix-sept heures, il avait même jusqu'à dix-huit heures trente s'il le souhaitait, il ne s'était donc pas plu au volant, c'était peut-être plus ennuyeux encore, dans le doute, dans l'indécision.

Il franchit le pont dans le sens du retour. Il n'était pas prioritaire mais il n'y avait personne en face. Arrivé à la sortie du pont, il prit le virage à droite un peu vite, de l'autre côté venait une berline blanche *BMW* qui se décentra un peu tard. Il y eut alors un bruit sourd à l'extérieur. Franck avait connu la même chose quatre ans auparavant, il regarda sur sa gauche le rétroviseur, intact. Dedans il vit que la berline dépassée s'arrêtait juste avant le pont, laissant tout juste la place à d'autres de passer. Il ralentit alors lui-même et se gara, ou plutôt s'arrêta sur la voie en enclenchant les feux de détresse. Il n'y avait aucune place sur le côté si ce n'est en prenant le risque de laisser la voiture dévaler la pente pour rejoindre l'autoroute.

Quatre ans plus tôt, c'était une personne âgée qui roulait trop de son côté de la chaussée pour qu'il l'évite. Il s'était arrêté aussi. La vitre du rétro de la *Golf* s'était alors détachée de l'appareil, mais maintenue par le fil électrique permettant de gérer l'option chauffante, il avait été aisé de le remettre. De l'autre côté la vitre était brisée par terre, sans autres dégâts. Quand il était venu à sa rencontre, le conducteur, à côté de son épouse, ne cessait de bougonner, il avait refusé de lui serrer la main quand il avait voulu engager la conversation. Finalement il était reparti à ses occupations en l'insultant tout de même de vieux con, sidéré par son attitude. Aujourd'hui la vitre n'avait même pas bougé, mais de l'autre côté c'était autre chose. L'homme seul était sorti de sa voiture comme dans un état second, il jurait sans cesse. C'était trop tard, Franck s'était arrêté, il était descendu, il n'avait plus d'autre choix que d'aller à la confrontation. Mais cette fois-ci l'autre accepta de lui serrer la main, il est évident que ça contribua à apaiser l'atmosphère.

« Vous avez vu ce que vous avez fait ? commençait pourtant François.

- Ce que j'ai fait ? Si vous ne rouliez pas de mon côté, je n'aurais rien fait.

- Non mais là on croit rêver, continuait François. Vous êtes sorti du pont comme un dératé et vous me faites la leçon ?

- Vous alliez vous y engager trop tôt, vous étiez déjà à croire qu'il n'y avait plus qu'une voie.

- J'étais prioritaire.

- J'étais largement engagé, et nous nous sommes touchés en dehors.

- Regardez, faisait François, il n'y a plus rien qui tient. L'axe fixant la boîte à la portière ne tient plus à rien, ça tourne dans le vide, écoutez, quand je fais la fermeture normalement ils rabattent automatiquement, là ça tourne dans le vide. Je vais regarder, mais je pense que c'est foutu. Et merde, faisait-il en forçant pour voir à l'intérieur, il y a même des pièces qui tombent. Le mécanisme est complètement foutu. Qu'est-ce que je vais faire ?

- En effet ça a l'air mal barré. Franck souriait sans le vouloir, ça le dépassait complètement dans le contexte qu'on puisse s'en faire pour une pièce automobile.

- Il y en a pour au moins cinq cents, six cents euros, je suis sûr, voire plus avec la main d'œuvre. Ça ne doit pas être compliqué à monter, mais tout de même. Vous avez vu ce que vous avez fait ?

- Arrêtez un peu, je ne suis pas plus responsable que vous. Vous dites que j'étais sur votre voie, vous en êtes convaincu, soit. Je dis que vous étiez sur la mienne, j'en suis sûr, point. On peut faire un constat, pas de problème.

- Et un *malus*, et une franchise. Bravo !
- Calmez-vous, ce n'est pas comme si nous avions le choix, ne croyez pas que ça m'amuse.
- On le dirait, pourtant.
- Ce n'est pas moi qui ait les dégâts, je n'ai même absolument rien.
- Ce que je vous propose, c'est qu'on fasse le tour des casses, chacun, et qu'on essaie de voir si on trouve quelque chose. Et on fait cinquante cinquante. Je peux aller jusqu'à deux cents euros, deux cents cinquante euros grand maximum. Ça vous va ?
- Oui.
- Attendez, je prends une photo de votre plaque.
- Si ça vous plaît, répondait Franck en riant.
- On n'a qu'à se retrouver dimanche ici, quatorze heures, quel que soit le résultat des courses.
- Si vous le dites.
- Donnez-moi un coup de main, j'ai de l'adhésif dans le coffre, un truc renforcé qui devrait faire un peu l'affaire. On va en mettre autour. Les pièces continuent de tomber, ça va peut-être tenir s'il n'y a plus rien qui tourne dans le vide, si je le bloque comme ça, que je l'enfonce bien, ça a l'air de s'encocher, très bien, bon, pas besoin d'adhésif. Je vais ramasser toutes les pièces au cas où, merci pour l'aide, merci. C'est quand même con que ce soit si peu solide, vous avez de la chance, vous. »

Franck avait passé cinq minutes sur le Web le soir même pour constater que ça ne vaudrait pas la peine de chercher. Il n'y aurait rien d'occasion ou ce serait trop cher neuf, c'était sa conclusion. François, de son côté, fit la démarche, motivé, il appela le chef pour lui expliquer qu'il serait quelque peu retardé. Entre appels et visites en boutiques, il y a passa deux ou trois heures, sans succès. Il essaierait par la suite sur des sites web spécialisés, mais l'ensemble de ces recherches ne donna pas de conclusion différente de celle de Franck. Il ne prit pas l'autoroute ce soir-là, déjà sur la départementale il sentait que le rétroviseur était souvent sur le point de s'envoler.

Franck n'avait pas compris sur le moment qu'ils ne se soient pas échangés de numéro de téléphone, mais il n'avait pas insisté. Il savait pourtant qu'il devrait bien être là le dimanche, au risque d'être accusé pour un délit de fuite. Bien sûr il s'était arrêté, il avait proposé de faire un constat, mais ils n'en avaient rien fait, et

Franck n'avait pas déclaré l'accident. François, lui, s'aperçut de sa bêtise le lendemain, ç'aurait été plus simple d'avoir les numéros. S'il avait trouvé l'idée bonne, du rendez-vous, il se rendait compte que c'était tout de même une perte de temps, jusqu'au dimanche. Dès le jeudi après-midi il appela son assurance, non pas pour déclarer l'accident, il n'y avait pas trace de cette procédure, mais pour demander conseil et pour savoir ce qu'il en serait en matière de *malus* et de franchises si jamais ils prenaient la voie du constat. Dès vendredi, après deux ultimes recherches, François n'attendait plus qu'à être à dimanche, il passa même sur le pont avant de rentrer à Bourg-en-Bresse avec l'espoir vain de croiser de nouveau Franck et sa *Golf* pour régler l'affaire. Sa partie du constat, en tout cas, était prête.

C'était la différence entre les deux, toujours. Franck se souvenait bien de l'échéance, mais il s'en moquait. L'incident l'avait marqué, comme il faisait événement dans une période qui n'en méritait pas d'autres. Il apparaissait comme un aléa franchement superflu, inutile, tout juste là pour le tracasser quand il n'avait pas besoin de cela. Certes cela lui changeait les idées, mais si peu, et pour une rencontre qui restait désagréable, une nouvelle rencontre qui ne serait sans doute pas meilleure, se disait-il, et l'on sait bien que ce fut encore plus que cela. C'était une histoire qui le rendait davantage amorphe, toujours plus vide, une histoire qui le convainquait que de retrouver sa fille ou de vivre dans une ambiance à domicile somme toute appréciable en ce moment, n'étaient que de faibles soubresauts dans une vie déclinante, vieillissante. Pour François, c'était l'inverse, il s'en trouvait rajeuni, dans la naïveté comme dans la nervosité, il ne pensait qu'à cela dans une activité quotidienne pourtant chez lui particulièrement rythmée. Il ne dormait pas très bien en temps normal, mais ce souci nouveau empirait son état. Si c'était ainsi dans leur caractère tout à fait logique, il y avait toutefois une contradiction intrigante, celle qui expliquerait certainement l'issue fatale. Ce n'était pas un accident pour eux, c'était une amplification, un fardeau de plus pour Franck, une activité de plus pour François.

Celui-ci passait ces dernières journées à des prospections sur Mâcon. Il entrait dans un rythme soutenu, au niveau professionnel, depuis plus d'un mois, pour se mettre en valeur, pour gagner en responsabilité, pour augmenter son salaire, pour se sentir indépendant et capable de l'être. Il passait ses soirées en sorties, bars et brasseries en semaine, bars et boîtes de nuit pendant le week-end. Le moindre imprévu était avalé dans cet ensemble subi, de plus en plus au détriment de son libre arbitre ou bien de sa soumission confessionnelle, selon le point de vue dans lequel on se situait.

Une simple histoire de rétroviseur exacerbait donc deux personnalités, et ce ne serait pas aller trop loin, après tout cela, de croire qu'il n'y avait pas question de responsabilités partagées, d'égalités.

François ne dérogea pas à sa règle du samedi soir : sortir. Il en rajouta même après la fermeture en continuant de boire à son appartement avec Myrna, une simple connaissance qui était juste là ce soir, à qui il prêterait son toit par la suite. Ce qu'il faut retenir, c'est que François vers treize heures, peu avant de prendre la route pour le rendez-vous, n'était pas en état de discuter. Il avait encore une barre au-dessus des yeux, et fronçait sans arrêt les sourcils. Il s'était baladé autour de la fontaine des Quatre Chemins, la veille, depuis la rue Edgar-Quinet et au-delà, *Patio*, *Galway*, *BJ Pub*, avec Myrna il retrouvait des amis à elle sans se faire aucune attache, encore, ils descendirent, *Le Diable au Club*, *L'Eden*. Il faut dire qu'il avait l'alcool mauvais. Au bout de deux verres il n'y avait que Myrna qui semblait pouvoir le supporter, et seulement par pitié. Elle ne serait pas touchée par sa mort, si ce n'est parce qu'elle devrait quitter son appartement sur le champ. Par petites doses, il avait bu l'équivalent de deux litres et demi de whisky, il finit par en siroter chez lui, après avoir vomi dans la douche. Il était en caleçon, elle était enfin partie se coucher. Il dormirait sur le canapé, il était cinq heures et le soleil n'allait pas tarder à se faire remarquer.

Franck était dans le même état que chaque matin, levé à l'heure à laquelle François s'endormait. Il allait lire des articles sur le Web au sujet du parcours des Bleus, rapidement, au sujet des villes et stades qui les accueillait, mais plus parce qu'il ne voyait pas quoi faire d'autre que parce qu'il était passionné par le sujet. Puis sa fille se levait aussi, aujourd'hui dans le brouillard, bougonne, peu encline à jouer comme il l'aimait quand elle émergeait et qu'il voyait qu'elle n'attendait qu'à ce qu'on l'embête pour rire et jouer, se réveiller enfin.

Il comprit donc que ce ne serait pas une journée pour eux. Il la laisserait avec les filles, pendant un bon moment, avant d'essayer de jouer de nouveau, sans doute dehors. Pour l'heure, après son café, il alla s'occuper encore des buis, c'était long à couper. Il faisait chaud déjà très tôt. Il commença vers neuf ou dix heures pour s'arrêter trois quarts d'heure après. Il entendait les rires monter dans la maison, atteint droit au cœur, il était heureux mais si mélancolique. Les branches étaient laborieuses à scier, il se frottait la peau tout contre, trop souvent, à s'en abîmer l'épiderme, avec des rougeurs et démangeaisons qui venaient vite. Et il y avait des ronces, déjà, qui avaient poussé, il avait l'impression de les avoir coupées il y a si peu de temps, c'était un travail pour rien, c'était sa conception de la vie maintenant, ce jour. Les mots qui lui venaient, là, en coupant, c'était l'échéance, la déchéance, le temps perdu.

Tant bien que mal, François trouva le chemin de la salle de bains. L'odeur, c'était une horreur, la couleur aussi. Il se souvenait ainsi de la pizza quatre fromages qu'ils avaient engloutie pour le dîner. Pour le reste, c'était comme de se vacciner contre l'alcool pour une durée de deux mois pleins. Il parvint tout de même à retenir un nouveau renvoi, le temps de tout nettoyer, puis il passa quinze bonnes minutes sous l'eau, après avoir gobé une dose de paracétamol qui faisait doucement effet, trop timidement sans doute. Mais cette fameuse barre le quitterait tout de même à mi-parcours, sur l'autoroute, alors que le rétroviseur n'arrêtait pas de se rabattre, c'était incroyable qu'il ne se brisât pas. Cela ne faisait que le mettre en rogne, comme s'il voulait en découdre, comme s'il tenait à gagner la partie, à s'en sortir avec les honneurs.

Franck était un peu nerveux aussi, c'était toujours un mauvais moment à passer, quand bien même il se moquait toujours éperdument ce qu'il en sortirait. Il partit tôt après manger. Il voulait se changer les idées, et comme il était parti sur de mauvaises bases avec Anaëlle au matin, même encore à midi quand il voulut l'obliger à manger haricots et poisson dont elle ne voulait pas, il décida de trouver un cadeau, sur les conseils de Claire quant à l'objet. Le dimanche, *Botanic* était ouvert toute la journée, il y arriva vers treize heures, avec le temps largement de faire le tour de la boutique. Puis il prit le temps du choix du nichoir, ni trop grand ni trop petit, sans ouverture trop large lui semblait-il. Il regarda les accessoires, mais il n'y connaissait rien, il n'y avait pas d'explications, et les vendeurs étaient tous occupés. Il s'en tint donc à ce cadeau, il était sûr que cela ne manquerait pas de lui faire grand plaisir.

Sur le parking, il s'attarda quelque peu, il sortit les deux feuilles qu'il avait imprimées, les quatre pages écrites quelques jours auparavant, il n'était pas facile de dire précisément quand. Il les avait imprimées la veille, le samedi, et il avait à la suite supprimé les fichiers, sans aucune trace restante. Il les relisait maintenant, et c'était à la fois terrible et amusant dans son esprit. Il voulait comme s'en défaire, s'en éloigner. Le passage sur l'accrochage l'amusait, c'est ce qui prouvait par ailleurs qu'il avait écrit ce texte entre le jeudi matin et le vendredi soir. Il savait simplement qu'il ferait ce constat, il avait pris ses papiers d'assurance, il le vérifia alors, sa carte grise toujours sur lui. Il avait regardé une feuille de constat vierge pour ne rien oublier depuis chez lui. Puis il se souvint d'un jeu, trouver des objets par géolocalisation, ils y avaient joué, avec Claire, parce qu'elle le voulait, ils n'avaient rien trouvé, il se souvint d'un lieu, sur le chemin jusqu'au pont, où il pourrait cacher les feuilles, c'était une évidence. Alors il prit la route, il en avait pour vingt minutes, avec cinq minutes de surplus pour s'arrêter auprès du terrain de cross. Il fit vite, là, peut-être pas vraiment où il le souhaitait, il mit la première

feuille au pied d'un pylône, il ne résolut pas à y mettre la seconde, qu'il laissa repliée, avec un pliage supplémentaire pour la glisser dans sa poche arrière droite.

François était en avance et se souvenait de la difficulté qu'ils avaient eu à ne pas gêner la circulation, lors de l'accrochage, il supposait qu'ils auraient besoin de temps, ce dimanche, et se gara donc dans le bourg en-dessous. C'était en tout cas la conclusion de l'officier Divry comme il n'y avait aucune trace *a posteriori* de son véhicule. Il était donc monté à pied vers le pont. Franck, lui, venait de l'autre côté, il savait aussi que ce serait compliqué de s'arrêter au même endroit, si bien qu'il se gara en amont du pont, dans un chemin de terre qui longeait l'autoroute en surplomb vers le nord, sans issue. Parce qu'il n'avait aucune idée de ce qu'avait pu faire François depuis le mercredi, mais aussi parce qu'il oublia sur le moment le papier vert de l'assurance qu'il avait pourtant mis de côté sans sa sacoche, Franck sortit sans rien d'autre que ses clés, il vit aussitôt François de l'autre côté. Ils se reconnurent et se dirigèrent l'un vers l'autre. Il y aurait une longue conversation dont personne ne serait témoin.

« Je n'ai rien trouvé, commença François. J'ai fait les sites Internet, après avoir fait les revendeurs du secteur, mais je n'ai vu que du neuf à commander. Ça ne sert à rien, c'est trop cher, autant laisser ce travail à un garagiste. J'ai appelé un copain qui s'y connaît bien, il m'a confirmé tout cela. Alors j'ai amené un constat, j'ai commencé à le remplir, c'est le plus simple.

- Oui, fit Franck, j'ai cherché aussi, j'espère qu'on n'a pas fait les mêmes, mais le résultat est identique, et cela me convient pour le constat, comme je vous l'avais dit mercredi.

- J'ai appelé mon assureur, dès jeudi, elle m'a dit que c'était mieux aussi, et qu'on aurait un petit *malus*, tout de même, un *malus*, voilà, de toute façon il fallait s'y attendre. Et une franchise chacun, elle m'a dit, comme on est tous les deux responsables, voilà.

- Oui, j'imagine, fit Franck en prenant le constat pré-rempli.

- Donc il faudrait que vous remplissiez votre côté.

- Ah ! Vous n'y avez pas été de manière innocente sur le dessin, à ce que je vois.

- C'est-à-dire ?

- Eh bien, là, sur le dessin, on a bien l'impression que je vous fonce dedans. Vous êtes de biais et je vous fonce dedans. Pourtant, ce ne sont que nos deux rétroviseurs qui se sont touchés, je vous le rappelle. C'est un peu abusé, pas très objectif, quitte à ce que ça donne une autre idée que la réalité à nos assureurs.

- C'est quand même un peu ce qui s'est passé, osa François. A la sortie du pont, je tournai et vous alliez tout droit, vous m'avez surpris alors que vous auriez pu braquer. Donc oui vous m'avez foncé dedans et je vous ai évité.
- Vous dites n'importe quoi. Soit votre mémoire vous joue des tours, soit vous êtes de mauvaise foi.
- Ce n'est qu'un dessin, on peut le refaire si vous voulez, allons-y, refaites-le, notez-le.
- Oui, je vais le refaire derrière quand j'enverrai le document à mon assureur, en expliquant que je ne suis pas d'accord avec votre croquis. Je vais noter devant que les deux voitures étaient droites, sur deux lignes parallèles, que les deux rétroviseurs seuls se sont rencontrés.
- Oui, allez-y, faites.
- C'est bien ce qui s'est passé ?
- Oui, répondit François passablement irrité, dans une nervosité accrue.
- Ce n'est qu'une histoire de rétroviseur, après tout. Et pourquoi avez-vous mis la date d'hier, c'est quand même quelque chose, ça aussi, de mettre une autre date.
- C'est parce qu'il faut le faire sous deux jours, et qu'on ne l'a pas fait dans les temps. Alors j'ai mis une date plus proche, qu'on ne se fasse pas avoir demain.
- Pourtant c'est marqué derrière que c'est cinq jours, je ne comprends pas bien. Je le préciserai également, afin de ne pas avoir de problème, ce n'est sans doute pas si grave.
- Je n'avais pas vu, je vous assure. Dans mon souvenir c'est sous deux jours, mais signalez-le si ça vous fait plaisir. Je le dirai aussi quand j'appellerai demain, dans ce cas-là, histoire de ne pas avoir de problème à cause de votre zèle.
- Ne le prenez pas ainsi, je veux bien vous croire, mais on ne sait jamais, s'il y a des vérifications de leur côté, j'ai tendance à me méfier, sans doute pour de mauvaises raisons me direz-vous, pour de mauvais préjugés, mais tout de même.
- Vous pouvez le remplir donc ?
- Oui, je vais aller à ma voiture, j'y ai laissé les papiers pour m'en occuper, je reviens avec toute ma colonne complétée.
- Et il faudra compter les deux colonnes centrales aussi, le nombre de croix.
- Ah oui, fit Franck en s'éloignant vers la *Golf*. Mais attendez, fit-il au bout de dix pas, se retournant, commençant à revenir. Il y a un souci, là.

- Quoi ?

- Vous avez mis une croix dans ma colonne, là, c'est n'importe quoi. Vous avez indiqué « empiétait sur une voie réservée à la circulation en sens inverse ». C'est grave, ça.

- Ce n'était pas le cas ?

- Non ce n'était pas le cas, nous étions chacun sur notre voie, mais c'est étroit, et nos rétroviseurs se sont touchés, ce n'est pas bien compliqué.

- Attendez, fit François, je ne comprends pas, je n'ai sans doute pas bien compris la phrase.

- C'est pourtant bien clair. Vous affirmez que j'étais de votre côté, que je n'étais pas sur ma voie de circulation.

- Oh, pardon, c'est bon, je n'avais pas compris ça. C'est mon assureur qui m'a dit de mettre la croix là, je n'avais pas compris ce que ça voulait dire, j'avais le constat sous les yeux et elle m'a dit de le remplir ainsi.

- Tu m'étonnes, John, ils ne perdent pas le nord. Elle vous fait préciser que je suis en tort. Et c'est elle aussi qui vous a fait antedater, et qui vous a dit de forcer le trait sur le dessin, de bien voir que je vous fonçais dedans ?

- On se calme, on se calme, fit François tandis que tous les deux étaient si près l'un de l'autre, Franck sur le trottoir, François sur la route. Ce dernier ne se calma pas et fit le geste qu'on sait, envoya son adversaire dans les cordes. Mais ils n'étaient pas sur un ring, une dizaine de mètres dessous c'était la route. François le poussa doucement, retenant sa première envie, mais il y eut un déséquilibre. François se baissa vers l'avant, mais c'était trop tard.

Le constat était tombé, dans le mouvement le texte de Franck aussi, François récupéra tout. Franck n'était peut-être même pas encore au sol que François prenait déjà la fuite, hors du pont, sur le chemin du bourg, sur le parking, chez lui. »

\*

\* \*

Pascal avait bien entendu relaté du mieux possible le travail d'enquête, avec des sources pour le moins subjectives mais fiables, orientées mais crédibles. Lors de la relecture, Sarah nota plusieurs fois sur une feuille de brouillon le terme « nom », avec à chaque occurrence de son patronyme le numéro de page. Puis au bout d'un moment elle se mit à faire des barres à côté, plus simplement, sans autre information, d'autant qu'elle lut l'essentiel du document pendant des trajets de

formation, en train, une heure par ci par là entre Mâcon et Lyon. Elle arriva à quatre vingt occurrences environ, et pour elle c'était trop. Elle en fit la remarque à Pascal, par écrit, d'autant plus qu'elle ne comptabilisait pas dans ce nombre d'autres expressions la désignant, « l'officier en charge de l'enquête », « l'officier de police », « notre agent entêtée », « elle ». On arrivait sans doute au double, au triple même.

Ça la gênait pour deux raisons principalement. D'une, elle ne souhaitait ni célébrité ni reconnaissance, elle était embêtée chaque fois qu'elle se rencontrait dans l'ouvrage, elle prenait ça comme un coup dans le ventre, avec la douleur, la nausée, à chaque fois. De deux, elle craignait pour son exercice professionnel, d'autant que Pascal tenait à donner du détail, des éléments qu'on aurait pu dire confidentiels. Ainsi, même s'il ne traitait pas du tout des rapports entre Sarah, Marc et leur chef, il écrivait beaucoup sur le gendarme qui avait fait le nécessaire lors de l'accident et qui avait joué un rôle important lors des interrogatoires, il écrivait beaucoup sur ce qu'on avait déduit des entretiens avec Claire, la femme du défunt, il écrivait beaucoup à partir des rapports américains.

Certes, à la lecture Sarah se dit que ce ne serait pas publié, le style n'était pas bon, elle lisait suffisamment d'autres romans pour se mettre dans la peau d'un éditeur et refuser un tel document malgré sa valeur de témoignage. Mais il y avait un risque, tout de même. Elle en parla donc avec son chef, en lui expliquant la situation initiale, des conversations pour aider Pascal à dépasser le drame, pour lui permettre de ne plus s'estimer coupable. Elle mentit un peu, car elle savait dès le départ que Pascal souhaitait écrire, même si elle pensait que c'était surtout pour lui, et non pas pour rendre public tout son travail de recherche. Le chef eut une réponse simple, en un mot, « diffamation ». Il suffirait de pousser Pascal à des corrections d'ampleur afin de protéger Sarah et d'autres protagonistes, sans quoi il serait accusé et condamné. Pour lui ça ne faisait pas un pli, et on serait en capacité de saisir les exemplaires, d'autant plus si on le savait dès à présent et qu'on suivait la procédure, au cas où, si nécessaire, le cas échéant, faisait-il avec une certaine nervosité.

Pascal avait aussi travaillé l'aspect médiatique de l'affaire. Il avait ainsi reproduit le premier article de Karim, paru le lendemain du drame, un long article pour lequel il n'avait pas reçu d'autorisation, et dans lequel Karim donnait les circonstances et les conclusions alors sans appel, le suicide de Franck Legendre, en toutes lettres, trente-sept ans, père d'une petite fille de six ans, avec d'autres petits détails personnels, lui taillant une réputation posthume qui, sans grande conséquence dans une région où il ne connaissait pas grand monde, avait une charge symbolique lourde, tout de même, pour les plus proches, pour le milieu

professionnel qu'il côtoyait. Alors Pascal s'était permis une analyse sur ce traitement journalistique, provoquant l'ire de Karim pour ce seul chapitre, lui qui appréciait largement le reste et qui avait idée que l'auteur ferait l'effort de l'écouter pour corriger ce passage.

Pascal regrettait ainsi une rédaction trop rapide de l'article, trop simpliste, sans laisser le temps de l'enquête, avec un texte qui remettait même en cause le travail de la police, en particulier de Sarah. Il posait ça en regard avec d'autres cas du même acabit, de l'ordre de la précipitation parfois après les attentats, comme avec une orientation politique, en mentionnant la « honteuse » chaîne info française, équivalente d'une « renarde américaine », quitte à ce que le lecteur ne comprenne pas les allusions. Il citait allégrement les acteurs de l'affaire, il prenait des pincettes avec le reste, dans une stratégie de complaisance éditorialiste qu'il ne maîtrisait pas.

Karim lui avait alors écrit qu'il trouvait ça lamentable, tout simplement, très honnêtement, que Pascal jouait le jeu malsain d'une tendance opposée à la presse, qu'il mélangeait tout, qu'il suivait Macron ou Mélenchon ou Le Pen ou d'autres encore dans leur délire anti médiatique irresponsable, qu'il donnait la part belle aux théories du complot, aux *fake news*, contre lesquelles on devait pourtant lutter d'après lui. Karim se défendait d'erreurs, il n'y avait aucune raison que ce soit autre chose qu'un suicide, alors, que ce serait même la conclusion de l'enquête, officiellement, quelques jours après, qu'il avait reprises dans un entrefilet. Pascal lui répondit tout aussi simplement que ce n'était pas un suicide, pourtant, que Sarah lui avait bien demandé d'attendre, ce qui n'était pas inscrit dans l'ouvrage, mais encore que oui, il avait agi avec précipitation pour faire son papier dans les temps et pour avoir suffisamment de matière afin d'apparaître en Une puis sur une page avec photographie alors que l'actualité footballistique était une menace contre « ce gros drame pouvant amener du bon lecteur vieux et classique ». C'était une hypothèse qu'il avait donné d'ailleurs, imaginant rapidement une discussion entre Karim et le rédacteur en chef avant le bouclage du journal. Karim lui aussi pensa à la diffamation, mais comme il trouvait que l'ouvrage avait ses chances, surtout du fait du sujet, il ne voulut pas attendre et en fit calmement part à Pascal. Ce dernier lui promit d'atténuer les charges, mais finalement sans le faire avant l'envoi aux éditeurs, préférant attendre leur avis sur ces passages avant de les corriger. Les éditeurs n'étaient pourtant pas allés jusque-là.

Pascal ne comprenait pas l'attitude de Karim, comme il avait bien mis en avant le travail proposé par la suite, sous forme d'épisodes, pour détailler l'affaire et revenir sur ses premières conclusions. Mais Karim avait occulté le premier article, dans une forme de déni, le revoir là le mettait donc en rogne, et Pascal n'avait pu

s'empêcher de faire remarquer d'ailleurs que ce nouveau travail de rédaction s'appuyait avant tout sur une certitude que cette affaire ferait vendre.

Mais il y avait plus problématique encore, d'autant plus qu'il n'y avait pas relecture des premiers concernés, c'était le sort fait à la famille Chambon. Du côté de Franck et des Legendre il y avait comme une réhabilitation, avec suffisamment de développement pour insister sur le meurtre, encore davantage après la scène imaginée sur le pont, très libre, en particulier au sujet des dialogues ou sur l'anecdote du précédent avec le rétroviseur. Pascal insistait sur l'amour du défunt pour sa fille, le nichoir à l'appui en dernier ressort, mais aussi sur son amour de la famille de manière plus large. Il suivait Sarah et le frère jumeau pour soutenir même qu'il était inconcevable de penser une seconde que Franck eut pu penser au suicide et encore moins passer à l'acte. Pour les Chambon, il en allait bien autrement. Pascal n'était pas tendre, au contraire. Il n'avait été séduit ni par le parcours de Marianne ou Morgane, ni par celui de François. Il revenait sur leurs origines, citait à plusieurs reprises le village d'où ils venaient, il en faisait de même pour Arielle, ce n'était pas plus délicat du côté du Jura que de la Haute-Loire.

Sarah n'avait pas pris beaucoup de notes, d'autant plus qu'elle n'osait pas écrire sur le manuscrit, Pascal ne lui avait pas donné de consignes à ce sujet. Mais pour ce passage elle écrivit plusieurs remarques sur son brouillon. Elle n'appréciait pas la description crue des différentes vidéos qu'avait tourné Morgane, sans fioritures, elle pensait même que Pascal faisait exprès pour atteindre un certain lectorat qui eut pu être frustré de ne pas lire ces termes et de s'en donner alors à cœur joie de fermer les yeux pour imaginer, ou bien même d'aller curieusement retrouver ces films en ligne, pendant que d'autres seraient choqués par l'indécence de la jeune fille, car c'était aussi le message que l'ensemble donnait. Ce n'était ainsi que le caractère vile de l'activité qui ressortait, selon Sarah, aucunement la plaisir qu'y prenait Morgane ou la difficulté du métier, deux éléments pour lesquels l'officier avait une certaine sensibilité, quand bien même au fond d'elle il lui était difficile d'approuver ce choix de vie. Elle avait aussi suffisamment d'intelligence pour estimer que ces réticences étaient malvenues de sa part, sans aucune vie sexuelle de son côté.

Pascal dévoilait tout, la double identité, les véritables noms, mais aussi cette espèce d'arnaque de Marianne vis-à-vis de ses parents, dans le mensonge, ce qu'il avait trouvé tout seul. C'était bien son unique découverte en toute indépendance, parce qu'il en avait fait l'hypothèse et n'avait pas eu de difficulté, dans l'entourage des parents, en toute discrétion, à la faire confirmer. Il reprenait aussi le fil, Morgane avait repris son activité, sous le même nom, dans la continuité,

afin de ne pas perdre son petit capital, et sans que le drame fut suffisamment connu dans la foule innombrable des amateurs pour que ça lui porte préjudice. Ainsi Pascal donnait la suite, encore en descriptions scabreuses, d'autant plus crues que Morgane, dans une espèce de laisser-aller, s'était laissée séduire pour des scènes plus dures, jusqu'à accepter six hommes, pour une mise en convalescence à la suite de deux semaines, ce que Pascal ne précisait pas, d'ailleurs, laissant imaginer que tout ça se faisait sans souffrances. Sans en faire une scène, Morgane avait alors rencontré Riley, et ça l'avait beaucoup aidé, celle-ci l'avait poussé à se reprendre en main, à redevenir raisonnable. Il ne fallait pas que Morgane oublie qu'elle faisait ça pour le plaisir, et Riley se promit d'y veiller. Les scènes devinrent plus espacées, moins violentes, et Riley invitait régulièrement sa nouvelle amie à partager des joints d'herbe sous appellation locale. Ce fut une guérison pour Morgane, elle n'avait pas trouvé de médecin suffisamment ouvert et à l'écoute pour se pencher sur son cas. Sarah avait transmis ces informations à Pascal, qu'elle avait reçues par Wallace du temps qu'il communiquait encore avec elle, jusqu'à ce que les doses d'alcool finissent par être trop fréquentes et trop fortes pour lui. Mais l'auteur n'en avait cure, ça le dépassait même, cette compassion, ce qu'il prenait pour une recherche malvenue d'excuses. Sa conviction chrétienne touchait là ses limites, surtout qu'il savait la croyance de Morgane et François et en avait alors encore moins de goût à la compréhension.

Sarah trouvait qu'il en faisait trop, même si elle voyait bien que c'était son exutoire. C'était là que s'arrêtait aussi l'idée d'une publication, d'après elle. Mais au-delà de ce qu'elle avait déjà comme opinion sur l'écriture, la présence d'une demi douzaine de fautes d'orthographe ou de grammaire par page la rassuraient, supprimées dans les passages ramenés ici, en quelque sorte réécrits, et elle ne fit aucun effort pour les signaler à Pascal. Après en avoir noté deux sur sa feuille, elle décida qu'elle n'allait pas l'aider sur ce point-là.

François devenait un monstre, « un hidre à trois têtes », avec le sentiment totalement absurde que Marianne y était pour quelque chose, de l'avoir côtoyé dans leur enfance, avec des sous-entendus qui pouvaient comme d'autres éléments relever de la diffamation, comme si forcément cette fille avait initié tout le village et ses alentours, tout sur son passage en somme, à la fornication.

Sarah ne le savait pas, elle ne s'en doutait pas vraiment d'ailleurs, elle n'y pensait pas, mais Pascal était un consommateur de porno, occasionnel quand il était en couple, mais de manière compulsive pendant le temps de la séparation, avec la distance. Il n'avait pas cherché d'autre aventure, il s'était rabattu sur un succédané, dans sa déprime. Il était difficile pourtant d'expliquer sa distance vis-

à-vis de l'individu Marianne par cette information, pour y préférer l'idée d'une machine, ce n'était pas le cas de tous les spectateurs. Sarah essaya d'en discuter, sans oser des échanges plus délicats sur la situation et les pratiques personnelles, et ça n'aboutit à rien, Pascal ne semblait pouvoir être convaincu par une personne qui n'avait absolument rien à voir avec l'industrie.

Le roman et les suites de l'affaire furent aussi le prétexte à des conversations houleuses entre Karim et Sarah. Ils eurent l'occasion de crever l'abcès, de revenir sur ces semaines pendant lesquelles Sarah s'était sentie et avait été humiliée par la presse et par ses collègues, avant d'être doucement réhabilitée. Ils n'étaient toujours pas d'accord, ensuite, sur les motivations de Franck, Karim osant estimer, mais pas simplement parce que ça pouvait l'arranger, qu'il aurait de toute façon pu arriver à se donner la mort. Sarah, elle, n'en démordait pas, elle avait ses arguments, et ce fut ce qui l'éloigna toujours plus du journaliste, contre une attirance initiale finalement un peu feinte, artificielle. C'était deux points de vue difficilement conciliables, Sarah partant de son ressenti personnel, Karim de discussions avec plusieurs amies. Mais jamais ils ne semblaient se douter que chacun pouvait avoir des motivations différentes.

Ainsi Karim partait du principe que les six premiers mois après une histoire si longue, ce pouvait être un vrai calvaire, avec des moments de solitude particulièrement lourds, une habitude à prendre, que d'être seul, mais des épisodes émotionnels très lourds à supporter avant que cette habitude fut prise, de même avant souvent qu'il y ait capacité à passer à une autre vie amoureuse. Ainsi la vie solitaire pouvait avoir son charme, mais avec des passages particulièrement périlleux. Sarah acceptait bien l'idée que c'était complexe, mais pour elle c'était largement surmontable, avec des circonstances favorables, notamment les enfants.

Sarah, quand elle sortait seule en ville, quand elle allait s'asseoir sur les bancs en granit sur les quais, ou sur les marches, pour réfléchir, pour lire, elle voyait les couples, elle voyait les groupes d'amis. Quand elle sortait parfois pour un concert, elle entendait les liens, elle entendait les communautés. Elle ne se sentait pas seule, elle se sentait abandonnée. Quand elle n'arrivait plus à lire parce que trop de monde passait derrière elle sur les quais, elle se sentait de trop, elle se considérait comme un intrus. Mais elle se disait aussi que c'était le jeu, que c'était ainsi, et elle revenait à la raison, elle laissait passer et se remettait à lire. Pour le reste elle faisait abstraction. Pour elle c'était ainsi de petits mauvais moments à passer, pour lui une période insurmontable pour un esprit fragile, et Sarah insistait sur la fille de Franck, une bonne raison tout de même pour tenir le coup. Et elle savait que politiquement Franck était bien loti, globalement cette politique qu'elle estimait réactionnaire et autoritaire, libérale et liberticide, individuelle et

plastique, elle lui allait presque parfaitement, à lui. Tandis qu'elle souffrait d'une démotivation complète, d'une désillusion croissante, d'un dépit certain vis-à-vis de cette population qu'elle essayait d'aider au quotidien, il était en adéquation avec les choix actuels de société, ce n'était pas rien pour participer à le sauver.

Mais c'était en fait un dialogue de sourds entre Karim et Sarah, ils campaient sur leurs positions respectives, car la contradiction voulait donc qu'elle prit son cas pour généralité, pour généralisable, tandis qu'il osait une synthèse opportuniste de ce dont il avait entendu parler sur le sujet, quelque peu concerné lui aussi par une vie conjugale distordue.

Pour revenir à François, le propos était ambivalent. Il était à charge à certains égards, une bonne analyse lexicographique aurait dévoilé une attaque en règle, mais Pascal n'avait pu s'empêcher de tomber dans le piège de la religiosité. Car comme il y avait eu un semblant de repentance, car comme c'était la faute initialement de sa cousine, car comme malgré tout il prenait au sérieux la thèse de l'accident, alors François devenait aussi une figure de l'innocence. Il n'allait pas jusqu'à en faire un martyr, même si le feu qui l'avait emmené était une tentation pour aller en ce sens. Mais François, en fuyant, en n'assumant pas son acte, avait fait preuve d'une lâcheté qui l'empêchait selon Pascal de passer le dernier palier de l'escalier blanc. Il ne faisait pas de doute pour lui qu'il resterait une présence, peut-être dans la forêt sèche, dans cette clairière jaune pâle, une présence faible, peut-être sur ce pont, comme Sarah, dans un moment d'égarément, lui avait dit qu'elle avait ressenti et vu quelque chose, mais pour elle c'était de l'ordre du délire, il s'était heureusement gardé de l'écrire.

Par ailleurs Pascal n'oubliait pas que ce comportement de François l'avait fait souffrir, avec un séjour américain sur quelques jours qui était d'un bien mauvais goût, quand bien même ça faisait partie de la fuite et que ce n'avait pas été une partie de plaisir. Il avait même rendu ces séjours à Vegas et San Francisco bien plus terribles qu'ils ne l'avaient été, pas seulement parce qu'il cherchait à excuser le meurtrier, mais surtout parce qu'il n'avait aucun élément de témoignage pour son récit et qu'il lui paraissait évident que c'était dans la souffrance, sous une chaleur vive, que François avait découvert ces deux villes que tout bon catholique réactionnaire et fermé considérait comme caractéristiques de la luxure, de la débauche, sans climat plus favorable que dans la *Porn Valley*.

Pascal avait enfin bien vu l'intérêt des médias pour le *MajorDôme*, mais il n'avait lui-même pas beaucoup de matière pour en faire des lignes et des lignes. Il ne connaissait rien en ce domaine. Il fit tout de même le point sur les suites au sujet de Marcus, qui n'avait pas été condamné mais qui avait dû suspendre ses expérimentations. Ce n'était pas une sanction, mais ça venait d'un rachat, avec

une clause qui lui interdisait de dire par quelle société, que ce soit *Amazon*, *Google Alphabet* ou *Apple*, une autre encore peut-être. Il n'y avait pas vraiment d'autre option, et les rumeurs sur le Web étaient légion. Marcus avait alors repris son activité d'acteur, mais sans qu'il fut question de revoir Morgane, où que ce soit. Il se sentait coupable. Elle ne lui en voulait pas vraiment, mais c'était mieux comme ça, au moins par respect pour Arielle. Le développement continu de ses compétences en programmation l'avait amené à proposer un site web dans cette industrie qu'il maîtrisait mieux que la surveillance à domicile, sur sa carte de visite on lisait « *UX Designer – MD Inc.* », comme il avait retrouvé Ulrich pour le codage proprement dit, également innocenté, et qu'il n'avait pu laisser tomber le nom de l'assistant, en gardant les initiales comme un souvenir. Pascal avait tout repris des articles de Karim, à ce sujet, ça ne l'intéressait pas de faire davantage de recherches. Finalement, se dit Sarah, ça faisait quand même une personne qui n'aurait aucun grief contre l'auteur si jamais le livre était édité.

Mais Pascal s'était bien décidé à arrêter les envois, il s'était convaincu qu'il n'en avait pas besoin, et peut-être que ce serait contre-productif pour lui, on ne vivait pas d'un livre, même d'un potentiel relatif succès. Les réponses à sa vague d'envois l'avaient refroidi, ainsi que les plaintes informelles, dans un second temps seulement, de Sarah, de Karim, avec un contentieux hypothétique avec les Chambon. Mais ce sont surtout les retrouvailles heureuses avec sa femme et ses deux fils, à la fin mai, avec une mutation professionnelle facilitée dans Rouen, qui finirent de le pousser à tourner la dernière page, à imaginer un générique de fin, avec une musique en tête, une escapade de Reinhardt par exemple.

Sarah était contente, c'était une bonne nouvelle. Pascal l'avait appelée, ça faisait deux semaines qu'il était installé en Normandie. Il faisait bon en Saône-et-Loire, on était déjà souvent au-dessus des vingt-cinq degrés dehors. C'était un samedi, le 10 mars, elle était toute guillerette, c'était un poids en moins, une vraie délivrance. Elle rejoignit les quais, c'était bon, cette alternance entre l'ombre et le soleil, jusque sur l'esplanade, en fin d'après-midi.

Assise devant la rivière, elle entendait au-dessus d'elle une bande de jeunes gars, seize à dix-sept ans, qui parlaient fort, exprès, de leur soirée la veille. C'était creux, mais ils étaient contents d'eux. Ils parlaient de filles, ou plutôt de petits culs, de petites salopes, c'était leur vocabulaire. Sarah ne voulait pas leur donner raison et partir comme expulsée par leur présence. Puis ils commencèrent à la siffler, ça lui rendait le début de soirée moins gai. En outre le fait qu'elle n'était pas en service, elle n'avait aucune envie de rentrer dans ce jeu, à leur reprocher leur attitude, ils étaient sans doute encore tous vierges, c'était ridicule. Ils la tiquaient, c'était la première fois qu'elle recevait ça directement, cette violence,

elle avait vu faire sans réagir, plusieurs fois. Elle savait que le féminisme serait loin de les atteindre, ils n'en étaient pas, ils n'en seraient jamais là sans doute. Elle ne voulait rien faire car elle était une femme et que ses collègues masculins n'avaient pas l'intention de participer à ce monde meilleur, et ne le voudraient sans doute jamais. Mais là, il ne fallait pas qu'ils en fassent trop, elle était initialement trop contente pour se laisser éparpiller ainsi par quatre imbéciles. Elle avait tellement l'impression qu'ils passaient tous leur vie devant du porno, c'était une telle facilité à penser, devant ce manque de respect dont ils étaient capables en petites bandes. Seuls devant l'écran ils se défoulaient. Elle ne pouvait pas leur rendre la pareille. Elle ne voulait pas se gâcher cette délivrance pour des morveux. Elle se retint donc de se lever pour aller leur cracher à la figure, elle se retient de retourner à l'appartement pour revenir avec son pistolet de service et les dégommer un par un. Elle les ignorait, mais ça leur plaisait aussi, ils continuaient à tiquer, à dire « jeune fille, tu viens ? », à pousser des grognements. Elle partit comme si de rien n'était, elle avait l'impression que ce n'était pas à elle de faire le travail, mais à leurs congénères, à leurs géniteurs, à leurs compagnes, dans leur monde. Elle se sentait si étrangère. Chez elle, jeune, tous les hommes autour d'elle avaient du respect, elle ne voulait pas croire que les choses avaient autant changé, ça lui paraissait impossible. Elle estimait surtout qu'elle était confrontée aujourd'hui à un autre milieu, fait d'ennuis, de fausses promesses et d'une ignorance crasse.

Elle partit vers la ville, toujours sur le quai elle décida de s'installer un peu au *Blue Note pub*, entre de vieilles peintures bleu azur, au comptoir, à cinq heures et demi c'était encore plein de places, ça commencerait à se remplir dans l'heure. Elle prit un verre de blanc, sans détails, il était bon.

« C'est un peu tôt pour attaquer le Mâcon Villages, fit un nouveau voisin arrivé dans les cinq minutes après qu'elle fut assise.

- Je ne savais pas qu'il y avait une heure, ni qu'il y avait un contrôleur agréé, fit-elle en tournant sa tête vers lui, un léger rictus au visage comme elle était encore préoccupée par les sifflets, qui restaient en écho près d'elle.

- C'est simplement que je me soucie pour votre santé, réagit-il. Ce n'est pas bon signe, une femme aussi charmante qui se met à boire aussi tôt, ce n'est pas bon pour le teint, à terme.

- Je ne sais pas vraiment si je dois prendre ça comme un compliment ou pour une insulte, mais je vais vous faire confiance. Surtout que vous êtes vous-mêmes un peu rougeaud, je trouve. C'est de *Beaujolais* sans doute dont vous avez abusé dans votre enfance. Et votre chemise est un peu débraillée. C'est dommage car vous avez de belles dents, l'allure générale ne souffre pas de bien grand-chose.

- Au moins, vous, répondit-il, on peut dire qu'il n'y a pas d'ambiguïté, vous avez l'air d'avoir des difficultés pour être dans le compliment. Mais vous me direz, je l'ai bien cherché. Je suis Jacob.

- Moi c'est Sarah. Et vous, vous ne buvez rien, donc. Vous désirez quelque chose ? Je vous l'offre.

- Mais je vais vous sembler trop raisonnable. Je prendrai un *Perrier*, dans ce cas.

- Je ne suis pas ici pour juger qui que ce soit, et c'est vous qui m'avez abordé. Le principal, c'est que vous ne soyez pas choqué si je commande un deuxième verre de blanc maintenant. Car je me fiche qu'on pense de moi que je suis alcoolique, tant qu'on ne me le dit pas.

- Vous n'avez sans doute fait que de petites erreurs, jusqu'ici, Sarah, avec par contre de belles réussites, de belles victoires, fit-il. Celles-ci sont épuisantes, elles demandent une énergie, tirer sur la corde, supporter l'incompétence, à tous les niveaux, dans tous les couloirs, à tous les âges, dans toutes les périodes. C'est quelque chose que d'aller contre vents et marées et que d'obtenir ces grandes satisfactions qui ne durent que quelques minutes, quelques heures tout au plus. Ce n'est pas pour ces riens qu'on se bat, et on ne sait même plus pourquoi on le fait, car c'est malgré soi, Sarah. Et là, ce peut être un passage complet, je le conçois, continua-t-il en dévoilant dans un sourire ses dents jaunies par les siècles, avec deux incisives supérieures qui allaient se croisant.

- Vous vous mêlez déjà de ce qui ne vous regarde pas, s'inquiéta Sarah, ça commence mal.

- Je veux juste vous dire – le regard était d'un coup très sérieux, trop, que ce n'est pas le moment de concevoir de grossières erreurs. Car c'est quand on croit qu'il n'y a plus d'espoir, que souvent un heureux aléa survient.

- C'est une phrase de gros dragueur bien lourdaud, ça, fit Sarah, sans rougir mais le soupir blasé.

- Oh, vous vous méprenez. Je sais qu'il y en a de malheureux, si ça peut vous rassurer, si vous souhaitez encore penser à Franck ou à François.

- Franck avait encore de l'espoir, le regarda-t-elle avec gravité, comprenant en le disant qu'elle ne souhaitait pas réagir. Ça n'a rien à voir avec moi. Et même François, je ne le connaissais pas assez pour comparer, vous dites n'importe quoi, continua-t-elle malgré elle en regardant le contenu de son verre. Je me fiche de moi, alors si je n'ai pas d'espoir, ce n'est sans doute pas bien grave, et je m'en remettrai, c'est sans doute même pour ça que je n'ai pas d'espoir, parce que je n'en veux même plus, parce que je ne crois même plus que l'espoir soit une

finalité, ou le début d'une finalité. C'est même pour cette raison que je sors si rarement, que je ne fréquente pas les bars, ajouta-t-elle en levant une main vers le comptoir pour en commander un nouveau.

- Je suis allé vite, sans doute, à moins que vous n'interprétiez mes paroles vous-même trop hâtivement. Je ne vous parle pas de l'avenir, Sarah, je vous parle du passé, de votre mère, mais surtout de votre père, Sarah. C'est de cet espoir-là que je parle. C'est ça qui vous fait commander un verre de plus, un verre de trop, comme il vous fait vous en servir un de plus, à la maison. Et c'est bien ce qui me gêne, que vous pensiez être mal parce que vous êtes seul, alors que vous êtes quelqu'un de bien, que vous savez parler aux autres, que vous avez bon goût, c'est votre avis. Mais ce n'est pas ça, c'est plus profond. Il vous suffit pourtant d'y croire, comme Franck y croyait, comme Pascal et François quand ils partaient chacun leur côté dans un improbable pèlerinage.

- Merci, grand mage, mais là vous allez trop loin, et je ne veux même pas savoir d'où vous sortez vos niaiseries, ni si vous êtes psy ou quoi.

- Vous avez raison, je suis peut-être impuissant moi-même, c'était pourtant ce soir une dernière chance pour moi de vous voir et de vous affirmer que votre père a été vengé, Sarah. Pas par moi, mais par mon frère, qui n'est déjà plus là, déjà reparti avec sa femme et ses enfants, sur la route encore comme vous l'étiez dans le passé vous-même. Je ne suis pas là pour vous dire qu'il reviendra, mais pour vous dire que vous devez penser davantage à lui, pour l'oublier. Vous n'avez pas fait le deuil, et je vous assure, vous en faites ce que vous voulez, que vos petits soucis viennent de là. »

Sarah ne pleurait pas, mais elle était dans la retenue. Jacob la quitta avant qu'elle perde la tête du seul fait de sa présence et qu'elle divague. Le *Blue Note pub* était encore faiblement fréquenté, mais il eut été préférable pour elle qu'il le fut, comme elle aurait alors pu s'éclipser discrètement, parmi la foule, tandis qu'elle se dégagea benoîtement de son tabouret, trouvant avec difficulté sa carte bleue. Heureusement, elle n'avait pas dépassé la limite autorisée pour le paiement sans contact, sans quoi aurait-elle hésité en insérant puis en tapant, elle s'en tirait bien. Le serveur n'avait pas bien suivi la conversation, mais il avait bien vu la différence entre son joyeux état à l'arrivée et son désarroi maintenant. C'était comme si l'appel de Pascal n'avait plus eu aucun effet.

Mais c'était sombrer pour mieux remonter en surface, car dehors elle eut une bouffée d'air frais, puis elle se souvint alors, enfin, il y eut une image, d'abord, celle d'une des photos dans le salon de sa mère, puis plusieurs images, des scènes de vie gravées qui revenaient, qui ne lui avaient pas fait signe depuis tant d'années. Ainsi contre des pensées tristes, négatives, c'était son sourire qui

revenait, quand il était avec elle, avec elles, en vie, quand il respirait en famille, loin du travail louche, loin des relations alcoolisées. Elle tenait de lui, à n'en pas douter, elle fuyait, oui, c'était elle-même qu'elle fuyait, et le revoir là, c'était de la psychologie de bas étage, que Jacob avait engrangée. Mais elle commençait à en être contente, c'était même bien mieux que l'annonce de Pascal, car c'était vraiment elle que ça concernait, son avenir, son propre avenir, grâce à ces belles images qu'elle avait refusées pendant si longtemps, malgré elle ou non, de contempler. Certes c'était étrange, elle se sentait surtout capable, prête pour continuer le travail, pour de nouvelles enquêtes, même une routine policière, sans aucune envie personnelle, mais elle savait aussi que l'un n'allait pas sans l'autre, et qu'elle pourrait elle-même enfin dépasser ses doutes et ses angoisses tout comme Pascal l'avait fait, elle s'en sentait plus forte.

\*

\* \*

Le long des quais, on pouvait tranquillement longer la Saône. Il y avait deux voies dans chaque sens, ça pétaradait souvent, puis on pouvait bifurquer dans la verdure, toujours le long de la Saône, derrière la piscine municipale, protégé des voitures par une prairie aménagée en parcours, par les stades de football. Il fallait faire attention à tourner à gauche avant de s'engager vers la capitainerie du port, une retenue d'eau aménagée, avec un promontoire sans issue. Puis on prenait à main gauche, laissant sur la droite la salle de spectacle et la discothèque, pour rejoindre la route. Afin d'éviter le boulevard, il était possible de le traverser et de choisir de longer la voie ferrée, en parallèle, qui rejoignait Dijon puis Paris. Le reste, il connaissait, pour l'avoir fait dans l'autre sens, un chemin étroit pour marcher vers Sancé, vingt minutes pour atteindre le bourg. Il hésita, il n'était pas si sûr de son idée, de cet ultime pèlerinage. Il avait laissé sa femme et ses fils dans le centre-ville, en balade. Il s'était déjà posé la question avant d'arriver là, et sa femme avait bien compris qu'il y avait du souci, il se renfermait, alors pour ne pas le voir repartir, pour ne pas le perdre à nouveau, elle avait insisté pour savoir, il ne s'était pas fait prier pour expliquer. Ils passeraient par là le jour anniversaire de l'accident, en allant sur Grenoble en vacances. Alors il s'était demandé s'ils ne pourraient pas s'arrêter, s'il ne pourrait pas aller voir seul, une dernière fois, pour vraiment tourner la page de même qu'il avait clos son livre et l'idée de le publier.

Il prit doucement la petite montée qui menait au pont, très légère d'abord, un peu plus marquée ensuite. La cadence était molle, bien plus que le long du quai ou que sur le chemin de Sancé. Il avait la tête qui se vidait, ou qui était déjà vide, il n'aurait su le dire, il avait l'impression de penser tout en ne pensant à rien. Il avait l'impression d'un saut dans le vide, au milieu de la route, sans penser aux

véhicules qui auraient pu exiger de passer, il marchait seul dans les nuages, sur du sable. Il se souvint du jour alors où il avait revu sa voiture, il retrouvait maintenant ce ralenti dans les jambes, mais à la différence qu'aujourd'hui il se trouvait léger, libre, sans contraintes, dans une parenthèse qui n'avait rien à voir avec les vacances, qui avait tout à voir avec la distance qu'il avait prise avec ce drame, comme s'il lui fallait cette marche pour s'en rendre vraiment compte. Car il hésitait de moins en moins. Il n'avancait pas plus vite mais il savait qu'au bout c'était une autre légèreté, une autre idée de la vie, seul, tous les sens au meilleur d'eux-mêmes.

Il sourit en lui-même en remarquant que le début du pont symbolisait le bout d'un tunnel, ou que la passerelle était le passage, tout en majuscules, le passage vers un monde meilleur, sans accidents. Mais il ne s'attendait pas à entrer dans un sanctuaire, plus riche que n'importe quelle église dans laquelle il avait pu alors se réfugier, ou depuis dans d'autres lieux dès qu'il trouvait une porte ouverte. Il n'y avait pas de traces pour mémoire, Claire n'avait pas fait cette démarche, jamais. Elle venait de signer la vente de la maison pour un appartement dans la campagne de l'Ain, de l'autre côté de la rivière, avec la seule idée de s'éloigner pour ne pas pouvoir venir ici à pied, pour éviter un attachement tel et se prendre en pitié.

Mais il y avait pour Pascal comme des restes, que Claire n'avait pas perçus de son côté. Elle n'était revenue qu'une fois, et c'était déjà trop, toute seule, elle s'était sentie obligée alors que c'était totalement inutile et que ça lui avait fait bien plus de mal que de bien. En voiture elle évitait, il y avait d'autres routes, de même que c'était en-dessous une portion d'autoroute qu'elle ne prenait plus jamais, alors que c'était le plus simple pour aller à Lyon elle traversait maintenant Mâcon pour rejoindre l'autre entrée. Pascal, lui, pourtant, ressentit le positif, Franck et son envie folle de rester, Franck et son envie folle de partir, François prêt à en découdre, François prêt à abandonner l'affaire. Il s'en était fallu de petits riens, qu'il captait. Bien sûr il y avait même la tentation de sauter, de donner à un autre en-dessous cette même sensation absurde de donner la mort, comme pour se venger. Il y avait aussi la volonté plus forte de courir d'un bout à l'autre du pont, mais il n'en fit rien.

Malgré la température estivale il était transi de gel, comme dans une douche devenue froide quand l'eau bouillante puis tiède fait comprendre qu'il n'y a plus rien à espérer pour l'heure du ballon d'eau chaude caché dans le placard. A l'intérieur pourtant ça continuait de travailler, il n'y avait pas de paresse, juste une lenteur attisée par l'envie de contemplation, de l'autre côté du pont c'était une aura, un souffle de poussières, de terre, qui se dirigeait vers lui, sur lui, mais qui s'arrêtait à distance raisonnable, comme pour discuter avant d'aller plus loin. Mais

il s'en moquait, ça n'avait pas forme humaine, il préférait s'attarder sur ce contrepoint qui l'impressionnait, les deux niveaux de l'autoroute, la chute, la pente, l'abrupt mur au loin, puis vers Sancé cette route en bordure, pour laquelle il s'était trompé dans son livre, Franck n'aurait jamais pu tomber sur l'autoroute avec sa voiture, ça faisait comme un grand fossé, avec des arbres en quantité, il était théoriquement impossible de rejoindre le trafic, même avec la volonté de le faire. De l'autre côté par contre, c'était moins protégé, un grillage frêle dit de sécurité. Et sur le pont, sous le pont, rien, aucun changement, il ne le comprenait pas, quand d'autres n'auraient pas compris qu'on y mit quelque chose. Après tout, il n'y avait pas eu de suicide, ni d'accident, mais un meurtre, tout simplement, et les filets de sécurité n'ont jamais empêché de meurtre, faut-il croire. Il n'y avait même pas eu de débat. Karim avait posé discrètement la question du constat amiable quand il n'y a aucune amabilité possible entre les deux parties, c'était un sujet du quotidien plutôt qu'un sujet de société, d'ailleurs, mais jamais il n'avait envisagé supposer la nécessité d'une meilleure protection sur ce pont. Et beaucoup passaient à pied par là, de plus en plus depuis l'inauguration et le développement du stade consacré à Griezmann. Beaucoup de jeunes de Sancé, voire de plus loin, faisaient ce trajet, c'était plaisant de regarder l'autoroute. Il n'y avait pas eu de morts depuis, il n'y en avait pas de raison.

Pascal avait envie de sauter, vraiment. Il s'accrochait à la rambarde, le nuage de poussières gagnait en confiance, se rapprochait, par le centre du pont. Il y avait une musique qui entrait dans sa tête, un concert de Zappa au *Roxy Theater*, les *Pink Floyd* à Pompéi, vers 1972, un mélange entre les deux, avec ou sans montée en puissance, il ne parvenait pas à le déterminer, tant qu'il ressentait le magma couler depuis le nord, d'une sirupeuse vague, un tsunami de mélasse, le nuage de poussières accompagné par des brumes toxiques, dans un paysage de ruines, les arbres calcinés déjà, le pont rouillé, la route noircie. C'était fou comme une envie de sauter pouvait noircir le tableau, c'était un regard nouveau qu'il avait sur l'humanité, il en oubliait sa femme, ses fils, ce qui le retenait. Mais il y avait ce nuage, Sarah, tout simplement parce qu'il ne connaissait plus les visages de Franck et de François, il ne les avait pas imprimés, il avait refusé de les retenir, la photographie du premier sur le cercueil, la photographie du deuxième dans la presse. Son regard avait fui. S'il n'y avait bien qu'un visage pour le rappeler à l'affaire, c'était donc celui de Sarah, flou malgré tout, dans la construction de son apocalypse. On donnait l'impression, avec les claviers et guitares, d'un ensemble incohérent, quand tout retrouvait régulièrement son rythme, et lui avec, il ne perdait pas la face, il ne sautait pas. La forme de François pouvait bien être derrière lui, le pousser, c'était à travers lui, il ne bougeait pas. Sarah le retenait, aussi solide qu'une ombre, presque noire, tandis qu'il revit Franck tomber de haut,

dans son imagination, d'autres vêtements, rien de précis, sans un cri. La musique s'apaisait, la batterie ne jouait que des cymbales, les basses étaient bien espacées, le piano donnait de la voie, une mélodie asynchrone, au dessus d'un paysage dévasté, devant un public qui, auparavant déchaîné, se trémoussait maintenant comme drogué, au volant d'une psychose bien contemporaine, dans une angoisse qu'il considérait maintenant de très haut, sur son Everest, dégagé de tous ces tracas quotidiens ridicules qu'une trop grande dose de télévision leur servait. Il s'était éloigné du bord, il ne voulait plus sauter, il était délivré.

Il lui fallut une heure après s'être assis sur le trottoir pour réussir à appeler sa femme, pour lui expliquer la route, lui demander de venir le chercher. Il n'était pas en état de faire le chemin dans l'autre sens, il était sur le point de faire un malaise, il était même sûr qu'il l'avait fait, il ne s'en rendait pas bien compte. Il avait été sur le point de composer le 18 ou le 15, et c'est sans doute son hésitation entre les deux qui l'avait fait choisir son épouse. Elle insista pour qu'il reste au téléphone avec le plus grand des garçons, le temps qu'ils arrivent, non pas pour indiquer la route, c'était le prétexte, mais pour être elle-même rassurée. Quand ils arrivèrent avec la *Golf*, garée au début du chemin de terre, elle le vit au loin au milieu de la passerelle. Il regardait vers eux, elle ne lui avait jamais vu un regard si rayonnant, une telle assurance, une si grande béatitude, avant qu'il ne se retourna pour un dernier regard sur la chute. Il l'aimait.